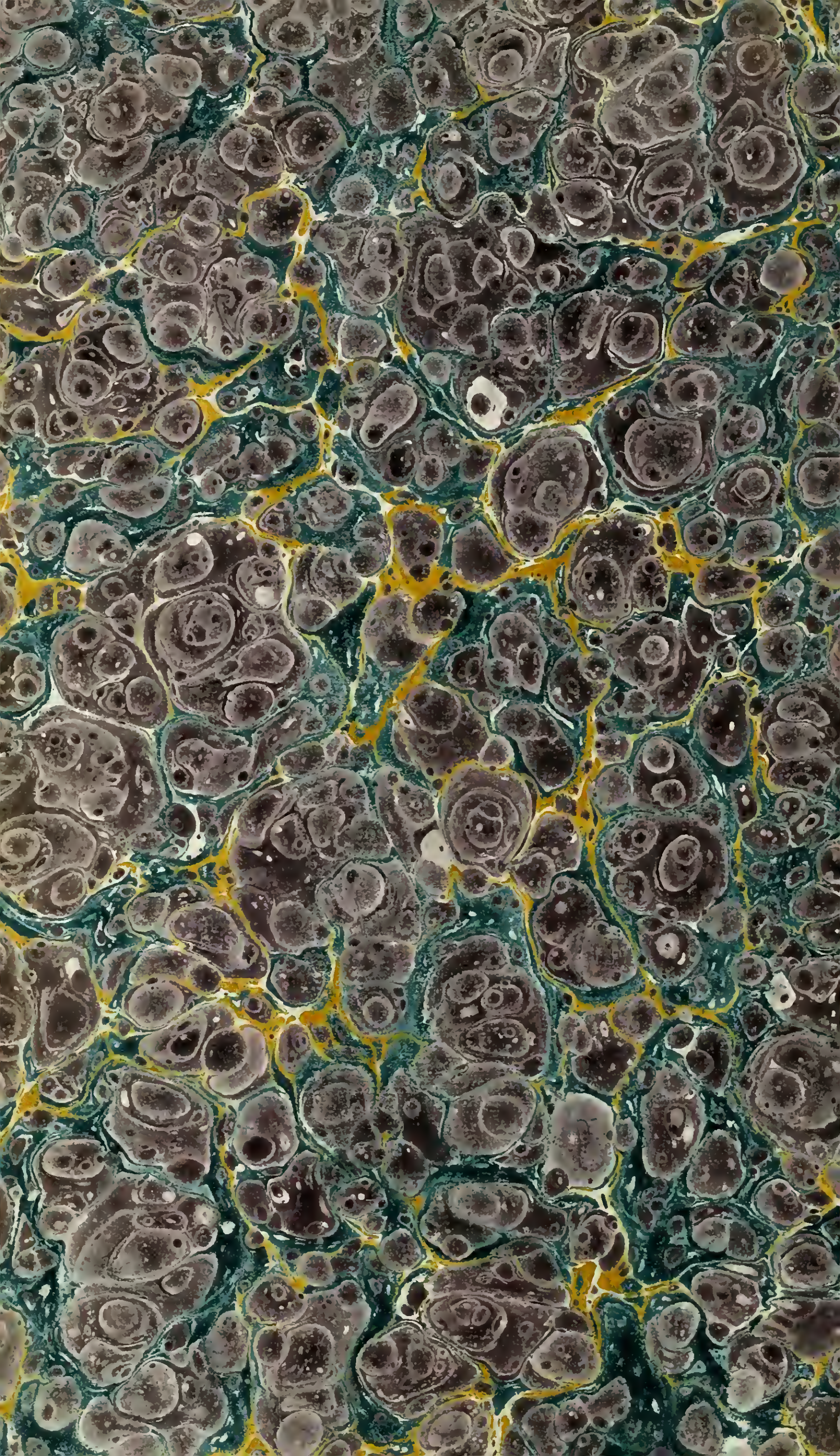
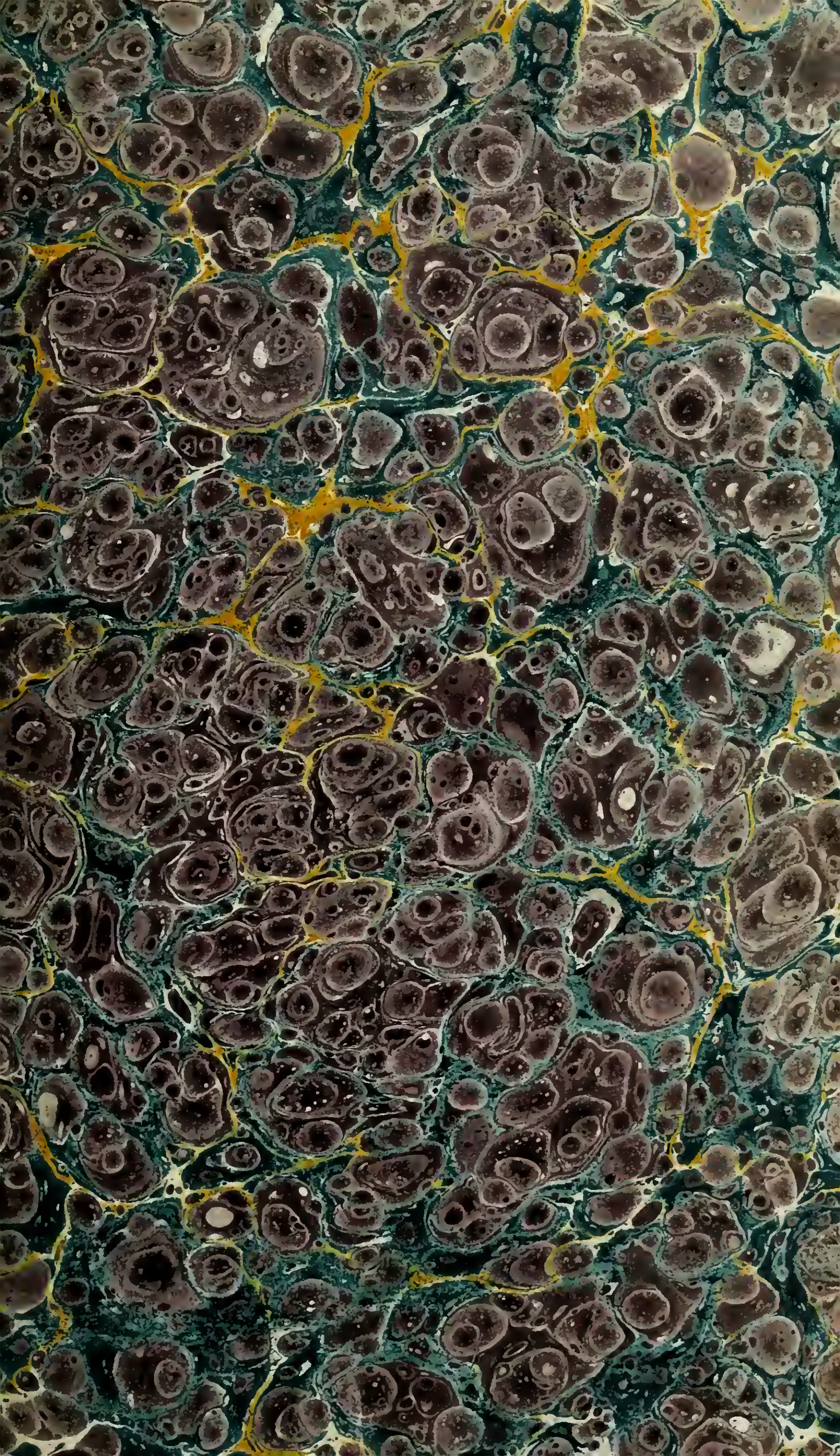






ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME III.

ON SOUSCRIT A PARIS,

CHEZ CHASSERIAU, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU THÉATRE COMPLET DES LATINS,

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, N° 5.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

THÉATRE.

TOME SECOND.



PARIS,

IMPRIMERIE DE P. DUPONT.

1823.

ADÉLAÏDE DU GUESCLIN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1734.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Cette pièce fut jouée en 1734 sans aucun succès. M. de Voltaire la fit reparaître au théâtre en 1752, sous le nom du *Duc de Foix*, avec des changements. Elle réussit alors, et c'est sous ce titre qu'elle a été d'abord insérée dans l'édition des OEuvres de l'auteur, avec la préface suivante :

« Le fond de cette tragédie n'est point une fiction. Un duc « de Bretagne, en 1387, commanda au seigneur de Bavalan « d'assassiner le connétable de Clisson: Bavalan, le lendemain, « dit au duc qu'il avait obéi : le duc alors, voyant toute l'hor- « reur de son crime, et en redoutant les suites funestes, s'a- « bandonna au plus violent désespoir : Bavalan le laissa quelque « temps sentir sa faute, et se livrer au repentir; enfin il lui « apprit qu'il l'avait aimé assez pour désobéir à ses ordres, etc.

« On a transporté cet événement dans d'autres temps et dans « d'autres pays, pour des raisons particulières. »

En 1765, on a donné cette pièce sous son véritable titre; elle eut le plus grand succès; et c'est une des pièces de M. de Voltaire qui font le plus d'effet au théâtre. Lorsqu'elle parut en 1734, il venait de publier *le Temple du goût :* on ne voulut point souffrir qu'il donnât à la fois des leçons et des exemples. En 1765, on ne fut que juste. Nous joignons ici le fragment d'une lettre que M. de Voltaire écrivit alors à un de ses amis à Paris.

« Quand vous m'apprîtes, Monsieur, qu'on jouait à Paris « une *Adélaïde du Guesclin* avec quelque succès, j'étais très- « loin d'imaginer que ce fût la mienne; et il importe fort peu « au public que ce soit la mienne ou celle d'un autre. Vous sa- « vez ce que j'entends par le public. Ce n'est pas l'*univers*, « comme nous autres barbouilleurs de papier l'avons dit quel- « quefois. Le public, en fait de livres, est composé de quarante

« ou cinquante personnes, si le livre est sérieux; de quatre ou « cinq cents, lorsqu'il est plaisant; et d'environ onze ou douze « cents, s'il s'agit d'une pièce de théâtre. Il y a toujours dans « Paris plus de cinq cent mille ames qui n'entendent jamais « parler de tout cela.

« Il y avait plus de trente ans que j'avais hasardé devant « ce public une *Adélaïde du Guesclin*, escortée d'un duc de « Vendôme et d'un duc de Nemours, qui n'existèrent jamais « dans l'histoire. Le fond de la pièce était tiré des annales de « Bretagne, et je l'avais ajustée comme j'avais pu au théâtre, « sous des noms supposés. Elle fut sifflée dès le premier acte; « les sifflets redoublèrent au second, quand on vit arriver le « duc de Nemours blessé, et le bras en écharpe; ce fut bien pis « lorsqu'on entendit au cinquième le signal que le duc de Ven-« dôme avait ordonné; et lorsqu'à la fin le duc de Vendôme di-« sait : *Es-tu content, Coucy?* plusieurs bons plaisants crièrent : « *Couci-couci.*

« Vous jugez bien que je ne m'obstinai pas contre cette belle « réception. Je donnai, quelques années après, la même tra-« gédie sous le nom du *Duc de Foix;* mais je l'affaiblis beau-« coup, par respect pour le ridicule. Cette pièce, devenue « plus mauvaise, réussit assez, et j'oubliai entièrement celle qui « valait mieux.

« Il restait une copie de cette *Adélaïde* entre les mains des « acteurs de Paris; ils ont ressuscité, sans m'en rien dire, cette « défunte tragédie; ils l'ont représentée telle qu'ils l'avaient « donnée en 1734, sans y changer un seul mot, et elle a été « accueillie avec beaucoup d'applaudissements : les endroits qui « avaient été le plus sifflés ont été ceux qui ont excité le plus « de battements de mains.

« Vous me demanderez auquel des deux jugements je me « tiens. Je vous répondrai ce que dit un avocat vénitien aux « sérénissimes sénateurs devant lesquels il plaidait : *Il mese « passato*, disait-il, *le vostre eccellenze hanno giudicato così; « e questo mese, nella medesima causa, hanno giudicato « tutto 'l contrario; e sempere bene.* Vos excellences, le mois « passé, jugèrent de cette façon; et ce mois-ci, dans la même « cause, elles ont jugé tout le contraire; et toujours à merveille.

« M. Oghières, riche banquier à Paris, ayant été chargé

« de faire composer une marche pour un des régiments de « Charles XII, s'adressa au musicien Mouret. La marche fut « exécutée chez le banquier, en présence de ses amis, tous « grands connaisseurs. La musique fut trouvée détestable : « Mouret remporta sa marche, et l'inséra dans un opéra qu'il « fit jouer. Le banquier et ses amis allèrent à son opéra : la « marche fut très-applaudie. Eh! voilà ce que nous voulions, « dirent-ils à Mouret; que ne nous donniez-vous une pièce dans « ce goût-là? — Messieurs, c'est la même.

« On ne tarit point sur ces exemples. Qui ne sait que la même « chose est arrivée aux idées innées, à l'émétique et à l'inocu- « lation? Tour à tour sifflées et bien reçues, les opinions ont « ainsi flotté dans les affaires sérieuses, comme dans les beaux- « arts et dans les sciences.

Quod petiit spernit, repetit quod nuper omisit.

« La vérité et le bon goût n'ont remis leur sceau que dans « la main du temps. Cette réflexion doit retenir les auteurs des « journaux dans les bornes d'une grande circonspection. Ceux « qui rendent compte des ouvrages doivent rarement s'em- « presser de les juger. Ils ne savent pas si le public, à la longue, « jugera comme eux; et puisqu'il n'a un sentiment décidé et « irrévocable qu'au bout de plusieurs années, que penser de « ceux qui jugent de tout sur une lecture précipitée [1] ? »

[1] On a trouvé dans les papiers de M. de Voltaire une tragédie d'*Alamire*, et une autre intitulée *le Duc d'Alençon*, ou *les Frères ennemis*. Toutes deux sont encore le même sujet qu'*Adélaïde*. La scène de la première est en Espagne, et ressemble beaucoup plus au *Duc de Foix* qu'à *Adélaïde*. La seconde n'est qu'en trois actes; les rôles de femmes ont été supprimés. L'auteur l'avait faite pour les princes frères du roi de Prusse, qui s'amusaient à jouer des tragédies françaises.

Nous n'avons pas cru devoir faire entrer ces pièces dans la collection des OEuvres de M. de Voltaire; mais nous donnons *le Duc de Foix* à la fin d'*Adélaïde*.

PERSONNAGES.

Le duc de VENDOME.
Le duc de NEMOURS.
Le sire de COUCY.
ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.
TAÏSE D'ANGLURE.
DANGESTE, confident du duc de Nemours.
UN OFFICIER, UN GARDE, etc.

La scène est à Lille.

ADÉLAÏDE
DU GUESCLIN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE SIRE DE COUCY, ADÉLAÏDE.

COUCY.

Digne sang de Guesclin, vous qu'on voit aujourd'hui
Le charme des Français dont il était l'appui,
Souffrez qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes:
Écoutez-moi. Voyez d'un œil mieux éclairci
Les desseins, la conduite, et le cœur de Coucy;
Et que votre vertu cesse de méconnaître
L'ame d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

ADÉLAÏDE.

Je sais quel est Coucy: sa noble intégrité
Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonçiez, je vous croirai sans peine.

COUCY.

Sachez que si ma foi dans Lille me ramène,
Si, du duc de Vendôme embrassant le parti,
Mon zèle en sa faveur ne s'est pas démenti,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance

Qui l'unit aux Anglais et l'enlève à la France;
Mais, dans ces temps affreux de discorde et d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
Non que pour ce héros mon ame prévenue,
Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue;
Je ne m'aveugle pas; je vois avec douleur
De ses emportements l'indiscrète chaleur:
Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse;
Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin,
Trop souvent me l'arrache et l'emporte trop loin.
Il est né violent, non moins que magnanime,
Tendre, mais emporté, mais capable d'un crime.
Du sang qui le forma je connais les ardeurs,
Toutes les passions sont en lui des fureurs:
Mais il a des vertus qui rachètent ses vices.
Eh! qui saurait, madame, où placer ses services,
S'il ne nous fallait suivre et ne chérir jamais
Que des cœurs sans faiblesse, et des princes parfaits?
Tout mon sang est à lui; mais enfin cette épée
Dans celui des Français à regret s'est trempée;
Ce fils de Charles six....

ADÉLAÏDE.

Osez le nommer roi;
Il l'est, il le mérite.

COUCY.

Il ne l'est pas pour moi.
Je voudrais, il est vrai, lui porter mon hommage;
Tous mes vœux sont pour lui; mais l'amitié m'engage.
Mon bras est à Vendôme, et ne peut aujourd'hui
Ni servir, ni traiter, ni changer qu'avec lui.
Le malheur de nos temps, nos discordes sinistres,
Charles qui s'abandonne à d'indignes ministres,

Dans ce cruel parti tout l'a précipité;
Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
Révolté sa fierté par des vérités dures:
Vous seule à votre roi le pourriez rappeler,
Madame, et c'est de quoi je cherche à vous parler.
J'aspirai jusqu'à vous, avant qu'aux murs de Lille
Vendôme trop heureux vous donnât cet asile;
Je crus que vous pouviez, approuvant mon dessein,
Accepter sans mépris mon hommage et ma main;
Que je pouvais unir, sans une aveugle audace,
Les lauriers des Guesclins aux lauriers de ma race:
La gloire le voulait; et peut-être l'amour,
Plus puissant et plus doux, l'ordonnait à son tour;
Mais à de plus beaux nœuds je vous vois destinée.
La guerre dans Cambrai vous avait amenée
Parmi les flots d'un peuple à soi-même livré,
Sans raison, sans justice, et de sang enivré.
Un ramas de mutins, troupe indigne de vivre,
Vous méconnut assez pour oser vous poursuivre.
Vendôme vint, parut, et son heureux secours
Punit leur insolence et sauva vos beaux jours.
Quel Français, quel mortel eût pu moins entreprendre?
Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre?
La guerre en d'autres lieux égarait ma valeur;
Vendôme vous sauva, Vendôme eut ce bonheur:
La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire;
Il a par trop de droits mérité de vous plaire;
Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur:
Ses bienfaits et son nom, tout parle en sa faveur.
La justice et l'amour vous pressent de vous rendre:
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre;
Je me tais.... mais sachez que, pour vous mériter,

A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer;
Je céderais à peine aux enfants des rois même;
Mais Vendôme est mon chef, il vous adore, il m'aime;
Coucy, ni vertueux, ni superbe à demi,
Aurait bravé le prince, et cède à son ami.
Je fais plus : de mes sens maîtrisant la faiblesse,
J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
Vous montrer votre gloire, et ce que vous devez
Au héros qui vous sert, et par qui vous vivez.
Je verrai d'un œil sec et d'un cœur sans envie,
Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
Je réunis pour vous mon service et mes vœux;
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux :
Voilà mes sentiments. Si je me sacrifie,
L'amitié me l'ordonne, et surtout la patrie.
Songez que si l'hymen vous range sous sa loi,
Si ce prince est à vous, il est à votre roi.

ADÉLAÏDE.

Qu'avec étonnement, seigneur, je vous contemple!
Que vous donnez au monde un rare et grand exemple!
Quoi, ce cœur (je le crois sans feinte et sans détour)
Connaît l'amitié seule, et peut braver l'amour!
Il faut vous admirer, quand on sait vous connaître:
Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
Un cœur si généreux doit penser comme moi:
Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi.
Eh bien! de vos vertus je demande une grace.

COUCY.

Vos ordres sont sacrés; que faut-il que je fasse?

ADÉLAÏDE.

Vos conseils généreux me pressent d'accepter
Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter.
Je n'oublirai jamais combien son choix m'honore,

J'en vois toute la gloire; et quand je songe encore
Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour,
Il daigna me sauver et l'honneur et le jour,
Tout ennemi qu'il est de son roi légitime,
Tout vengeur des Anglais, tout protecteur du crime,
Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,
Je crains de l'affliger, seigneur, et je me tais.
Mais, malgré son service et ma reconnaissance,
Il faut par des refus répondre à sa constance:
Sa passion m'afflige, il est dur à mon cœur,
Pour prix de tant de soins, de causer son malheur.
A ce prince, à moi-même, épargnez cet outrage;
Seigneur, vous pouvez tout sur ce jeune courage.
Souvent on vous a vu, par vos conseils prudents,
Modérer de son cœur les transports turbulents.
Daignez débarrasser ma vie et ma fortune
De ces nœuds trop brillants dont l'éclat m'importune.
De plus fières beautés, de plus dignes appas
Brigueront sa tendresse, où je ne prétends pas.
D'ailleurs, quel appareil, quel temps pour l'hyménée!
Des armes de mon roi Lille est environnée;
J'entends de tous côtés les clameurs des soldats,
Et les sons de la guerre, et les cris du trépas.
La terreur me consume, et votre prince ignore
Si Nemours.... si son frère, hélas! respire encore!
Ce frère qu'il aima.... ce vertueux Nemours....
On disait que la Parque avait tranché ses jours;
Que la France en aurait une douleur mortelle!
Seigneur, au sang des rois il fut toujours fidèle.
S'il est vrai que sa mort.... Excusez mes ennuis,
Mon amour pour mes rois, et le trouble où je suis.

COUCY.

Vous pouvez l'expliquer au prince qui vous aime,

Et de tous vos secrets l'entretenir vous-même;
Il va venir, madame, et peut-être vos vœux....

ADÉLAÏDE.

Ah! Coucy, prévenez le malheur de tous deux.
Si vous aimez ce prince, et si, dans mes alarmes,
Avec quelque pitié vous regardez mes larmes,
Sauvez-le, sauvez-moi de ce triste embarras;
Daignez tourner ailleurs ses desseins et ses pas :
Pleurante et désolée, empêchez qu'il me voie.

COUCY.

Je plains cette douleur où votre ame est en proie;
Et loin de la gêner d'un regard curieux,
Je baisse devant elle un œil respectueux;
Mais quel que soit l'ennui dont votre cœur soupire,
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire;
Je ne puis rien de plus : le prince est soupçonneux;
Je lui serais suspect en expliquant vos vœux.
Je sais à quel excès irait sa jalousie.
Quel poison mes discours répandraient sur sa vie :
Je vous perdrais peut-être; et mon soin dangereux,
Madame, avec un mot, ferait trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire;
Pesez sans passion l'honneur qu'il veut vous faire.
Moi, libre entre vous deux, souffrez que, dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre et maître de mon ame,
J'abandonne à leur sort et vos vœux et sa flamme.
Je crains de l'affliger, je crains de vous trahir;
Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
Madame; et puisque enfin la France vous est chère,
Rendez-lui ce héros qui serait son appui :
Je vous laisse y penser, et je cours près de lui.
Adieu, madame.

SCÈNE II.

ADÉLAIDE, TAISE.

ADÉLAÏDE.

Où suis-je? hélas! tout m'abandonne.
Nemours.... de tous côtés le malheur m'environne.
Ciel! qui m'arrachera de ce cruel séjour?

TAÏSE.

Quoi! du duc de Vendôme et le choix et l'amour,
Quoi! ce rang qui ferait le bonheur ou l'envie
De toutes les beautés dont la France est remplie,
Ce rang qui touche au trône, et qu'on met à vos pieds,
Ferait couler les pleurs dont vos yeux sont noyés?

ADÉLAÏDE.

Ici, du haut des cieux, du Guesclin me contemple;
De la fidélité ce héros fut l'exemple;
Je trahirais le sang qu'il versa pour nos lois,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos rois.

TAÏSE.

Quoi! dans ces tristes temps de ligues et de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti semble encor si douteux,
Où les enfants des rois sont divisés entre eux;
Vous, qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs et pour en être aimée,
Vous refusez l'honneur qu'on offre à vos appas,
Pour l'intérêt d'un roi qui ne l'exige pas?

ADÉLAÏDE en pleurant.

Mon devoir me rangeait du parti de ses armes.

TAÏSE.

Ah! le devoir tout seul fait-il verser des larmes?

Si Vendôme vous aime, et si par son secours....

ADÉLAÏDE.

Laisse là ses bienfaits, et parle de Nemours:
N'en as-tu rien appris? sait-on s'il vit encore?

TAÏSE.

Voilà donc en effet le soin qui vous dévore,
Madame?

ADÉLAÏDE.

Il est trop vrai, je l'avoue, et mon cœur
Ne peut plus soutenir le poids de sa douleur.
Elle échappe, elle éclate, elle se justifie,
Et si Nemours n'est plus, sa mort finit ma vie.

TAÏSE.

Et vous pouviez cacher ce secret à ma foi!

ADÉLAÏDE.

Le secret de Nemours dépendait-il de moi?
Nos feux toujours brûlants dans l'ombre du silence,
Trompaient de tous les yeux la triste vigilance.
Séparés l'un de l'autre, et sans cesse présents,
Nos cœurs de nos soupirs étaient seuls confidents;
Et Vendôme, surtout, ignorant ce mystère,
Ne sait pas si mes yeux ont jamais vu son frère.
Dans les murs de Paris.... Mais, ô soins superflus!
Je te parle de lui, quand peut-être il n'est plus.
O murs où j'ai vécu de Vendôme ignorée!
O temps où, de Nemours en secret adorée,
Nous touchions l'un et l'autre au fortuné moment
Qui m'allait aux autels unir à mon amant!
La guerre a tout détruit. Fidèle au roi son maître,
Mon amant me quitta, pour m'oublier peut-être;
Il partit, et mon cœur, qui le suivait toujours,
A vingt peuples armés redemanda Nemours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile;

Je voulus rendre au roi cette superbe ville;
Nemours à ce dessein devait servir d'appui:
L'amour me conduisait, je fesais tout pour lui.
C'est lui qui, d'une fille animant le courage,
D'un peuple factieux me fit braver la rage.
Il exposa mes jours pour lui seul réservés,
Jours tristes, jours affreux, qu'un autre a conservés!
Ah! qui m'éclaircira d'un destin que j'ignore?
Français, qu'avez-vous fait du héros que j'adore?
Ses lettres autrefois, chers gages de sa foi,
Touvaient mille chemins pour venir jusqu'à moi.
Son silence me tue; hélas! il sait peut-être
Cet amour qu'à mes yeux son frère a fait paraître.
Tout ce que j'entrevois conspire à m'alarmer;
Et mon amant est mort, ou cesse de m'aimer!
Et, pour comble de maux, je dois tout à son frère!

TAÏSE.

Cachez bien à ses yeux ce dangereux mystère;
Pour vous, pour votre amant, redoutez son courroux.
Quelqu'un vient.

ADÉLAÏDE.

C'est lui même? ô ciel!

TAÏSE.

Contraignez-vous.

SCÈNE III.

LE DUC DE VENDOME, ADÉLAIDE, TAISE.

VENDÔME.

J'oublie à vos genoux, charmante Adélaïde [a],
Le trouble et les horreurs où mon destin me guide.
Vous seule adoucissez les maux que nous souffrons;

Vous nous rendez plus pur l'air que nous respirons.
La discorde sanglante afflige ici la terre;
Vos jours sont entourés des piéges de la guerre.
J'ignore à quel destin le ciel veut me livrer [1];
Mais si d'un peu de gloire il daigne m'honorer,
Cette gloire, sans vous obscure et languissante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Souffrez que mes lauriers, attachés par vos mains,
Écartent le tonnerre et bravent les destins;
Ou, si le ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms ma tombe au moins couverte,
Apprenne à l'avenir que Vendôme amoureux
Expira votre époux, et périt trop heureux.

ADÉLAÏDE.

Tant d'honneurs, tant d'amour, servent à me confondre,
Prince.... Que lui dirai-je? et comment lui répondre?
Ainsi, seigneur.... Coucy ne vous a point parlé?

VENDÔME.

Non, madame.... D'où vient que votre cœur troublé
Répond en frémissant à ma tendresse extrême?
Vous parlez de Coucy, quand Vendôme vous aime.

ADÉLAÏDE.

Prince, s'il était vrai que ce brave Nemours
De ses ans pleins de gloire eût terminé le cours,
Vous qui le chérissiez d'une amitié si tendre,
Vous qui devez au moins des larmes à sa cendre,
Au milieu des combats, et près de son tombeau,
Pourriez-vous de l'hymen allumer le flambeau?

VENDÔME.

Ah! je jure par vous, vous qui m'êtes si chère,
Par les doux noms d'amants, par le saint nom de frère,
Que Nemours, après vous, fut toujours à mes yeux
Le plus cher des mortels, et le plus précieux.

Lorsqu'à mes ennemis sa valeur fut livrée,
Ma tendresse en souffrit sans en être altérée.
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups;
Et pour m'en consoler, mon cœur n'aurait que vous.
Mais on croit trop ici l'aveugle renommée;
Son infidèle voix vous a mal informée:
Si mon frère était mort, doutez-vous que son roi,
Pour m'apprendre sa perte, eût dépêché vers moi?
Ceux que le ciel forma d'une race si pure,
Au milieu de la guerre écoutant la nature,
Et protecteurs des lois que l'honneur doit dicter,
Même en se combattant, savent se respecter.
A sa perte, en un mot, donnons moins de créance:
Un bruit plus vraisemblable et m'afflige et m'offense:
On dit que vers ces lieux il a porté ses pas.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, il est vivant?

VENDÔME.

Je lui pardonne, hélas!
Qu'au parti de son roi son intérêt le range;
Qu'il le défende ailleurs, et qu'ailleurs il le venge;
Qu'il triomphe pour lui, je le veux, j'y consens;
Mais se mêler ici parmi les assiégeants,
Me chercher, m'attaquer, moi, son ami, son frère....

ADÉLAÏDE.

Le roi le veut, sans doute.

VENDÔME.

Ah! destin trop contraire!
Se pourrait-il qu'un frère, élevé dans mon sein,
Pour mieux servir son roi, levât sur moi sa main?
Lui qui devrait plutôt, témoin de cette fête,
Partager, augmenter, mon bonheur qui s'apprête.

ADÉLAÏDE.

Lui?

VENDÔME.

C'est trop d'amertume en des moments si doux.
Malheureux par un frère, et fortuné par vous,
Tout entier à vous seule, et bravant tant d'alarmes,
Je ne veux voir que vous, mon hymen et vos charmes.
Qu'attendez-vous? donnez à mon cœur éperdu
Ce cœur que j'idolâtre, et qui m'est si bien dû.

ADELAÏDE.

Seigneur, de vos bienfaits mon ame est pénétrée;
La mémoire à jamais m'en est chère et sacrée;
Mais c'est trop prodiguer vos augustes bontés,
C'est mêler trop de gloire à mes calamités;
Et cet honneur....

VENDÔME.

Comment! ô ciel! qui vous arrête?

ADÉLAÏDE.

Je dois....

SCÈNE IV.

VENDOME, ADÉLAIDE, TAISE, COUCY.

COUCY.

Prince, il est temps, marchez à notre tête.
Déjà les ennemis sont aux pieds des remparts;
Échauffez nos guerriers du feu de vos regards:
Venez vaincre.

VENDÔME.

Ah! courons : dans l'ardeur qui me presse,
Quoi! vous n'osez d'un mot rassurer ma tendresse?
Vous détournez les yeux! vous tremblez! et je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne sont pas pour moi.

COUCY.

Le temps presse.

VENDÔME.

Il est temps que Vendôme périsse:
Il n'est point de Français que l'amour avilisse:
Amants aimés, heureux, ils cherchent les combats,
Ils courent à la gloire, et je vole au trépas.
Allons, brave Coucy, la mort la plus cruelle,
La mort, que je désire, est moins barbare qu'elle.

ADÉLAÏDE.

Ah! seigneur, modérez cet injuste courroux;
Autant que je le dois je m'intéresse à vous.
J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance,
Par tous les sentiments qui sont en ma puissance;
Sensible à vos dangers, je plains votre valeur.

VENDÔME.

Ah! que vous savez bien le chemin de mon cœur!
Que vous savez mêler la douceur à l'injure!
Un seul mot m'accablait, un seul mot me rassure.
Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

SCÈNE V.

ADÉLAIDE, TAISE.

TAÏSE.

Vous voyez sans pitié sa tendresse alarmée.

ADÉLAÏDE.

Est-il bien vrai? Nemours serait-il dans l'armée?
O discorde fatale! amour plus dangereux!
Que vous coûterez cher à ce cœur malheureux!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VENDOME, COUCY.

VENDÔME.

Nous périssions sans vous, Coucy, je le confesse.
Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse;
C'est vous dont l'esprit ferme et les yeux pénétrants
M'ont porté des secours en cent lieux différents.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage!
Coucy m'est nécessaire aux conseils, aux combats;
Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

COUCY.

Ce courage brillant, qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout, quand vous en serez maître :
Vous l'avez su régler, et vous avez vaincu.
Ayez dans tous les temps cette utile vertu :
Qui sait se posséder, peut commander au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, et je vous ai suivi.
Dans l'ardeur du combat je vous ai peu servi;
Nos guerriers sur vos pas marchaient à la victoire,
Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
Vous seul, seigneur, vous seul avez fait prisonnier
Ce chef des assaillants, ce superbe guerrier.
Vous l'avez pris vous-même, et, maître de sa vie,
Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

VENDÔME.

D'où vient donc, cher Coucy, que cet audacieux,
Sous son casque fermé, se cachait à mes yeux?
D'où vient qu'en le prenant, qu'en saisissant ses armes,
J'ai senti, malgré moi, de nouvelles alarmes?
Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé:
Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Par la molle douceur de ses impressions;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie;
Qu'elle condamne encor mes funestes succès,
Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français [2].

COUCY.

Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
Ces troubles intestins de la maison royale,
Ces tristes factions céderont au danger
D'abandonner la France au fils de l'étranger.
Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie,
Que leur joug est pesant, qu'on aime la patrie,
Que le sang des Capets est toujours adoré.
Tôt ou tard il faudra que de ce trone sacré
Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.
Nous, seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher?
Le sort au prince anglais voulut vous attacher;
De votre sang, du sien la querelle est commune;
Vous suivez son parti, je suis votre fortune.
Comme vous aux Anglais le destin m'a lié,
Vous, par le droit du sang, moi, par notre amitié;
Permettez-moi ce mot... Eh quoi! votre ame émue...

VENDÔME.

Ah! voilà ce guerrier qu'on amène à ma vue.

SCÈNE II.

VENDOME, LE DUC DE NEMOURS, COUCY, SOLDATS, SUITE.

VENDÔME.

Il soupire, il paraît accablé de regrets.

COUCY.

Son sang sur son visage a confondu ses traits;
Il est blessé sans doute.

NEMOURS, dans le fond du théâtre.

Entreprise funeste
Qui de ma triste vie arrachera le reste!
Où me conduisez-vous?

VENDÔME.

Devant votre vainqueur,
Qui sait d'un ennemi respecter la valeur.
Venez, ne craignez rien.

NEMOURS, se tournant vers son écuyer.

Je ne crains que de vivre;
Sa présence m'accable, et je ne puis poursuivre.
Il ne me connaît plus, et mes sens attendris...

VENDÔME.

Quelle voix, quels accents ont frappé mes esprits?

NEMOURS, le regardant.

M'as-tu pu méconnaître?

VENDÔME, l'embrassant.

Ah, Nemours! ah, mon frère!

NEMOURS.

Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère.

Je ne le suis que trop, ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

VENDÔME.

Tu n'es plus que mon frère. Ah! moment plein de charmes!
Ah! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.
(A sa suite.)
Avez-vous par vos soins...

NEMOURS.

Oui, leurs cruels secours
Ont arrêté mon sang, ont veillé sur mes jours,
De la mort que je cherche ont écarté l'approche.

VENDÔME.

Ne te détourne point, ne crains point mon reproche.
Mon cœur te fut connu; peux-tu t'en défier?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier.
J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
Hélas! que je te plains!

NEMOURS.

Je te plains davantage,
De haïr ton pays, de trahir sans remords,
Et le roi qui t'aimait, et le sang dont tu sors [3].

VENDÔME.

Arrête : épargne-moi l'infâme nom de traître;
A cet indigne mot, je m'oublierais peut-être.
Frémis d'empoisonner la joie et les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.
Dans ce jour malheureux, que l'amitié l'emporte!

NEMOURS.

Quel jour!

VENDÔME.

Je le bénis.

NEMOURS.

Il est affreux.

VENDÔME.

N'importe:
Tu vis, je te revois, et je suis trop heureux.
O ciel! de tous côtés vous remplissez mes vœux!

NEMOURS.

Je te crois. On disait que d'un amour extrême,
Violent, effréné (car c'est ainsi qu'on aime),
Ton cœur, depuis trois mois, s'occupait tout entier.

VENDÔME.

J'aime; oui, la renommée a pu le publier;
Oui, j'aime avec fureur : une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta présence;
Oui, mes ressentiments, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.
(A un officier de sa suite.)
Allez, et dites-lui que deux malheureux frères,
Jetés par le destin dans des partis contraires,
Pour marcher désormais sous le même étendard,
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.
(A Nemours.)
Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie;
Pour me justifier, il suffit qu'on la voie.

NEMOURS.

O ciel!... elle vous aime!

VENDÔME.

Elle le doit, du moins;
Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins;
Il n'en est plus; je veux que rien ne nous sépare.

NEMOURS.

Quels effroyables coups le cruel me prépare!
Écoute; à ma douleur ne veux tu qu'insulter?
Me connais-tu? sais-tu ce que j'ose attenter?
Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amène?

VENDÔME.

Oublions ces sujets de discorde et de haine.

SCÈNE III.

VENDOME, NEMOURS, ADÉLAIDE, COUCY.

VENDÔME.

Madame, vous voyez que du sein du malheur,
Le ciel qui nous protége a tiré mon bonheur.
J'ai vaincu, je vous aime, et je retrouve un frère :
Sa présence à mon cœur vous rend encore plus chère.

ADÉLAÏDE.

Le voici : malheureuse! ah, cache au moins tes pleurs!

NEMOURS *entre les bras de son écuyer.*

Adélaïde... ô ciel!... c'en est fait, je me meurs.

VENDÔME.

Que vois-je! Sa blessure à l'instant s'est rouverte!
Son sang coule!

NEMOURS.

Est-ce à toi de prévenir ma perte?

VENDÔME.

Ah! mon frère!

NEMOURS.

Ote-toi, je chéris mon trépas.

ADELAÏDE.

Ciel!... Nemours!

NEMOURS *à Vendôme.*

Laisse-moi.

VENDÔME.

Je ne te quitte pas.

SCÈNE IV.

ADÉLAIDE, TAISE.

ADÉLAÏDE.

On l'emporte : il expire : il faut que je le suive.

TAÏSE.

Ah! que cette douleur se taise et se captive.
Plus vous l'aimez, madame, et plus il faut songer
Qu'un rival violent...

ADÉLAÏDE.

Je songe à son danger.
Voilà ce que l'amour, et mon malheur lui coûte.
Taïse, c'est pour moi qu'il combattait sans doute.
C'est moi que dans ces murs il osait secourir;
Il servait son monarque, il m'allait conquérir.
Quel prix de tant de soins! quel fruit de sa constance!
Hélas! mon tendre amour accusait son absence :
Je demandais Nemours, et le ciel me le rend :
J'ai revu ce que j'aime, et l'ai revu mourant:
Ces lieux sont teints du sang qu'il versait à ma vue.
Ah! Taïse, est-ce ainsi que je lui suis rendue?
Va le trouver; va, cours auprès de mon amant.

TAÏSE.

Eh! ne craignez-vous pas que tant d'empressement
N'ouvre les yeux jaloux du prince qui vous aime?
Tremblez de découvrir...

ADÉLAÏDE.

J'y volerai moi-même.
D'une autre main, Taïse, il reçoit des secours:
Un autre a le bonheur d'avoir soin de ses jours;
Il faut que je le voie, et que de son amante

La faible main s'unisse à sa main défaillante.
Hélas! des mêmes coups nos deux cœurs pénétrés...

TAÏSE.

Au nom de cet amour, arrêtez, demeurez;
Reprenez vos esprits.

ADÉLAÏDE.

Rien ne m'en peut distraire.

SCÈNE V.

VENDOME, ADÉLAIDE, TAISE.

ADÉLAÏDE.

Ah! prince, en quel état laissez-vous votre frère?

VENDÔME.

Madame, par mes mains son sang est arrêté.
Il a repris sa force et sa tranquillité.
Je suis le seul à plaindre, et le seul en alarmes;
Je mouille, en frémissant, mes lauriers de mes larmes;
Et je hais ma victoire et mes prospérités,
Si je n'ai par mes soins vaincu vos cruautés;
Si votre incertitude, alarmant mes tendresses,
Ose encor démentir la foi de vos promesses.

ADÉLAÏDE.

Je ne vous promis rien : vous n'avez point ma foi;
Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

VENDÔME.

Quoi! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage...

ADÉLAÏDE.

D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage;
Et sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de justes respects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, et mon amitié même,

Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême;
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le silence.
Je vais vous offenser; je me fais violence;
Mais, réduite à parler, je vous dirai, seigneur,
Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.
De votre sang au mien je vois la différence;
Mais celui dont je sors a coulé pour la France.
Ce digne connétable en mon cœur a transmis
La haine qu'un Français doit à ses ennemis;
Et sa nièce jamais n'acceptera pour maître
L'allié des Anglais, quelque grand qu'il puisse être.
Voilà les sentiments que son sang m'a tracés,
Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

VENDÔME.

Je suis, je l'avoûrai, surpris de ce langage;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévu que le sort en courroux,
Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
Vous avez fait, madame, une secrète étude
Du mépris, de l'insulte et de l'ingratitude;
Et votre cœur, enfin, lent à se déployer,
Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
Tant d'amour pour vos rois, ou tant de politique.
Mais, vous qui m'outragez, me connaissez-vous bien?
Vous reste-t-il ici de parti que le mien?
Vous qui me devez tout; vous qui, sans ma défense,
Auriez de ces Français assouvi la vengeance,
De ces mêmes Français à qui vous vous vantez
De conserver la foi d'un cœur que vous m'ôtez!
Est-ce donc là le prix de vous avoir servie *b*?

ADÉLAÏDE.

Oui, vous m'avez sauvée; oui, je vous dois la vie;
Mais, seigneur, mais, hélas! n'en puis-je disposer?
Me la conserviez-vous pour la tyranniser?

VENDÔME.

Je deviendrai tyran; mais moins que vous, cruelle;
Mes yeux lisent trop bien dans votre ame rebelle;
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons:
Je vois mon déshonneur, je vois vos trahisons.
Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colère;
C'est lui seul désormais que mon bras va chercher;
De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher;
Et si, dans les horreurs du sort qui nous accable,
De quelque joie encor ma fureur est capable,
Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

ADÉLAÏDE.

Non, seigneur, la raison saura vous éclairer.
Non, votre ame est trop noble, elle est trop élevée
Pour opprimer ma vie, après l'avoir sauvée.
Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés, vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne, et veux vous respecter;
Je vous ferai rougir de me persécuter;
Et je conserverai, malgré votre menace,
Une ame sans courroux, sans crainte et sans audace.

VENDÔME.

Arrêtez; pardonnez aux transports égarés,
Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
Je vois trop qu'avec vous Coucy d'intelligence
D'une cour qui me hait embrasse la défense;

Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi;
Et de mon sort enfin disposer malgré moi.
Vos discours sont les siens. Ah! parmi tant d'alarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer,
Aviez-vous donc besoin d'un secours etranger?
Aimez, il suffira d'un mot de votre bouche.

ADÉLAÏDE.

Je ne vous cache point que du soin qui me touche,
A votre ami, seigneur, mon cœur s'était remis;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
Vous les faites couler, que vos mains les essuient.
Devenez assez grand pour apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejeter.
Laissez-moi tout entière à la reconnaissance.

VENDÔME.

Le seul Coucy, sans doute, a votre confiance;
Mon outrage est connu; je sais vos sentiments.

ADÉLAÏDE.

Vous les pourrez, seigneur, connaître avec le temps;
Mais, vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
D'un guerrier généreux j'ai recherché l'appui;
Imitez sa grande ame, et pensez comme lui.

SCÈNE VI.

VENDOME.

Eh bien! c'en est donc fait; l'ingrate, la parjure,
A mes yeux, sans rougir, étale mon injure:

De tant de trahisons l'abîme est découvert;
Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Trésor cherché sans cesse, et jamais obtenu!
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même;
Et maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat qui, fier de son parjure,
Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

SCÈNE VII.

VENDOME, COUCY.

COUCY.

Prince, me voilà prêt : disposez de mon bras....
Mais d'où naît à mes yeux cet étrange embarras?
Quand vous avez vaincu, quand vous sauvez un frère,
Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire?

VENDÔME.

Je suis désespéré, je suis haï, jaloux.

COUCY.

Eh bien, de vos soupçons quel est l'objet? qui?

VENDÔME.

Vous.

Vous dis-je; et du refus qui vient de me confondre,
C'est vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
Je sais qu'Adélaïde ici vous a parlé :
En vous nommant à moi, la perfide a tremblé;

Vous affectez sur elle un odieux silence,
Interprète muet de votre intelligence :
Elle cherche à me fuir, et vous à me quitter.
Je crains tout, je crois tout.

COUCY.

Voulez-vous m'écouter?

VENDÔME.

Je le veux.

COUCY.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire?
M'estimez-vous encore, et pourrez-vous me croire?

VENDÔME.

Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux;
Je vous crus mon ami.

COUCY.

Ces titres glorieux
Furent toujours pour moi l'honneur le plus insigne,
Et vous allez juger si mon ame en est digne.
Sachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur,
Avant que, de sa vie heureux libérateur,
Vous eussiez par vos soins, par cet amour sincère,
Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus soldat que tendre, et dédaignant toujours
Ce grand art de séduire inventé dans les cours,
Ce langage flatteur, et souvent si perfide,
Peu fait pour mon esprit, peut-être trop rigide;
Je lui parlai d'hymen, et ce nœud respecté,
Resserré par l'estime et par l'égalité,
Pouvait lui préparer des destins plus propices
Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices
Hier avec la nuit je vins dans vos remparts;
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
De cet ardent amour la nouvelle semée,

Par vos emportements me fut trop confirmée.
Je vis de vos chagrins les funestes accès;
J'en approuvai la cause, et j'en blâmai l'excès.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes.
Libre et juste auprès d'elle, à vous seul attaché,
J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché;
J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu,
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous seul, et je me rends justice;
Et, si ce n'est assez d'un si grand sacrifice,
S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
Tout mon sang est à vous, et je cours vous venger.

VENDÔME.

Ah! généreux ami, qu'il faut que je révère,
Oui, le destin dans toi me donne un second frère;
Je n'en étais pas digne, il le faut avouer :
Mon cœur....

COUCY.

Aimez-moi, prince, au lieu de me louer;
Et si vous me devez quelque reconnaissance,
Faites votre bonheur, il est ma récompense.
Vous voyez quelle ardente et fière inimitié
Votre frère nourrit contre votre allié [c].
Sur ce grand intérêt souffrez que je m'explique.
Vous m'avez soupçonné de trop de politique,
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris dispersés de l'empire des lis.
Je vous le dis encore au sein de votre gloire;
Et vos lauriers brillants, cueillis par la victoire,
Pourront sur votre front se flétrir désormais,

S'ils n'y sont soutenus de l'olive de paix.
Tous les chefs de l'état, lassés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages :
Gardez d'être réduit au hasard dangereux
De vous voir, ou trahir, ou prévenir par eux.
Passez-les en prudence, aussi-bien qu'en courage.
De cet heureux moment prenez tout l'avantage;
Gouvernez la fortune, et sachez l'asservir;
C'est perdre ses faveurs que tarder d'en jouir :
Ses retours sont fréquents, vous devez les connaître.
Il est beau de donner la paix à votre maître.
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
Vous vous verrez réduit à demander pardon.
La gloire vous conduit, que la raison vous guide.

VENDÔME.

Brave et prudent Coucy, crois-tu qu'Adélaïde
Dans son cœur amolli partagerait mes feux,
Si le même parti nous unissait tous deux?
Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire.

COUCY.

Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire :
Mais qu'importent pour vous ses vœux et ses desseins?
Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins?
Lorsque Philippe-Auguste, aux plaines de Bovines,
De l'état déchiré répara les ruines;
Quand seul il arrêta, dans nos champs inondés,
De l'empire germain les torrents débordés;
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse?
Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse?
Verrai-je un si grand cœur à ce point s'avilir?
Le salut de l'état dépend-il d'un soupir?
Aimez, mais en héros qui maîtrise son ame,
Qui gouverne à la fois ses états et sa flamme.

Mon bras contre un rival est prêt à vous servir;
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce;
C'est sur nos lâchetés qu'il a fondé sa force;
C'est nous qui sous son nom troublons notre repos;
Il est tyran du faible, esclave du héros.
Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
Dans l'ame d'un Bourbon souffrirez-vous qu'il règne?
Vos autres ennemis par vous sont abattus,
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDÔME.

Le sort en est jeté, je ferai tout pour elle;
Il faut bien à la fin désarmer la cruelle;
Ses lois seront mes lois, son roi sera le mien;
Je n'aurai de parti, de maître que le sien.
Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie,
Je lirai dans ses yeux mon sort et mon devoir:
Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.
Enfin, plus de prétexte à ses refus injustes;
Raison, gloire, intérêt, et tous ces droits augustes
Des princes de mon sang et de mes souverains,
Sont des liens sacrés, resserrés par ses mains.
Du roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne:
La vertu le conseille, et la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, en ce fortuné jour,
Sceller tous les serments que je fais à l'amour:
Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

COUCY.

Souffrez donc, près du roi, que mon zèle me guide;
Peut-être il eût fallu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au héros, et non pas à l'amant;

Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause ;
Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faiblesse, et rend grace à l'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

NEMOURS, DANGESTE,

NEMOURS.

Combat infortuné, destin qui me poursuis!
O mort, mon seul secours, douce mort qui me fuis!
Ciel! n'as-tu conservé la trame de ma vie;
Que pour tant de malheurs, et tant d'ignominie!
Adélaïde, au moins, pourrais-je la revoir?

DANGESTE.

Vous la verrez, seigneur.

NEMOURS.

Ah! mortel désespoir!
Elle ose me parler, et moi je le souhaite!

DANGESTE.

Seigneur, en quel état votre douleur vous jette!
Vos jours sont en péril, et ce sang agité....

NEMOURS.

Mes déplorables jours sont trop en sûreté.
Ma blessure est légère, elle m'est insensible:
Que celle de mon cœur est profonde et terrible!

DANGESTE.

Remerciez les cieux de ce qu'ils ont permis
Que vous ayez trouvé de si chers ennemis.
Il est dur de tomber dans des mains étrangères;
Vous êtes prisonnier du plus tendre des frères.

NEMOURS.

Mon frère! ah malheureux!

DANGESTE.

Il vous était lié
Par les nœuds les plus saints d'une pure amitié.
Que n'éprouvez-vous point de sa main secourable!

NEMOURS.

Sa fureur m'eût flatté; son amitié m'accable.

DANGESTE.

Quoi! pour être engagé dans d'autres intérêts,
Le haïssez-vous tant?

NEMOURS.

Je l'aime, et je me hais;
Et, dans les passions de mon ame éperdue,
La voix de la nature est encore entendue.

DANGESTE.

Si contre un frère aimé vous avez combattu,
J'en ai vu quelque temps frémir votre vertu :
Mais le roi l'ordonnait, et tout vous justifie.
L'entreprise était juste, aussi-bien que hardie.
Je vous ai vu remplir, dans cet affreux combat,
Tous les devoirs d'un chef, et tous ceux d'un soldat,
Et vous avez rendu, par des faits incroyables,
Votre défaite illustre, et vos fers honorables.
On a perdu bien peu, quand on garde l'honneur.

NEMOURS.

Non, ma défaite, ami, ne fait point mon malheur.
Du Guesclin, des Français l'amour et le modèle,
Aux Anglais si terrible, à son roi si fidèle,
Vit ses honneurs flétris par de plus grands revers :
Deux fois sa main puissante a langui dans les fers :
Il n'en fut que plus grand, plus fier et plus à craindre;
Et son vainqueur tremblant fut bientôt seul à plaindre.

Du Guesclin, nom sacré, nom toujours précieux!
Quoi! ta coupable nièce évite encor mes yeux!
Ah! sans doute, elle a dû redouter mes reproches;
Ainsi donc, cher Dangeste, elle fuit tes approches?
Tu n'as pu lui parler?

DANGESTE.

Seigneur, je vous ai dit
Que bientôt....

NEMOURS.

Ah! pardonne à mon cœur interdit.
Trop chère Adélaïde! Eh bien! quand tu l'as vue,
Parle, à mon nom du moins paraissait-elle émue?

DANGESTE.

Votre sort en secret paraissait la toucher;
Elle versait des pleurs, et voulait les cacher.

NEMOURS.

Elle pleure et m'outrage! elle pleure et m'opprime!
Son cœur, je le vois bien, n'est pas né pour le crime.
Pour me sacrifier elle aura combattu;
La trahison la gêne, et pèse à sa vertu:
Faible soulagement à ma fureur jalouse!
T'a-t-on dit en effet que mon frère l'épouse?

DANGESTE.

S'il s'en vantait lui-même, en pouvez-vous douter?

NEMOURS.

Il l'épouse! A ma honte elle vient insulter!
Ah Dieu!

SCÈNE II.

ADELAIDE, NEMOURS.

ADÉLAÏDE.

Le ciel vous rend à mon ame attendrie;
En veillant sur vos jours il conserva ma vie:
Je vous revois, cher prince, et mon cœur empressé...
Juste ciel! quels regards, et quel accueil glacé!

NEMOURS.

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre,
Est d'un cœur généreux; mais il doit me surprendre.
Vous aviez en effet besoin de mon trépas:
Mon rival plus tranquille eût passé dans vos bras.
Libre dans vos amours, et sans inquiétude,
Vous jouiriez en paix de votre ingratitude;
Et les remords honteux qu'elle traîne après soi,
S'il peut vous en rester, périssaient avec moi.

ADÉLAÏDE.

Hélas! que dites-vous? Quelle fureur subite...

NEMOURS.

Non, votre changement n'est pas ce qui m'irrite.

ADÉLAÏDE.

Mon changement? Nemours!

NEMOURS.

A vous seule asservi,
Je vous aimai trop bien pour n'être point trahi;
C'est le sort des amants, et ma honte est commune;
Mais que vous insultiez vous-même à ma fortune!
Qu'en ces murs, où vos yeux ont vu couler mon sang,
Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc!
Et que vous osiez joindre à l'horreur qui m'accable,

D'une fausse pitié l'affront insupportable !
Qu'à mes yeux...

ADÉLAÏDE.

Ah ! plutôt donnez-moi le trépas.
Immolez votre amante, et ne l'accusez pas.
Mon cœur n'est point armé contre votre colère,
Cruel, et vos soupçons manquaient à ma misère.
Ah ! Nemours, de quels maux nos jours empoisonnés...

NEMOURS.

Vous me plaignez, cruelle, et vous m'abandonnez !

ADÉLAÏDE.

Je vous pardonne, hélas ! cette fureur extrême,
Tout, jusqu'à vos soupçons; jugez si je vous aime.

NEMOURS.

Vous m'aimeriez ? qui, vous ? Et Vendôme à l'instant
Entoure de flambeaux l'autel qui vous attend.
Lui-même il m'a vanté sa gloire et sa conquête.
Le barbare ! il m'invite à cette horrible fête.
Que plutôt...

ADÉLAÏDE.

Ah ! cruel, me faut-il employer
Les moments de vous voir à me justifier ?
Votre frère, il est vrai, persécute ma vie,
Et par un fol amour, et par sa jalousie,
Et par l'emportement dont je crains les effets,
Et, le dirai-je encor, seigneur ? par ses bienfaits.
J'atteste ici le ciel, témoin de ma conduite...
Mais pourquoi l'attester ? Nemours, suis-je réduite,
Pour vous persuader de si vrais sentiments,
Au secours inutile et honteux des serments ?
Non, non ; vous connaissez le cœur d'Adélaïde ;
C'est vous qui conduisez ce cœur faible et timide.

NEMOURS.

Mais mon frère vous aime?

ADÉLAÏDE.

Ah! n'en redoutez rien.

NEMOURS.

Il sauva vos beaux jours!

ADÉLAÏDE.

Il sauva votre bien.
Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre.
Au roi que nous servons, il promit de me rendre;
Et mon cœur se plaisait, trompé par mon amour,
Puisqu'il est votre frère, à lui devoir le jour.
J'ai répondu, seigneur, à sa flamme funeste,
Par un refus constant, mais tranquille et modeste,
Et mêlé du respect que je devrai toujours
A mon libérateur, au frère de Nemours.
Mais mon respect l'enflamme, et mon refus l'irrite.
J'anime en l'évitant l'ardeur de sa poursuite.
Tout doit, si je l'en crois, céder à son pouvoir [d];
Lui plaire est ma grandeur, l'aimer est mon devoir.
Qu'il est loin, juste Dieu! de penser que ma vie,
Que mon ame à la vôtre est pour jamais unie,
Que vous causez les pleurs dont mes yeux sont chargés,
Que mon cœur vous adore, et que vous m'outragez!
Oui, vous êtes tous deux formés pour mon supplice:
Lui, par sa passion, vous, par votre injustice;
Vous, Nemours, vous ingrat, que je vois aujourd'hui,
Moins amoureux peut-être, et plus cruel que lui.

NEMOURS.

C'en est trop... pardonnez... voyez mon ame en proie
A l'amour, aux remords, à l'excès de ma joie.
Digne et charmant objet d'amour et de douleur,
Ce jour infortuné, ce jour fait mon bonheur.

Glorieux, satisfait, dans un sort si contraire,
Tout captif que je suis, j'ai pitié de mon frère.
Il est le seul à plaindre avec votre courroux;
Et je suis son vainqueur, étant aimé de vous.

SCÈNE III.

VENDOME, NEMOURS, ADÉLAIDE.

VENDÔME.

Connaissez donc enfin jusqu'où va ma tendresse,
Et tout votre pouvoir, et toute ma faiblesse :
Et vous, mon frère, et vous, soyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre amitié, ce que votre prière,
Les conseils de Coucy, le roi, la France entière,
Exigeaient de Vendôme, et qu'ils n'obtenaient pas,
Soumis et subjugué, je l'offre à ses appas.
L'amour, qui malgré vous nous a faits l'un pour l'autre,
Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre.
Je prends mes lois de vous, votre maître est le mien;
De mon frère et de moi soyez l'heureux lien;
Soyez-le de l'état, et que ce jour commence
Mon bonheur et le vôtre, et la paix de la France.
Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
Annoncer à la cour un si grand changement.
Moi, sans perdre de temps, dans ce jour d'allégresse,
Qui m'a rendu mon roi, mon frère et ma maîtresse,
D'un bras vraiment français, je vais, dans nos remparts,
Sous nos lis triomphants briser les léopards.
Soyez libre, partez, et de mes sacrifices
Allez offrir au roi les heureuses prémices.
Puissé-je à ses genoux, présenter aujourd'hui

Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidèle,
Changé par ses regards, et vertueux par elle!

NEMOURS.

(à part.)
Il fait ce que je veux, et c'est pour m'accabler!
(à Adélaïde.)
Prononcez notre arrêt, madame, il faut parler.

VENDÔME.

Eh quoi! vous demeurez interdite et muette?
De mes soumissions êtes-vous satisfaite?
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
Faut-il encor ma vie, ingrate? elle est à vous.
Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne sans peine
Ce sang infortuné, proscrit par votre haine.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, mon cœur est juste; on ne m'a vu jamais
Mépriser vos bontés, et haïr vos bienfaits;
Mais je ne puis penser qu'à mon peu de puissance
Vendôme ait attaché le destin de la France;
Qu'il n'ait lu son devoir que dans mes faibles yeux;
Qu'il ait besoin de moi pour être vertueux.
Vos desseins ont sans doute une source plus pure;
Vous avez consulté le devoir, la nature;
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

VENDÔME.

L'amour seul a tout fait, et c'est là mon malheur;
Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe!
Dussé-je vous déplaire et forcer votre cœur,
L'autel est prêt; venez.

NEMOURS.

Vous osez?...

ADELAÏDE.

Non, seigneur.
Avant que je vous cède, et que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
Le sort met entre nous un obstacle éternel.
Je ne puis être à vous.

VENDÔME.

Nemours.... ingrate.... Ah ciel!
C'en est donc fait.. mais non.. mon cœur sait se contraindre.
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être, avec moins de détour,
Dans ses premiers transports étouffer mon amour;
Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri sans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.
Mais je vous rends justice; et ces séductions,
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
L'espoir qu'on donne à peine, afin qu'on le saisisse,
Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain,
Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
Je suis libre par vous : cet art que je déteste,
Cet art qui m'enchaîna, brise un joug si funeste;
Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, et souffrir des mépris.
Montrez-moi seulement ce rival qui se cache;
Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache [4];
Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir,
Perfide! et c'est ainsi que je dois vous punir.

ADELAÏDE.

Je devrais seulement vous quitter et me taire;
Mais je suis accusée, et ma gloire m'est chère.
Votre frère est présent, et mon honneur blessé
Doit repousser les traits dont il est offensé.

Pour un autre que vous ma vie est destinée;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Oui, j'aime et je serais indigne, devant vous,
De celui que mon cœur s'est promis pour époux,
Indigne de l'aimer, si, par ma complaisance,
J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête, et qui n'est plus à moi.
Je vous devais beaucoup; mais une telle offense
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance :
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine;
Mais après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés;
J'ai voulu votre estime, et vous me la devez.

VENDÔME.

Je vous dois ma colère, et sachez qu'elle égale
Tous les emportements de mon amour fatale.
Quoi donc! vous attendiez, pour oser m'accabler,
Que Nemours fût présent, et me vît immoler?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure?
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
Si.... Mais il n'a point vu vos funestes appas;
Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.
Nommez donc mon rival : mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais, mon cœur ne peut feindre long-temps :
Je vous traîne à l'autel, à ses yeux expirants;
Et ma main, sur sa cendre, à votre main donnée,
Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
Je sais trop qu'on a vu. lâchement abusés,
Pour des mortels obscurs, des princes méprisés;

Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

NEMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser?

VENDÔME.

Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser?
Est-il vrai que de vous elle était ignorée?
Ciel! à ce piége affreux ma foi serait livrée!
Tremblez.

NEMOURS.

Moi! que je tremble! ah! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.
J'ai forcé trop long-temps mes transports au silence:
Connais-moi donc, barbare, et remplis ta vengeance.
Connais un désespoir à tes fureurs égal.
Frappe, voilà mon cœur, et voilà ton rival.

VENDÔME.

Toi, cruel! toi, Nemours?

NEMOURS.

Oui, depuis deux années
L'amour la plus secrète a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie;
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie:
Par tes égarements juge de mes transports.
Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors
L'excès des passions qui dévorent une ame;
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frère est mon rival, et je l'ai combattu;
J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;

Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,
Ni le lieu, ni le temps, ni surtout ton courage;
Je n'ai vu que ma flamme, et ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié;
Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié:
Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
A la face de cieux je lui donne ma foi;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, et qu'après ce coup, ta cruauté jalouse
Traîne aux pieds des autels ta sœur et mon épouse.
Frappe, dis-je : oses-tu?

VENDÔME.

Traître, c'en est assez.
Qu'on l'ôte de mes yeux : soldats, obéissez.

ADÉLAÏDE.

(aux soldats.)
Non : demeurez, cruels.... Ah, prince! est-il possible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible?
Seigneur!

NEMOURS.

Vous, le prier? plaignez-le plus que moi;
Plaignez-le : il vous offense, il a trahi son roi.
Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même;
Je suis vengé de toi : l'on te hait, et l'on m'aime.

ADÉLAÏDE.

(à Nemours.) (à Vendôme.)
Ah, cher prince !... Ah, seigneur ! voyez à vos genoux...

VENDÔME.

(aux soldats.) (à Adélaïde.)
Qu'on m'en réponde, allez : madame, levez-vous.
Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,

Sont un nouveau poison versé sur ma blessure :
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé;
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu : si vous voyez les effets de ma rage,
N'en accusez que vous, nos maux sont votre ouvrage.

ADÉLAÏDE.

Je ne vous quitte pas : écoutez-moi, seigneur.

VENDÔME.

Eh bien! achevez donc de décider mon cœur :
Parlez.

SCÈNE IV.

VENDOME, NEMOURS, ADÉLAIDE, COUCY, DANGESTE, UN OFFICIER, SOLDATS.

COUCY.

J'allais partir : un peuple téméraire
Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
Le désordre est partout : vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés;
Et, pour comble de maux, vers la ville alarmée,
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

VENDÔME.

Allez, cruelle, allez ; vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine et de vos attentats;
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(à l'officier.) (à Coucy.)
Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

SCÈNE V.

NEMOURS, COUCY.

COUCY.

Le seriez-vous, seigneur? auriez-vous démenti

Le sang de ces héros dont vous êtes sorti?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre, et ceux de la nature?
Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier!

NEMOURS.

Non; mais suis-je réduit à me justifier?
Coucy, ce peuple est juste, il t'apprend à connaître
Que mon frère est rebelle, et que Charle est son maître.

COUCY.

Écoutez: ce serait le comble de mes vœux,
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France désolée,
A nos dissensions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé,
Menaçant cet état par nous-même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public servir votre disgrace.
Rapprochez les partis: unissez-vous à moi,
Pour calmer votre frère et fléchir votre roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

NEMOURS.

Ne vous en flattez pas; vos soins sont inutiles.
Si la discorde seule avait armé mon bras,
Si la guerre et la haine avaient conduit mes pas,
Vous pourriez espérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

COUCY.

Et quel est-il, seigneur?

NEMOURS.

Ah! reconnais l'amour;
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, et qui le rend barbare.

COUCY.

Ciel! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles desseins?
L'amour subjuguer tout? ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses?
Des frères se haïr, et naître, en tous climats,
Des passions des grands le malheur des états[5]?
Prince, de vos amours laissons là le mystère.
Je vous plains tous les deux; mais je sers votre frère.
Je vais le seconder; je vais me joindre à lui
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle:
Je vois les passions plus puissantes que moi;
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
Mon devoir a parlé; je vous laisse, et j'y vole.
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole;
Elle me suffira.

NEMOURS.

Je vous la donne.

COUCY.

Et moi,
Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos tyrans une union si chère.
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

NEMOURS, ADÉLAIDE, DANGESTE.

NEMOURS.

Non, non, ce peuple en vain s'armait pour ma défense;
Mon frère, teint de sang, enivré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fier et plus cruel,
Va traîner à mes yeux sa victime à l'autel.
Je ne suis donc venu disputer ma conquête,
Que pour être témoin de cette horrible fête!
Et, dans le désespoir d'un impuissant courroux,
Je ne puis me venger qu'en me privant de vous!
Partez, Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

Il faut que je vous quitte!...
Quoi! vous m'abandonnez!... vous ordonnez ma fuite!

NEMOURS.

Il le faut: chaque instant est un péril fatal;
Vous êtes une esclave aux mains de mon rival.
Remercions le ciel, dont la bonté propice
Nous suscite un secours au bord du précipice.
Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas;
Sa vigilance adroite a séduit des soldats.
(à Dangeste.)
Dangeste, ses malheurs ont droit à tes services;
Je suis loin d'exiger d'injustes sacrifices;
Je respecte mon frère, et je ne prétends pas
Conspirer contre lui dans ses propres états.

Écoute seulement la pitié qui te guide;
Écoute un vrai devoir, et sauve Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

Hélas! ma délivrance augmente mon malheur.
Je détestais ces lieux, j'en sors avec terreur.

NEMOURS.

Privez-moi par pitié d'une si chère vue :
Tantôt à ce départ vous étiez résolue;
Le dessein était pris, n'osez-vous l'achever?

ADÉLAÏDE.

Ah! quand j'ai voulu fuir, j'espérais vous trouver.

NEMOURS.

Prisonnier sur ma foi, dans l'horreur qui me presse,
Je suis plus enchaîné par ma seule promesse,
Que si de cet état les tyrans inhumains
Des fers les plus pesans avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre;
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous suivre:
Vous suivrez cet ami par des détours obscurs,
Qui vous rendront bientôt sous ces coupables murs.
De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte;
Du roi sous les remparts il trouvera l'escorte.
Le temps presse, évitez un ennemi jaloux.

ADÉLAÏDE.

Je vois qu'il faut partir... cher Nemours, et sans vous!

NEMOURS.

L'amour nous a rejoints, que l'amour nous sépare.

ADÉLAÏDE.

Qui! moi? que je vous laisse au pouvoir d'un barbare?
Seigneur, de votre sang l'Anglais est altéré;
Ce sang à votre frère est-il donc si sacré?
Craindra-t-il d'accorder, dans son courroux funeste,
Aux alliés qu'il aime, un rival qu'il déteste?

NEMOURS.

Il n'oserait.

ADÉLAÏDE.

Son cœur ne connaît point de frein;
Il vous a menacé, menace-t-il en vain?

NEMOURS.

Il tremblera bientôt: le roi vient et nous venge;
La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
Allez : si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondant autour de nous;
Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable:
Mais craignez encor plus mon rival furieux,
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
Je frémis de vous voir encor sous sa puissance:
Redoutez son amour autant que sa vengeance;
Cédez à mes douleurs; qu'il vous perde : partez.

ADÉLAÏDE.

Et vous vous exposez seul à ses cruautés!

NEMOURS.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère;
Et bientôt mon appui lui devient nécessaire.

ADÉLAÏDE.

Aussi bien que mon cœur, mes pas vous sont soumis.
Eh bien! vous l'ordonnez, je pars, et je frémis!
Je ne sais... mais enfin, la fortune jalouse
M'a toujours envié le nom de votre épouse.

NEMOURS.

Partez avec ce nom. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins solennels,
Inutiles garants d'une foi si sacrée,
La rendront plus connue, et non plus assurée.
Vous, mânes des Bourbons, princes, rois mes aïeux,

Du séjour des héros tournez ici les yeux.
J'ajoute à votre gloire, en la prenant pour femme;
Confirmez mes serments, ma tendresse et ma flamme :
Adoptez-la pour fille; et puisse son époux
Se montrer à jamais digne d'elle et de vous!

ADÉLAÏDE.

Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'alarmes,
Cher époux, cher amant...

NEMOURS.

Quoi! vous versez des larmes!
C'est trop tarder, adieu... Ciel! quel tumulte affreux!

SCÈNE II.

ADÉLAIDE, NEMOURS, VENDOME, GARDES.

VENDÔME.

Je l'entends, c'est lui-même : arrête, malheureux;
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

NEMOURS.

Il ne te trahit point ; mais il t'offre sa tête.
Porte à tous les excès ta haine et ta fureur;
Va, ne perds point de temps, le ciel arme un vengeur.
Tremble, ton roi s'approche, il vient, il va paraître.
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

VENDÔME.

Il pourra te venger, mais non te secourir;
Et ton sang...

ADÉLAÏDE.

Non, cruel, c'est à moi de mourir.
J'ai tout fait, c'est par moi que ta garde est séduite ;
J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé ma fuite :
Punis ces attentats, et ces crimes si grands,

De sortir d'esclavage, et de fuir ses tyrans:
Mais respecte ton frère, et sa femme, et toi-même;
Il ne t'a point trahi, c'est un frère qui t'aime;
Il voulait te servir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer?
L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable?

VENDÔME.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable;
C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez;
Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés;
Vous qui, pour leur malheur, armiez des mains si chères,
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères!
Vous pleurez! mais vos pleurs ne peuvent me tromper:
Je suis prêt à mourir, et prêt à le frapper.
Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.
Oui, je vous aime encor; le temps, le péril presse;
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel;
Voilà ma main, venez: sa grace est à l'autel.

ADÉLAÏDE.

Moi, seigneur?

VENDÔME.

C'est assez.

ADÉLAÏDE.

Moi, que je le trahisse!

VENDÔME.

Arrêtez... répondez...

ADÉLAÏDE.

Je ne puis.

VENDÔME.

Qu'il périsse.

NEMOURS.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats,
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas;

Abandonnez mon sort aux coups qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des coups de ce barbare;
Et si vous succombiez à son lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

VENDÔME.

Qu'on l'entraîne à la tour: allez; qu'on m'obéisse.

SCÈNE III.

VENDOME, ADÉLAIDE.

ADÉLAÏDE.

Vous, cruel! vous feriez cet affreux sacrifice!
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir!
Quoi! voulez-vous?...

VENDÔME.

Je veux vous haïr et mourir,
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois,
Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
Laissez-moi: votre vue augmente mon supplice.

SCÈNE IV.

VENDOME, ADÉLAIDE, COUCY.

ADÉLAÏDE à Coucy.

Ah! je n'attends plus rien que de votre justice,
Coucy, contre un cruel osez me secourir.

VENDÔME.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

ADÉLAÏDE.

J'atteste ici le ciel....

VENDÔME.

Qu'on l'ôte de ma vue.
Ami, délivre-moi d'un objet qui me tue.

ADÉLAÏDE.

Va, tyran, c'en est trop; va, dans mon désespoir,
J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir;
J'ai cru, malgré ta rage, à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en serait respectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;
Tigre! je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour, immole tes victimes;
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes;
Mais compte encor la tienne; un vengeur va venir;
Par ton juste supplice il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts; tombe, et péris sans gloire;
Meurs, et que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom, justement abhorrés,
La haine et le mépris que tu m'as inspirés.

SCÈNE V.

VENDOME, COUCY.

VENDÔME.

Oui, cruelle ennemie, et plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche;
Que la main de la haine et que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.

(Il tombe dans un fauteuil.)

COUCY.

Il ne se connaît plus, il succombe à sa rage.

VENDÔME.

Eh bien! souffriras-tu ma honte et mon outrage?

Le temps presse; veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide et l'épouse à mes yeux?
Tu crains de me répondre! attends-tu que le traître
Ait soulevé mon peuple et me livre à son maître?

COUCY.

Je vois trop en effet que le parti du roi
Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs en secret rallumée.

VENDÔME.

C'est Nemours qui l'allume, il nous a trahis tous.

COUCY.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous;
La suite en est funeste, et me remplit d'alarmes.
Dans la plaine déjà les Français sont en armes,
Et vous êtes perdu, si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
Vos dangers sont accrus.

VENDÔME.

Eh bien! que faut-il faire?

COUCY.

Les prévenir, dompter l'amour et la colère.
Ayons encor, mon prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête;
Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Apaiser avec gloire un monarque irrité;
Ne vous rebutez pas : ordonnez, et j'espère
Signer en votre nom cette paix salutaire;
Mais s'il vous faut combattre, et courir au trépas,
Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

VENDÔME.

Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre;
Vis pour servir ma cause et pour venger ma cendre;
Mon destin s'accomplit et je cours l'achever:
Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver;
Mais je la veux terrible, et lorsque je succombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCY.

Comment! de quelle horreur vos sens sont possédés!

VENDÔME.

Il est dans cette tour où vous seul commandez;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire....

COUCY.

De qui me parlez-vous, seigneur? de votre frère?

VENDÔME.

Non, je parle d'un traître et d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre, et qui m'a tout ravi.
L'Anglais attend de moi la tête du parjure.

COUCY.

Vous leur avez promis de trahir la nature?

VENDÔME.

Dès long-temps du perfide ils ont proscrit le sang.

COUCY.

Et, pour leur obéir, vous lui percez le flanc?

VENDÔME.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère;
J'obéis à ma rage, et veux la satisfaire.
Que m'importe l'état et mes vains alliés?

COUCY.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez?
Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice!

VENDÔME.

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.

Je suis bien malheureux! bien digne de pitié!
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié!
Ah! trop heureux dauphin, c'est ton sort que j'envie?
Ton amitié du moins n'a point été trahie;
Et Tanguy du Châtel, quand tu fus offensé,
T'a servi sans scrupule, et n'a pas balancé [g].
Allez : Vendôme encor, dans le sort qui le presse,
Trouvera des amis qui tiendront leur promesse;
D'autres me serviront, et n'allégueront pas
Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

COUCY, après un long silence.

Non; j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice,
Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahisse.
Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils moments, vous éprouviez la foi.
Quand un ami se perd, il faut qu'on l'avertisse,
Il faut qu'on le retienne au bord du précipice;
Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux;
Vous y voulez tomber, je m'y jette avec vous;
Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

VENDÔME.

Je revois mon ami.... vengeons-nous, vole.... attend...
Non, va, te dis-je, frappe, et je mourrai content.
Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience
Le canon des remparts annonce ma vengeance.
J'irai, je l'apprendrai sans trouble et sans effroi,
A l'objet odieux qui l'immole par moi.
Allons.

COUCY

En vous rendant ce malheureux service,
Prince, je vous demande un autre sacrifice.

VENDÔME.

Parle.

COUCY.

Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux,
Protecteur insolent, commande sous mes yeux;
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger sans être son esclave?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
Pour mourir avec vous ai-je besoin de lui?
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite :
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder;
Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

VENDÔME.

Pourvu qu'Adélaïde, au désespoir réduite,
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite;
Pourvu que de l'horreur de ses gémissements
Mon courroux se repaisse à mes derniers moments,
Tout le reste est égal, et je te l'abandonne :
Prépare le combat, agis, dispose, ordonne :
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend;
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire?
Périsse ainsi que moi ma funeste mémoire!
Périsse avec mon nom le souvenir fatal
D'une indigne maîtresse et d'un lâche rival!

COUCY.

Je l'avoue avec vous : une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle.
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir :
Mais je tiendrai parole, et je vais vous servir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

VENDOME, UN OFFICIER, GARDES.

VENDÔME.

O ciel! me faudra-t-il, de moments en moments,
Voir et des trahisons et des soulèvements?
Eh bien! de ces mutins l'audace est terrassée?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu, leur foule est dispersée.

VENDÔME.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui;
Mon malheur est parfait, tous les cœurs sont à lui.
Dangeste est-il puni de sa fourbe cruelle?

L'OFFICIER.

Le glaive a fait couler le sang de l'infidèle.

VENDÔME.

Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné!

L'OFFICIER.

Oui, seigneur, et déjà vers la tour il s'avance.

VENDÔME.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance!
Sur l'incertain Coucy mon cœur a trop compté;
Il a vu ma fureur avec tranquillité.
On ne soulage point des douleurs qu'on méprise;
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux;
Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.

Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle;
Ayez la même audace avec le même zèle:
Imitez votre maître; et s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(Seul.)

Le sang, l'indigne sang qu'a demandé ma rage,
Sera du moins pour moi le signal du carnage.
Un bras vulgaire et sûr va punir mon rival;
Je vais être servi: j'attends l'heureux signal.
Nemours, tu vas périr, mon bonheur se prépare....
Un frère assassiné! quel bonheur! ah! barbare!
S'il est doux d'accabler ses cruels ennemis,
Si ton cœur est content, d'où vient que tu frémis?
Allons.... mais quelle voix gémissante et sévère
Crie au fond de mon cœur: Arrête, il est ton frère!
Ah! prince infortuné! dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus saints: Nemours fut ton ami!
O jours de notre enfance! ô tendresses passées!
Il fut le confident de toutes mes pensées.
Avec quelle innocence et quels épanchements
Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentiments!
Que de fois, partageant mes naissantes alarmes,
D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes!
Et c'est moi qui l'immole! et cette même main
D'un frère que j'aimai déchirerait le sein!
O passion funeste! ô douleur qui m'égare!
Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
Je sens combien le crime est un fardeau cruel....
Mais, que dis-je? Nemours est le seul criminel.
Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie;
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie;
Il aime Adélaïde.... Ah trop jaloux transport!
Il l'aime; est-ce un forfait qui mérite la mort?

Hélas ! malgré le temps, et la guerre et l'absence [6],
Leur tranquille union croissait dans le silence;
Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère,
Il me trompe, il me hait; n'importe, il est mon frère !
Il ne périra point. Nature, je me rends;
Je ne veux point marcher sur les pas des tyrans.
Je n'ai point entendu le signal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide;
Il en est encor temps.

SCÈNE II.

VENDOME, L'OFFICIER DES GARDES.

VENDÔME.

Que l'on sauve Nemours;
Portez mon ordre, allez, répondez de ses jours.

L'OFFICIER.

Hélas ! seigneur, j'ai vu, non loin de cette porte,
Un corps souillé de sang, qu'en secret on emporte;
C'est Coucy qui l'ordonne, et je crains que le sort....

VENDÔME.

(On entend le canon.)

Quoi! déjà!.. Dieu, qu'entends-je! Ah ciel! mon frère est mort!
Il est mort, et je vis ! et la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte !
Ennemi de l'état, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, ravisseur, assassin,
Voilà quel est Vendôme ! Ah! vérité funeste !
Je vois ce que je suis, et ce que je déteste!
Le voile est déchiré, je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu !

Ah, Nemours! ah, mon frère! ah, jour de ma ruine!
Je sens que je t'aimais, et mon bras t'assassine.
Mon frère!

L'OFFICIER.

Adélaïde, avec empressement,
Veut, seigneur, en secret vous parler un moment.

VENDÔME.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance;
Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence.
Mais non. D'un parricide elle doit se venger;
Dans mon coupable sang sa main doit se plonger:
Qu'elle entre... Ah! je succombe, et ne vis plus qu'à peine.

SCÈNE III.

VENDOME, ADÉLAIDE.

ADÉLAÏDE

Vous l'emportez, seigneur, et puisque votre haine,
(Comment puis-je autrement appeler en ce jour
Ces affreux sentiments que vous nommez amour?)
Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée
Veut ou le sang d'un frère, ou ce triste hyménée....
Puisque je suis réduite au déplorable sort
Ou de trahir Nemours, ou de hâter sa mort,
Et que, de votre rage et ministre et victime,
Je n'ai plus qu'à choisir mon supplice et mon crime,
Mon choix est fait, seigneur, et je me donne à vous:
Par le droit des forfaits vous êtes mon époux.
Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère;
De Lille sous ses pas abaissez la barrière;
Que je ne tremble plus pour des jours si chéris;
Je trahis mon amant, je le perds à ce prix.

Je vous épargne un crime, et suis votre conquête;
Commandez, disposez, ma main est toute prête;
Sachez que cette main, que vous tyrannisez,
Punira la faiblesse où vous me réduisez.
Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire....
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffire.
Allons.... Eh quoi! d'où vient ce silence affecté?
Quoi! votre frère encor n'est point en liberté?

VENDÔME.

Mon frère!

ADÉLAÏDE.

Dieu puissant! dissipez mes alarmes!
Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

VENDÔME.

Vous demandez sa vie....

ADÉLAÏDE.

Ah! qu'est-ce que j'entends?
Vous qui m'aviez promis....

VENDÔME.

Madame, il n'est plus temps.

ADÉLAÏDE.

Il n'est plus temps! Nemours....

VENDÔME.

Il est trop vrai, cruelle!
Oui, vous avez dicté sa sentence mortelle.
Coucy, pour nos malheurs, a trop su m'obéir.
Ah! revenez à vous, vivez pour me punir;
Frappez : que votre main, contre moi ranimée,
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
Oui, j'ai tué mon frère, et l'ai tué pour vous.
Vengez sur un amant coupable et sanguinaire
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

ADÉLAÏDE.

Nemours est mort? barbare!

VENDÔME.

Oui; mais c'est de ta main
Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

ADÉLAÏDE, soutenue par Taïse, et presque évanouie.

Il est mort!

VENDÔME.

Ton reproche....

ADÉLAÏDE.

Épargne ma misère :
Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime et ton vain repentir.
Je veux encor le voir, l'embrasser, et mourir.

VENDÔME.

Ton horreur est trop juste. Eh bien! Adélaïde,
Prends ce fer, arme-toi, mais contre un parricide:
Je ne mérite pas de mourir de tes coups;
Que ma main les conduise.

SCÈNE IV.

VENDOME, ADÉLAIDE, COUCY.

COUCY.

Ah ciel! que faites-vous?

VENDÔME. (On le désarme.)

Laisse-moi me punir et me rendre justice.

ADÉLAÏDE à Coucy.

Vous, d'un assassinat vous êtes le complice?

VENDÔME.

Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

COUCY.

Je vous avais promis, seigneur, de vous servir.

VENDÔME.

Malheureux que je suis ! ta sévère rudesse
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse;
Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits
Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère !

COUCY.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain
Du soin de vous venger charger une autre main?

VENDÔME.

L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être :
Mais toi, dont la sagesse et les réflexions
Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme et rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide!

COUCY.

Eh bien ! puisque la honte avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un si juste remords ont pénétré votre ame;
Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre sang vous voudriez sauver
Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver;
Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre
Que de vous-même enfin Coucy sait vous défendre.
Connaissez-moi, madame, et calmez vos douleurs.
(au duc.) (à Adélaïde.)
Vous, gardez vos remords; et vous, séchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
Venez, paraissez, prince, embrassez votre frère.

(Le théâtre s'ouvre, Nemours paraît.)

SCÈNE V.

VENDOME, ADÉLAIDE, NEMOURS, COUCY.

ADÉLAÏDE.

Nemours!

VENDÔME.

Mon frère!

ADÉLAÏDE.

Ah ciel!

VENDÔME.

Qui l'aurait pu penser?

NEMOURS, s'avançant du fond du théâtre.

J'ose encor te revoir, te plaindre, et t'embrasser.

VENDÔME.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

ADÉLAÏDE.

Coucy, digne héros, qui me donnez la vie!

VENDÔME.

Il la donne à tous trois.

COUCY.

Un indigne assassin
Sur Nemours à mes yeux avait levé la main;
J'ai frappé le barbare; et, prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai fait donner soudain le signal odieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

VENDÔME.

Après ce grand exemple, et ce service insigne,
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi;

Mes yeux, couverts d'un voile et baissés devant toi,
Craignent de rencontrer, et les regards d'un frère,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

NEMOURS.

Tous deux auprès du roi nous voulions te servir.
Quel est donc ton dessein? parle.

VENDÔME.

De me punir,
De nous rendre à tous trois une égale justice;
D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
L'amour et le courroux m'avaient précipité.
J'aimais Adélaïde, et ma flamme cruelle,
Dans mon cœur désolé, s'irrite encor pour elle.
Coucy sait à quel point j'adorais ses appas,
Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas;
Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède
Je l'adore encore plus... et mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur; je la mets dans tes bras;
Aimez-vous : mais au moins ne me haïssez pas.

NEMOURS à ses pieds.

Moi vous haïr jamais! Vendôme, mon cher frère!
J'osai vous outrager.... vous me servez de père.

ADÉLAÏDE.

Oui, seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de ma douleur soufferte.

VENDÔME.

Ah! c'est trop me montrer mes malheurs et ma perte!
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.
(à Nemours.)
Trop fortunés époux, oui, mon ame attendrie

Imite votre exemple, et chérit sa patrie.
Allez apprendre au roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords, et vos félicités.
Allez; ainsi que vous, je vais le reconnaître.
Sur nos remparts soumis amenez votre maître;
Il est déjà le mien : nous allons à ses pieds
Abaisser sans regret nos fronts humiliés.
J'égalerai pour lui votre intrépide zèle;
Bon Français, meilleur frère, ami, sujet fidèle;
Es-tu content, Coucy?

COUCY.

J'ai le prix de mes soins,
Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins.

FIN D'ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.

VARIANTES
D'ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.

[a] Dans l'édition de 1765, la scène commençait par ces vers :

Enfin c'est trop attendre, enfin je dois connaître,
Dans les derniers moments qui me restent peut-être,
Si, volant aux combats, j'y dois porter un cœur
Accablé d'infortune, ou fier de son bonheur.

[b]
VENDÔME.
Vous qui me tenez lieu de rois et de patrie,
Vous dont les jours....
ADÉLAÏDE.
Je sais que je vous dois la vie.

[c] Édition de 1765.

Le Bourguignon, l'Anglais, dans leur triste alliance,
Ont creusé par nos mains les tombeaux de la France;
Votre sort est douteux, vos jours sont prodigués
Pour vos vrais ennemis qui nous ont subjugués.
Songez qu'il a fallu trois cents ans de constance
Pour saper par degrés cette vaste puissance;
Le dauphin vous offrait une honorable paix.
VENDÔME.
Non, de ses favoris je ne l'aurai jamais;
Ami, je hais l'Anglais, mais je hais davantage
Ces lâches conseillers dont la faveur m'outrage.
Ce fils de Charles Six, cette odieuse cour,
Ce ministre insolent m'ont aigri sans retour;
De leurs sanglants affronts mon ame est trop frappée.
Contre Charle en un mot, quand j'ai tiré l'épée,
Ce n'est pas, cher Coucy, pour la mettre à ses pieds,

Pour baisser dans sa cour nos fronts humiliés,
Pour servir lâchement un ministre arbitraire.

COUCY.

Non, c'est pour obtenir une paix nécessaire.
Gardez d'être réduit au hasard dangereux....

[d] Enflé de sa victoire et teint de votre sang,
Il m'ose offrir la main qui vous perça le flanc.

[e] Mais je mériterais la haine et le mépris
Du héros dont mon cœur en secret est épris,
Si jamais d'un coup d'œil l'indigne complaisance
Avait à votre amour laissé quelque espérance.
Vous pensez que ma foi, ma liberté, mes jours,
Vous étaient asservis pour prix de vos secours.

[f] Variante de l'édition de 1765:

Contre Nemours? Ah ciel!

VENDÔME.

Nemours est-il mon frère?
Il me livre à son maître, il m'a seul opprimé,
Il soulève mon peuple; enfin il est aimé:
Contre moi dans ce jour il commet tous les crimes.
Partage mes fureurs, elles sont légitimes;
Toi seul, après ma mort, en cueilleras le fruit.
Le chef de ces Anglais, dans la ville introduit,
Demande au nom des siens la tête du parjure....

COUCY.

[g] Il a payé bien cher ce fatal sacrifice.

VENDÔME.

Le mien coûtera plus; mais je veux ce service:
Oui, je le veux: ma mort à l'instant le suivra;
Mais du moins avant moi mon rival périra.

FIN DES VARIANTES D'ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.

NOTES

D'ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.

[1] Imitation de ces vers de *Cinna :*

Si le ciel me réserve un destin rigoureux,
Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux :
Heureux, pour vous servir d'avoir perdu la vie ;
Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

[2] Vers de *la Henriade.*

[3] C'est la réponse du chevalier Bayard mourant, au connétable de Bourbon.

[4] Il y a dans la *Sophonisbe* de Corneille:

Je lui cède avec joie un poison qu'il me vole.

[5] *Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.*

[6] Ces vers rappellent ceux de *Phèdre :*

Hélas ! ils se voyaient avec pleine licence ;
Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence ;
Ils suivaient sans remords leur penchant amoureux ;
Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux.

FIN DES NOTES D'ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.

VARIANTES
D'ADÉLAÏDE DU GUESCLIN,

D'APRÈS LE MANUSCRIT DE 1734.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

. . . .

L'ame d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

ADÉLAÏDE.

Vous pouvez tout : parlez.

COUCY.

J'ai dans les champs de Mars,
De Vendôme en tout temps suivi les étendards ;
Pour lui seul au dauphin j'ai déclaré la guerre.
C'est Vendôme que j'aime et non pas l'Angleterre.
L'amitié fut mon guide et l'honneur fut ma loi ;
Et jusqu'à ce moment je n'eus pas d'autre roi.
Non qu'après tout pour lui mon ame prévenue
Prétende à ses défauts fermer ma faible vue ;
Je ne m'aveugle pas.... etc.

. . . .

Ni servir, ni traiter, ni changer qu'avec lui;
Le temps réglera tout : mais, quoi qu'il en puisse être,
Prenez moins de souci sur l'intérêt d'un maître.
Nos bras, et non vos vœux, sont faits pour le régler,
Et d'un autre intérêt je cherche à vous parler.
J'aspirai jusqu'à vous... etc.

COUCY.

. . . .

Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.

Dans Cambrai votre amant, dans Lille ami fidèle,
Soldat de tous les deux, et plein du même zèle,
Je servirai sous lui, comme il faudra qu'un jour,
Quand je commanderai, l'on me serve à mon tour.
Voilà mes sentiments. Considérez, madame,
Le nom de cet amant, ses services, sa flamme;
J'ose lui souhaiter un cœur tel que le mien;
Oubliez mon amour, et répondez au sien.

ADÉLAÏDE.

. . . .
. . . .
Connaît l'amitié seule, et sait braver l'amour.
Pourrais-tu, Dieu puissant, qu'à mon secours j'appelle,
Laisser tant de vertu dans l'ame d'un rebelle!
Pardonnez-moi ce mot, il échappe à ma foi.
Puis-je autrement nommer les sujets de mon roi,
Quand, détruisant un trône affermi par leurs pères,
Ils ont livré la France à des mains étrangères?
C'est en vain que j'en parle; hélas! dans ces horreurs,
Ma voix, ma faible voix ne peut rien sur vos cœurs.
Mais puis-je au moins de vous obtenir une grâce?

SCÈNE IV.

VENDÔME.

. . . . Je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ADELAIDE.

Non, ne doutez jamais de ma reconnaissance.

VENDÔME.

Et vous pouvez le dire avec indifférence!
Ingrate, attendiez-vous ce temps pour m'affliger?
Est-ce donc près de vous qu'est mon plus grand danger?
Ah dieu!

COUCY.

Le temps nous presse.

VENDÔME.

Oui, j'aurais dû vous suivre.
J'ai honte de tarder, de l'aimer et de vivre.
Allez, cruel objet dont je fus trop épris,

Dans vos yeux, malgré vous, je lis tous vos mépris.
Marchons, brave Coucy; la mort la plus cruelle
A mon cœur malheureux est moins barbare qu'elle....

SCÈNE V.

ADÉLAÏDE.

Est-il bien vrai, Nemours serait-il dans l'armée?
Vendôme, et toi, cher prince, objet de tous mes vœux,
Qui de nous trois, ô ciel! est le plus malheureux?

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VENDÔME.

. . . . Teint du sang des Français.

COUCY.

Quant aux traits dont votre ame a senti la puissance,
Tous les conseils sont vains : agréez mon silence.
Quant à ce sang français que nos mains font couler,
A cet état, au trône, il faut vous en parler.
Je prévois que bientôt, etc.

SCÈNE II.

VENDÔME.

. . . .
A cet indigne mot je m'oublîrais peut-être.
Ne corromps point ici la joie et les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.
Donnons, donnons, mon frère, à ces tristes provinces,
Aux enfants de nos rois, au reste de nos princes,
L'exemple auguste et saint de la réunion,
Comme ils nous l'ont donné de la division.
Dans ce jour malheureux, que l'amitié l'emporte.

SCÈNE V.

ADÉLAÏDE.

. . . .
Par de justes respects je vous ai répondu.
Seigneur, si votre cœur moins prévenu, moins tendre,
Moins plein de confiance, avait daigné m'entendre,
Vous auriez honoré de plus dignes beautés
Par des soins plus heureux et bien mieux mérités.
Votre amour vous trompa: votre fatale flamme
Vous promit aisément l'empire de mon ame;
J'étais entre vos mains, et, sans me consulter,
Vous ne soupçonniez pas qu'on pût vous résister.
Mais puisqu'il faut enfin dévoiler ce mystère,
Puisque je dois répondre, et qu'il faut vous déplaire,
Réduite à m'expliquer, je vous dirai, seigneur,
Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.
. . . .
. . . .

ADÉLAÏDE.

. . . .
Me la conserviez-vous pour la tyranniser?

VENDÔME.

Quoi! vous osez... mais non... j'ai tort... je le confesse,
De mes emportements ne voyez point l'ivresse;
Pardonnez un reproche où j'ai pu m'abaisser.
L'amour qui vous parlait, doit-il vous offenser?
Excuse mes fureurs, toi seule en es la cause.
Ce que j'ai fait pour toi, sans doute est peu de chose:
Non, tu ne me dois rien; dans tes fers arrêté,
J'attends tout de toi seule, et n'ai rien mérité.
Te servir, t'adorer est ma grandeur suprême;
C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime.
Tyran que j'idolâtre, à qui je suis soumis,
Ennemi plus cruel que tous mes ennemis,
Au nom de tes attraits, de tes yeux dont la flamme
Sait calmer, sait troubler, pousse et retient mon ame,
Ne réduis point Vendôme au dernier désespoir;
Crains d'étendre trop loin l'excès de ton pouvoir.

Tu tiens entre tes mains le destin de ma vie,
Mes sentiments, ma gloire et mon ignominie;
Toutes les passions sont en moi des fureurs,
Et tu vois ma vengeance à travers mes douleurs.
Dans mes soumissions, crains-moi, crains ma colère;
J'ai chéri la vertu, mais c'était pour te plaire;
Laisse-la dans mon cœur; c'est assez qu'à jamais
Ta beauté dangereuse en ait chassé la paix.

ADÉLAÏDE.

Je plains votre tendresse, et je plains davantage
Les excès où s'emporte un si noble courage.
Votre amour est barbare, il est rempli d'horreurs;
Il ressemble à la haine, il s'exhale en fureurs:
Seigneur, il nous rendrait malheureux l'un et l'autre.
Abandonnez un cœur si peu fait pour le vôtre,
Qui gémit de vous plaire et de vous affliger.

VENDÔME.

Eh bien! c'en est donc fait?

ADÉLAÏDE.

Oui, je ne peux changer.
Calmez cette colère où votre ame est ouverte;
Respectez-vous assez pour dédaigner ma perte.
Pour vous, pour votre honneur encor plus que pour moi,
Renvoyez-moi plutôt à la cour de mon roi;
Loin de ses ennemis souffrez qu'il me revoie.

VENDÔME.

Me punisse le ciel si je vous y renvoie!
Apprenez que ce roi, l'objet de mon courroux,
Je le hais d'autant plus qu'il est servi par vous.
Un rival insolent à sa cour vous rappelle!
Quel qu'il soit, frémissez, tremblez pour lui, cruelle....

SCÈNE VI.

VENDÔME.

Adélaïde! ingrate! ah! tant de fermeté,
Sa funeste douceur, sa tranquille fierté,
L'orgueil de ses vertus redoublent mon injure.
Quel amant, quel héros contre moi la rassure?
Par qui mon tendre amour est-il donc traversé?

Ce n'est point le Dauphin, d'autres yeux l'ont blessé.
Ce n'est point Richemont, la Trimouille, la Hire;
On sait de quels appas ils ont suivi l'empire :
C'est encor moins mon frère; et d'ailleurs, à ses yeux
Le sort n'offrit jamais ses charmes odieux.
Que l'on cherche Coucy; je ne sais, mais peut-être,
Sous les traits d'un héros, mon ami n'est qu'un traître.
Mon cœur de noirs soupçons se sent empoisonner.
Quoi! toujours vers son prince elle veut retourner?
Quoi! dans le même instant, Coucy, plus infidèle,
Vient me parler de paix, et s'entend avec elle?
L'aime-t-il? pourrait-il à ce point m'insulter?
Puisqu'il l'a vue, il l'aime; il n'en faut point douter.
Les conseils de Coucy, les vœux d'Adélaïde,
Leurs secrets entretiens, tout m'annonce..... ah, perfide!

SCÈNE VII.

COUCY.

.....Aimez-moi, prince, au lieu de me louer;
Et sur vos intérêts souffrez que je m'explique.
Vous m'avez soupçonné de trop de politique,
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris dispersés de l'empire des lis.

. . . .

COUCY.

Mais qu'importent pour vous ses vœux et ses desseins?
Est-ce donc à l'amour à régler nos destins?
Ce bras victorieux met-il dans la balance
Le plaisir et la gloire, une femme et la France?
Verrai-je un si grand cœur à ce point s'avilir?
Le salut de l'état dépend-il d'un soupir?
Aimez, mais en héros qui possède son âme,
Qui gouverne à la fois sa maîtresse et sa flamme.

. . . .

Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDÔME.

Ah! je n'en puis donner jamais que de faiblesse.
Mon cœur désespéré cherche et craint la sagesse;
Je la vois, je la fuis, j'aime en vain ses attraits,

Et j'embrasse en pleurant les erreurs que je hais.
Ma chaîne est trop pesante, elle est affreuse et chère,
Si tu brisas la tienne, elle fut bien légère;
D'un feu peu violent ton cœur fut enflammé;
Non, tu n'as point vaincu, tu n'avais pas aimé.
De la pure amitié l'amour eût été maître.
Par moi, par mon supplice, apprends à le connaître;
Vois à quel désespoir il peut nous entraîner;
Sers-moi, plains-moi du moins, mais sans me condamner.
Malgré tous tes conseils, il faut qu'Adélaïde
Gouverne mes destins, ou m'égare, ou me guide.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE II.

ADÉLAÏDE.

. . . .

. . . .

Juste ciel! quel regard et quel accueil glacé!

NEMOURS.

Vous prenez trop de soin de mon destin funeste.
Que vous importe, ô dieux! ce déplorable reste
De ces jours conservés par le ciel en courroux,
De ces jours détestés, qui ne sont plus à vous?

ADÉLAÏDE.

Qui ne sont plus pour moi! Nemours, pouvez-vous croire.....

NEMOURS.

J'ai trop vécu pour vous, trop vécu pour ma gloire.
Mes yeux qui se fermaient se rouvrent-ils au jour
Pour voir trahir mon roi, la France et mon amour?
Grand Dieu! qui m'as rendu ma chère Adélaïde,
Me la rends-tu sans foi, me la rends-tu perfide?
Instruite en l'art affreux des infidélités,
Après tant de serments...

ADÉLAÏDE.

Non, Nemours, arrêtez.
Je vous pardonne, hélas! cette fureur extrême,
Tout jusqu'à vos soupçons; jugez si je vous aime!

NEMOURS.

. . . .
Et je suis son vainqueur, étant aimé de vous.
Mais qui peut enhardir sa superbe espérance?
Qui de ses vœux ardents nourrit la confiance?
Comment à cet hymen se peut-il préparer?
Qu'avez-vous répondu? Qu'ose-t-il espérer?

ADÉLAÏDE.

Prince, j'ai renfermé dans le fond de mon âme
Le secret de ma vie, et celui de ma flamme.
Tremblante, j'ai parlé de la constante foi
Que le sang de Guesclin doit garder à son roi.
Mais, hélas! cette foi, plus tendre et plus sacrée,
Que je dois à vos feux, que je vous ai jurée,
Qui de tous mes devoirs est le plus précieux,
Voilà ce que je crains qui n'éclate à ses yeux.

SCÈNE III.

VENDÔME.

. . . .
Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri sans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.
Vous avez attendu que ce cœur désolé
Eût tout quitté pour vous, vous eût tout immolé.
Vous vouliez à loisir consommer mon outrage;
Jouir de mon opprobre et de mon esclavage;
Appesantir mes fers quand vous les dédaignez,
Et déchirer en paix un cœur où vous régnez.
Mes maux vous ont instruit du pouvoir de vos charmes;
Votre orgueil s'est nourri du tribut de mes larmes.
Je n'en suis point surpris : et ces séductions
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
Tous ces piéges secrets, tendus à nos faiblesses,
L'art de nous captiver, d'engager sans promesses,
Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain.

ADÉLAÏDE.

. . . .
Je vous en fais l'aveu; je m'y vois condamnée.
Mais je mériterais la haine et le mépris
Du héros dont mon cœur en secret est épris,
Si jamais d'un coup d'œil l'indigne complaisance
Avait à votre amour laissé quelque espérance.
Vous le savez, seigneur; et, malgré ce courroux,
Votre estime est encor ce que j'attends de vous.
Trop tôt pour tous les trois, vous apprendrez peut-être
Quel héros de mon cœur en effet est le maître,
De quel feu vertueux nos cœurs sont embrasés,
Et vous m'en punirez alors, si vous l'osez.

SCÈNE IV.

VENDOME, NEMOURS.

VENDÔME.

Elle me fuit, l'ingrate! elle emporte ma vie :
O honte qui m'accable! ô ma bonté trahie!
Rappelez-la, mon frère, apaisez son courroux;
Je prétends lui parler, soyez juge entre nous.
Mes discours imprudents l'ont sans doute offensée;
Fléchissez-la pour moi.

NEMOURS

Quelle est votre pensée?
Parlez, que voulez-vous?

VENDÔME.

Qui, moi! ce que je veux!
Je veux.... je dois briser ce joug impérieux.
Je prétends qu'elle parte, et qu'une fuite prompte
Emporte mon amour, et m'arrache à ma honte.
Qu'elle étale à la cour ses charmes dangereux,
Qu'elle me laisse.

NEMOURS.

Eh bien! votre cœur généreux
Écoute son devoir, et cède à la justice :
Je lui vais annoncer ce juste sacrifice.
Sans doute que son cœur, sensible à vos bontés,
Se souviendra toujours....

VENDÔME.

Non, Nemours, arrêtez,
Je n'y puis consentir ; Nemours, qu'elle demeure.
Je sens qu'en la perdant il faudrait que je meure.
Eh quoi! vous rougissez des contrariétés
Dont le flux orageux trouble mes volontés!
Vous en étonnez-vous? Je perds tout ce que j'aime.
Je me hais, je me crains, je me combats moi-même.
Mon frère, si l'amour a jamais eu vos soins,
Si vous avez aimé, vous m'excusez du moins.

NEMOURS.

Mon frère, de l'amour j'ai trop senti les charmes :
J'éprouvai, comme vous, ses cruelles alarmes :
J'ai combattu long-temps, j'ai cédé sous ses coups,
Et je me crois peut-être à plaindre autant que vous.

VENDÔME.

Vous, mon frère?

NEMOURS.

Après tout, puisqu'il est impossible
Que jamais à vos feux son cœur soit accessible,
Écoutez votre gloire et vos premiers desseins.
Raffermissez un trône ébranlé par vos mains;
Empêchez que l'Anglais n'opprime et ne partage
De nos rois, nos aïeux, le sanglant héritage;
Et que par les Bourbons tout l'état soutenu....

VENDÔME.

Adélaïde, hélas! aurait tout obtenu.
Je cédais à l'ingrate une entière victoire.
Mon frère, vous m'aimez, du moins j'aime à le croire :
Vous avez, il est vrai, combattu contre moi;
Telle était, dites-vous, la volonté du roi;
Telle était sa fureur, et vous l'avez servie,
Je vous l'ai pardonné, pour jamais je l'oublie.
Dans ces lieux, s'il le faut, partagez mon pouvoir;
Mais si mon infortune a pu vous émouvoir,
Si vous plaignez ma peine, apprenez-moi, mon frère,
Quel est l'heureux amant qu'à Vendôme on préfère.
Ne connaîtrai-je point l'objet de mon courroux?
Porterai-je au hasard ma vengeance et mes coups?
Ne soupçonnez-vous point à qui je dois ma rage?

Vous connaissez la cour, ses mœurs et son langage;
Vous savez que sur nous, sur nos secrets amours,
Des oisifs courtisans les yeux veillent toujours.
Qui nomme-t-on? du moins qui pense-t-on qu'elle aime?

NEMOURS.

Eh! de quels nouveaux traits vous percez-vous vous-même!
De quelque heureux objet dont son cœur soit charmé,
Ne vous suffit-il pas qu'un autre en soit aimé?

VENDÔME.

Quel plaisir vous sentez, cruel, à me le dire!
Je ne suis point aimé! quoi! lâche, je soupire!
Mais, encore une fois, qui puis-je soupçonner?
Aidez ma jalousie à se déterminer.
Je ne suis point aimé! Malheur à qui peut l'être!
Malheur à l'ennemi que je pourrai connaître!
J'ai soupçonné Coucy : sa fausse probité
Peut-être se jouait de ma crédulité.
A tout ce que je dis vous détournez la vue;
L'ingrate, je le sais, vous était inconnue;
Vous n'avez vu qu'ici ses funestes appas,
Et ma tendre amitié ne vous soupçonne pas.
Peut-être qu'elle aura, pour combler mon injure,
Choisi mon ennemi dans une foule obscure.
Dans son abaissement elle a mis son honneur;
Sa fierté s'applaudit de braver ma grandeur,
Et de sacrifier au rang le plus vulgaire
Tout l'orgueil de mon rang, oublié pour lui plaire.

NEMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser?

VENDÔME.

Ah! pourquoi dans mon cœur osez-vous l'excuser?
Quoi! toujours de vos mains déchirer ma blessure!
Allez, je vous croirais l'auteur de mon injure,
Si.... Mais est-il bien vrai, n'aviez-vous vu jamais
Cet objet dangereux que j'aime et que je hais?
Est-il vrai?.... Pardonnez ma jalouse furie.

NEMOURS.

Au nom de la nature et du sang qui nous lie,
Mon frère, permettez que, dès ce même jour,
Pour vous unir au roi, je revole à la cour :

Ces soins détourneront le soin qui vous dévore.

VENDÔME.

Non, périsse plutôt cette cour que j'abhorre!
Périsse l'univers, dont mon cœur est jaloux!

NEMOURS.

Eh bien! où courez-vous, mon frère?

VENDÔME.

Loin de vous,
Loin de tous les témoins des affronts que j'endure.
Laissez-moi me cacher à toute la nature;
Laissez-moi....

SCÈNE V.

NEMOURS.

Que veut-il? quel serait son dessein?
Ses yeux fermés sur nous s'ouvriraient-ils enfin?
Allons, n'attendons pas que son inquiétude
De ses premiers soupçons passe à la certitude:
Arrachons ce que j'aime à ses transports affreux,
Dussions-nous pour jamais nous en priver tous deux.
Guerre civile, amour, attentats nécessaires,
Hélas! à quel état réduisez-vous deux frères!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ADÉLAIDE, TAISE.

ADÉLAÏDE.

Eh bien! c'en est donc fait, ma fuite est assurée?

TAÏSE.

Votre heureuse retraite est déjà préparée.

ADÉLAÏDE.

Déjà quitter Nemours!

TAÏSE.

Vous partez cette nuit.

ADÉLAÏDE.

Ma gloire me l'ordonne, et l'amour me conduit.
Je fuis d'un furieux l'empressement farouche;
Moi-même je me fuis; je tremble que ma bouche,
Mon silence, mes yeux ne vinssent à trahir
Un secret que mon cœur ne peut plus contenir.
Alors je reverrai le parti le plus juste;
J'implorerai l'appui de ce monarque auguste,
D'un roi qui, comme moi, par le sort combattu,
Dans les calamités épura sa vertu.
Enfin Nemours le veut, ce mot seul doit suffire:
Ma faible volonté fléchit sous son empire;
Il le veut. Ah! Taïse!.... ah! trop fatal amour!
Combien de changements, que de maux en un jour!
Mon amant expirait; et quand la destinée
Conserve cette vie à la mienne enchaînée,
Quand mon cœur loin de moi vole pour le chercher,
Quand je le vois, lui parle, il faut m'en arracher!

SCÈNE II.

NEMOURS, ADÉLAIDE, DANGESTE.

NEMOURS.

Oui, je viens vous presser de combler ma misère,
D'accabler votre amant d'un malheur nécessaire,
De me priver de vous: au nom de nos liens,
Au nom de tant d'amour, de vos pleurs et des miens,
Partez, Adélaïde!

ADÉLAÏDE

Il faut que je vous quitte?

NEMOURS.

Il le faut.

ADÉLAÏDE.

Ah! Nemours....

NEMOURS.

De cette heureuse fuite,
Dans l'ombre de la nuit, cet ami prendra soin;

Ceux qu'il a su gagner vous conduiront plus loin.
* De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte;
* Du roi sous les remparts il trouvera l'escorte;
* Le temps presse, évitez un ennemi jaloux.

ADÉLAÏDE.

* Je vois qu'il faut partir.... mais sitôt.... et sans vous !

NEMOURS.

* Prisonnier sur ma foi! dans l'horreur qui me presse,
* Je suis plus enchaîné par ma seule promesse,
* Que si de cet état les tyrans inhumains
* Des fers les plus pesants avaient chargé mes mains.
* Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre.
* Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous suivre;
Et j'ai du moins la gloire, en des malheurs si grands,
De sauver vos vertus des mains de vos tyrans.
Allez; le juste ciel, qui pour nous se déclare,
Prêt à nous réunir, un moment nous sépare.
Demain le roi s'avance et vient venger mes fers.
Aux étendards des lis ces murs seront ouverts;
Pour lui des citoyens la moitié s'intéresse;
Leurs bras seconderont sa fidèle noblesse.
Hélas! si vous m'aimez, dérobez-vous aux traits
De la foudre qui gronde autour de ce palais,
* Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
* Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable;
Mais craignez encor plus les fureurs d'un jaloux,
Dont les yeux alarmés semblent veiller sur nous.
Vendôme est violent, non moins que magnanime,
Instruit à la vertu, mais capable du crime :
Prévenez sa vengeance, éloignez-vous, partez.

ADÉLAÏDE.

Vous restez exposé seul à ses cruautés.

NEMOURS.

* Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.
Que dis-je, mon appui lui devient nécessaire;
Son captif aujourd'hui, demain son protecteur,
Je saurai de mon roi lui rendre la faveur;
Et fidèle à la fois aux lois de la nature,
Fidèle à vos bontés, à cette ardeur si pure,
A ces sacrés liens qui m'attachent à vous,

J'attendrai mon bonheur de mon frère et de vous.

ADÉLAÏDE.

Je vous crois, j'y consens, j'accepte un tel augure.
Favorisez, ô ciel, une flamme si pure!
Je ne m'en défends plus : mes pas vous sont soumis.
Je l'ai voulu, je pars.... cependant je frémis :
* Je ne sais, mais enfin, la fortune jalouse
* M'a toujours envié le nom de votre épouse.

NEMOURS.

Ah! que m'avez-vous dit? vous doutez de ma foi!
Ne suis-je plus à vous? n'êtes-vous plus à moi?
Toutes nos factions et tous les rois ensemble
Pourraient-ils affaiblir le nœud qui nous rassemble?
Non : je suis votre époux. La pompe des autels,
* Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins solennels,
* Inutiles garants d'une foi si sacrée,
* La rendront plus connue, et non plus assurée.
* Vous, mânes des Bourbons, princes, rois mes aïeux,
Du séjour des héros tournez ici les yeux!
J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme;
Confirmez mes serments, ma tendresse et ma flamme;
Adoptez-la pour fille; et puisse son époux
Se montrer à jamais digne d'elle et de vous!

ADÉLAÏDE.

Tous mes vœux sont comblés; mes sincères tendresses
Sont loin de soupçonner la foi de vos promesses;
Je n'ai craint que le sort qui va nous séparer :
Mais je ne le crains plus, j'ose tout espérer.
* Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'alarmes.
* Cher amant, cher époux....

NEMOURS.

Quoi! vous versez des larmes!
C'est trop tarder, adieu.... Ciel! quel tumulte affreux!

SCÈNE III.

VENDOME, GARDES, ADÉLAIDE, NEMOURS.

VENDÔME.

* Je l'entends, c'est lui-même.... Arrête, malheureux :
* Lâche qui me trahis, lâche rival, arrête.

NEMOURS.

Ton frère est sans défense, il t'offre ici sa tête :
Frappe.

ADÉLAÏDE.

C'est votre frère.... ah, prince! pouvez-vous ...

VENDÔME.

Perfide, il vous sied bien de fléchir mon courroux!....
Vous-même, frémissez.... Soldats, qu'on le saisisse.

NEMOURS.

Va, tu peux te venger au gré de ton caprice;
Ordonne, tu peux tout, hors m'inspirer l'effroi.
Mais apprends tous nos maux : écoute, et connais-moi.
Oui, je suis ton rival; et depuis deux années,
Le plus secret amour unit nos destinées.
* C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
* Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
* Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie :
* Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
Juge de mes transports par tes égarements;
J'ai voulu dérober à tes emportements,
A l'amour effréné, dont tu l'as poursuivie,
Celle qui te déteste, et que tu m'as ravie.
C'est pour te l'arracher que je t'ai combattu;
* J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu;
Malheureux, aveuglé, jaloux comme toi-même,
J'ai tout fait, tout tenté pour t'ôter ce que j'aime.
Je ne te dirai point que, sans ce même amour,
J'aurais pour te servir voulu perdre le jour;
Que si tu succombais à tes destins contraires,
Tu trouverais en moi le plus tendre des frères;
Que Nemours, qui t'aimait, aurait quitté pour toi
Tout dans le monde entier, tout, hors elle et mon roi.
Je ne veux point en lâche apaiser ta vengeance;
Je suis ton ennemi, je suis en ta puissance;
* L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié;
* Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié.
* Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouser qu'au dépens de ma tête.
* A la face des cieux je lui donne ma foi;
* Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.

* Frappe, et qu'après ce coup, ta cruauté jalouse
* Traîne aux pieds des autels ta sœur et mon épouse;
* Frappe, dis-je : oses-tu?

VENDÔME.

Traître!.... c'en est assez :
* Qu'on l'ôte de mes yeux; soldats, obéissez.

ADÉLAÏDE.

* Non, demeurez, cruels... Ah! prince, est-il possible
* Que la nature en vous trouve une ame inflexible?
(à Vendôme.)
Nemours... frère inhumain, pouvez-vous oublier?

NEMOURS à Adélaïde.

Vous êtes mon épouse, et daignez le prier!
(à Vendôme.)
* Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même;
* Je suis vengé de toi : l'on te hait et l'on m'aime.

ADÉLAÏDE.

(à Nemours.) (à Vendôme.)
* Ah! cher prince!... Ah! seigneur! voyez à vos genoux...

VENDÔME.

(aux gardes.) (à Adélaïde.)
* Qu'on m'en réponde : allez. Madame, levez-vous;
Je suis assez instruit du soin qui vous engage;
Je n'en demande point un nouveau témoignage.
Vos pleurs auprès de moi sont d'un puissant secours;
Allez, rentrez, madame.

ADÉLAÏDE.

O ciel, sauvez Nemours!

SCÈNE IV.

VENDÔME.

Sur qui faut-il d'abord que ma vengeance éclate?
Que je te vais punir!.. Adélaïde!.. ingrate,
Qui joins la haine au crime et la fourbe aux rigueurs!
Eh quoi! je te déteste, et verse encore des pleurs!
Quoi! même en m'irritant tu m'attendris encore,
Tu déchires mon âme, et ma fureur t'adore!
Frère indigne du jour, tu m'as seul outragé;
Et mon bras dans ton sang n'est point encor plongé!
. . . .

Ainsi donc ma bonté, ma flamme était trahie.
Par qui? par des ingrats dont j'ai sauvé la vie!
Par un frère! ah, perfide! ah, déplaisir mortel!
Qui des deux dans mon cœur est le plus criminel?
. . . .
Qu'il meure; vengeons-nous: c'est lui, c'est le perfide
Dont les mains m'ont frayé la route au parricide.
Et toi, le prix du crime, et que j'aimais en vain,
Je cours te retrouver, mais sa tête à la main.

SCÈNE V.

VENDOME, COUCY,

COUCY.

Que votre vertu, prince, ici se renouvelle :
Recevez de ma bouche une triste nouvelle,
Apprenez...

VENDÔME.

Je sais tout : je sais qu'on me trahit.
Nemours, l'ingrat, le traître !

COUCY.

Eh quoi? qui vous a dit?

VENDÔME.

Avec quel artifice, avec quelle bassesse
Ils ont trompé tous deux ma crédule tendresse!
Cruelle Adélaïde !

COUCY.

Ah! qu'entends-je à mon tour ?
Je vous parle de guerre, et vous parlez d'amour?
Votre sort se décide, et vous brûlez encore?
Le roi sous ces remparts arrive avec l'aurore;
La force et l'artifice ont uni leurs efforts ;
Le trouble est au-dedans, le péril au-dehors.
Je vois des citoyens la constance ébranlée;
Leur ame vers le roi semble être rappelée:
Soit qu'enfin le malheur et le nom de ce roi
Dans leurs cœurs fatigués retrouve un peu de foi;
Soit que plutôt Nemours, en faveur de son maître,
Ait préparé ce feu qui commence à paraître.

VENDÔME.

Nemours ! de tous côtés le perfide me nuit.
Partout il m'a trompé, partout il me poursuit.
Mon frère !

COUCY.

Il n'a rien fait que votre heureuse audace
N'eût tenté dans la guerre, et n'eût fait à sa place.
Mais, quoi qu'il ait osé, quels que soient ses desseins,
Songez à vous, seigneur, et faites vos destins.
Vous pouvez conjurer ou braver la tempête;
Quoi que vous ordonniez, ma main est toute prête.
Commandez : voulez-vous, par un secret traité,
* Apaiser avec gloire un monarque irrité?
Je me rends dans son camp, je lui parle; et j'espère
* Signer en votre nom cette paix salutaire.
Voulez-vous sur ces murs attendre son courroux?
Je revole à la brèche, et j'y meurs près de vous.
Prononcez; mais surtout songez que le temps presse.

VENDÔME.

Oui, je me fie à vous, et j'ai votre promesse
Que vous immolerez à mon amour trahi
Le rival insolent pour qui j'étais haï.
Allez venger ma flamme, allez servir ma haine.
Le lâche est découvert, on l'arrête, on l'entraîne;
Je le mets dans vos mains, et vous m'en répondez.
Conduisez-le à la tour, où vous seul commandez;
Là, sans perdre de temps, qu'on frappe ma victime;
Dans son indigne sang lavez son double crime.
On l'aime, il est coupable, il faut qu'il meure; et moi,
Je vais chercher la mort, ou la donner au roi.

COUCY.

L'arrêt est-il porté?... Ferme en votre colère,
Voulez-vous en effet la mort de votre frère?

VENDÔME.

Si je la veux, grand Dieu! s'il la sut mériter!
Si ma vengeance est juste! en pouvez-vous douter?

COUCY.

* Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice!

VENDÔME.

Oui, j'attendais de vous une prompte justice;

Mais je n'en veux plus rien, puisque vous hésitez :
Vos froideurs sont un crime à mes vœux irrités.
J'attendais plus de zèle, et veux moins de prudence;
Et qui doit me venger, me trahit s'il balance.
* Je suis bien malheureux, bien digne de pitié!
* Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié!
* Ah! trop heureux Dauphin, que je te porte envie!
* Ton amitié du moins n'a pas été trahie;
* Et Tanguy du Châtel, quand tu fus offensé,
* T'a servi sans scrupule, et n'a pas balancé.
* Allez, Vendôme encor, dans le sort qui le presse,
* Trouvera des amis qui tiendront leur promesse.
* D'autres me vengeront, et n'allégueront pas
* Une fausse vertu, l'excuse des ingrats.

COUCY.

Non, prince, je me rends; et soit crime ou justice,
* Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahisse.
* Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
* Dans de pareils moments, vous éprouviez la foi;
* Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
* Si Coucy vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

VENDÔME.

Ah! je vous reconnais : vengez-moi, vengez-vous.
Perdez un ennemi qui nous trahissait tous.
* Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience,
* Le canon des remparts annonce ma vengeance.
Courez : j'irai moi-même annoncer son trépas
A l'odieux objet dont j'aimai les appas.
Volez : que vois-je? arrête. Hélas! c'est elle encore.

SCÈNE VI.

VENDOME, COUCY, ADÉLAIDE.

ADÉLAÏDE.

Écoutez-moi, Coucy, c'est vous seul que j'implore.

VENDÔME à Coucy.

Non, fuis, ne l'entends pas, ou tu vas me trahir :
Fuis... mais attends mon ordre avant de me servir.

ADÉLAÏDE à Coucy.

Quel est cet ordre affreux? cruel! qu'allez-vous faire?

COUCY.

Croyez-moi, c'est à vous de fléchir sa colère;
Vous pouvez tout.

SCÈNE VII.

VENDOME, ADÉLAIDE.

ADÉLAÏDE.

Cruel! pardonnez à l'effroi
Qui me ramène à vous, qui parle malgré moi.
Je n'en suis pas maîtresse : éplorée et confuse,
Ce n'est pas que d'un crime, hélas! je vous accuse :
Non, vous ne serez point, seigneur, assez cruel
Pour tremper votre main dans le sang fraternel.
Je le crains cependant : vous voyez mes alarmes;
Ayez pitié d'un frère, et regardez mes larmes.
Vous baissez devant moi ce visage interdit!
Ah, ciel! sur votre front son trépas est écrit!
Auriez-vous résolu ce meurtre abominable?

VENDÔME.

Oui, tout est préparé pour la mort du coupable.

ADÉLAÏDE.

Quoi, sa mort!

VENDÔME.

Vous pouvez disposer de ses jours :
Sauvez-le, sauvez-moi...

ADÉLAÏDE.

Je sauverais Nemours!
Ah! parlez, j'obéis : parlez, que faut-il faire?

VENDÔME.

Je ne puis vous haïr, et, malgré ma colère,
Je sens que vous régnez dans ce cœur ulcéré,
Par vous toujours vaincu, toujours désespéré.
Je brûle encor pour vous, cruelle que vous êtes.
Écoutez: mes fureurs vont être satisfaites;
Et votre ordre à l'instant suspend le coup mortel.
* Voilà ma main : venez, sa grâce est à l'autel.

ADÉLAÏDE.

Moi, seigneur!

VENDÔME.

Il mourra.

ADÉLAÏDE.

Moi, que je le trahisse!

* Arrêtez...

VENDÔME.

Répondez.

ADÉLAÏDE.

Je ne puis.

VENDÔME.

Qu'il périsse.

ADÉLAÏDE.

Arrêtez... je consens...

VENDÔME.

Un mot fait nos destins;

Achevez.

ADÉLAÏDE.

Je consens... de périr par vos mains.
Rien ne vous lie à moi, je vous suis étrangère;
Baignez-vous dans mon sang, mais sauvez votre frère;
Ce frère en son enfance avec vous élevé,
Qu'au péril de vos jours vous eussiez conservé,
Que vous aimiez, hélas! qui sans doute vous aime.
Que dis-je? en ce moment n'en croyez que vous-même:
Rentrez dans votre cœur, examinez les traits
Que la main du devoir y grava pour jamais.
Regardez-y Nemours... voyez s'il est possible
Qu'on garde à ce héros un courroux inflexible;
Si l'on peut le haïr...

VENDÔME.

Ah! c'est trop me braver:
Et c'est trop me forcer moi-même à m'en priver.
Votre amour le condamne, et ce dernier outrage
A redoublé son crime, et ma honte, et ma rage.
Je vais...

ADÉLAÏDE.

Au nom du Dieu que nous adorons tous,
Seigneur, écoutez-moi...

SCÈNE VIII.

VENDOME, ADÉLAIDE, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, songez à vous :
De lâches citoyens une foule ennemie,
Par vos périls nouveaux contre vous enhardie,
Lève enfin dans ces murs un front séditieux.
La trahison éclate, elle marche en ces lieux;
Ils s'assemblent en foule, ils veulent reconnaître
Et Nemours pour leur chef, et Charles pour leur maître.
Au pied de la tour même, ils demandent Nemours.

VENDÔME.

Il leur sera rendu; c'en est fait, et j'y cours.
Il vous faut donc, cruelle, immoler vos victimes,
Et je vais commencer votre ouvrage et mes crimes.

SCÈNE IX.

ADÉLAIDE, TAISE

ADÉLAÏDE.

Ah, barbare! ah, tyran! que faire? où recourir?
Quel secours implorer? Nemours, tu vas périr!
On me retient : on craint la douleur qui m'enflamme.
(aux soldats.)
Cruels, si la pitié peut entrer dans votre ame,
Allez chercher Coucy, courez sans différer;
Allez, que je lui parle avant que d'expirer.

TAÏSE.

Hélas! et de Coucy que pouvez-vous attendre?

ADÉLAÏDE.

Puisqu'il a vu Nemours, il le saura défendre.
Je sais quel est Coucy, son cœur est vertueux;
Le crime s'épouvante et fuit devant ses yeux;
Il ne permettra pas cette horrible injustice.

TAÏSE.

Eh! qui sait si lui-même il n'en est point complice?

Vous voyez qu'à Vendôme il veut tout immoler;
Sa froide politique a craint de vous parler.
Il soupira pour vous, et sa flamme outragée
Par les crimes d'un autre aime à se voir vengée.

ADÉLAÏDE.

Quoi! de tous les côtés on me perce le cœur!
Quoi! chez tous les humains l'amour devient fureur!
Cher Nemours, cher amant, ma bouche trop fidèle
Vient donc de prononcer ta sentence mortelle!
(aux gardes.)
Eh bien! souffrez du moins que ma timide voix
S'adresse à votre maître une seconde fois,
Que je lui parle.

TAÏSE.

Eh quoi! votre main se prépare
A s'unir aux autels à la main d'un barbare?
Pourriez-vous?....

ADÉLAÏDE.

Je peux tout dans cet affreux moment,
Et je saurai sauver ma gloire et mon amant.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

VENDOME, SUITE.

VENDÔME.

Eh bien! leur troupe indigne est-elle terrassée?

UN OFFICIER.

* Seigneur, ils vous ont vu, leur foule est dispersée.

VENDÔME.

* Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené,
* Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Vers la tour, à grands pas, vous voyez qu'il s'avance.

VENDÔME

* Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance.
* Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux;
Que sur nos murs sanglants on porte nos drapeaux.
Hâtez-vous, déployez l'appareil de la guerre;
Qu'on allume ces feux renfermés sous la terre.
Que l'on vole à la brèche; et s'il nous faut périr,
* Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(Il reste seul.)

* Le sang, l'indigne sang qu'a demandé ma rage,
* Sera du moins pour moi le signal du carnage.
Vainement à Coucy je m'étais confié:
Ai-je pu m'en remettre à sa faible amitié,
A son esprit tranquille, à sa vertu sauvage,
Qui ne sait ni sentir ni venger mon outrage?
* Un bras vulgaire et sûr va punir mon rival.

. . . .

Et cette même main va chercher dans son flanc
La moitié de moi-même, et le sang de mon sang.
Autour de moi, grand Dieu! que j'ai creusé d'abîmes!
Que l'amour m'a changé! qu'il me coûte de crimes!
Remords toujours puissants, toujours en vain bannis,
Je voulais me venger, c'est moi que je punis!
Funeste passion dont la fureur m'égare!
* Non, je n'étais pas né pour devenir barbare.
* Je sens combien le crime est un fardeau cruel,

. . . .

SCÈNE III.

VENDOME, ADÉLAIDE.

. . . .

VENDÔME.

* Oui, j'ai tué mon frère, et l'ai tué pour vous.
Sans vous je l'eusse aimé; sans ma funeste flamme,
La nature et le sang triomphaient dans mon ame.
Je n'ai pris qu'en vos yeux le malheureux poison
Qui m'ôta l'innocence, ainsi que la raison.
Vengez sur ce barbare, indigne de vous plaire,

* Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

. . . .

ADÉLAÏDE.

* Nemours est mort!... Nemours!

VENDÔME

Oui, mais c'est de ta main
* Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

ADÉLAÏDE.

Ote-toi de ma vue....

VENDÔME.

Achève ta vengeance :
Ma mort doit la finir, mon remords la commence.

ADÉLAÏDE.

Va, porte ailleurs ton crime et ton vain désespoir;
Et laisse-moi mourir sans l'horreur de te voir.

VENDÔME.

Cette horreur est trop juste, elle m'est trop bien due;
Je vais te délivrer de ma funeste vue;
Je vais plein d'un amour qui, même en ce moment,
Est de tous mes forfaits le plus grand châtiment,
Je vais mêler ce sang qu'Adélaïde abhorre,
Au sang que j'ai versé, mais qui m'est cher encore.

ADÉLAÏDE.

Nemours n'est plus! arrête, exécrable assassin,
Réunis deux amants; tu me retiens en vain;
Monstre, que cette épée....

VENDÔME.

Eh bien! Adélaïde,
* Prends ce fer, arme-toi.... mais contre un parricide :
* Je ne méritais pas de mourir de tes coups....
* Que ma main les conduise....

SCÈNE IV.

VENDOME, ADÉLAIDE, COUCY.

. . . .
. . . .

VENDÔME.

Hélas! je te l'avoue, oui, dans ma frénésie,

Moi-même à mon rival j'eusse arraché la vie.
Je n'étais plus à moi ; ce délire odieux
Précipitait ma rage et m'aveuglait les yeux.
* L'amour, le fol amour, de mes sens toujours maître,
* En m'ôtant la raison, m'eût excusé peut-être.
* Mais toi, dont la sagesse et les réflexions
* Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
* Toi, dont j'ai craint cent fois l'esprit ferme et rigide,
* Avec tranquillité permettre un parricide !

ADÉLAÏDE.

Barbare !

COUCY.

Ainsi l'horreur et l'exécration,
Qui suivent de si près cette indigne action,
D'un repentir utile ont pénétré votre ame ;
Et malgré tout l'excès de votre injuste flamme,
* Au prix de votre sang vous voudriez sauver
* Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver ?

VENDÔME.

Plût au ciel être mort avant ce coup funeste !

ADÉLAÏDE.

Ah ! cessez des regrets que ma douleur déteste ;
Tournez sur moi vos mains, achevez vos fureurs.

COUCY.

(à Vendôme.) (à Adélaïde.)
Conservez vos remords ; et vous, séchez vos pleurs.

VENDÔME.

Coucy, que dites-vous ?

ADÉLAÏDE.

Quel bonheur ? quel mystère ?

COUCY, en fesant avancer Nemours.

* Venez, paraissez, prince, embrassez votre frère.

. . . .

SCÈNE V.

VENDOME, ADÉLAIDE, NEMOURS, COUCY.

VENDÔME.

. . . . Ah ! mon appui, mon père !

COUCY.

Que j'aime à voir en vous cette douleur sincère!

VENDÔME.

Nemours.... mon frère.... hélas! mon crime est devant moi:
Mes yeux n'osent encor se retourner vers toi;
De quel œil revois-tu ce monstre parricide?

NEMOURS.

Je suis entre tes mains avec Adélaïde.
Nos cœurs te sont connus et tu vas décider
De quel œil désormais je te dois regarder.

ADÉLAÏDE.

J'ai vu vos sentiments si purs, si magnanimes.

VENDÔME.

J'étais né vertueux, vous avez fait mes crimes.

COUCY.

Ah! ne rappelez plus cet affreux souvenir.

NEMOURS.

* Quel est donc ton dessein? parle.

VENDÔME.

De me punir.

. . . .

VENDÔME.

* Ah! c'est trop me montrer mes malheurs et ma perte!
Éloignez-vous plutôt, et fuyez-moi tous deux;
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux.
De ce cœur malheureux ménagez la blessure;
Ce n'est qu'en frémissant qu'il cède à la nature.
Craignez mon repentir; profitez d'un effort
Plus douloureux pour moi, plus cruel que la mort.

SCÈNE VI.

VENDOME, NEMOURS, COUCY, OFFICIER DES GARDES.

L'OFFICIER.

Seigneur, qu'à vos guerriers votre ordre se déclare:
Le roi paraît, il marche, et l'assaut se prépare.

COUCY.

Eh bien! seigneur?

NEMOURS.

Mon frère, à quoi te résous-tu?
N'est-ce donc qu'à demi que ton cœur s'est rendu?
Ta générosité vient de me faire grace,
Ne veux-tu pas souffrir que ton roi te la fasse?
Veux-tu haïr la France et perdre ton pays,
Pour de fiers étrangers qui nous ont tant haïs?
Es-tu notre ennemi? ton maître est à tes portes:
Eh bien?....

VENDÔME.

Je suis Français, mon frère, tu l'emportes:
Va, mon cœur est vaincu, je me rends tout entier.
Je veux oublier tout, et tout sacrifier.
* Trop fortunés époux! oui, mon ame attendrie, etc.

FIN DES VARIANTES D'ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.

AMÉLIE,

OU

LE DUC DE FOIX,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1752.

PERSONNAGES.

LE DUC DE FOIX.
AMÉLIE.
VAMIR, frère du duc de Foix.
LISOIS.
TAÏSE, confidente d'Amélie.
UN OFFICIER DU DUC DE FOIX.
ÉMAR, confident de Vamir.

La scène est dans le palais du duc de Foix.

AMÉLIE,

OU

LE DUC DE FOIX*.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

AMÉLIE, LISOIS.

LISOIS.

* Souffrez qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
* Je dérobe un moment au tumulte des armes:
Le grand cœur d'Amélie est du parti des rois;
Contre eux, vous le savez, je sers le duc de Foix;
Ou plutôt je combats ce redoutable maire,
Ce Pepin qui du trône heureux dépositaire,
En subjuguant l'état, en soutient la splendeur,
Et de Thierri son maître ose être protecteur.
Le duc de Foix ici vous tient sous sa puissance:
J'ai de sa passion prévu la violence;
Et sur lui, sur moi-même, et sur votre intérêt,
Je viens ouvrir mon cœur, et dicter mon arrêt.
* Écoutez-moi, madame, et vous pourrez connaître

* On a indiqué par des astérisques les vers empruntés d'*Adélaïde*.

* L'ame d'un vrai soldat digne de vous peut-être.

AMÉLIE.

* Je sais quel est Lisois; sa noble intégrité
* Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
* Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

LISOIS.

* Sachez que si dans Foix mon zèle me ramène,
Si de ce prince altier j'ai suivi les drapeaux,
Si je cours pour lui seul à des périls nouveaux,
* Je n'approuvai jamais la fatale alliance
* Qui le soumet au Maure et l'enlève à la France;
* Mais, dans ces temps affreux de discorde et d'horreur,
* Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
* Non que pour ce héros mon ame prévenue
* Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue;
* Je ne m'aveugle pas: je vois avec douleur
* De ses emportements l'indiscrète chaleur;
* Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
* L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse;
* Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin,
* Trop souvent me l'arrache, et l'emporte trop loin.
* Mais il a des vertus qui rachètent ses vices:
* Eh! qui saurait, madame, où placer ses services,
* S'il ne nous fallait suivre, et ne chérir jamais
* Que des cœurs sans faiblesse, et des princes parfaits?
* Tout le mien est à lui; mais enfin cette épée
* Dans le sang des Français à regret s'est trempée.
Je voudrais à l'état rendre le duc de Foix.

AMÉLIE.

Seigneur, qui le peut mieux que le sage Lisois?
Si ce prince égaré chérit encor sa gloire,
C'est à vous de parler, et c'est vous qu'il doit croire.
Dans quel affreux parti s'est-il précipité?

LISOIS.

* Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
* J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
* Révolté sa fierté par des vérités dures;
* Vous seule à votre roi le pourriez rappeler,
* Et c'est de quoi surtout je cherche à vous parler.
Dans des temps plus heureux, j'osai, belle Amélie,
Consacrer à vos lois le reste de ma vie;
* Je crus que vous pouviez, approuvant mon dessein,
* Accepter sans mépris mon hommage et ma main;
Mais à d'autres destins je vous vois réservée.
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorsque le sort jaloux portait ailleurs mes pas,
Cet heureux duc de Foix vous sauva de leurs bras :
* La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire;
* Il a par trop de droits mérité de vous plaire :
* Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur:
* Ses bienfaits et son nom, tout parle en sa faveur.
* La justice et l'amour vous pressent de vous rendre :
* Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre :
* Je me tais.... Cependant s'il faut vous mériter,
* A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer.
* Je céderais à peine aux enfants des rois même ;
* Mais ce prince est mon chef, il me chérit, je l'aime :
* Lisois, ni vertueux, ni superbe à demi,
* Aurait bravé le prince, et cède à son ami.
* Je fais plus : de mes sens maîtrisant la faiblesse,
* J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
* Vous montrer votre gloire, et ce que vous devez
* Au héros qui vous sert, et par qui vous vivez.
* Je verrai d'un œil sec, et d'un cœur sans envie,
* Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
* Je réunis pour vous mon service et mes vœux ;

* Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux :
* Voilà mes sentiments. Si je me sacrifie,
* L'amitié me l'ordonne, et surtout la patrie.
* Songez que si l'hymen vous range sous sa loi,
* Si le prince est à vous, il est à votre roi.

AMÉLIE.

* Qu'avec étonnement, seigneur, je vous contemple !
* Que vous donnez au monde un rare et grand exemple !
* Quoi, ce cœur (je le crois sans feinte et sans détour)
* Connaît l'amitié seule, et peut braver l'amour !
* Il faut vous admirer, quand on sait vous connaître :
* Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
* Un cœur si généreux doit penser comme moi :
* Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi.
* Eh bien ! de vos vertus je demande une grace.

LISOIS.

* Vos ordres sont sacrés ; que faut-il que je fasse ?

AMÉLIE.

* Vos conseils généreux me pressent d'accepter
* Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter.
* Je ne me cache point combien son choix m'honore ;
* J'en vois toute la gloire ; et quand je songe encore,
* Qu'avant qu'il fût épris de ce funeste amour,
* Il daigna me sauver et l'honneur et le jour ;
* Tout ennemi qu'il est de son roi légitime,
* Tout allié du Maure, et protecteur du crime,
* Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,
* Je crains de l'affliger, seigneur, et je me tais.
* Mais, malgré son service et ma reconnaissance,
* Il faut par des refus répondre à sa constance.
* Sa passion m'afflige ; il est dur à mon cœur,
* Pour prix de ses bontés, de causer son malheur.
Non, seigneur, il lui faut épargner cet outrage.

Qui pourrait mieux que vous gouverner son courage?
Est-ce à ma faible voix d'annoncer son devoir?
Je suis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
Quel appareil affreux! quel temps pour l'hyménée!
* Des armes de mon roi la ville environnée
N'attend que des assauts, ne voit que des combats;
Le sang de tous côtés coule ici sous mes pas.
Armé contre mon maître, armé contre son frère!
Que de raisons!.... Seigneur, c'est en vous que j'espère.
Pardonnez.... achevez vos desseins généreux;
Qu'il me rende à mon roi, c'est tout ce que je veux.
Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire;
Vous devez sur son cœur avoir pris quelque empire.
Un esprit mâle et ferme, un ami respecté,
Fait parler le devoir avec autorité;
Ses conseils sont des lois.

LISOIS.

Il en est peu, madame,
Contre les passions qui subjugent son ame;
Et son emportement a droit de m'alarmer.
Le prince est soupçonneux, et j'osai vous aimer.
* Quels que soient les ennuis dont votre cœur soupire,
* Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire.
Laissez-moi ménager son esprit ombrageux;
Je crains d'effaroucher ses feux impétueux;
* Je sais à quels excès irait sa jalousie,
* Quel poison mes discours répandraient sur sa vie:
* Je vous perdrais peut-être; et mes soins dangereux,
* Madame, avec un mot feraient trois malheureux.
* Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
* Pesez sans passion l'honneur qu'il vous veut faire:
* Moi, libre entre vous deux, souffrez que, dès ce jour,
* Oubliant à jamais le langage d'amour,

* Tout entier à la guerre, et maître de mon ame,
* J'abandonne à leur sort et vos vœux et sa flamme :
* Je crains de l'outrager, je crains de vous trahir;
* Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
* Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
* Madame; et puisque enfin la France vous est chère,
* Rendez-lui ce héros, qui serait son appui :
* Je vous laisse y penser, et je cours près de lui.

SCÈNE II.

AMÉLIE, TAISE.

AMÉLIE.

Ah! s'il faut à ce prix le donner à la France,
Un si grand changement n'est pas en ma puissance,
Taïse, et cet hymen est un crime à mes yeux.

TAÏSE.

Quoi! le prince à ce point vous serait odieux?
* Quoi! dans ces tristes temps de ligues et de haines,
* Qui confondent des droits les bornes incertaines,
* Où le meilleur parti semble encor si douteux,
* Où les enfants des rois sont divisés entre eux;
* Vous, qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour l'unique douceur d'aimer et d'être aimée,
Pouvez-vous n'opposer qu'un sentiment d'horreur
Aux soupirs d'un héros qui fut votre vengeur?
Vous savez que ce prince au rang de ses ancêtres
Compte les premiers rois que la France eut pour maîtres.
D'un puissant apanage il est né souverain;
Il vous aime, il vous sert, il vous offre sa main.
Ce rang à qui tout cède, et pour qui tout s'oublie,
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,

* Ce rang qui touche au trône, et qu'on met à vos pieds,
* Peut-il causer les pleurs dont vos yeux sont noyés?

AMÉLIE.

Quoi, pour m'avoir sauvée, il faudra qu'il m'opprime!
De son fatal secours je serai la victime!
Je lui dois tout, sans doute, et c'est pour mon malheur.

TAÏSE.

C'est être trop injuste.

AMÉLIE.

Eh bien! connais mon cœur,
Mon devoir, mes douleurs, le destin qui me lie;
Je mets entre tes mains le secret de ma vie;
De ta foi désormais c'est trop me défier,
Et je me livre à toi pour me justifier.
Vois combien mon devoir à ses vœux est contraire;
Mon cœur n'est point à moi, ce cœur est à son frère.

TAÏSE.

Quoi! ce vaillant Vamir?

AMÉLIE.

Nos serments mutuels
Devançaient les serments réservés aux autels.
J'attendais, dans Leucate en secret retirée,
Qu'il y vînt dégager la foi qu'il m'a jurée,
Quand les Maures cruels, inondant nos déserts,
Sous mes toits embrasés me chargèrent de fers.
Le duc est l'allié de ce peuple indomptable :
Il me sauva, Taïse, et c'est ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant seront-ils réservés?
* Jours tristes, jours affreux, qu'un autre a conservés!

TAÏSE.

Pourquoi donc, avec lui vous obstinant à feindre,
Nourrir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre?
Il eût pu respecter ces saints engagements;

Vous eussiez mis un frein à ses emportements.

AMÉLIE.

Je ne le puis; le ciel, pour combler mes misères,
Voulut l'un contre l'autre animer les deux frères.
Vamir, toujours fidèle à son maître, à nos lois,
A contre un révolté vengé l'honneur des rois.
De son rival altier tu vois la violence;
J'oppose à ses fureurs un douloureux silence.
Il ignore du moins qu'en des temps plus heureux,
Vamir a prévenu ses desseins amoureux :
S'il en était instruit, sa jalousie affreuse
Le rendrait plus à craindre, et moi plus malheureuse.
C'en est trop, il est temps de quitter ses états :
Fuyons des ennemis, mon roi me tend les bras.
Ces prisonniers, Taïse, à qui le sang te lie,
De ces murs, en secret, méditent leur sortie :
Ils pourront me conduire, ils pourront m'escorter;
Il n'est point de péril que je n'ose affronter.
Je hasarderai tout pourvu qu'on me délivre
De la prison illustre où je ne saurais vivre.

TAÏSE.

Madame, il vient à vous.

AMÉLIE.

Je ne puis lui parler,
Il verrait trop mes pleurs toujours prêts à couler.
Que ne puis-je à jamais éviter sa poursuite!

SCÈNE III.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAISE.

LE DUC à Taïse.

Est-ce elle qui m'échappe? est-ce elle qui m'évite?
Taïse, demeurez; vous connaissez trop bien

Les transports douloureux d'un cœur tel que le mien.
Vous savez si je l'aime, et si je l'ai servie,
Si j'attends d'un regard le destin de ma vie.
Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir
Jusqu'à porter ma flamme au dernier désespoir :
Je hais ces vains respects, cette reconnaissance,
Que sa froideur timide oppose à ma constance.
Le plus léger délai m'est un cruel refus,
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
C'est en vain qu'à la France, à son maître fidèle,
Elle étale à mes yeux le faste de son zèle;
Il est temps que tout cède à mon amour, à moi,
Qu'elle trouve en moi seul sa patrie et son roi.
Elle me doit la vie, et jusqu'a l'honneur même;
Et moi, je lui dois tout, puisque c'est moi qui l'aime.
Unis par tant de droits, c'est trop nous séparer :
L'autel est prêt, j'y cours; allez l'y préparer.

SCÈNE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

Seigneur, songez-vous bien que de cette journée
Peut-être de l'état dépend la destinée?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre, ou mourir son époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançait et n'est pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends sans le craindre, et je vais le combattre.
Crois-tu que ma faiblesse ait pu jamais m'abattre?
Penses-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,
De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur?

Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire;
Elle a sur moi sans doute un souverain empire,
Et n'en a point assez pour flétrir ma vertu.
Ah! trop sévère ami, que me reproches-tu?
Non, ne me juge point avec tant d'injustice.
* Est-il quelque Français que l'amour avilisse?
* Amants aimés, heureux, ils vont tous aux combats,
Et du sein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

Que mon prince plutôt soit digne de lui-même!
Le salut de l'état m'occupait en ce jour;
Je vous parle du vôtre, et vous parlez d'amour!
Seigneur, des ennemis j'ai visité l'armée,
Déjà de tous côtés la nouvelle est semée
Que Vamir votre frère est armé contre nous.
Je sais que dès long-temps il s'éloigna de vous.
Vamir ne m'est connu que par la renommée;
Mais, si par le devoir, par la gloire animée,
Son ame écoute encor ces premiers sentiments,
Qui l'attachaient à vous dans la fleur de vos ans,
Il peut vous ménager une paix nécessaire;
Et mes soins....

LE DUC.

Moi, devoir quelque chose à mon frère!
Près de mes ennemis mendier sa faveur!
Pour le haïr, sans doute, il en coûte à mon cœur;
Je n'ai point oublié notre amitié passée;
Mais puisque ma fortune est par lui traversée;
Puisque mes ennemis l'ont détaché de moi;
Qu'il reste au milieu d'eux, qu'il serve sous un roi.
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fière constance

D'un monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel monarque! un fantôme, un prince efféminé,
Indigne de sa race, esclave couronné,
Sur un trône avili soumis aux lois d'un maire!
De Pepin, son tyran, je crains peu la colère;
Je déteste un sujet qui croit m'intimider,
Et je méprise un roi qui n'ose commander :
Puisqu'il laisse usurper sa grandeur souveraine,
Dans mes états au moins je soutiendrai la mienne.
Ce cœur est trop altier pour adorer les lois
De ce maire insolent, l'oppresseur de ses rois;
Et Clovis, que je compte au rang de mes ancêtres,
N'apprit point à ses fils à ramper sous des maîtres.
Les Arabes du moins s'arment pour me venger,
Et, tyran pour tyran, j'aime mieux l'étranger.

LISOIS.

Vous haïssez un maire, et votre haine est juste;
Mais ils ont des Français sauvé l'empire auguste,
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer.
Cette triste alliance a de quoi m'alarmer;
Nous préparons peut-être un avenir horrible.
L'exemple de l'Espagne est honteux et terrible;
Ces brigands africains sont des tyrans nouveaux,
Qui font servir nos mains à creuser nos tombeaux.
Ne vaudrait-il pas mieux fléchir avec prudence?

LE DUC.

Non, je ne peux jamais implorer qui m'offense.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts, oubliés trop long-temps....

LE DUC.

Mes premiers intérêts sont mes ressentiments.

LISOIS.

Ah! vous écoutez trop l'amour et la colère.

LE DUC

Je le sais, je ne peux fléchir mon caractère.

LISOIS.

On le peut, on le doit : je ne vous flatte pas;
Mais, en vous condamnant, je suivrai tous vos pas.
Il faut à son ami montrer son injustice,
* L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice.
* Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre courroux;
* Vous y voulez tomber, et j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit?

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire.
Écoutez un peu plus l'amitié qui m'inspire.
Quel parti prendrez-vous?

LE DUC.

Quand mes brûlants désirs
Auront soumis l'objet qui brave mes soupirs;
Quand l'ingrate Amélie, à son devoir rendue,
Aura remis la paix dans cette ame éperdue;
Alors j'écouterai tes conseils généreux.
Mais, jusqu'à ce moment sais-je ce que je veux?
Tant d'agitations, de tumulte, d'orages,
Ont sur tous les objets répandu des nuages.
Puis-je prendre un parti? puis-je avoir un dessein?
Allons près du tyran qui seul fait mon destin;
Que l'ingrate à son gré décide de ma vie,
Et nous déciderons du sort de la patrie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE DUC.

Osera-t-elle encor refuser de me voir?
Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon désespoir?
Ah! c'est moi seul ici qui tremble de déplaire.
Ame superbe et faible! esclave volontaire!
Cours aux pieds de l'ingrate abaisser ton orgueil;
Vois tes jours dépendants d'un mot et d'un coup d'œil.
Lâche, consume-les dans l'éternel passage
Du dépit aux respects, et des pleurs à la rage.
Pour la dernière fois je prétends lui parler.
Allons....

SCÈNE II.

LE DUC, AMÉLIE ET TAISE dans le fond.

AMÉLIE.

J'espère encore, et tout me fait trembler.
Vamir tenterait-il une telle entreprise?
Que de dangers nouveaux! Ah! que vois-je, Taïse?

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas;
Mais vos yeux disent trop qu'ils ne me cherchent pas;
Quoi! vous les détournez? quoi! vous voulez encore
Insulter aux tourments d'un cœur qui vous adore?
Et, de la tyrannie exerçant le pouvoir,
Nourrir votre fierté de mon vain désespoir?
C'est à ma triste vie ajouter trop d'alarmes,

Trop flétrir des lauriers arrosés de mes larmes,
Et qui me tiendront lieu de malheur et d'affront,
S'ils ne sont par vos mains attachés sur mon front;
* Si votre incertitude, alarmant mes tendresses,
* Peut encor démentir la foi de vos promesses.

AMÉLIE.

* Je ne vous promis rien : vous n'avez point ma foi;
* Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

LE DUC.

* Quoi! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage!...

AMÉLIE.

* D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage;
* Et, sans chercher ce rang, qui ne m'était pas dû,
* Par de justes respects je vous ai répondu.
* Vos bienfaits, votre amour, et mon amitié même,
* Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême;
* Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
* Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
* Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le silence.
* Je vais vous offenser; je me fais violence;
* Mais, réduite à parler, je vous dirai, seigneur,
* Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.
Votre sang est auguste, et le mien est sans crime;
Il coula pour l'état, que l'étranger opprime.
Cominge, mon aïeul, dans mon cœur a transmis
* La haine qu'un Français doit à ses ennemis;
* Et sa fille jamais n'acceptera pour maître
* L'ami de nos tyrans quelque grand qu'il puisse être.
* Voilà les sentiments que son sang m'a tracés,
* Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

LE DUC.

* Je suis, je l'avoûrai, surpris de ce langage;
* Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage;

* Et n'avais pas prévu que le sort en courroux,
* Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
* Vous avez fait, madame, une secrète étude
* Du mépris, de l'insulte, et de l'ingratitude;
* Et votre cœur enfin, lent à se déployer,
* Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
* Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
* Tant d'amour pour l'état, et tant de politique.
* Mais vous, qui m'outragez, me connaissez-vous bien?
* Vous reste-t-il ici de parti que le mien?
M'osez-vous reprocher une heureuse alliance,
Qui fait ma sûreté, qui soutient ma puissance,
Sans qui vous gémiriez dans la captivité,
A qui vous avez dû l'honneur, la liberté?
* Est-ce donc là le prix de vous avoir servie?

AMÉLIE.

* Oui, vous m'avez sauvée; oui, je vous dois la vie;
* Mais de mes tristes jours ne puis-je disposer?
* Me les conserviez-vous pour les tyranniser?

LE DUC.

* Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle :
* Mes yeux lisent trop bien dans votre ame rebelle;
* Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons;
* Je vois mon déshonneur, je vois vos trahisons.
* Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère,
* Redoutez mon amour, tremblez de ma colère ;
* C'est lui seul désormais que mon bras va chercher;
* De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher;
* Et si, dans les horreurs du sort qui nous accable,
* De quelque joie encor ma fureur est capable,
* Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

AMÉLIE.

* Non, seigneur, la raison saura vous éclairer;

* Non, votre ame est trop noble, elle est trop élevée,
* Pour opprimer ma vie, après l'avoir sauvée.
* Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
* Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
* Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
* Plus que vos cruautés, vivront dans ma mémoire.
* Je vous plains, vous pardonne, et veux vous respecter;
* Je vous ferai rougir de me persécuter;
* Et je conserverai, malgré votre menace,
* Une ame sans courroux, sans crainte, et sans audace

LE DUC.

* Arrêtez; pardonnez aux transports égarés,
* Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
* Je vois trop qu'avec vous Lisois d'intelligence,
* D'une cour qui me hait embrasse la défense;
* Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi,
* Et de mon sort enfin, disposer malgré moi.
* Vos discours sont les siens. Ah! parmi tant d'alarmes,
* Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
* Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer,
* Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger?
* Aimez, il suffira d'un mot de votre bouche.

AMÉLIE.

* Je ne vous cache point que du soin qui me touche,
* A votre ami, seigneur, mon cœur s'était remis.
* Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
* Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
* Vous les faites couler, que vos mains les essuient;
* Devenez assez grand pour apprendre à dompter
* Des feux que mon devoir me force à rejeter;
* Laissez-moi tout entière à la reconnaissance.

LE DUC.

* Ainsi le seul Lisois a votre confiance!

* Mon outrage est connu, je sais vos sentiments.

AMÉLIE.

* Vous les pourrez, seigneur, connaître avec le temps;
* Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
* Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
* Du généreux Lisois j'ai recherché l'appui;
* Imitez sa grande ame, et pensez comme lui.

SCÈNE III.

LE DUC.

* Eh bien! c'en est donc fait; l'ingrate, la parjure,
* A mes yeux sans rougir étale mon injure.
* De tant de trahisons l'abîme est découvert.
* Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
* Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
* Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
* Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
* Trésor cherché sans cesse, et jamais obtenu!
* Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même;
* Et maintenant pour prix de mon erreur extrême,
* Détrompé des faux biens, trop faits pour me charmer,
* Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
* Le voilà cet ingrat, qui fier de son parjure,
* Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

SCÈNE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A vos ordres, seigneur, vous me voyez rendu.
D'où vient sur votre front ce chagrin répandu?

Votre ame, aux passions long-temps abandonnée,
A-t-elle en liberté pesé sa destinée?

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel est le projet où vous vous arrêtez?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,
De sentir mon malheur, et d'apprendre à connaître
La perfide amitié d'un rival et d'un traître.

LISOIS.

Comment?

LE DUC.

C'en est assez.

LISOIS.

C'en est trop, entre nous.
Ce traître, quel est-il?

LE DUC.

Me le demandez-vous?
De l'affront inouï qui vient de me confondre,
Quel autre était instruit? quel autre en doit répondre?
Je sais trop qu'Amélie ici vous a parlé;
* En vous nommant à moi, l'infidèle a tremblé.
* Vous affectez sur elle un odieux silence,
* Interprète muet de votre intelligence.
Je ne sais qui des deux je dois plus détester.

LISOIS.

Vous sentez-vous capable au moins de m'écouter?

LE DUC.

* Je le veux.

LISOIS.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire?
* M'estimez-vous encore, et pouvez-vous me croire?

LE DUC.

* Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux,
* Je vous crus mon ami.

LISOIS.

Ces titres précieux
Ont été jusqu'ici la règle de ma vie;
Mais vous, méritez-vous que je me justifie?
* Apprenez qu'Amélie avait touché mon cœur,
* Avant que, de sa vie heureux libérateur,
* Vous eussiez, par vos soins, par cet amour sincère,
* Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
* Moi, plus soldat que tendre, et dédaignant toujours
* Ce grand art de séduire inventé dans les cours,
* Ce langage flatteur et souvent si perfide,
* Peu fait pour mon esprit peut-être trop rigide,
* Je lui parlai d'hymen; et ce nœud respecté,
* Resserré par l'estime et par l'égalité,
* Pouvait lui préparer des destins plus propices
* Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.
* Hier avec la nuit je vins dans vos remparts :
* Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
* Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
* D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes,
Et je me suis vaincu, sans rendre de combats :
J'ai fait valoir vos feux, que je n'approuve pas.
* J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
* L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
* Sans cacher vos défauts vantant votre vertu;
* Et pour vous, contre moi, j'ai fait ce que j'ai dû.
* Je m'immole à vous seul, et je me rends justice;
* Et, si ce n'est assez d'un pareil sacrifice,
* S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
* Tout mon sang est à vous, et je cours vous venger.

LE DUC.

Que tout ce que j'entends t'élève et m'humilie!
Ah! tu devais, sans doute, adorer Amélie;
Mais qui peut commander à son cœur enflammé?
Non, tu n'as pas vaincu; tu n'avais point aimé.

LISOIS.

J'aimais; et notre amour suit notre caractère.

LE DUC.

Je ne peux t'imiter : mon ardeur m'est trop chère.
Je t'admire avec honte, il le faut avouer.
* Mon cœur....

LISOIS.

Aimez-moi, prince, au lieu de me louer;
* Et si vous me devez quelque reconnaissance,
* Faites votre bonheur, il est ma récompense.
* Vous voyez quelle ardente et fière inimitié
* Votre frère nourrit contre votre allié:
La suite, croyez-moi, peut en être funeste;
Vous êtes sous un joug que ce peuple déteste.
Je prévois que bientôt on verra réunis.
* Les débris dispersés de l'empire des lis.
Chaque jour nous produit un nouvel adversaire;
Hier le Béarnais, aujourd'hui votre frère.
* Le pur sang de Clovis est toujours adoré;
* Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
* Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
* Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.
Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,
Si les malheurs des temps vous en ont arraché,
A des nœuds étrangers s'il fallut vous résoudre,
L'intérêt qui les forme a droit de les dissoudre.
On pourrait balancer avec dextérité
Des maires du palais la fière autorité;

Et bientôt par vos mains leur puissance affaiblie...

LE DUC.

Je le souhaite au moins; mais crois-tu qu'Amélie
* Dans son cœur amolli partagerait mes feux,
* Si le même parti nous unissait tous deux?
* Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

LISOIS.

* Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire;
* Mais qu'importent pour vous ses vœux et ses desseins?
* Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins?
Lorsque le grand Clovis, aux champs de la Touraine,
Détruisit les vainqueurs de la grandeur romaine,
Quand son bras arrêta dans nos champs inondés,
Des Ariens sanglants les torrents débordés,
* Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse?
* Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse?
Mon bras contre un rival est prêt à vous servir;
* Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
* On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce;
* C'est sur nos passions qu'il a fondé sa force;
* C'est nous qui sous son nom troublons notre repos;
* Il est tyran du faible esclave du héros.
* Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
Sur le sang de nos rois souffrirez-vous qu'il règne?
* Vos autres ennemis par vous sont abattus;
* Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

LE DUC.

* Le sort en est jeté, je ferai tout pour elle:
* Il faut bien à la fin désarmer la cruelle.
* Ses lois seront mes lois, son roi sera le mien:
* Je n'aurai de parti, de maître, que le sien.
* Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
* Avec mes ennemis je me réconcilie.

* Je lirai dans ses yeux mon sort et mon devoir.
* Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.
Je n'ai point de rival; j'avais tort de me plaindre :
Si tu n'es point aimé, quel mortel ai-je à craindre?
Qui pourrait dans ma cour avoir poussé l'orgueil,
Jusqu'à laisser vers elle échapper un coup d'œil?
* Enfin, plus de prétexte à ses refus injustes;
* Raison, gloire, intérêt, et tous ces droits augustes
* Des princes de mon sang, et de mes souverains,
* Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
* Du roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne;
* La vertu le conseille, et la beauté l'ordonne.
* Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,
* Sceller tous les serments que je fais à l'amour.
* Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

LISOIS.

* Souffrez donc près du roi que mon zèle me guide.
* Peut-être il eût fallu que ce grand changement
* Ne fût dû qu'au héros, et non pas à l'amant;
* Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
* L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause;
* Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
* Bénit votre faiblesse, et rend grace à l'amour.

SCÈNE V.

LE DUC, LISOIS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, auprès des murs les ennemis paraissent;
On prépare l'assaut; le temps, les périls pressent :
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien! cruels destins,

Vous l'emportez sur moi, vous trompez mes desseins.
Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire;
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.
Je ne suis pas en peine, ami, de résister
Aux téméraires mains qui m'osent insulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,
Je n'en redoute qu'un, c'est celui que j'adore.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Le DUC, LISOIS.

LE DUC.

La victoire est à nous, vos soins l'ont assurée.
Vous avez su guider ma jeunesse égarée.
* Lisois m'est nécessaire aux conseils, aux combats,
* Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

LISOIS.

* Prince, ce feu guerrier, qu'en vous on voit paraître,
* Sera maître de tout, quand vous en serez maître :
* Vous l'avez pu régler, et vous avez vaincu.
* Ayez dans tous les temps cette heureuse vertu :
L'effet en est illustre autant qu'il est utile.
Le faible est inquiet, le grand homme est tranquille.

LE DUC.

Ah! l'amour est-il fait pour la tranquillité?
Mais le chef inconnu sur nos remparts monté,
Qui tint seul si long-temps la victoire en balance,
Qui m'a rendu jaloux de sa haute vaillance,
Que devient-il?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts,
Il a seul repoussé nos plus puissants efforts.
Mais ce qui me confond, et qui doit vous surprendre,
Pouvant nous échapper, il est venu se rendre;
Sans vouloir se nommer, et sans se découvrir,
Il accusait le ciel, et cherchait à mourir.

Un seul de ses suivants auprès de lui partage
La douleur qui l'accable, et le sort qui l'outrage.

LE DUC.

Quel est donc, cher ami, ce chef audacieux,
Qui, cherchant le trépas, se cachait à nos yeux?
Son casque était fermé. Quel charme inconcevable,
Quand je l'ai combattu, le rendait respectable?
* Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé:
* Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
* Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
* Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse;
* Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
* Par la molle douceur de ses impressions;
* Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
* Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie,
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur,
Corrompe en tous les temps ma gloire et mon bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre ame a senti la puissance,
Tous les conseils sont vains, agréez mon silence.
Mais ce sang des Français, que nos mains font couler,
Mais l'état, la patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles sentiments peuvent encor paraître :
* Il est beau de donner la paix à votre maître :
* Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
* Vous vous verriez réduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie et de votre fortune,
Fondez votre grandeur sur la cause commune;
Ce guerrier, quel qu'il soit, remis entre vos mains,
Pourra servir lui-même à vos justes desseins :
* De cet heureux moment saisissons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie est le gage;

Je la tiendrai : je vais dès ce même moment
Préparer les esprits à ce grand changement.
A tes conseils heureux tous mes sens s'abandonnent;
La gloire, l'hyménée et la paix me couronnent;
Et, libre des chagrins où mon cœur fut noyé,
Je dois tout à l'amour, et tout à l'amitié.

SCÈNE II.

LISOIS, VAMIR, ÉMAR dans le fond du théâtre.

LISOIS.

Je me trompe, ou je vois ce captif qu'on amène;
Un des siens l'accompagne; il se soutient à peine;
Il paraît accablé d'un désespoir affreux.

VAMIR.

Où suis-je? où vais-je? ô ciel!

LISOIS.

Chevalier généreux,
Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abuse point d'une faible victoire,
Où l'on sait respecter de braves ennemis :
C'est en de nobles mains que le sort vous a mis.
Ne puis-je vous connaître? et faut-il qu'on ignore
De quel grand prisonnier le duc de Foix s'honore?

VAMIR.

Je suis un malheureux, le jouet des destins,
Dont la moindre infortune est d'être entre vos mains.
Souffrez qu'au souverain de ce séjour funeste
Je puisse au moins cacher un sort que je déteste :
Me faut-il des témoins encor de mes douleurs?
On apprendra trop tôt mon nom et mes malheurs.

LISOIS.

Je ne vous presse point, seigneur, je me retire;

Je respecte un chagrin dont votre cœur soupire.
Croyez que vous pourrez retrouver parmi nous,
Un destin plus heureux et plus digne de vous.

SCÈNE III.

VAMIR, ÉMAR.

VAMIR.

Un destin plus heureux! mon cœur en désespère :
J'ai trop vécu.

ÉMAR.

Seigneur, dans un sort si contraire,
Rendez grâces au ciel de ce qu'il a permis
Que vous soyez tombé sous de tels ennemis,
Non sous le joug affreux d'une main étrangère.

VAMIR.

Qu'il est dur bien souvent d'être aux mains de son frère!

ÉMAR.

Mais ensemble élevés, dans des temps plus heureux,
La plus tendre amitié vous unissait tous deux.

VAMIR.

Il m'aimait autrefois, c'est ainsi qu'on commence;
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance :
Il ne sait pas encor ce qu'il me fait souffrir,
Et mon cœur déchiré ne saurait le haïr.

ÉMAR.

Il ne soupçonne pas qu'il ait en sa puissance
Un frère infortuné qu'animait la vengeance.

VAMIR.

Non, la vengeance, ami, n'entra point dans mon cœur;
Qu'un soin trop différent égara ma valeur!
Juste ciel! est-il vrai ce que la renommée
Annonçait dans la France à mon ame alarmée?

Est-il vrai qu'Amélie, après tant de serments,
Ait violé la foi de ses engagements?
Et pour qui? juste ciel! ô comble de l'injure!
O nœuds du tendre amour! ô lois de la nature!
Liens sacrés des cœurs, êtes-vous tous trahis?
Tous les maux dans ces lieux sont sur moi réunis.
Frère injuste et cruel!

ÉMAR.

Vous disiez qu'il ignore
Que, parmi tant de biens qu'il vous enlève encore,
Amélie en effet est le plus précieux;
Qu'il n'avait jamais su le secret de vos feux.

VAMIR.

Elle le sait, l'ingrate; elle sait que ma vie
Par d'éternels serments à la sienne est unie;
Elle sait qu'aux autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer,
Quand le Maure enleva mon unique espérance:
Et je n'ai pu sur eux achever ma vengeance!
Et mon frère a ravi le bien que j'ai perdu!
Il jouit des malheurs dont je suis confondu.
Quel est donc en ces lieux le dessein qui m'entraîne?
La consolation trop funeste et trop vaine,
De faire avant ma mort à ses traîtres appas
Un reproche inutile, et qu'on n'entendra pas?
Allons, je périrai, quoique le ciel décide,
Fidèle au roi mon maître, et même à la perfide.
Peut-être, en apprenant ma constance et mon sort,
Dans les bras de mon frère elle plaindra ma mort.

ÉMAR.

Cachez vos sentiments; c'est lui qu'on voit paraître.

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître?

SCÈNE IV.

Le DUC, VAMIR, ÉMAR.

LE DUC.

Ce mystère m'irrite, et je prétends savoir
Quel guerrier les destins ont mis en mon pouvoir :
Il semble avec horreur qu'il détourne la vue.

VAMIR.

O lumière du jour, pourquoi m'es-tu rendue?
Te verrai-je, infidèle! en quels lieux? à quel prix?

LE DUC.

Qu'entends-je? et quels accents ont frappé mes esprits?

VAMIR.

* M'as-tu pu méconnaître?

LE DUC.

Ah, Vamir! ah, mon frère!

VAMIR.

* Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère.
* Je ne le suis que trop ce frère infortuné,
* Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

* Tu n'es plus que mon frère, et mon cœur te pardonne;
Mais je te l'avoûrai, ta cruauté m'étonne.
Si ton roi me poursuit, Vamir, était-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi?
Que t'ai-je fait?

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie;
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux

VAMIR.

Les troubles de mon cœur sont encor plus affreux.

LE DUC.

* J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
* Vamir, que je te plains!

VAMIR.

Je te plains davantage,
* De haïr ton pays, de trahir sans remords
* Et le roi qui t'aimait, et le sang dont tu sors.

LE DUC.

* Arrête, épargne-moi l'infame nom de traître;
* A cet indigne mot je m'oublîrais peut-être.
Non, mon frère, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
Je suis prêt de donner à nos tristes provinces,
A la France sanglante, au reste de nos princes,
L'exemple auguste et saint de la réunion,
Après l'avoir donné de la division.

VAMIR.

Toi, tu pourrais?....

LE DUC.

Ce jour qui semble si funeste,
Des feux de la discorde éteindra ce qui reste.

VAMIR.

Ce jour est trop horrible.

LE DUC.

Il va combler mes vœux.

VAMIR.

Comment?

LE DUC.

Tout est changé, ton frère est trop heureux.

VAMIR.

* Je le crois; on disait que d'un amour extrême,

* Violent, effréné (car c'est ainsi qu'on aime),
* Ton cœur, depuis trois mois, s'occupait tout entier.

LE DUC.

* J'aime; oui, la renommée a pu le publier;
* Oui, j'aime avec fureur : une telle alliance
* Semblait pour mon bonheur attendre ta présence :
* Oui, mes ressentiments, mes droits, mes alliés,
* Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.

(à sa suite.)

* Allez, et dites-lui que deux malheureux frères,
* Jetés par le destin dans des partis contraires,
* Pour marcher désormais sous le même étendard,
* De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

(à Vamir.)

* Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie :
* Pour me justifier, il suffit qu'on la voie.

VAMIR.

* Cruel!.... elle vous aime?...

LE DUC.

Elle le doit du moins :
* Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins;
* Il n'en est plus; je veux que rien ne nous sépare.

VAMIR.

* Quels effroyables coups le cruel me prépare!
* Écoute; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter?
* Me connais-tu? sais-tu ce que j'osais tenter?
* Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amène?

LE DUC.

* Oublions ces sujets de discorde et de haine.

SCÈNE V.

LE DUC, VAMIR, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Ciel! qu'est-ce que je vois? Je me meurs.

LE DUC.

Écoutez.

Mon bonheur est venu de nos calamités;
* J'ai vaincu, je vous aime, et je retrouve un frère;
* Sa présence à mes yeux vous rend encor plus chère.
* Et vous, mon frère, et vous, soyez ici témoin
* Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
* Ce que votre reproche ou bien votre prière,
* Le généreux Lisois, le roi, la France entière,
Demanderaient ensemble, et qu'ils n'obtiendraient pas,
* Soumis et subjugué, je l'offre à ses appas.
De l'ennemi des rois vous avez craint l'hommage:
Vous aimez, vous servez une cour qui m'outrage;
Eh bien! il faut céder; vous disposez de moi;
Je n'ai plus d'alliés; je suis à votre roi.
* L'amour, qui, malgré vous, nous a faits l'un pour l'autre,
* Ne me laisse de choix, de parti, que le vôtre.
* Vous, courez, mon cher frère; allez dès ce moment
* Annoncer à la cour un si grand changement.
* Soyez libre, partez, et de mes sacrifices
* Allez offrir au roi les heureuses prémices.
* Puissé-je à ses genoux présenter aujourd'hui
* Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
* Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidèle,
* Changé par ses regards et vertueux par elle!

VAMIR, à part.

* Il fait ce que je veux, et c'est pour m'accabler.

(à Amélie.)

* Prononcez notre arrêt, madame; il faut parler.

LE DUC.

* Eh quoi! vous demeurez interdite et muette!
* De mes soumissions êtes-vous satisfaite?
* Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
* Faut-il encor ma vie? ingrate, elle est à vous.
Un mot peut me l'ôter; la fin m'en sera chère.
Je vivais pour vous seule, et mourrai pour vous plaire.

AMÉLIE.

Je demeure éperdue, et tout ce que je vois
Laisse à peine à mes sens l'usage de la voix.
Ah! seigneur, si votre ame, en effet attendrie,
Plaint le sort de la France, et chérit la patrie;
Un si noble dessein, des soins si vertueux,
Ne seront point l'effet du pouvoir de mes yeux :
Ils auront dans vous-même une source plus pure.
* Vous avez écouté la voix de la nature;
* L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

Non, tout est votre ouvrage, et c'est là mon malheur.
* Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
* Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe!
* Dussé-je vous déplaire, et forcer votre cœur,
* L'autel est prêt; venez.

VAMIR.

Vous osez!

AMÉLIE.

Non, seigneur.

* Avant que je vous cède, et que l'hymen nous lie,
* Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
* Le sort met entre nous un obstacle éternel.
* Je ne puis être à vous.

LE DUC.

Vamir..... Ingrate.... Ah ciel!
* C'en est donc fait... mais non... mon cœur sait se contraindre:
* Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
* Je vous rends trop justice; et ces séductions,
* Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
* L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le saisisse,
* Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les effets d'un charme aussi trompeur que vain,
* Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
* Je suis libre par vous : cet art que je déteste,
* Cet art qui m'enchaîna, brise un joug si funeste;
* Et je ne prétends pas, indignement épris,
* Rougir devant mon frère, et souffrir des mépris.
* Montrez-moi seulement ce rival qui se cache;
* Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache.
Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir,
* Perfide! et c'est ainsi que je dois vous punir.

AMÉLIE.

* Je devrais seulement vous quitter et me taire;
* Mais je suis accusée, et ma gloire m'est chère.
* Votre frère est présent, et mon honneur blessé
* Doit repousser les traits dont il est offensé.
* Pour un autre que vous ma vie est destinée;
* Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
* Oui, j'aime; et je serais indigne, devant vous,
* De celui que mon cœur s'est promis pour époux,
* Indigne de l'aimer, si, par ma complaisance,
* J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
* Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
* Comme un bien de conquête, et qui n'est plus à moi.
* Je vous devais beaucoup; mais une telle offense
* Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance :

* Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
* A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
* J'ai plaint de votre amour la violence vaine;
* Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
* J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés;
* J'ai voulu votre estime, et vous me la devez.

LE DUC.

* Je vous dois ma colère, et sachez qu'elle égale
* Tous les emportements de mon amour fatale.
* Quoi donc! vous attendiez, pour oser m'accabler,
* Que Vamir fût présent, et me vît immoler!
* Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure?
* Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
* Si.... mais il n'a point vu vos funestes appas;
* Mon frère, trop heureux, ne vous connaissait pas.
* Nommez donc mon rival; mais gardez-vous de croire
* Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
* Je vous trompais, mon cœur ne peut feindre long-temps:
* Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirants;
* Et ma main, sur sa cendre à votre main donnée,
* Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
* Je sais trop qu'on a vu, lâchement abusés,
* Pour des mortels obscurs, des princes méprisés;
* Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
* Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

VAMIR.

* Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser?

LE DUC.

* Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser?
* Est-il vrai que de vous elle était ignorée?
* Ciel! à ce piége affreux ma foi serait livrée!
* Tremblez.

VAMIR.

Moi, que je tremble! ah! j'ai trop dévoré
* L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré;
* J'ai forcé trop long-temps mes transports au silence:
* Connais-moi donc, barbare, et remplis ta vengeance.
* Connais un désespoir à tes fureurs égal.
* Frappe, voilà mon cœur, et voilà ton rival.

LE DUC.

* Toi, cruel! toi, Vamir?

VAMIR.

Oui, depuis deux années,
* L'amour la plus secrète a joint nos destinées.
* C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
* Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
* Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.
* Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie :
* Par tes égarements juge de mes transports.
* Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors
* L'excès des passions qui dévorent une âme;
* La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
* Mon frère est mon rival, et je l'ai combattu;
* J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.
* Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
* J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;
* Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
* Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,
* Ni le lieu, ni le temps, ni surtout ton courage;
* Je n'ai vu que ma flamme, et ton feu qui m'outrage.
* L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié;
* Sois cruel comme moi; punis-moi sans pitié :
* Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
* Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.

* A la face des cieux je lui donne ma foi;
* Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
* Frappe, et qu'après ce coup, ta cruauté jalouse
* Traîne aux pieds des autels ta sœur, et mon épouse.
* Frappe, dis-je : oses-tu?

LE DUC.

Traître, c'en est assez.
* Qu'on l'ôte de mes yeux: soldats, obéissez.

AMÉLIE.

(aux soldats.) (au duc.)
* Non; demeurez, cruels.... Ah! prince, est-il possible
* Que la nature en vous trouve une ame inflexible?
* Seigneur!

VAMIR.

Vous, le prier! plaignez-le plus que moi;
* Plaignez-le: il vous offense, il a trahi son roi.
* Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même;
* Je suis vengé de toi : l'on te hait, et l'on m'aime.

AMÉLIE.

(à Vamir.) (au duc.)
* Ah, cher prince!.... Ah, seigneur! voyez à vos genoux....

LE DUC.

(aux gardes.) (à Amélie.)
* Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-vous.
* Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,
* Sont un nouveau poison versé sur ma blessure :
* Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé;
* Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
* Adieu : si vous voyez les effets de ma rage,
* N'en accusez que vous, nos maux sont votre ouvrage.

AMÉLIE.

* Je ne vous quitte pas: écoutez-moi, seigneur.

LE DUC.

* Eh bien! achevez donc de déchirer mon cœur :
* Parlez.

SCÈNE VI.

LE DUC, VAMIR, AMÉLIE, LISOIS, UN OFFICIER, etc.

LISOIS.

J'allais partir : un peuple téméraire
* Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
* Le désordre est partout; vos soldats consternés
* Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés;
* Et, pour comble de maux, vers la ville alarmée
* L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

LE DUC.

* Allez, cruelle, allez; vous ne jouirez pas
* Du fruit de votre haine et de vos attentats :
* Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(à l'officier.) (à Lisois.)
* Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

SCÈNE VII.

VAMIR, LISOIS.

LISOIS.

* Le seriez-vous, seigneur? auriez-vous démenti
* Le sang de ces héros dont vous êtes sorti?
* Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
* Et les droits de la guerre, et ceux de la nature?
* Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier?

VAMIR.

* Non; mais suis-je réduit à me justifier?

* Lisois, ce peuple est juste; il t'apprend à connaître
* Que mon frère est rebelle, et qu'il trahit son maître.

LISOIS.

* Écoutez : ce serait le comble de mes vœux,
* De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
* Je vois avec regret la France désolée,
* A nos dissensions la nature immolée,
* Sur nos communs débris l'Africain élevé,
* Menaçant cet État par nous-même énervé.
* Si vous avez un cœur digne de votre race,
* Faites au bien public servir votre disgrace.
* Rapprochez les partis, unissez-vous à moi
* Pour calmer votre frère, et fléchir votre roi,
* Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

VAMIR.

* Ne vous en flattez pas : vos soins sont inutiles.
* Si la discorde seule avait armé mon bras,
* Si la guerre et la haine avaient conduit mes pas,
* Vous pourriez espérer de réunir deux frères,
* L'un de l'autre écartés dans des partis contraires :
* Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

LISOIS.

* Et quel est-il, seigneur?

VAMIR.

Ah! reconnais l'amour;
* Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
* Qui m'a fait téméraire, et qui le rend barbare.

LISOIS.

* Ciel! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
* Anéantir le fruit des plus nobles desseins?
* L'amour subjuguer tout? ses cruelles faiblesses
* Du sang qui se révolte étouffer les tendresses?
* Des frères se haïr; et naître, en tous climats,

* Des passions des grands le malheur des états?
* Prince, de vos amours laissons là le mystère;
* Je vous plains tous les deux, mais je sers votre frère;
* Je vais le seconder, je vais me joindre à lui,
* Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
* Le plus pressant danger est celui qui m'appelle;
* Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle:
* Je vois les passions plus puissantes que moi,
* Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
* Je lui dois mon secours; je vous laisse, et j'y vole.
* Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole;
* Elle me suffira.

VAMIR.

Je vous la donne.

LISOIS.

Et moi,
* Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi;
* Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
* Du sang de nos tyrans une union si chère.
* Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
* Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

VAMIR, AMÉLIE, ÉMAR.

AMÉLIE.

Quelle suite, grand Dieu, d'affreuses destinées!
Quel tissu de douleurs l'une à l'autre enchaînées!
Un orage imprévu m'enlève à votre amour :
Un orage nous joint; et, dans le même jour,
Quand je vous suis rendue, un autre nous sépare!
Vamir, frère adoré d'un frère trop barbare,
Vous le voulez, Vamir; je pars, et vous restez.

VAMIR.

Voyez par quels liens mes pas sont arrêtés.
* Au pouvoir d'un rival ma parole me livre :
* Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous suivre.

AMÉLIE.

Vous l'osâtes combattre, et vous n'osez le fuir!

VAMIR.

L'honneur est mon tyran: je lui dois obéir.
Profitez du tumulte où la ville est livrée;
La retraite à vos pas déjà semble assurée;
On vous attend : le ciel a calmé son courroux.
Espérez....

AMÉLIE.

Et que puis-je espérer loin de vous?

VAMIR.

Ce n'est qu'un jour.

AMÉLIE.

Ce jour est un siècle funeste.
Rendez vains mes soupçons, ciel vengeur que j'atteste!
* Seigneur, de votre sang le Maure est altéré.
* Ce sang à votre frère est-il donc si sacré?
Il aime en furieux; mais il hait plus encore :
Il est votre rival, et l'allié du Maure.
Je crains....

VAMIR.

Il n'oserait....

AMÉLIE.

Son cœur n'a point de frein.
* Il vous a menacé; menace-t-il en vain?

VAMIR.

* Il tremblera bientôt : le roi vient, et nous venge;
* La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
* Allez : si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
* Des foudres allumés grondant autour de nous,
* Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
* Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable :
* Mais redoutez encor mon rival furieux;
* Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux :
Cet amour méprisé se tournerait en rage.
Fuyez sa violence : évitez un outrage
Qu'il me faudrait laver de son sang et du mien.
Seul espoir de ma vie, et mon unique bien,
Mettez en sûreté ce seul bien qui me reste :
Ne vous exposez pas à cet éclat funeste.
* Cédez à mes douleurs; qu'il vous perde : partez.

AMÉLIE.

* Et vous vous exposez seul à ses cruautés!

VAMIR.

* Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.

* Que dis-je? mon appui lui devient nécessaire.
Son captif aujourd'hui, demain son bienfaiteur,
Je pourrai de son roi lui rendre la faveur.
Protéger mon rival est la gloire où j'aspire.
Arrachez-vous surtout à son fatal empire :
Songez que ce matin vous quittiez ses états.

AMÉLIE.

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque asile affreux que mon destin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour et ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déserts,
Au milieu des combats, dans l'exil, dans les fers,
Dans la mort, que j'attends de votre seule absence.

VAMIR.

C'en est trop; vos douleurs ébranlent ma constance :
Vous avez trop tardé.... Ciel! quel tumulte affreux!

SCÈNE II.

AMÉLIE, VAMIR, LE DUC, GARDES.

LE DUC.

* Je l'entends; c'est lui-même. Arrête, malheureux :
* Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête!

VAMIR.

* Il ne te trahit point, mais il t'offre sa tête.
* Porte à tous les excès ta haine et ta fureur.
* Va, ne perds point de temps : le ciel arme un vengeur.
* Tremble : ton roi s'approche; il vient, il va paraître;
* Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

LE DUC.

* Il pourra te venger, mais non te secourir;
* Et ton sang....

AMÉLIE.

Non, cruel, c'est à moi de mourir.
* J'ai tout fait; c'est par moi que ta garde est séduite;
* J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé ma fuite.
* Punis ces attentats, et ces crimes si grands,
* De sortir d'esclavage et de fuir ses tyrans :
* Mais respecte ton frère, et sa femme, et toi-même.
* Il ne t'a point trahi; c'est un frère qui t'aime;
* Il voulait te servir quand tu veux l'opprimer.
* Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer?
* L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable?

LE DUC.

* Plus vous le défendez, plus il devient coupable.
* C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez;
* Vous, par qui tous nos jours étaient empoisonnés;
* Vous qui, pour leur malheur, armiez des mains si chères.
* Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères!
* Vous pleurez! mais vos pleurs ne peuvent me tromper;
* Je suis prêt à mourir, et prêt à le frapper.
* Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.
* Oui, je vous aime encor : le temps, le péril presse;
* Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel :
* Voilà ma main, venez; sa grace est à l'autel.

AMÉLIE.

* Moi, seigneur!

LE DUC.

C'est assez.

AMÉLIE.

Moi, que je le trahisse!

LE DUC.

* Arrêtez.... répondez....

AMÉLIE.

Je ne puis.

LE DUC.

Qu'il périsse.

VAMIR.

* Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats.
* Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas :
* Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.
* Je mourrai triomphant des mains de ce barbare;
* Et si vous succombiez à son lâche courroux,
* Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

LE DUC.

* Qu'on l'entraîne à la tour; allez, qu'on m'obéisse.

SCÈNE III.

LE DUC, AMÉLIE.

AMÉLIE.

* Vous, cruel, vous feriez cet affreux sacrifice!
* De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir!
* Quoi! voulez-vous?...

LE DUC.

Je veux vous haïr et mourir,
* Vous rendre malheureuse encore plus que moi-même,
* Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
* Et vous laisser des jours plus cruels mille fois
* Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
* Laissez-moi : votre vue augmente mon supplice.

SCÈNE IV.

LE DUC, AMÉLIE, LISOIS.

AMÉLIE, à Lisois.

* Ah! je n'attends plus rien que de votre justice :

* Lisois, contre un cruel osez me secourir.

LE DUC.

* Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMÉLIE.

* J'atteste ici le ciel....

LE DUC.

Éloignez de ma vue....
* Amis, délivrez-moi de l'objet qui me tue.

AMÉLIE.

* Va, tyran, c'en est trop : va, dans mon désespoir
* J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir.
* J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,
* Qu'une femme du moins en serait respectée :
* L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur :
* Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.
* Dans ton féroce amour immole tes victimes;
* Compte, dès ce moment, ma mort parmi tes crimes;
* Mais compte encor la tienne. Un vengeur va venir;
* Par ton juste supplice il va tous nous unir.
* Tombe avec tes remparts, tombe et péris sans gloire;
* Meurs, et que l'avenir prodigue à ta mémoire,
* A tes feux, à ton nom, justement abhorrés,
* La haine et le mépris que tu m'as inspirés!

SCÈNE V.

LE DUC, LISOIS.

LE DUC.

* Oui, cruelle ennemie, et plus que moi farouche,
* Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
* Que la main de la haine, et que les mêmes coups
* Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.

(Il tombe dans un fauteuil.)

LISOIS.

* Il ne se connaît plus; il succombe à sa rage.

LE DUC.

* Eh bien! souffriras-tu ma honte et mon outrage?
* Le temps presse : veux-tu qu'un rival odieux
* Enlève la perfide, et l'épouse à mes yeux?
* Tu crains de me répondre! Attends-tu que le traître
* Ait soulevé le peuple, et me livre à son maître?

LISOIS.

* Je vois trop en effet que le parti du roi
* Des peuples fatigués fait chanceler la foi.
* De la sédition la flamme réprimée
* Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

LE DUC.

* C'est Vamir qui l'allume : il nous a trahis tous.

LISOIS.

* Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous;
* La suite en est funeste, et me remplit d'alarmes.
* Dans la plaine déjà les Français sont en armes,
* Et vous êtes perdu, si le peuple excité
* Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
* Vos dangers sont accrus.

LE DUC.

Eh bien! que faut-il faire?

LISOIS.

* Les prévenir, dompter l'amour et la colère.
* Ayons encore, mon prince, en cette extrémité,
* Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.
* Nous pouvons conjurer ou braver la tempête :
* Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
* Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
* Apaiser avec gloire un monarque irrité;
* Ne vous rebutez pas : ordonnez, et j'espère

* Signer en votre nom cette paix salutaire.
* Mais s'il vous faut combattre, et courir au trépas,
* Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

LE DUC.

* Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre :
* Vis pour servir ma cause, et pour venger ma cendre.
* Mon destin s'accomplit, et je cours l'achever.
* Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver;
* Mais je la veux terrible; et, lorsque je succombe,
* Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

LISOIS.

* Comment! de quelle horreur vos sens sont possédés!

LE DUC.

* Il est dans cette tour, où vous seul commandez;
* Et vous m'avez promis que contre un téméraire....

LISOIS.

* De qui me parlez-vous, seigneur? de votre frère?

LE DUC.

* Non; je parle d'un traître, et d'un lâche ennemi,
* D'un rival qui m'abhorre, et qui m'a tout ravi.
* Le Maure attend de moi la tête du parjure.

LISOIS.

* Vous leur avez promis de trahir la nature?

LE DUC.

* Dès long-temps du perfide ils ont proscrit le sang.

LISOIS.

* Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc?

LE DUC.

* Non, je n'obéis point à leur haine étrangère;
* J'obéis à ma rage, et veux la satisfaire.
* Que m'importent l'État et mes vains alliés?

LISOIS.

* Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez?

* Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice!

LE DUC.

* Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
* Je suis bien malheureux! bien digne de pitié!
* Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié!
* Allez; je puis encor, dans le sort qui me presse,
* Trouver de vrais amis qui tiendront leur promesse.
* D'autres me serviront, et n'allégueront pas
* Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

LISOIS, après un long silence.

* Non; j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice,
* Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous trahisse.
Vamir est criminel: vous êtes malheureux;
Je vous aime, il suffit: je me rends à vos vœux.
Je vois qu'il est des temps pour les partis extrêmes,
Que les plus saints devoirs peuvent se taire eux-mêmes.
* Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
* Dans de pareils moments, vous éprouviez la foi;
* Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
* Si Lisois vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

LE DUC.

Je te retrouve enfin dans mon adversité:
L'univers m'abandonne, et toi seul m'es resté.
Tu ne souffriras pas que mon rival tranquille
Insulte impunément à ma rage inutile;
Qu'un ennemi vaincu, maître de mes états,
Dans les bras d'une ingrate insulte à mon trépas.

LISOIS.

* Non, mais en vous rendant ce malheureux service,
* Prince, je vous demande un autre sacrifice.

LE DUC.

* Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que le Maure en ces lieux,
* Protecteur insolent, commande sous mes yeux;
* Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
* Ne puis-je vous venger sans être son esclave?
* Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
* Pour mourir avec vous ai-je besoin de lui?
* Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite:
* Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
* Les Maures avec moi pourraient mal s'accorder;
* Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

LE DUC.

* Oui, pourvu qu'Amélie, au désespoir réduite,
* Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite;
* Pourvu que de l'horreur de ses gémissements
* Ma douleur se repaisse à mes derniers moments;
* Tout le reste est égal, et je te l'abandonne.
* Prépare le combat; agis, dispose, ordonne.
* Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend;
* Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
* Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire?
* Périsse ainsi que moi ma funeste mémoire!
* Périsse avec mon nom le souvenir fatal
* D'une indigne maîtresse, et d'un lâche rival!

LISOIS.

* Je l'avoue avec vous: une nuit éternelle
* Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle.
* C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir:
* Mais je tiendrai parole, et je vais vous servir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE DUC, UN OFFICIER, GARDES.

LE DUC.

* O ciel! me faudra-t-il, de moments en moments,
* Voir et des trahisons et des soulèvements?
* Eh bien! de ces mutins l'audace est terrassée?

L'OFFICIER.

* Seigneur, ils vous ont vu, leur foule est dispersée.

LE DUC.

* L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui:
* Mon malheur est parfait, tous les cœurs sont à lui.
Que fait Lisois?

L'OFFICIER.

Seigneur, sa prompte vigilance
A partout des remparts assuré la défense.

LE DUC.

* Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené,
* Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

* Oui, seigneur, et déjà vers la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire et sûr va remplir ma vengeance.
* Sur l'incertain Lisois mon cœur a trop compté:
* Il a vu ma fureur avec tranquillité.
* On ne soulage point des douleurs qu'on méprise;
* Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
* Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux;

* Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
* Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle;
* Ayez la même audace avec le même zèle;
* Imitez votre maître; et s'il vous faut périr,
* Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(Il reste seul.)

Eh bien! c'en est donc fait: une femme perfide
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide!
Qui? moi, je tremblerais des coups qu'on va porter?
J'ai chéri la vengeance, et ne puis la goûter.
* Je frissonne: une voix gémissante et sévère
* Crie au fond de mon cœur: Arrête, il est ton frère.
* Ah! prince infortuné, dans ta haine affermi,
* Songe à des droits plus saints; Vamir fut ton ami!
* O jours de notre enfance! ô tendresses passées!
* Il fut le confident de toutes mes pensées.
* Avec quelle innocence, et quels épanchements
* Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentiments!
* Que de fois, partageant mes naissantes alarmes,
* D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes!
* Et c'est moi qui l'immole! et cette même main
* D'un frère que j'aimai déchirerait le sein!
* O passion funeste! ô douleur qui m'égare!
* Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
* Je sens combien le crime est un fardeau cruel!
* Mais que dis-je? Vamir est le seul criminel.
* Je reconnais mon sang; mais c'est à sa furie:
* Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie;
Ah! de mon désespoir injuste et vain transport!
* Il l'aime, est-ce un forfait qui mérite la mort?
* Hélas! malgré le temps, et la guerre, et l'absence,
* Leur tranquille union croissait dans le silence;
* Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,

* Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
* Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère,
* Il me trompe, il me hait: n'importe, il est mon frère!
C'est à lui seul de vivre, on l'aime, il est heureux :
C'est à moi de mourir; mais mourons généreux.
La pitié m'ébranlait, la nature décide.
Il en est temps encor.

SCÈNE II.

LE DUC, L'OFFICIER.

LE DUC.

Préviens un parricide,
Ami, vole à la tour : que tout soit suspendu;
Que mon frère....

L'OFFICIER.

Seigneur....

LE DUC.

De quoi t'alarmes-tu?
Cours, obéis.

L'OFFICIER.

* J'ai vu, non loin de cette porte,
* Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte;
* C'est Lisois qui l'ordonne, et je crains que le sort....

LE DUC.

* Qu'entends-je?... malheureux! Ah ciel! mon frère est mort!
* Il est mort, et je vis! Et la terre entr'ouverte,
* Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte!
* Ennemi de l'état, factieux, inhumain,
* Frère dénaturé, ravisseur, assassin,
O ciel! autour de moi que j'ai creusé d'abîmes!
Que l'amour m'a changé! qu'il me coûte de crimes!
* Le voile est déchiré; je m'étais mal connu.

* Au comble des forfaits je suis donc parvenu!
* Ah, Vamir! ah, mon frère! ah, jour de ma ruine!
* Je sens que je t'aimais, et mon bras t'assassine,
* Quoi! mon frère!

L'OFFICIER.

Amélie avec empressement
* Veut, seigneur, en secret vous parler un moment.

LE DUC.

* Chers amis, empêchez que la cruelle avance,
* Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence.
* Mais non: d'un parricide elle doit se venger;
* Dans mon coupable sang sa main doit se plonger;
* Qu'elle entre... Ah! je succombe, et ne vis plus qu'à peine.

SCÈNE III.

LE DUC, AMÉLIE, TAISE.

AMÉLIE.

* Vous l'emportez, seigneur, et puisque votre haine,
* (Comment puis-je autrement appeler en ce jour
* Ces affreux sentiments que vous nommez amour?)
* Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée
* Veut, ou le sang d'un frère, ou ce triste hyménée....
* Mon choix est fait, seigneur, et je me donne à vous:
* A force de forfaits vous êtes mon époux.
* Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère;
* De vos murs sous ses pas abaissez la barrière;
* Que je ne tremble plus pour des jours si chéris;
* Je trahis mon amant, je le perds à ce prix:
* Je vous épargne un crime, et suis votre conquête.
* Commandez, disposez, ma main est toute prête.
* Sachez que cette main, que vous tyrannisez,
* Punira la faiblesse où vous me réduisez.

* Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire...
* Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffire.
* Allons.... Eh quoi! d'où vient ce silence affecté?
* Quoi! votre frère encor n'est point en liberté?

LE DUC.

* Mon frère?

AMÉLIE.

Dieu puissant! dissipez mes alarmes!
* Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

LE DUC.

* Vous demandez sa vie!

AMÉLIE.

Ah! qu'est-ce que j'entends?
* Vous qui m'aviez promis....

LE DUC.

Madame, il n'est plus temps.

AMÉLIE.

* Il n'est plus temps! Vamir....

LE DUC.

Il est trop vrai, cruelle,
Que l'amour a conduit cette main criminelle :
* Lisois, pour mon malheur, a trop su m'obéir.
* Ah! revenez à vous, vivez pour me punir.
* Frappez : que votre main contre moi ranimée
* Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
* Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
* Oui, j'ai tué mon frère, et l'ai tué pour vous.
Vengez sur un coupable, indigne de vous plaire,
* Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

AMÉLIE se jetant entre les bras de Taïse.

* Vamir est mort! barbare!....

LE DUC.

Oui; mais c'est de ta main

* Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

AMÉLIE soutenue par Taïse, et presque évanouie.

* Il est mort!

LE DUC.

Ton reproche....

AMÉLIE.

Épargne ma misère:
* Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
* Va, porte ailleurs ton crime et ton vain repentir;
Laisse-moi l'adorer, l'embrasser, et mourir.

LE DUC.

* Ton horreur est trop juste. Eh bien! chère Amélie,
Par pitié, par vengeance, arrache-moi la vie.
* Je ne mérite pas de mourir de tes coups;
* Que ma main les conduise....

SCÈNE IV.

LE DUC, AMÉLIE, LISOIS.

LISOIS.

Ah ciel! que faites-vous?

LE DUC. (On le désarme.)

* Laissez-moi me punir et me rendre justice.

AMÉLIE, à Lisois.

* Vous, d'un assassinat vous êtes le complice?

LE DUC.

* Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

LISOIS.

* Je vous avais promis, seigneur, de vous servir.

LE DUC.

* Malheureux que je suis! ta sévère rudesse
* A cent fois de mes sens combattu la faiblesse:
* Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits,

* Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits?
* Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère!

LISOIS.

* Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
* Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain
* Du soin de vous venger charger une autre main?

LE DUC.

* L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
* En m'ôtant ma raison m'eût excusé peut-être:
* Mais toi, dont la sagesse et les réflexions
* Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
* Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme et rigide,
* Avec tranquillité permettre un parricide!

LISOIS.

* Eh bien! puisque la honte avec le repentir,
* Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
* D'un si juste remords ont pénétré votre ame;
* Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
* Au prix de votre sang vous voudriez sauver
* Le sang dont vos fureurs ont voulu vous priver;
* Je puis donc m'expliquer, je puis donc vous apprendre
* Que de vous-même enfin Lisois sait vous défendre.
* Connaissez-moi, madame, et calmez vos douleurs.
(au duc.) (à Amélie.)
* Vous, gardez vos remords; et vous, séchez vos pleurs.
* Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
* Venez, paraissez, prince, embrassez votre frère.

(Le théâtre s'ouvre, Vamir paraît.)

SCÈNE V.

LE DUC, AMÉLIE, VAMIR, LISOIS.

AMÉLIE.

* Qui? vous!

LE DUC.

Mon frère!

AMÉLIE.

Ah ciel!

LE DUC.

Qui l'aurait pu penser?

VAMIR s'avançant du fond du théâtre.

* J'ose encore te revoir, te plaindre, et t'embrasser.

LE DUC.

* Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

AMÉLIE.

* Lisois, digne héros qui me donnez la vie.....

LE DUC.

* Il la donne à tous trois.

LISOIS.

Un indigne assassin
* Sur Vamir à mes yeux avait levé la main :
* J'ai frappé le barbare; et, prévenant encore
* Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai feint d'avoir versé ce sang si précieux,
* Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

LE DUC.

* Après ce grand exemple, et ce service insigne,
* Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
* Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi;
* Mes yeux couverts d'un voile, et baissés devant toi,
* Craignent de rencontrer, et les regards d'un frère,

* Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

VAMIR.

* Tous deux auprès du roi nous voulions te servir.
* Quel est donc ton dessein? parle.

LE DUC.

De me punir;
* De nous rendre à tous trois une égale justice;
* D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
* Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
* L'amour et le courroux m'avaient précipité.
* J'adorais Amélie, et ma flamme cruelle
* Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle.
* Lisois sait à quel point j'adorais ses appas,
* Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas.
* Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
* Je l'adore encore plus.... et mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux :
Aimez-vous; mais au moins, pardonnez-moi tous deux.

VAMIR.

Ah! ton frère à tes pieds, digne de ta clémence,
Égale tes bienfaits par sa reconnaissance.

AMÉLIE.

* Oui, seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux;
* La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
* Vous me payez trop bien de mes douleurs souffertes.

LE DUC.

* Ah! c'est trop me montrer mes malheurs et mes pertes.
* Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
* Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu :
(à Vamir.)
Je suis en tout ton frère; et mon ame attendrie
* Imite votre exemple, et chérit sa patrie.
* Allons apprendre au roi, pour qui vous combattez,

* Mon crime, mes remords et vos félicités.
Oui, je veux égaler votre foi, votre zèle,
Au sang, à la patrie, à l'amitié fidèle;
Et vous faire oublier, après tant de tourments,
A force de vertus, tous mes égarements.

FIN DU DUC DE FOIX.

LA MORT
DE CÉSAR,

TRAGÉDIE.

1735.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS

DE L'ÉDITION EN QUARANTE-DEUX VOLUMES IN-8°.

Nous avons lieu de croire que cette pièce suivit immédiatement la tragédie de *Brutus*, dans l'ordre des pièces composées, et que l'auteur en conçut le projet en Angleterre, où il avait pris du goût pour les beautés fortes et les idées républicaines. Pendant près de quarante ans elle parut très-peu au théâtre. Ce ne fut qu'après *Mérope*, la première tragédie sans amour qui eût réussi depuis *Athalie*, que M. de Voltaire crut pouvoir risquer *la Mort de César*; mais cette tentative ne fut pas heureuse : abandonnée après quelques représentations, cette pièce fut livrée aux froides plaisanteries de l'abbé Desfontaines et des autres ennemis de l'auteur. Le célèbre Le Kain eut le crédit de la faire remettre au théâtre en 1763; mais il fallut encore la retirer : on ne pouvait s'habituer à croire qu'une pièce sans amour et sans rôle de femme pût s'établir sur la scène française, et ce ne fut que vingt ans plus tard qu'elle obtint cet honneur.

En 1747, c'est-à-dire dans le temps où cette tragédie était généralement regardée comme une pièce de collége, les pensionnaires du couvent de Beaune la représentèrent pour la fête de la prieure. Elles s'étaient adressées à l'auteur pour lui demander un prologue. « Comment! s'écria M. de Voltaire en déchirant leur lettre, c'est bien à des filles de représenter une « conjuration de fiers républicains! » Ce moment d'humeur

passé, et reprenant sa tranquillité : « Ce sont pourtant, dit-il, « de bonnes filles ! Elles ne sont pas trop raisonnables de vouloir un prologue pour cette tragédie; mais je le suis encore « moins de me fâcher pour un prologue. » Il le fit sur-le-champ, et le leur envoya. Ce morceau ne se trouve dans aucune des éditions qui ont précédé celle-ci; il a été publié, pour la première fois, le 13 juin 1803, dans *le Publiciste*, et nous avons pensé qu'on nous saurait peut-être quelque gré de l'avoir recueilli. Le voici :

Osons-nous retracer de féroces vertus
Devant des vertus si paisibles ?
Osons-nous présenter des spectacles terribles
A ces regards si doux à nous plaire assidus ?
César, ce roi de Rome, et si digne de l'être,
Tout héros qu'il était, fut un injuste maître ;
Et vous régnez sur nous par le plus saint des droits.
On détestait son joug, nous adorons vos lois.
Pour vous et pour ces lieux quelle scène étrangère
Que ces troubles, ces cris, ce sénat sanguinaire,
Ce vainqueur de Pharsale au temple assassiné,
Ces meurtriers sanglants, ce peuple forcené !
Toutefois des Romains on aime encor l'histoire :
Leur grandeur, leurs forfaits, vivent dans la mémoire ;
La jeunesse s'instruit dans ces faits éclatants.
Dieu lui-même a conduit ces grands événements :
Adorons de sa main ces coups épouvantables,
Et jouissons en paix de ces jours favorables
Qu'il fait luire aujourd'hui sur des peuples soumis,
Eclairés par sa grace et sauvés par son Fils.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1738 [1].

Nous donnons cette édition de la tragédie de *la Mort de César*, de M. de Voltaire; et nous pouvons dire qu'il est le premier qui ait fait connaître les muses anglaises en France. Il traduisit en vers, il y a quelques années, plusieurs morceaux des meilleurs poètes d'Angleterre, pour l'instruction de ses amis, et par là il engagea beaucoup de personnes à apprendre l'anglais; en sorte que cette langue est devenue familière aux gens de lettres. C'est rendre service à l'esprit humain de l'orner ainsi des richesses des pays étrangers.

Parmi les morceaux les plus singuliers des poètes anglais que notre ami nous traduisit, il nous donna la scène d'Antoine et du peuple romain, prise de la tragédie de *Jules César*, écrite il y a cent cinquante ans par le fameux Shakespeare, et jouée encore aujourd'hui avec un très-grand concours sur le théâtre de Londres. Nous le priâmes de nous donner le reste de la pièce; mais il était impossible de la traduire.

Shakespeare était un grand génie, mais il vivait dans un siècle grossier; et l'on retrouve dans ses pièces la grossièreté de ce temps beaucoup plus que le génie de l'auteur. M. de Voltaire, au lieu de traduire l'ouvrage monstrueux de Shakespeare, composa, dans le goût anglais, ce *Jules César* que nous donnons au public.

Ce n'est pas ici une pièce telle que le *Sir Politick* de M. de Saint-Évremond, qui, n'ayant aucune connaissance du théâtre anglais, et n'en sachant pas même la langue, donna son *Sir Politick* pour faire connaître la comédie de Londres aux Français. On

[1] On croit que cette préface est de l'abbé de La Marre, à qui l'auteur avait donné son manuscrit.

peut dire que cette comédie du *Sir Politick* n'était ni dans le goût des Anglais, ni dans celui d'aucune autre nation.

Il est aisé d'apercevoir dans la tragédie de *la Mort de César* le génie et le caractère des écrivains anglais, aussi-bien que celui du peuple romain. On y voit cet amour dominant de la liberté, et ces hardiesses que les auteurs français ont rarement.

Il y a encore en Angleterre une autre tragédie de *la Mort de César,* composée par le duc de Buckingham. Il y en a une en italien, de l'abbé Conti, noble Vénitien. Ces pièces ne se ressemblent qu'en un seul point, c'est qu'on n'y trouve point d'amour. Aucun de ces auteurs n'a avili ce grand sujet par une intrigue de galanterie. Mais il y a environ trente-cinq ans qu'un des plus beaux génies de France, s'étant associé avec mademoiselle Barbier pour composer un *Jules-César,* il ne manqua pas de représenter César et Brutus amoureux et jaloux. Cette petitesse ridicule est un des plus grands exemples de la force de l'habitude: personne n'ose guérir le théâtre français de cette contagion. Il a fallu que, dans Racine, Mithridate, Alexandre, Porus, aient été galants. Corneille n'a jamais évité cette faiblesse: il n'a fait aucune pièce sans amour; et il faut avouer que dans ses tragédies, si vous exceptez *le Cid* et *Polyeucte*, cette passion est aussi mal peinte qu'elle y est étrangère.

Notre auteur a donné peut-être ici dans un autre excès. Bien des gens trouvent dans sa pièce trop de férocité: ils voient avec horreur que Brutus sacrifie à l'amour de sa patrie, non-seulement son bienfaiteur, mais encore son père. On n'a autre chose à répondre, sinon que tel était le caractère de Brutus, et qu'il faut peindre les hommes tels qu'ils étaient. On a encore une lettre de ce fier Romain, dans laquelle il dit qu'il tuerait son père pour le salut de la république. On sait que César était son père; il n'en faut pas davantage pour justifier cette hardiesse.

On imprime au-devant de cette tragédie une lettre du comte Algarotti, jeune homme déjà connu pour un bon poète et pour un bon philosophe, ami de M. de Voltaire.

LETTRE

DE M. ALGAROTTI

A M. L'ABBÉ FRANCHINI,

ENVOYÉ DE FLORENCE,

SUR LA TRAGÉDIE DE JULES CÉSAR,

PAR M. DE VOLTAIRE.

J'ai différé jusqu'à présent, monsieur, de vous envoyer le *Jules César* que vous me demandez, pour vous faire part de celui de M. de Voltaire. L'édition qu'on a faite à Paris est très-informe; on y reconnaît assez la main de quelqu'un du genre de ceux que Pétrone appelle *Doctores umbratici;* elle est défectueuse au point qu'on y trouve des vers qui n'ont pas le nombre de syllabes nécessaire; cependant la critique a jugé cette pièce avec la même sévérité que si M. de Voltaire l'eût donnée lui-même au public. Ne serait-il pas injuste d'imputer au Titien le mauvais coloris d'un de ses tableaux, barbouillé par un peintre moderne? J'ai été assez heureux pour qu'il m'en soit tombé entre les mains un manuscrit digne de vous être envoyé : et voilà enfin le tableau tel qu'il est sorti des mains du maître; j'ose même l'accompagner des réflexions que vous m'avez demandées.

Il faudrait ignorer qu'il y a une langue française et un théâtre, pour ne pas savoir à quel degré de perfection Corneille et Racine ont porté l'art dramatique; il semblait qu'après ces grands hommes il ne restait plus rien à souhaiter, et que tâcher de les imiter était tout ce que l'on pouvait faire de mieux. Désirait-on quelque chose dans la peinture, après la Galatée de Raphaël? Cependant la célèbre tête de Michel-Ange dans le petit Farnèse, donna l'idée d'un genre plus terrible et plus fier, auquel cet art pouvait être élevé.

Il semble que dans les beaux-arts on ne s'aperçoit qu'il y avait des vides qu'après qu'ils sont remplis. La plupart des tragédies de ces maîtres, soit que l'action se passe à Rome, à Athènes, ou à Constantinople, ne contiennent qu'un mariage concerté, traversé, ou rompu. On ne peut s'attendre à rien de mieux dans ce genre, où l'Amour donne avec un souris ou la paix ou la guerre. Il me paraît qu'on pourrait donner au drame un ton supérieur à celui-ci. Le *Jules César* en est une preuve; l'auteur de la tendre *Zaïre* ne respire ici que des sentiments d'ambition, de vengeance et de liberté.

La tragédie doit être l'imitation des grands hommes; c'est ce qui la distingue de la comédie; mais si les actions qu'elle représente sont aussi des plus grandes, cette distinction n'en sera que plus marquée, et l'on peut atteindre par ce moyen à un genre supérieur. N'admire-t-on pas davantage Marc-Antoine à Philippes qu'à Actium? Je ne doute pourtant pas que ces raisons ne puissent essuyer de fortes contradictions. Il faudrait avoir bien peu de connaissance de l'homme, pour ne pas savoir que les préjugés l'emportent presque toujours sur la raison, et surtout les préjugés autorisés par un sexe qui impose une loi qu'on suit toujours avec plaisir.

L'amour est depuis trop long-temps en possession du théâtre français, pour souffrir que d'autres passions y prennent sa place. C'est ce qui me fait croire que le *Jules César* pourrait bien avoir le même sort que les Thémistocle, les Alcibiade, et les autres grands hommes d'Athènes, admirés de toute la terre pendant que l'ostracisme les bannissait de leur patrie.

M. de Voltaire a imité, en quelques endroits, Shakespeare, poète anglais, qui a réuni dans la même pièce les puérilités les plus ridicules et les morceaux les plus sublimes; il en a fait le même usage que Virgile fesait des ouvrages d'Ennius : il a imité de l'auteur anglais les deux dernières scènes, qui sont les plus beaux modèles d'éloquence qu'il y ait au théâtre.

« Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles. »

N'est-ce point un reste de barbarie en Europe de vouloir que les bornes que la politique et la fantaisie des hommes ont

prescrites pour la séparation des états, servent aussi de limites aux sciences et aux beaux-arts, dont les progrès pourraient s'étendre par un commerce mutuel des lumières de ses voisins? Cette réflexion convient même mieux à la nation française qu'à toute autre : elle est dans le cas de ces auteurs dont le public exige plus, à mesure qu'il en a plus reçu; elle est si généralement polie et cultivée, que cela met en droit d'exiger d'elle que non-seulement elle approuve, mais qu'elle cherche même à s'enrichir de ce qu'elle trouve de bon chez ses voisins:

« Tros, Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo. »

Une objection dont je ne vous parlerais pas, si je ne l'eusse entendu faire, est sur ce que cette tragédie n'est qu'en trois actes. C'est, dit-on, pécher contre le théâtre, qui veut que le nombre des actes soit fixé à cinq. Il est vrai qu'une des règles est qu'à toute rigueur la représentation ne dure pas plus de temps que n'aurait duré l'action, si véritablement elle fût arrivée. On a borné avec raison le temps à trois heures, parcequ'une plus longue durée lasserait l'attention, et empêcherait qu'on ne pût réunir aisément dans le même point de vue les différentes circonstances de l'action qui les passe. Sur ce principe, on a divisé les pièces en cinq actes, pour la commodité des spectateurs et de l'auteur, qui peut faire arriver dans ces intervalles quelque événement nécessaire au nœud ou au dénouement de la pièce : toute l'objection se réduit donc à n'avoir fait durer l'action du *César* que deux heures au lieu de trois. Si ce n'est pas un défaut, le nombre des actes n'en doit pas être un non plus, puisque la même raison qui veut qu'une action de trois heures soit partagée en cinq actes, demande aussi qu'une action de deux heures ne le soit qu'en trois. Il ne s'ensuit pas de ce que la plus grande étendue qui a été prescrite est de trois heures, qu'on ne puisse pas la rendre moindre, et je ne vois point pourquoi une tragédie assujettie aux trois unités, d'ailleurs pleine d'intérêt, excitant la terreur et la compassion, enfin produisant en deux heures le même effet que les autres en trois, ne serait pas une excellente tragédie.

Une statue dans laquelle les belles proportions et les autres

règles de l'art sont observées, ne laisse pas d'être une belle statue, quoiqu'elle soit plus petite qu'une autre faite sur les mêmes règles. Je ne crois pas que personne trouve la Vénus de Médicis moins belle dans son genre que le Gladiateur, parce-qu'elle n'a que quatre pieds de haut, et que le Gladiateur en a six.

M. de Voltaire a peut-être voulu donner à son *César* moins d'étendue que l'on n'en donne communément aux pièces dramatiques, pour sonder le goût du public par un essai, si l'on peut appeler de ce nom une pièce aussi achevée. Il s'agit pour cela d'une révolution dans le théâtre français, et c'eût été peut-être trop hasarder que de commencer par parler de liberté et de politique trois heures de suite à une nation accoutumée à voir soupirer Mithridate, sur le point de marcher au Capitole. On doit tenir compte à M. de Voltaire de ce ménagement, et ne lui point faire d'ailleurs un crime de n'avoir mis ni amour ni femmes dans sa pièce : nées pour inspirer la mollesse et les sentiments tendres, elles ne pourraient jouer qu'un rôle ridicule entre Brutus et Cassius, *atroces animæ*. Elles en jouent de si brillants partout ailleurs, qu'elles ne doivent pas se plaindre de n'en avoir aucun dans *César*.

Je ne vous parlerai point des beautés de détail, qui sont sans nombre dans cette pièce, ni de la force de la poésie, pleine d'images et de sentiments. Que ne doit-on pas attendre de l'auteur de *Brutus* et de *la Henriade ?* La scène de la conspiration me paraît des plus belles et des plus fortes qu'on ait encore vues sur le théâtre; elle fait voir en action ce qui jusqu'à présent ne s'était presque toujours passé qu'en récit :

« Segniùs irritant animos demissa per aures
« Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
« Ipse sibi tradit spectator.... »

La mort même de César se passe presque à la vue des spectateurs, ce qui nous épargne un récit qui, quelque beau qu'il fût, ne pourrait qu'être froid, les événements et les circonstances qui l'accompagnent étant trop connus de tout le monde.

Je ne puis assez admirer combien cette tragédie est pleine de choses, et combien les caractères sont grands et soutenus. Quel prodigieux contraste entre César et Brutus! Ce qui d'ailleurs

rend ce sujet extrêmement difficile à traiter, c'est l'art qu'il faut pour peindre d'un côté Brutus avec une vertu féroce à la vérité, et presque ingrat, mais ayant en main la bonne cause, au moins selon les apparences et par rapport au temps où l'auteur nous transporte; et de l'autre, César rempli de clémence et des vertus les plus aimables, mais voulant opprimer la liberté de sa patrie. Il faut s'intéresser également pour tous les deux pendant le cours de la pièce, quoiqu'il semble que ces passions doivent s'entrenuire et se détruire réciproquement, comme feraient deux forces égales et opposées, et par conséquent ne produire aucun effet, et renvoyer les spectateurs sans agitation.

Ce sont ces réflexions qui ont fait dire à un homme du métier [1], qu'il regardait ce sujet comme l'écueil des poètes tragiques, et qu'il l'aurait proposé volontiers à quelqu'un de ses rivaux.

Il semble que M. de Voltaire, non content de ces difficultés, en ait voulu faire naître de nouvelles en fesant Brutus fils de César, ce qui d'ailleurs est fondé sur l'histoire. Il a aussi trouvé par là le moyen de se ménager de très-belles situations, et de jeter dans sa pièce un nouvel intérêt, qui se réunit tout entier à la fin pour César. La harangue d'Antoine produit cet effet; et elle est à mon avis un modèle de l'éloquence la plus séduisante: enfin, je crois que l'on peut dire avec vérité, que M. de Voltaire a ouvert une nouvelle carrière et qu'il a atteint le but en même temps.

[1] M. Martelli, qui a écrit beaucoup de tragédies en italien. Il s'est servi d'une nouvelle espèce de vers rimés qu'il avait imaginée d'après les vers alexandrins. Cette nouveauté n'a pas été favorable à ses pièces.

LETTERA

DEL SIGNOR CONTE ALGAROTTI

AL SIGNOR ABATE FRANCHINI,

INVIATO DI S. A. R. IL GRAN DUCA DI TOSCANA A PARIGI *.

Cirey, 12 octobre 1735.

Adunque cotesti signori prendonsi gran maraviglia, che io me ne resti tuttavia alla campagna, e in un angolo, per dir come loro, di una provincia. Non così ella; che sa quel che mi muova a cercare varj paesi. Quì, lungi dal tumulto di Parigi, si fa una vita condita da' piaceri della mente: e ben si può dire con quel poeta, che a queste cene non manca nè Lambert nè Moliere. Io do l'ultima mano a' miei Dialoghi, che pur han trovata molta grazia innanzi gli occhi così della bella Emilia, come del dotto Voltaire; e da essi sto raccogliendo i bei modi della conversazione, che vorrei poter trasfondere nella mia operetta. Ma ecco che da questa provincia io le mando cosa che dovrebbono aver pur cara cotesti signori *inter beatæ fumum et opes strepitumque Romæ*. Le mando il Giulio Cesare del nostro Voltaire non alterato o guasto, ma tal quale egli uscì dalla penna dell' autor suo. E mi pare esser certo che a lei dovrà sommamente piacere di scorgere in questa tragedia un nuovo genere di bellezza, a che può esser innalzato il teatro francese. Sebbene troppo la nuova cosa parrà cotesto a quelli che credono dopo la morte di Cor-

* Cette lettre, beaucoup plus correcte que celle qui se lit dans la plupart des autres éditions de Voltaire, est imprimée ici d'après l'édition italienne des Œuvres d'Algarotti. *Crémone*, 1783, in-8°.

La lettre française qui précède celle-ci n'en est pas une traduction ; nous avons cru devoir les conserver toutes deux dans la langue où vraisemblablement chacune a été écrite.

nelio e Racine spenta la fortuna di esso, e nulla sanno vedere al di là delle costoro produzioni. A chi un tempo fa sarebbe caduto nel pensiero, che restasse da aggiungere nulla alla musica vocale dopo lo Scarlatti, ovvero alla strumentale dopo il Corelli? Pur nondimeno il Marcello, e il Tartini ci hanno mostrato, che ci avea così nell' una come nell' altra alcun segno più là. E pare che l' uomo non s' accorga de' luoghi che rimangono ancora vacui nelle arti, se non dopo occupati. Così il Giulio Cesare mostrerà *nescio quid majus* quanto al genere delle tragedie francesi. Che se la tragedia, a distinzion della commedia, è la imitazion di un' azione che abbia in se del terribile, e del compassionevole, è facile a veder quanto questa, che non è intorno a un matrimonio, o a un amoretto, ma intorno a un fatto atrocissimo, e alla più gran rivoluzione che sia avvenuta nel più grande imperio del mondo; è facile, dico, a vedere quanto ella venga ad essere più distinta dalla commedia, che non sono le altre tragedie francesi, e salga sopra un coturno più alto di assai. Ma tutto questo è niente dinanzi al più delle persone : non fa mestieri aver veduto *mores hominum multorum et urbes*, per sapere che i più bei ragionamenti del mondo se ne vanno quasi sempre con la peggio, quando eglino hanno a combattere opinioni avvalorate dall' usanza e dall' autorità di quel sesso, il cui imperio si stende sino alle provincie scientifiche. L'amore è signor despotico delle scene francesi; e una tragedia, dove non han che far donne, tutta sentimenti di libertà, e pratiche di politica, non darà naturalmente nella cruna di gente avvezza ad udire Mitridate fare il galante sul punto di muovere il campo verso Roma, e a vedere Sertorio e Regolo damerini. Nè sarebbe da farsi maraviglia, che il Cesare del Voltaire corresse la medesima fortuna a Parigi, che Temistocle, Alcibiade, e quegli altri grandi uomini della Grecia corsero in Atene, ammirati da tutto il mondo, e sbanditi dalla loro patria.

In questa tragedia il Voltaire ha preso ad imitare la severità del teatro inglese, e singolarmente Shakespeare, in cui dicesi, e con ragione, che ci sono errori innumerabili e pensieri inimitabili, *faults innumerable, and thougths inimitable*. Del che è una riprova la medesima sua morte del Giulio Cesare. E ben ella può credere che il nostro poeta ha tolto di Shakespeare

quello che di Ennio toglieva Virgilio. Egli ha espresso in francese le due ultime scene di quella tragedia, le quali, toltone alcune mende, sono un vero specchio di eloquenza, come le due di Burro e di Narciso con Nerone, nel trarre gli animi delle medesime persone in sentenze contrarie. Ma chi sa, se per tale imitazione appunto non venga fatto a questa tragedia meno applauso. A niuno è nascosto come la Francia e l'Inghilterra sono rivali nelle cose di stato, nel commercio, nella gloria delle armi, e delle lettere,

« Littora littoribus contraria, fluctibus undæ. »

E potrebbe darsi che la poesia degl' Inglesi fosse accolta a Parigi allo stesso modo che la loro filosofia. Ma finalmente dovranno sapere i Francesi non picciolo grado ad uno che in certo modo arricchisce il loro Parnaso di una sorgente novella. Tanto più che grandissima è la discrezione con che il nostro poeta fecesi ad imitare il teatro inglese trasportando nel suo la severità di quello, e non la ferocità. Nel che egli ha di gran lungo superato Addisono, il quale nel Catone ha mostrato agl' Inglesi non tanto la regolarità del teatro francese, quanto la sconvenevolezza di que' suoi amori. E con ciò è venuto a guastare uno dei pochissimi drammi moderni, in cui lo stile è veramente tragico, e i Romani parlano Romano, e non Spagnuolo.

Ma quando non si storcessero contro a questa tragedia per altro motivo, lo farebbono almeno perch' è di tre soli atti. Aristotile, in vero, parlando nella Poetica della lunghezza dell' azion teatrale, non si spiega così chiaramente sopra il numero degli atti in che vuolsi dividerla. Ognuno però sa a mente quei versi della Poetica latina:

« Neve minor, neu sit quinto productior actu
« Fabula, quæ posci vult et spectata reponi. »

Precetto che viene da Orazio prescritto non meno per la commedia che per la tragedia. Ora se pur vi ha delle commedie di Moliere di tre atti e non più, e che ciò non ostante son tenute

buone; non so perchè non vi possa ancora essere una buona tragedia che sia di tre atti, e non di cinque.

« Quid autem
« Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum
« Virgilio Varioque? »

E forse non sarebbe del tutto fuor di ragione, che una gran parte delle moderne tragedie si riducessero a tre atti solamente; mentre si vede, che per arrivare ai cinque, i più degli autori vi appiccano episodj che allungano il componimento, e ne tolgon l'unità. E però l'istesso Racine non volle distendere la sua Ester più là di tre atti. Che se i Greci nelle loro tragedie, benchè semplicissime, ritennero constantemente la divisione in cinque atti, bisogna far considerazione che ciò non sempre torna così bene al nostro teatro; non tanto perchè nostro costume è il fare gli atti più lunghi, quanto perchè tra noi non ha luogo il coro, che appresso di loro occupava una grandissima parte del dramma.

Ma che mi distendo io in parole sopra tali cose con lei? *Pollio et ipse facit nova carmina.* A lei sta il diffinire, se il Voltaire, siccome egli ha aperto tra' suoi una nuova via, così ancora ne sia giunto al termine. E che non vien ella a Cirey a communicarci in persona le dotte sue riflessioni? Ora massimamente che siamo assicurati essere per la pace già segnata composte le cose di Europa. Niente allora qui mancherebbe al desiderio mio, e a niuno in Parigi potrebbe parer nuovo, che io mi rimanessi in una provincia.

PERSONNAGES.

JULES CÉSAR, dictateur.
MARC-ANTOINE, consul.
JUNIUS BRUTUS, préteur.

CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, DOLABELLA, CASCA, CINNA,	sénateurs.

LES ROMAINS.
LICTEURS.

La scène est à Rome, au Capitole.

LA MORT
DE CÉSAR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

César, tu vas régner : voici le jour auguste
Où le peuple romain, pour toi toujours injuste,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, son appui, son vengeur, et son roi.
Antoine, tu le sais, ne connaît point l'envie :
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie ;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être sous toi le second des humains ;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadême,
Plus grand de te servir, que de régner moi-même.
Quoi ! tu ne me réponds que par de longs soupirs !
Ta grandeur fait ma joie, et fait tes déplaisirs !
Roi de Rome et du monde, est-ce à toi de te plaindre ?
César peut-il gémir, ou César peut-il craindre ?
Qui peut à ta grande ame inspirer la terreur ?

CÉSAR.

L'amitié, cher Antoine : il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que je te quitte, et le destin m'ordonne

De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.
Je pars, et vais venger sur le Parthe inhumain
La honte de Crassus et du peuple romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore;
Et mes braves soldats n'attendent pour signal
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raison César peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a soumis Alexandre;
Peut-être les Gaulois, Pompée et les Romains
Valent bien les Persans subjugués par ses mains :
J'ose au moins le penser; et ton ami se flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet espoir m'anime et ne m'aveugle pas;
Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas;
La plus haute sagesse en est souvent trompée :
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée;
Et, dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas.
J'ai servi, commandé, vaincu quarante années;
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées;
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des états dépendait d'un moment.
Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre;
Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre.
Mais j'exige, en partant, de ta tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfants soit pour jamais lié;
Que Rome par mes mains défendue et conquise,
Que la terre à mes fils, comme à toi, soit soumise;
Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
Mon sang et mon ami le prennent après moi.
Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière;
Antoine, à mes enfants il faut servir de père.

Je ne veux point de toi demander des serments,
De la foi des humains sacrés et vains garants;
Ta promesse suffit; et je la crois plus pure
Que les autels des dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'est déjà pour Antoine une assez dure loi
Que tu cherches la guerre et le trépas sans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de sa fortune, et présage un malheur :
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
César, que me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave; et nulle adoption
N'a d'un autre César appuyé ta maison.

CÉSAR.

Il n'est plus temps, ami, de cacher l'amertume
Dont mon cœur paternel en secret se consume :
Octave n'est mon sang qu'à la faveur des lois,
Je l'ai nommé César, il est fils de mon choix :
Le destin (dois-je dire, ou propice, ou sévère?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père;
D'un fils que je chéris, mais qui, pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel est cet enfant? Quel ingrat peut-il être
Si peu digne du sang dont les dieux l'ont fait naître?

CÉSAR.

Écoute : tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus.
De nos antiques lois ce défenseur austère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi les armes à la main,

De tous mes ennemis a suivi le destin;
Qui fut mon prisonnier aux champs de Thessalie;
A qui j'ai malgré lui sauvé deux fois la vie;
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis....

ANTOINE.

Brutus! il se pourrait....

CÉSAR.

Ne m'en crois pas, tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux! la sœur de Caton, la fière Servilie!

CÉSAR.

Par un hymen secret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit presqu'à mes yeux passer en d'autres bras :
Mais le jour qui forma ce second hyménée,
De son nouvel époux trancha la destinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô ciel! était-il réservé?
Mais lis; tu sauras tout par cet écrit funeste.

ANTOINE lit.

« César, je vais mourir. La colère céleste
« Va finir à la fois ma vie et mon amour.
« Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour.
« Adieu : puisse ce fils éprouver pour son père
« L'amitié qu'en mourant te conservait sa mère!

« SERVILIE. »

Quoi! faut-il que du sort la tyrannique loi,
César, te donne un fils si peu semblable à toi?

CÉSAR.

Il a d'autres vertus: son superbe courage
Flatte en secret le mien, même alors qu'il l'outrage;
Il m'irrite, il me plaît; son cœur indépendant
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.

Sa fermeté m'impose, et je l'excuse même
De condamner en moi l'autorité suprême :
Soit qu'étant homme et père, un charme séducteur,
L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur;
Soit qu'étant né romain, la voix de ma patrie
Me parle, malgré moi, contre ma tyrannie,
Et que la liberté, que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus? si Brutus me doit l'être,
S'il est fils de César, il doit haïr un maître.
J'ai pensé comme lui dès mes plus jeunes ans;
J'ai détesté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'eusse été citoyen, si l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais César, j'aurais été Brutus.
Tout homme à son état doit plier son courage [1]:
Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel sang il est né.
Crois-moi, le diadème à son front destiné
Adoucira dans lui sa rudesse importune;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le sang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais sa fermeté farouche :
La secte dont il est n'admet rien qui la touche.
Cette secte intraitable, et qui fait vanité
D'endurcir les esprits contre l'humanité,
Qui dompte et foule aux pieds la nature irritée,
Parle seule à Brutus, et seule est écoutée.
Ces préjugés affreux qu'ils appellent devoir,
Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.

Caton même, Caton, ce malheureux stoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui, fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dur, et moins à craindre,
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CÉSAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper!
Que m'as-tu dit?

ANTOINE.

Je t'aime, et ne te puis tromper.

CÉSAR.

Le temps amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en désespère.

CÉSAR.

Quoi! sa haine....

ANTOINE.

Crois-moi.

CÉSAR.

N'importe, je suis père.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis :
Je veux me faire aimer de Rome et de mon fils;
Et, conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre et Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins :
Tu m'as prêté ton bras pour dompter les humains,
Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis son courage;
Prépare par degrés cette vertu sauvage
Au secret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encore hésite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi; mais j'ai peu d'espérance.

SCÈNE II.

CÉSAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

César, les sénateurs attendent audience;
A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CÉSAR.

Ils ont tardé long-temps... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis sur leur front de dépit et de haine!

SCÈNE III.

CÉSAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA, etc. LICTEURS.

CÉSAR assis.

Venez, dignes soutiens de la grandeur romaine,
Compagnons de César. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, et toi, mon cher Brutus.
Enfin voici le temps, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du monde,
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus [2].
Il est temps d'ajouter, par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre:
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein;
L'Euphrate attend César, et je pars dès demain.
Brutus et Cassius me suivront en Asie;
Antoine retiendra la Gaule et l'Italie;
De la mer Atlantique et des bords du Bétis,

Cimber gouvernera les rois assujettis;
Je donne à Marcellus la Grèce et la Lycie,
A Décime le Pont, à Casca la Syrie.
Ayant ainsi réglé le sort des nations,
Et laissant Rome heureuse et sans divisions,
Il ne reste au sénat qu'à juger sous quel titre
De Rome et des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur;
Marius fut consul, et Pompée empereur.
J'ai vaincu ce dernier, et c'est assez vous dire
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire,
Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, et cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé se répand sur la terre,
Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la guerre;
Qu'un roi seul peut les vaincre et leur donner la loi :
César va l'entreprendre, et César n'est pas roi;
Il n'est qu'un citoyen connu par ses services [a],
Qui peut du peuple encore essuyer les caprices....
Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir;
Songez à mes bienfaits, songez à mon pouvoir.

CIMBER.

César, il faut parler. Ces sceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient aux yeux du peuple et du sénat jaloux,
Un outrage à l'état, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité sur le peuple usurpée,
N'ont jamais prétendu disposer à leur choix
Des conquêtes de Rome, et nous parler en rois.
César, nous attendions de ta clémence auguste
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des états donnés par ta bonté....

CÉSAR.

Qu'oses-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promise, et tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité suprême;
Et je croyais toucher à ce moment heureux
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.
Fumante de son sang, captive, désolée,
Rome dans cet espoir renaissait consolée.
Avant que d'être à toi nous sommes ses enfants:
Je songe à ton pouvoir; mais songe à tes serments.

BRUTUS.

Oui, que César soit grand; mais que Rome soit libre.
Dieux! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du Tibre!
Qu'importe que son nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine, alors qu'elle est aux fers?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que César a de nouveaux esclaves?
Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis;
Il en est de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CÉSAR.

Et toi, Brutus, aussi [3]!

ANTOINE à César.

Tu connais leur audace:
Vois si ces cœurs ingrats sont dignes de leur grace.

CÉSAR.

Ainsi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, et lasser mes bontés?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampants sous Marius, esclaves de Pompée;
Vous qui ne respirez qu'autant que mon courroux,

Retenu trop long-temps, s'est arrêté sur vous :
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le silence;
Vous que ma bonté seule invite à m'outrager,
Sans craindre que César s'abaisse à se venger.
Voilà ce qui vous donne une ame assez hardie,
Pour oser me parler de Rome et de patrie;
Pour affecter ici cette illustre hauteur
Et ces grands sentiments devant votre vainqueur.
Il les fallait avoir aux plaines de Pharsale.
La fortune entre nous devient trop inégale :
Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir.

BRUTUS.

César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en désavoue, et nul, en Thessalie,
N'abaissa son courage à demander la vie.
Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir;
Et nous le détestons, s'il te faut obéir.
César, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe;
Commence ici par moi : si tu veux régner, frappe.

CÉSAR.

(Les sénateurs sortent.)

Écoute.... et vous, sortez. Brutus m'ose offenser!
Mais sais-tu de quels traits tu viens de me percer?
Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laisse là du sénat l'indiscrète furie;
Demeure, c'est toi seul qui peux me désarmer ;
Demeure, c'est toi seul que César veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendresse;
Et je ne peux rester avec Antoine et toi,
Puisqu'il n'est plus Romain, et qu'il demande un roi.

SCÈNE IV.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Eh bien! t'ai-je trompé? Crois-tu que la nature
Puisse amollir une ame et si fière et si dure?
Laisse, laisse à jamais dans son obscurité
Ce secret malheureux qui pèse à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chute,
Mais qu'il ignore au moins quel sang il persécute:
Il ne mérite pas de te devoir le jour :
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CÉSAR.

Je ne le puis: je l'aime.

ANTOINE.

Ah! cesse donc d'aimer l'éclat du diadème [b];
Descends donc de ce rang où je te vois monté :
La bonté convient mal à ton autorité;
De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.
Quoi! Rome est sous tes lois, et Cassius t'outrage!
Quoi! Cimber, quoi! Cinna, ces obscurs sénateurs,
Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs!
Ils bravent ta puissance, et ces vaincus respirent!

CÉSAR.

Ils sont nés mes égaux, mes armes les vainquirent;
Et, trop au-dessus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir sous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur sang eût été moins avare;
Sylla les eût punis.

CÉSAR.

Sylla fut un barbare;
Il n'a su qu'opprimer : le meurtre et la fureur
Fesaient sa politique ainsi que sa grandeur :
Il a gouverné Rome au milieu des supplices;
Il en était l'effroi, j'en serai les délices.
Je sais quel est le peuple : on le change en un jour;
Il prodigue aisément sa haine et son amour.
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte un air de liberté,
Ont ramené vers moi sa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flatter encor ce tigre à l'instant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'asservir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me fesant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint : c'est ainsi que l'on règne.

CÉSAR.

Va, ce n'est qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abusera de ta facilité.

CÉSAR.

Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté :
Vois ce temple que Rome élève à la Clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la Vengeance;
Crains des cœurs ulcérés, nourris de désespoir,
Idolâtres de Rome, et cruels par devoir.
Cassius alarmé prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit sur ton front mettre le diadème :
Déjà même à tes yeux on ose en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'assurer;

A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CÉSAR.

Je les aurais punis, si je les pouvais craindre.
Ne me conseille point de me faire haïr.
Je sais combattre, vaincre, et ne sais point punir.
Allons; et, n'écoutant ni soupçon ni vengeance
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

Ce superbe refus, cette animosité
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de César, et surtout sa puissance,
Méritaient plus d'égards et plus de complaisance:
A lui parler du moins vous pourriez consentir.
Vous ne connaissez pas qui vous osez haïr;
Et vous en frémiriez, si vous pouviez apprendre....

BRUTUS.

Ah! je frémis déjà; mais c'est de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Pensez-vous, ou tromper, ou corrompre Brutus?
Allez ramper sans moi sous la main qui vous brave;
Je sais tous vos desseins, vous brûlez d'être esclave;
Vous voulez un monarque, et vous êtes Romain!

ANTOINE.

Je suis ami, Brutus, et porte un cœur humain:
Je ne recherche point une vertu plus rare.
Tu veux être un héros, va, tu n'es qu'un barbare;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embrassa la vertu pour la faire haïr.

SCÈNE II.

BRUTUS.

Quelle bassesse, ô ciel! et quelle ignominie!
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie!
Voilà vos successeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des lois, toi, mon sang, toi, Brutus!
Quels restes, justes dieux, de la grandeur romaine!
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
César nous a ravi jusques à nos vertus;
Et je cherche ici Rome, et ne la trouve plus.
Vous que j'ai vus périr, vous, immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'aperçois les images,
Famille de Pompée, et toi, divin Caton,
Toi, dernier des héros du sang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles;
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statue?
Quel billet, sous mon nom, se présente à ma vue?
Lisons: « Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers! »
Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
« Non, tu n'es pas Brutus! » Ah! reproche cruel [4]!
César! tremble, tyran! voilà ton coup mortel.
« Non, tu n'es pas Brutus! » Je le suis, je veux l'être.
Je périrai, Romains, ou vous serez sans maître.
Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux:
On demande un vengeur, on a sur moi les yeux;

On excite cette ame et cette main trop lente;
On demande du sang.... Rome sera contente.

SCÈNE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DÉCIME, SUITE.

CASSIUS.

Je t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber sous les débris des lois.
De César désormais je n'attends plus de grace;
Il sait mes sentiments, il connaît notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ses desseins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en est fait, mes amis, il n'est plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de lois; Rome est anéantie:
De l'univers et d'elle il triomphe aujourd'hui;
Nos imprudents aïeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,
César jouit de tout, et dévore le fruit
Que six siècles de gloire à peine avaient produit.
Ah! Brutus, es-tu né pour servir sous un maître?
La liberté n'est plus.

BRUTUS.

Elle est prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu? mais quel bruit vient frapper mes esprits?

BRUTUS.

Laisse là ce vil peuple et ses indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu?.... Mais quoi.... le bruit redouble.

SCÈNE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME.

CASSIUS.

Ah! Cimber, est-ce toi? parle, quel est ce trouble?

DÉCIME.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat?
Qu'a-t-on fait, qu'as-tu vu?

CIMBER.

La honte de l'état [5].
César était au temple, et cette fière idole
Semblait être le dieu qui tonne au Capitole.
C'est là qu'il annonçait son superbe dessein
D'aller joindre la Perse à l'empire romain.
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre :
Mais parmi tant d'éclat, son orgueil imprudent
Voulait un autre titre, et n'était pas content.
Enfin, parmi ces cris et ces chants d'allégresse,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse :
Il entre : ô honte! ô crime indigne d'un Romain!
Il entre, la couronne et le sceptre à la main.
On se tait, on frémit : lui, sans que rien l'étonne,
Sur le front de César attache la couronne,
Et soudain devant lui se mettant à genoux :
« César, règne, dit-il, sur la terre et sur nous. »
Des Romains, à ces mots, les visages pâlissent;
De leurs cris douloureux les voûtes retentissent;
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte et pleurer de douleur.
César, qui cependant lisait sur leur visage

De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des sentiments long-temps étudiés,
Jette et sceptre et couronne, et les foule à ses pieds.
Alors tout se croit libre, alors tout est en proie
Au fol enivrement d'une indiscrète joie.
Antoine est alarmé; César feint et rougit:
Plus il cèle son trouble, et plus on l'applaudit;
La modération sert de voile à son crime:
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais, malgré ses efforts, il frémissait tout bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas [6].
Enfin, ne pouvant plus retenir sa colère,
Il sort du Capitole avec un front sévère;
Il veut que dans une heure on s'assemble au sénat.
Dans une heure, Brutus, César change l'état.
De ce sénat sacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à César l'a vendue:
Plus lâche que ce peuple à qui, dans son malheur,
Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur.
César, déjà trop roi, veut encor la couronne:
Le peuple la refuse, et le sénat la donne.
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie
Tant qu'un peu d'espérance a flatté ma patrie:
Voici son dernier jour, et du moins Cassius
Ne doit plus respirer, lorsque l'état n'est plus.
Pleure qui voudra Rome, et lui reste fidèle;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.

(en regardant leurs statues.)

Je vais où sont nos dieux.... Pompée et Scipion,
Il est temps de vous suivre et d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons personne, et servons tous d'exemple :
C'est nous, braves amis, que l'univers contemple;
C'est à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conserve à notre nom.
Si Caton m'avait cru, plus juste en sa furie,
Sur César expirant il eût perdu la vie:
Mais il tourna sur soi ses innocentes mains.
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Fesant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome;
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel désespoir?

BRUTUS, montrant le billet.

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'est trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.
Dans une heure un tyran détruit le nom romain.

BRUTUS.

Dans une heure à César il faut percer le sein.

CASSIUS.

Ah! je te reconnais à cette noble audace.

DÉCIME.

Ennemi des tyrans, et digne de ta race,
Voilà les sentiments que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, et je t'en dois l'honneur;
C'est là ce qu'attendaient ma haine et ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère.

C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands :
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre ;
Vengeons ce Capitole, au défaut du tonnerre.
Toi, Cimber ; toi, Cinna ; vous, Romains indomptés,
Avez-vous une autre ame et d'autres volontés ?

CIMBER.

Nous pensons comme toi, nous méprisons la vie :
Nous détestons César, nous aimons la patrie ;
Nous la vengerons tous : Brutus et Cassius
De quiconque est Romain raniment les vertus.

DÉCIME.

Nés juges de l'état, nés les vengeurs du crime,
C'est souffrir trop long-temps la main qui nous opprime ;
Et quand sur un tyran nous suspendons nos coups,
Chaque instant qu'il respire est un crime pour nous.

CIMBER.

Admettons-nous quelque autre à ces honneurs suprêmes ?

BRUTUS.

Pour venger la patrie, il suffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Émile, Bibulus,
Ou tremblent sous César, ou bien lui sont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'insolence [7],
Ne sert la liberté que par son éloquence :
Hardi dans le sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, et non pour la venger,
Laissons à l'orateur qui charme sa patrie,
Le soin de nous louer, quand nous l'aurons servie.
Non, ce n'est qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur et ce pressant danger.
Dans une heure au sénat le tyran doit se rendre :
Là, je le punirai ; là, je le veux surprendre ;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans son sein,

Venge Caton, Pompée, et le peuple romain.
C'est hasarder beaucoup. Ses ardents satellites
Partout du Capitole occupent les limites;
Ce peuple mou, volage, et facile à fléchir,
Ne sait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable;
Mais qu'une telle mort est noble et désirable!
Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands!
De voir couler son sang dans le sang des tyrans!
Qu'avec plaisir alors on voit sa dernière heure!
Mourons, braves amis, pourvu que César meure,
Et que la liberté, qu'oppriment ses forfaits,
Renaisse de sa cendre, et revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au Capitole:
C'est là qu'il nous opprime, et qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il semble encor douter;
Mais si l'idole tombe, il va la détester.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez sur cette épée,
Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes sacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins;
Jurez par tous les dieux, vengeurs de la patrie,
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS.

Fesons plus, mes amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner:
Fussent nos propres fils, nos frères ou nos pères;
S'ils sont tyrans, Brutus, ils sont nos adversaires.
Un vrai républicain n'a pour père et pour fils
Que la vertu, les dieux, les lois, et son pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le salut de l'état nous a rendus parents.
Scellons notre union du sang de nos tyrans.

(Il s'avance vers la statue de Pompée.)

Nous le jurons par vous, héros, dont les images
A ce pressant devoir excitent nos courages;
Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,
De faire tout pour Rome, et jamais rien pour nous;
D'être unis pour l'état, qui dans nous se rassemble,
De vivre, de combattre, et de mourir ensemble.
Allons, préparons-nous : c'est trop nous arrêter.

SCÈNE V.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Demeure, c'est ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu, malheureux?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CÉSAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, et prends ma vie.

CÉSAR.

Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude.
Je te retrouve encore avec ceux des Romains

Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins;
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, César; et leurs avis,
Si les dieux t'inspiraient, seraient encor suivis.

CÉSAR.

Je souffre ton audace, et consens à t'entendre:
De mon rang avec toi je me plais à descendre.
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé;
Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appât pour tromper l'univers.

CÉSAR.

Ah! c'est ce qu'il fallait reprocher à Pompée.
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laissé respirer la liberté romaine?
Sous un joug despotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CÉSAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine!
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus!

BRUTUS.

Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir?

CÉSAR, lui présentant la lettre de Servilie.

La nature et mon cœur.
Lis, ingrat, lis; connais le sang que tu m'opposes;
Vois qui tu peux haïr, et poursuis si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je? qu'ai-je lu? me trompez-vous, mes yeux?

CÉSAR.

Eh bien! Brutus, mon fils!

BRUTUS.

Lui, mon père! grands dieux!

CÉSAR.

Oui, je le suis, ingrat. Quel silence farouche!
Que dis-je? quels sanglots échappent de ta bouche?
Mon fils.... Quoi! je te tiens muet entre mes bras!
La nature t'étonne, et ne t'attendrit pas!

BRUTUS.

O sort épouvantable, et qui me désespère!
O serments! ô patrie! ô Rome toujours chère!
César!... Ah, malheureux! j'ai trop long-temps vécu.

CÉSAR.

Parle. Quoi! d'un remords ton cœur est combattu!
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence!
Tu crains d'être mon fils; ce nom sacré t'offense:
Tu crains de me chérir, de partager mon rang;
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang!
Ah! ce sceptre du monde, et ce pouvoir suprême,
Ce César, que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave et toi,
Le prix de cent combats, et le titre de roi.

BRUTUS.

Ah, dieux!

CÉSAR.

Tu veux parler, et te retiens à peine!
Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine?
Quel est donc le secret qui semble t'accabler?

BRUTUS.

César....

CÉSAR.

Eh bien! mon fils?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CÉSAR.

Tu n'oses me nommer du tendre nom de père?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CÉSAR.

Parle : en te l'accordant je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.

CÉSAR.

Ah! barbare ennemi, tigre que je caresse!
Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse!
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien :
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain;
J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain :
Je ne te connais plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence.
Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner;
Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.

J'imiterai Sylla, mais dans ses violences;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis :
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose :
Je deviendrai barbare, et toi seul en es cause.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ses cruels desseins,
Et sauvons, s'il se peut, César et les Romains.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA,
LES CONJURÉS.

CASSIUS.

Enfin donc l'heure approche où Rome va renaître.
La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître :
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, et le tyran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, et Pompée, et l'Asie,
Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la patrie :
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers :
« Mortels, respectez Rome ; elle n'est plus aux fers. »

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te suivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre ;
A servir le sénat, dans l'un ou l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DÉCIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore?
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhore ;
Lui qui prit nos serments, qui nous rassembla tous ;
Lui qui doit sur César porter les premiers coups?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître :
Serait-il arrêté? César peut-il connaître?...
Mais le voici. Grands dieux ! qu'il paraît abattu !

SCÈNE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DÉCIME, LES CONJURÉS.

CASSIUS.

Brutus, quelle infortune accable ta vertu?
Le tyran sait-il tout? Rome est-elle trahie?

BRUTUS.

Non, César ne sait point qu'on va trancher sa vie;
Il se confie à vous.

DÉCIME.

Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.

Un malheur, un secret qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran c'est la mort qui s'apprête:
Nous pouvons tous périr; mais trembler, nous!

BRUTUS.

Arrête :
Je vais t'épouvanter par ce secret affreux.
Je dois sa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels; et j'avais choisi l'heure,
Le lieu, le bras, l'instant, où Rome veut qu'il meure :
L'honneur du premier coup à mes mains est remis;
Tout est prêt. Apprenez que Brutus est son fils.

CIMBER.

Toi, son fils!

CASSIUS.

De César!

DÉCIME.

O Rome!

BRUTUS.

Servilie,

Par un hymen secret à César fut unie :
Je suis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran!

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né :
Ton cœur est trop romain.

BRUTUS.

Ma honte est véritable.
Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable,
Soyez par mes serments les maîtres de mon sort.
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,
Assez stoïque, assez au-dessus du vulgaire,
Pour oser décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baissez les yeux!
Toi, Cassius, aussi, tu te tais avec eux!
Aucun ne me soutient au bord de cet abîme!
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Cassius! et prompt à t'étonner....

CASSIUS.

Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais : Va, sers, sois tyran sous ton père;
Écrase cet état que tu dois soutenir;
Rome aura désormais deux traîtres à punir :
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Épura tout le sang que César t'a donné.
Écoute : tu connais avec quelle furie

Jadis Catilina menaça sa patrie?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel;
Si, lorsque le sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monstre et nous forcé de décider,
Parle, qu'aurais-tu fait?

BRUTUS.

Peux-tu le demander?
Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme et la patrie?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.
C'est l'arrêt du sénat, Rome est en sûreté.
Mais, dis, sens-tu ce trouble, et ce secret murmure
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature?
Un seul mot de César a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir, et ta foi?
En disant ce secret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en est-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? en es-tu moins Romain?
Nous dois-tu moins ta vie, et ton cœur, et ta main?
Toi, son fils! Rome enfin n'est-elle plus ta mère?
Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frère?
Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
Élève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Cassius, que veux-tu davantage?
Ces titres sont sacrés; tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, esclave de l'amour,
Ait séduit Servilie, et t'ait donné le jour?

Laisse là les erreurs et l'hymen de ta mère;
Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton père;
Tu lui dois ta vertu, ton ame est toute à lui:
Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui;
Qu'à nos serments communs ta fermeté réponde;
Eh! tu n'as de parents que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que pensez-vous?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre sentiment si nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfants plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter?
C'est ton cœur, c'est Brutus qu'il te faut consulter.

BRUTUS.

Eh bien! à vos regards mon ame est dévoilée;
Lisez-y les horreurs dont elle est accablée.
Je ne vous cèle rien, ce cœur s'est ébranlé;
De mes stoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux serment que vous m'avez vu faire,
Prêt à servir l'état, mais à tuer mon père;
Pleurant d'être son fils, honteux de ses bienfaits;
Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits;
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand homme;
Entraîné par César, et retenu par Rome;
D'horreur et de pitié mes esprits déchirés,
Ont souhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, sachez que je l'estime:
Son grand cœur me séduit au sein même du crime;
Et, si sur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il est le seul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous alarmez point; ce nom que je déteste,
Ce nom seul de tyran l'emporte sur le reste.

Le sénat, Rome et vous, vous avez tous ma foi:
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle;
J'en frissonne à vos yeux; mais je vous suis fidèle.
César me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, sauver l'état et lui!
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon pays pour mon père:
Que l'on approuve, ou non, ma fermeté sévère,
Qu'à l'univers surpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration;
Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considère point le reproche ou la gloire:
Toujours indépendant, et toujours citoyen,
Mon devoir me suffit; tout le reste n'est rien.
Allez; ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'état ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même, et nos dieux.

SCÈNE III.

BRUTUS.

Voici donc le moment où César va m'entendre;
Voici ce Capitole où la mort va l'attendre.
Épargnez-moi, grands dieux, l'horreur de le haïr!
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir!
Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chère,

Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon père!
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O mânes de Caton, soutenez ma vertu!

SCÈNE IV.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Eh bien! que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu fils de César?

BRUTUS.

Oui, si tu l'es de Rome.

CÉSAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'insulter?
Quoi! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
Que du monde soumis les hommages t'attendent,
L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur!
De quel œil vois-tu donc le sceptre?

BRUTUS.

Avec horreur.

CÉSAR.

Je plains tes préjugés, je les excuse même.
Mais peux-tu me haïr?

BRUTUS.

Non, César, et je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux dieux de voir qu'un si grand homme
Fût à la fois la gloire et le fléau de Rome.
Je déteste César avec le nom de roi;
Mais César citoyen serait un dieu pour moi;

Je lui sacrifirais ma fortune et ma vie.

CÉSAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,
Jouir d'un droit plus saint que celui de la guerre,
Être encor plus que roi, plus même que César?

CÉSAR.

Eh bien?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char:
Romps nos fers, sois Romain, renonce au diadème.

CÉSAR.

Ah! que proposes-tu?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Long-temps dans notre sang Sylla s'était noyé;
Il rendit Rome libre, et tout fut oublié.
Cet assassin illustre entouré de victimes,
En descendant du trône effaça tous ses crimes.
Tu n'eus point ses fureurs, ose avoir ses vertus.
Ton cœur sut pardonner; César, fais encor plus.
Que servent désormais les grâces que tu donnes?
C'est à Rome, à l'état qu'il faut que tu pardonnes:
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te sont soumis;
Alors tu sais régner; alors je suis ton fils.
Quoi! je te parle en vain?

CÉSAR.

Rome demande un maître;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.

Tu vois nos citoyens, plus puissants que des rois :
Nos mœurs changent, Brutus; il faut changer nos lois.
La liberté n'est plus que le droit de se nuire :
Rome, qui détruit tout, semble enfin se détruire;
Ce colosse effrayant, dont le monde est foulé,
En pressant l'univers, est lui-même ébranlé;
Il penche vers sa chute, et contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête [8].
Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les lois, Rome, l'état, sont des noms superflus.
Dans nos temps corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au temps des Dèces, des Émiles.
Caton t'a trop séduit, mon cher fils; je prévoi
Que ta triste vertu perdra l'état et toi.
Fais céder si tu peux, ta raison détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime, et qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus; rends-moi ton cœur;
Prends d'autres sentiments, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien; tu détournes les yeux.

BRUTUS.

Je ne te connais plus. Tonnez sur moi, grands dieux!
César....

CÉSAR.

Quoi! tu t'émeus? ton ame est amollie?
Ah! mon fils....

BRUTUS

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?
Sais-tu que le sénat n'a point de vrai Romain
Qui n'aspire en secret à te percer le sein?
Que le salut de Rome et que le tien te touche!
Ton génie alarmé te parle par ma bouche;

Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.

(Il se jette à ses genoux.)

César, au nom des dieux, dans ton cœur oubliés;
Au nom de tes vertus, de Rome, et de toi-même,
Dirai-je au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,
Qui te préfère au monde, et Rome seule à toi,
Ne me rebute pas!

CÉSAR.

Malheureux, laisse-moi,
Que me veux-tu?

BRUTUS.

Crois-moi, ne sois point insensible.

CÉSAR.

L'univers peut changer; mon ame est inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponse?

CÉSAR.

Oui! tout est résolu.
Rome doit obéir, quand César a voulu.

BRUTUS d'un air consterné.

Adieu, César.

CÉSAR.

Eh quoi! d'où viennent tes alarmes?
Demeure encor, mon fils. Quoi! tu verses des larmes!
Quoi! Brutus peut pleurer! Est-ce d'avoir un roi?
Pleures-tu les Romains?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CÉSAR

O Rome! ô rigueur héroïque!
Que ne puis-je à ce point aimer ma république!

SCÈNE V.

CÉSAR, DOLABELLA, ROMAINS.

DOLABELLA.

Le sénat par ton ordre au temple est arrivé :
On n'attend plus que toi, le trône est élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie et leurs suffrages
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.
J'amène devant toi la foule des Romains;
Le sénat va fixer leurs esprits incertains;
Mais si César croyait un citoyen qui l'aime [9],
Nos présages affreux, nos devins, nos dieux même,
César différerait ce grand événement.

CÉSAR

Quoi! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment!
Qui pourrait m'arrêter, moi?

DOLABELLA

Toute la nature
Conspire à t'avertir par un sinistre augure.
Le ciel qui fait les rois redoute ton trépas.

CÉSAR.

Va, César n'est qu'un homme; et je ne pense pas
Que le ciel de mon sort à ce point s'inquiète;
Qu'il anime pour moi la nature muette;
Et que les éléments paraissent confondus,
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.
Les dieux du haut du ciel ont compté nos années;
Suivons sans reculer nos hautes destinées.
César n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis.
Qui sous un joug nouveau sont à peine asservis :

Qui sait s'ils n'auraient point conspiré leur vengeance?

CÉSAR.

Ils n'oseraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CÉSAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient méprisable et me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le salut de Rome il faut que César vive :
Dans le sénat au moins permets que je te suive.

CÉSAR.

Non; pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, ami, le moment arrêté:
Qui change ses desseins découvre sa faiblesse.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse:
Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

CÉSAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort [10].
Allons.

SCÈNE VI.

DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

Chers citoyens, quel héros, quel courage
De la terre et de vous méritait mieux l'hommage?
Joignez vos vœux aux miens, peuples qui l'admirez;
Confirmez les honneurs qui lui sont préparés;
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre....
Quelles clameurs, ô ciel! quels cris se font entendre!

LES CONJURÉS, derrière le théâtre.

Meurs, expire, tyran. Courage Cassius.

DOLABELLA.

Ah! courons le sauver.

SCÈNE VII.

CASSIUS, un poignard à la main; DOLABELLA, ROMAINS.

CASSIUS.

C'en est fait, il n'est plus.

DOLABELLA.

Peuples, secondez-moi; frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi; vous n'avez plus de maître.
Nation de héros, vainqueurs de l'univers,
Vive la liberté! ma main brise vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahissez, Romains, le sang de ce grand homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami pour le salut de Rome [11]:
Il vous asservit tous, son sang est répandu.
Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,
D'un esprit si rampant, d'un si faible courage,
Qu'il puisse regretter César et l'esclavage?
Quel est ce vil Romain qui veut avoir un roi?
S'il en est un, qu'il parle, et qu'il se plaigne à moi.
Mais vous m'applaudissez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

César fut un tyran, périsse sa mémoire!

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfants,
Conservez à jamais ces nobles sentiments.
Je sais que devant vous Antoine va paraître;

Amis, souvenez-vous que César fut son maître,
Qu'il a servi sous lui, dès ses plus jeunes ans,
Dans l'école du crime et dans l'art des tyrans.
Il vient justifier son maître et son empire;
Il vous méprise assez pour penser vous séduire.
Sans doute il peut ici faire entendre sa voix :
Telle est la loi de Rome, et j'obéis aux lois.
Le peuple est désormais leur organe suprême,
Le juge de César, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus;
César vous les ravit, je vous les ai rendus;
Je les veux affermir. Je rentre au Capitole,
Brutus est au sénat, il m'attend, et j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs désolés,
Rappeler la justice, et nos dieux exilés,
Étouffer des méchans les fureurs intestines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux,
Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux;
Redoutez tout d'Antoine, et surtout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous ose accuser, que lui-même il périsse.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces serments sacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'état nos cœurs sont assurés.

SCÈNE VIII.

ANTOINE, ROMAINS, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

Mais Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t-il nous dire?

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs; il se trouble, il soupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop César.

ANTOINE, montant à la tribune aux harangues.

Oui, je l'aimais, Romains;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins.
Hélas! vous avez tous pensé comme moi-même;
Et lorsque, de son front ôtant le diadême,
Ce héros à vos lois s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui?
Hélas! je ne viens point célébrer sa mémoire;
La voix du monde entier parle assez de sa gloire;
Mais de mon désespoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les fallait verser quand Rome avait un maître.
César fut un héros, mais César fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puisqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIÈME.

Oui, nous approuvons tous Cassius et Brutus.

ANTOINE.

Contre ces meurtriers je n'ai rien à vous dire;
C'est à servir l'état que leur grand cœur aspire.
De votre dictateur ils ont percé le flanc;
Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
Pour forcer des Romains à ce coup détestable,
Sans doute il fallait bien que César fût coupable;
Je le crois. Mais enfin César a-t-il jamais

De son pouvoir sur vous appesanti le faix?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.
Tout l'or des nations qui tombaient sous ses coups,
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.
De son char de triomphe il voyait vos alarmes;
César en descendait pour essuyer vos larmes.
Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix,
Puissants par son courage, heureux par ses bienfaits.
Il payait le service, il pardonnait l'outrage.
Vous le savez, grands dieux! vous, dont il fut l'image;
Vous, dieux, qui lui laissiez le monde à gouverner,
Vous savez si son cœur aimait à pardonner!

ROMAINS.

Il est vrai que César fit aimer sa clémence.

ANTOINE.

Hélas! si sa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivrait; et sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits;
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus... où suis-je? ô ciel! ô crime! ô barbarie!
Chers amis, je succombe; et mes sens interdits....
Brutus son assassin!... ce monstre était son fils.

ROMAINS.

Ah dieux!

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui, Brutus est son fils; mais vous qui m'écoutez
Vous étiez ses enfants dans son cœur adoptés.
Hélas! si vous saviez sa volonté dernière?

ROMAINS.

Quelle est-elle? parlez.

ANTOINE.

Rome est son héritière.
Ses trésors sont vos biens; vous en allez jouir :
Au-delà du tombeau César veut vous servir.
C'est vous seuls qu'il aimait : c'est pour vous qu'en Asie
Il allait prodiguer sa fortune et sa vie.
« O Romains! disait-il, peuple-roi que je sers,
« Commandez à César, César à l'univers. »
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage?

ROMAINS.

Ah! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

César fut en effet le père de l'état.

ANTOINE.

Votre père n'est plus : un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature et la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce père, cet ami, qui vous était si cher?
On l'apporte à vos yeux.

(Le fond du théâtre s'ouvre; des licteurs apportent le corps de César, couvert d'une robe sanglante; Antoine descend de la tribune, et se jette à genoux auprès du corps.)

ROMAINS.

O spectacle funeste!

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste;
Voilà ce dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoraient à genoux;
Qui, toujours votre appui, dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant fesait trembler la terre;
Qui devait enchaîner Babylone à son char:

Amis, en cet état connaissez-vous César?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ses blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frappé; là, sur le grand César
Cassius et Décime enfonçaient leur poignard.
Là, Brutus éperdu, Brutus, l'ame égarée,
A souillé dans ses flancs sa main dénaturée.
César, le regardant d'un œil tranquille et doux,
Lui pardonnait encore en tombant sous ses coups.
Il l'appelait son fils; et ce nom cher et tendre
Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre:
« O mon fils! » disait-il.

UN ROMAIN.

O monstre que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux!

AUTRES ROMAINS, en regardant le corps dont ils sont proches.

Dieux! son sang coule encore!

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains et de votre vaillance.
Entendez-vous sa voix? Réveillez-vous, Romains;
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins:
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embrasons les palais de ces fiers conjurés;
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
Venez, dignes amis, venez, vengeurs des crimes,
Au Dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons; oui, nous suivrons vos pas.
Nous jurons par son sang de venger son trépas.
Courons.

ANTOINE, à Dolabella.

Ne laissons pas leur fureur inutile;
Précipitons ce peuple inconstant et facile;
Entraînons-le à la guerre; et, sans rien ménager,
Succédons à César, en courant le venger.

FIN DE LA MORT DE CÉSAR.

VARIANTES
DE LA MORT DE CÉSAR.

[a] Dans toutes les anciennes éditions on lisait :

Il n'est qu'un citoyen *fameux* par ses services.

Connu est plus simple, et convient mieux à César parlant de lui-même.

[b] Dans les éditions précédentes il y avait :

Ah ! cesse donc d'aimer l'orgueil du diadème.

FIN DES VARIANTES DE LA MORT DE CÉSAR.

NOTES

DE LA MORT DE CÉSAR.

[1] Dans *Alzire*, Montèze dit à sa fille :

> Tu dois à ton état plier ton caractère.

[2] Voyez les notes sur *Zaïre*.

[3] C'est le mot de César, lorsqu'il aperçut Brutus à la tête des conjurés. M. de Voltaire l'a placé dans cette scène, et y a substitué dans le récit de la mort de César ce tableau touchant :

> César, le regardant d'un œil tranquille et doux,
> Lui pardonnait encore en tombant sous ses coups.
> « O mon fils, » disait-il, etc.

[4] Brutus trouva en effet des billets dans lesquels on lui reprochait de n'être pas digne de son nom; et ces reproches achevèrent de le déterminer à la conjuration.

[5] Nous invitons les partisans du beau naturel de Shakespeare à comparer ce récit avec celui de la tragédie anglaise; et nous prenons la liberté de leur demander si les plates bouffonneries de Casca leur paraissent bien propres à augmenter l'illusion de la scène et l'effet théâtral.

[6] Cornélie, dans *la Mort de Pompée*, dit, en parlant de la douleur que César montrait du malheur de son ennemi :

> Une maligne joie en son cœur s'élevait,
> Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.

[7] C'est ainsi que Brutus devait penser de Cicéron. Ce portrait d'ailleurs est conforme à l'histoire; il y avait loin de Catilina à César; il fallait alors un autre courage et d'autres vertus. Ce vers :

> Hardi dans le sénat, faible dans le danger,

est très-vrai : non que Cicéron manquât de courage personnel,

mais son courage d'esprit l'abandonnait lorsqu'il n'était ni dans le sénat, ni dans la tribune aux harangues. Sa force était dans son éloquence, et il se livrait à toute sa faiblesse dans les conjonctures où l'éloquence devenait inutile.

[8] Corneille, dans *la Mort de Pompée,* emploie une image semblable : il dit que Pompée a espéré que l'Égypte,

Ayant sauvé le ciel, pourra sauver la terre,
Et, dans son désespoir à la fin se mêlant,
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.

[9] Il y avait dans les premières éditions, *un vieux soldat qui t'aime;* mais Dolabella, gendre de Cicéron, n'était point un vieux soldat : c'était un jeune sénateur très-aimable, très-intrigant et très-ambitieux. Comme Clodius, il s'était fait adopter par un plébéien, afin de pouvoir être tribun. Lorsque César fut tué, Dolabella avait été nommé consul avant l'âge prescrit par les lois ; mais Antoine, qui était jaloux de sa faveur, déclara son élection nulle en qualité d'augure. Ils se réconcilièrent après la mort de César, et Dolabella se tua en Asie quelque temps après, pour ne pas tomber entre les mains de Cassius; il avait alors environ vingt-sept ans.

[10] C'est un mot de César. Une autre fois on disputait devant lui sur l'espèce de mort la moins fâcheuse : *La plus courte et la moins prévue,* répondit-il.

[11] Il y a dans cette scène, dans celle de la conspiration, dans le discours d'Antoine, quelques morceaux imités de Shakespear. *Voyez*, dans le tome 8[e] de cette édition, les trois premiers actes du *Jules-César* anglais, traduits par M. de Voltaire.

FIN DES NOTES DE LA MORT DE CÉSAR.

ALZIRE,

OU

LES AMÉRICAINS,

TRAGÉDIE.

1736.

ÉPITRE

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET.

MADAME,

Quel faible hommage pour vous qu'un de ces ouvrages de poésie qui n'ont qu'un temps, qui doivent leur mérite à la faveur passagère du public et à l'illusion du théâtre, pour tomber ensuite dans la foule et dans l'obscurité!

Qu'est-ce en effet qu'un roman mis en action et en vers, devant celle qui lit les ouvrages de géométrie avec la même facilité que les autres lisent les romans; devant celle qui n'a trouvé dans Locke, ce sage précepteur du genre humain, que ses propres sentiments et l'histoire de ses pensées; enfin aux yeux d'une personne qui, née pour les agréments, leur préfère la vérité?

Mais, madame, le plus grand génie, et sûrement le plus désirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux-arts. Ils sont tous la nourriture et le plaisir de l'ame : y en a-t-il dont on doive se priver? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher, et que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir, qui sait se fortifier avec Locke, s'éclairer avec Clarke et Newton, s'élever dans la lecture de Cicéron et de Bossuet, s'embellir par les charmes de Virgile et du Tasse!

Tel est votre génie, madame : il faut que je ne craigne

point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre sexe et de votre rang à croire qu'on s'ennoblit encore en perfectionnant sa raison, et que l'esprit donne des graces.

Il a été un temps en France, et même dans toute l'Europe, où les hommes pensaient déroger, et les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croyaient nés que pour la guerre ou pour l'oisiveté; et les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que Molière et Despréaux ont jeté sur les femmes savantes, a semblé, dans un siècle poli, justifier les préjugés de la barbarie. Mais Molière, ce législateur dans la morale et dans les bienséances du monde, n'a pas assurément prétendu, en attaquant les femmes savantes, se moquer de la science et de l'esprit; il n'en a joué que l'abus et l'affectation : ainsi que, dans son *Tartufe,* il a diffamé l'hypocrisie, et non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une satire contre les femmes, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant Despréaux avait consulté les femmes de la cour les plus spirituelles, il eût ajouté à l'art et au mérite de ses ouvrages, si bien travaillés, des graces et des fleurs qui leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain, dans sa satire des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une dame qui avait appris l'astronomie; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que, si Boileau vivait encore, lui qui osait se moquer d'une femme de condition, parce qu'elle voyait en secret Roberval et Sauveur, il serait obligé de respecter et d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des Maupertuis, des Réaumur, des Mairan, des Du Fay et des Clairault; de tous ces véritables savants, qui n'ont pour objet qu'une science utile, et qui, en la rendant agréable, la ren-

dent insensiblement nécessaire à notre nation. Nous sommes au temps, j'ose le dire, où il faut qu'un poète soit philosophe, et où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier siècle, les Français apprirent à arranger des mots. Le siècle des choses est arrivé. Telle qui lisait autrefois Montaigne, l'*Astrée* et les *Contes de la reine de Navarre*, était une savante. Les Deshoulières et les Dacier, illustres dans différents genres, sont venues depuis. Mais votre sexe a encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le livre charmant des *Mondes*, et les *Dialogues sur la lumière* [1] qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes*.

Il est vrai qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de son état pour cultiver les sciences, serait condamnable, même dans ses succès; mais, Madame, le même esprit qui mène à la connaissance de la vérité, est celui qui porte à remplir ses devoirs. La reine d'Angleterre, l'épouse de George II, qui a servi de médiatrice entre les deux plus grands métaphysiciens de l'Europe, Clarke et Leibnitz, et qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les soins de reine, de femme et de mère. Christine, qui abandonna le trône pour les beaux-arts, fut au rang des grands rois, tant qu'elle régna. La petite-fille du grand Condé, dans laquelle on voit revivre l'esprit de son aïeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie?

Vous, Madame, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les princes, vous faites aux lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles font votre occupation dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus, vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de soin que vous l'avez acquis. Continuez, Madame, à chérir, à oser cultiver les sciences, quoique cette lumière, long-temps renfermée dans

[1] *Il Newtonianismo per le Dame*, d'Algarotti.

vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits, doivent-ils renoncer à cette vertu quand elle est devenue publique?

Eh! pourquoi rougir de son mérite? L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel empire. On souhaite aux arts la protection des souverains : celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus?

Permettez-moi de dire encore qu'une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir; et c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous consumons notre vie dans la culture des arts. Nous en fesons les instruments de notre fortune; c'est une espèce de profanation. Je suis fâché qu'Horace dise de lui :

> L'indigence est le dieu qui m'inspira des vers [1].

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la satire (si j'ose m'exprimer ainsi), déshonorent parmi les hommes une profession qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi, Madame, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai souvent répétées, de Cicéron, ce consul romain qui fut le père de la patrie, de la liberté et de l'éloquence [2]. « Les lettres forment la jeunesse, et font les

[1] . . . . Paupertas impulit audax
Ut versus facerem.
Horat., *Epist.*, lib. II, epist. 2, vers. 51.

[2] « Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant; secun-« das res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent; de-« lectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, pere-« grinantur, rusticantur. » Cicer., *Oratio pro Archia poeta.*

« charmes de l'âge avancé. La prospérité en est plus brillante ; « l'adversité en reçoit des consolations ; et dans nos maisons, « dans celles des autres, dans les voyages, dans la solitude, « en tout temps, en tous lieux, elles font la douceur de notre « vie. »

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes ; mais à présent, Madame, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il est possible, de passer auprès de vous le reste de ma vie, dans le sein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous sacrifiez dans votre jeunesse les plaisirs faux, mais enchanteurs du monde ; enfin pour être à portée de dire un jour avec Lucrèce, ce poète philosophe dont les beautés et les erreurs vous sont si connues :

Heureux qui, retiré dans le temple des sages [1],
Voit en paix sous ses pieds se former les orages :
Qui contemple de loin les mortels insensés,
De leur joug volontaire esclaves empressés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,
Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation consumant leurs beaux jours,
Poursuivant la fortune et rampant dans les cours !
O vanité de l'homme ! ô faiblesse ! ô misère !

Je n'ajouterai rien à cette longue épître touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, Madame, après avoir parlé de vous ? Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai composée dans votre maison et sous vos

[1] « Sed nil dulcius est, benè quam munita tenere
« Edita doctrina sapientum templa serena ;
« Despicere undè queas alios, passìmque videre
« Errare, atque viam palantes quærere vitæ,
« Certare ingenio, contendere nobilitate ;
« Noctes atque dies niti præstante labore,
« Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
« O miseras hominum mentes ! ô pectora cæca !
LUCRET. lib. II, v. 7.

yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, y mettant de la nouveauté, de la vérité et de la vertu. J'ai essayé de peindre[1] ce sentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien et qui pardonne le mal; ces sentiments tant recommandés par les sages de l'antiquité, et épurés dans notre religion; ces vraies lois de la nature, toujours si mal suivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaissez ceux qui le défigurent encore. Puisse le public, d'autant plus sévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes!

Puisse au moins cet hommage, que je vous rends, Madame, périr moins vite que mes autres écrits! Il serait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis avec un profond respect, etc.

[1] Tout cela n'était pas un vain compliment, comme la plupart des épîtres dédicatoires. L'auteur passa en effet vingt ans de sa vie à cultiver, avec cette dame illustre, les belles-lettres et la philosophie; et, tant qu'elle vécut, il refusa constamment de venir auprès d'un souverain qui le demandait, comme on le voit par plusieurs lettres insérées dans cette collection.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention et d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Être fidèle à quelques pratiques inutiles, et infidèle aux vrais devoirs de l'homme; faire certaines prières, et garder ses vices; jeûner, mais haïr; cabaler, persécuter, voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien et de leur pardonner le mal. Tel est Gusman au moment de sa mort; tel Alvarez dans le cours de sa vie; tel j'ai peint Henri IV, même au milieu de ses faiblesses.

On trouvera dans presque tous mes écrits cette humanité, qui doit être le premier caractère d'un être pensant : on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice et de l'oppression; et c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité, où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi *la Henriade* s'est soutenue, malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas absolument que la France eût un poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales et des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur : voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espèce, et d'un déchaînement cruel par lequel un homme était opprimé. « Il faut apparemment, dit-il, que cet

« homme soit d'une grande ambition, et qu'il cherche à s'élever « à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine et « l'envie. »—« Non, lui répondit-on; c'est un citoyen obscur, re- « tiré, qui vit plus avec Virgile et Locke qu'avec ses compa- « triotes, et dont la figure n'est pas plus connue de quelques-uns « de ses ennemis, que du graveur qui a prétendu graver son « portrait. C'est l'auteur de quelques pièces qui vous ont fait « verser des larmes, et de quelques ouvrages dans lesquels, mal- « gré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de jus- « tice, de liberté qui y règne. Ceux qui le calomnient, ce sont « des hommes pour la plupart plus obscurs que lui, qui pré- » tendent lui disputer un peu de fumée, et qui le persécuteront « jusqu'à sa mort, uniquement à cause du plaisir qu'il vous a « donné. » Cet étranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, et quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses contemporains et de ses compatriotes ce que l'on peut espérer des étrangers et de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en se déchirant mutuellement? ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicule, et que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres?

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étaient amis; les monuments de leur amitié subsistent, et apprendront à jamais aux hommes que les esprits supérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes sur qui l'univers avait les yeux, qui avaient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, s'aimaient pourtant et vivaient en frères; et nous, qui sommes renfermés sur un si petit théâtre, nous dont les noms, à peine connus dans un coin du monde, passeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui, hors de

notre petit horizon, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un temps de disette; nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile et Horace ne se disputaient rien, parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, *de Morbis artificum*, des Maladies des artistes. La plus incurable est cette jalousie et cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites brochures satiriques dont nous sommes inondés. On demandait, il n'y a pas long-temps, à un homme qui avait fait je ne sais quelle mauvaise brochure contre son ami et son bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude? Il répondit froidement : *Il faut que je vive.* [1]

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits, ne doit jamais répondre aux critiques; car, si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger; et si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la fable du Boccalini. « Un voyageur, dit-il, était importuné dans son chemin du « bruit des cigales; il s'arrêta pour les tuer; il n'en vint pas à « bout, et ne fit que s'écarter de sa route : il n'avait qu'à con- « tinuer paisiblement son voyage; les cigales seraient mortes « d'elles-mêmes au bout de huit jours. »

Il faut toujours que l'auteur s'oublie; mais l'homme ne doit jamais s'oublier : *Se ipsum deserere turpissimum est.* On sait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos ouvrages, calomnient nos personnes; quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il le serait quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt libelles d'homme sans religion; une des belles preuves qu'on en a apportées, c'est que dans *Œdipe*, Jocaste dit ces vers :

« Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense;
« Notre crédulité fait toute leur science. »

[1] Ce fut l'abbé Guyot Desfontaines qui fit cette réponse à M. le comte d'Argenson, depuis secrétaire d'état de la guerre; à quoi le comte d'Argenson répliqua : « Je n'en vois pas la nécessité. »

Ceux qui m'ont fait ce reproche sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que *la Henriade*, dans plusieurs endroits, *sentait bien son semi-pélagien.* On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion, parce que c'est le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes qui, depuis Socrate jusqu'à Descartes, ont essuyé ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'une seule question : je demande qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui; je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satirique, et il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Electre*, qui, par ces deux ouvrages, m'inspira le premier le désir d'entrer quelque temps dans la même carrière : ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ses pièces; il sait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation et de l'amitié. [1]

J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux beaux-arts qu'à mes écrits : sensible à l'excès, dès mon enfance, pour tout ce qui porte le caractère du génie, je regarde un grand poète, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile (s'il a de la probité), comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux lettres, trouveront en moi un ami;

[1] Après ces mots on lisait dans l'édition de 1738 :

« L'auteur ingénieux et digne de beaucoup de considération, « qui vient de travailler sur un sujet à peu près semblable à ma tra« gédie, et qui s'est exercé à peindre ce contraste des mœurs de « l'Europe et de celles du Nouveau-Monde, matière si favorable à « la poésie, enrichira peut-être le théâtre de sa pièce nouvelle. Il « verra si je serai le dernier à lui applaudir, et si un indigne « amour-propre ferme mes yeux aux beautés d'un ouvrage.

Cet auteur est M. Le Franc de Pompignan. *Voyez* dans la partie littéraire des ouvrages en prose, les pièces relatives aux querelles de M. de Voltaire et de M. Le Franc.

plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentiments : quiconque a vécu avec moi, sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des critiques, est un vain amour-propre; confondre la calomnie, est un devoir.

PERSONNAGES.

D. GUSMAN, gouverneur du Pérou.

D. ALVAREZ, père de Gusman, ancien gouverneur.

ZAMORE, souverain d'une partie du Potoze.

MONTÈZE, souverain d'une autre partie.

ALZIRE, fille de Montèze.

ÉMIRE, CÉPHANE, } suivantes d'Alzire.

D. ALONZE, officier espagnol.

OFFICIERS ESPAGNOLS.

AMÉRICAINS.

La scène est dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.

ALZIRE,

OU

LES AMÉRICAINS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

Du conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le prince et le Dieu que je sers
Sur la riche moitié d'un nouvel univers :
Gouvernez cette rive, en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors et les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique;
Je montrai le premier au peuple du Mexique [1]
L'appareil inoui, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux :
Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'ourse,

[1] L'expédition du Mexique se fit en 1517, et celle du Pérou en 1525. Ainsi Alvarez a pu aisément les voir. Los-Reyes, lieu de la scène, fut bâti en 1535.

Les vainqueurs castillans ont dirigé ma course :
Heureux, si j'avais pu, pour fruit de mes travaux,
En mortels vertueux changer tous ces héros [a]!
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire [1],
Et j'ai pleuré long-temps sur ces tristes vainqueurs,
Que le ciel fit si grands sans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vu régir sous d'équitables lois
L'empire du Potoze et la ville des rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère;
Dans ces climats brûlants j'ai vaincu sous mon père;
Je dois de vous encore apprendre à gouverner,
Et recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

ALVAREZ.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir; c'est assez si ma voix
Parle encore au conseil et règle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop long-temps,
De ma caducité les restes languissants.
Je ne veux qu'une grace, elle me sera chère;
Je l'attends comme ami, je la demande en père.
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs.
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, et non par la justice.

[1] On sait quelles cruautés Fernand Cortez exerça au Mexique, et Pizarre au Pérou.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez;
Mais daignez voir au moins ce que vous hasardez.
D'une ville naissante encor mal assurée
Au peuple américain nous défendons l'entrée:
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux;
Que, méprisant nos lois, et prompt à les enfreindre,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, et n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur;
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin qu'on l'opprime, et sert avec contrainte.
Les dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne sont teints de sang n'obtiennent point de vœux [1].

ALVAREZ.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choisi pour régner désormais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?

[1] On immolait quelquefois des hommes en Amérique; mais il n'y a presque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible superstition.

Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant tropique,
Et le nom de l'Europe, et le nom catholique?
Ah! Dieu nous envoyait, quand de nous il fit choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses lois :
Et nous, de ces climats destructeurs implacables,
Nous, et d'or et de sang toujours insatiables,
Déserteurs de ces lois qu'il fallait enseigner,
Nous égorgeons ce peuple au lieu de le gagner.
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre,
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur;
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur :
Fléaux du Nouveau-Monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.
L'Américain, farouche en sa simplicité,
Nous égale en courage, et nous passe en bonté.
Hélas! si comme vous il était sanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour?
Avez-vous oublié que près de ce séjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens à mes yeux terminèrent leur sort.
J'étais seul, sans secours, et j'attendais la mort;
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embrassa mes genoux.
« Alvarez, me dit-il, Alvarez, est-ce vous?
« Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire :
« Vivez, aux malheureux servez long-temps de père:
« Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,

« Du moins par cet exemple apprenne à pardonner !
« Allez, la grandeur d'ame est ici le partage
« Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage. »
Eh bien ! vous gémissez: je sens qu'à ce récit
Votre cœur malgré vous s'émeut et s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainsi que votre père.
Ah! si la cruauté vous était toujours chère,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir ?
A la fille des rois de ces tristes contrées,
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses concitoyens ?
Ou bien attendez-vous que ses cris et ses larmes
De vos sévères mains fassent tomber les armes?

GUSMAN.

Eh bien! vous l'ordonnez, je brise leurs liens,
J'y consens; mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens :
Ainsi le veut la loi : quitter l'idolâtrie
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie.
A la religion gagnons-les à ce prix:
Commandons aux cœurs même, et forçons les esprits.
De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne au pied des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
Tremblent sous un seul Dieu comme sous un seul roi.

ALVAREZ.

Écoutez-moi, mon fils; plus que vous je désire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le ciel et l'Espagne y soient sans ennemis;
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne;
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, seigneur, et vous l'avez voulu:
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu;
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche:
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien! puisque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout persuader,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, et plus que je ne veux;
Mais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère;
Et rampant sous ses lois, esclave d'un coup d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.
Vous seul, vous pouvez tout sur le père d'Alzire:
En un mot parlez-lui pour la dernière fois;
Qu'il commande à sa fille, et force enfin son choix.
Daignez.... Mais c'en est trop, je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

ALVAREZ.

C'en est fait. J'ai parlé, mon fils, et sans rougir.
Montèze a vu sa fille, il l'aura su fléchir.
De sa famille auguste, en ces lieux prisonnière,
Le ciel a par mes soins consolé la misère.
Pour le vrai Dieu Montèze a quitté ses faux dieux.
Lui-même de sa fille a dessillé les yeux.
De tout ce nouveau monde Alzire est le modèle;
Les peuples incertains fixent les yeux sur elle:
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs;
La foi doit y jeter ses racines profondes;

Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains, qui détestent nos lois,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
Vont d'un esprit moins fier et d'un cœur plus facile
Sous votre joug heureux baisser un front docile;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,
Tous les cœurs désormais espagnols et chrétiens.
Montèze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCÈNE II.

ALVAREZ, MONTÈZE.

ALVAREZ.

Eh bien! votre sagesse et votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté?

MONTÈZE.

Père des malheureux, pardonne si ma fille,
Dont Gusman détruisit l'empire et la famille,
Semble éprouver encore un reste de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe et ma patrie
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix:
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes lois.
C'est par toi que le ciel à nous s'est fait connaître;
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.
Sous le fer castillan ce monde est abattu;
Il cède à la puissance, et nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïssable:
Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur;

Nous l'aimons dans toi seul, il s'est peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne et Montèze et ma fille;
Instruits par tes vertus, nous sommes ta famille.
Sers-lui long-temps de père, ainsi qu'à nos états.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras;
Le Pérou, le Potoze, Alzire est sa conquête:
Va dans ton temple auguste en ordonner la fête:
Va, je crois voir des cieux les peuples éternels
Descendre de leur sphère, et se joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille, elle va reconnaître
Dans le fier don Gusman son époux et son maître.

ALVAREZ.

Ah! puisque enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Montèze, au tombeau je descends trop heureux.
Toi qui nous découvris ces immenses contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées:
Dieu des chrétiens, préside à ces vœux solennels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels;
Descends, attire à toi l'Amérique étonnée!
Adieu, je vais presser cet heureux hyménée;
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCÈNE III.

MONTÈZE.

Dieu, destructeur des dieux que j'avais trop servis,
Protége de mes ans la fin dure et funeste!
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste;
Daigne veiller sur elle, et conduire son cœur!

SCÈNE IV.

MONTÈZE, ALZIRE.

MONTÈZE.

Ma fille, il en est temps, consens à ton bonheur;
Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde:
Protége les vaincus, commande à nos vainqueurs;
Éteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs :
Remonte au rang des rois du sein de la misère ;
Tu dois à ton état plier ton caractère :
Prends un cœur tout nouveau; viens, obéis, suis-moi,
Et renais Espagnole, en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous; mais, si je vous suis chère,
Voyez mon désespoir, et lisez dans mon cœur.

MONTÈZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur :
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.
Mais quel temps, justes cieux, pour engager ma foi!
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des enfants du soleil le redoutable empire.
Que ce jour est marqué par des signes affreux!

MONTÈZE.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas! le vengeur de l'état,
Zamore, mon espoir, périt dans le combat;
Zamore, mon amant, choisi pour votre gendre!

MONTÈZE.

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre:
Les morts dans le tombeau n'exigent point de foi;
Porte, porte aux autels un cœur maître de soi;
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entière à la loi des chrétiens;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens:
Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite;
Entends sa voix.

ALZIRE.

Mon père, où m'avez-vous réduite?
Je sais ce qu'est un père et quel est son pouvoir:
M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéissance a passé les limites
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux;
Mon cœur changé par vous abandonna ses dieux;
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées,
Devant ce dieu nouveau comme nous abaissées.
Mais vous, qui m'assuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait aux pieds de ses autels,
Que sa loi, sa morale, et consolante et pure,
De mes sens désolés guérirait la blessure,
Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur:
Il y porte une image à jamais renaissante;
Zamore vit encor au cœur de son amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentiments,

Ce feu victorieux de la mort et du temps,
Cet amour immortel, ordonné par vous-même;
Unissez votre fille au fier tyran qui l'aime;
Mon pays le demande, il le faut, j'obéis :
Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en sa présence
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTÈZE.

Ah! que dis-tu, ma fille? épargne ma vieillesse;
Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse!
Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse?
Jouis de mes travaux, mais crains d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir est à jamais tracée;
Ce monde gémissant te presse d'y courir,
Il n'espère qu'en toi, voudrais-tu le trahir?
Apprends à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre?
Quelle science, hélas!

SCÈNE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'ai sujet de me plaindre
Que l'on oppose encore à mes empressements

L'offensante lenteur de ces retardements.
J'ai suspendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace:
Ils sont en liberté ; mais j'aurais à rougir
Si ce faible service eût pu vous attendrir.
J'attendais encor moins de mon pouvoir suprême;
Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même;
Et je ne pensais pas, dans mes vœux satisfaits,
Que ma félicité vous coutât des regrets.

ALZIRE.

Que puisse seulement la colère céleste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste!
Vous voyez quel effroi me trouble et me confond:
Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front:
Tel est mon caractère; et jamais mon visage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser pourrait trahir sa foi;
C'est un art de l'Europe: il n'est pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchise, et je sais que Zamore
Vit dans votre mémoire et vous est cher encore.
Ce cacique [1] obstiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l'ai dompté; mort, doit-il être à craindre?
Cessez de m'offenser, et cessez de le plaindre;
Votre devoir, mon nom, mon cœur en sont blessés;
Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

ALZIRE.

Ayez moins de colère, et moins de jalousie:
Un rival au tombeau doit causer peu d'envie:

[1] Le mot propre est *Inca;* mais les Espagnols, accoutumés dans l'Amérique septentrionale au titre de *Cacique*, le donnèrent d'abord à tous les souverains du Nouveau-Monde.

Je l'aimai, je l'avoue, et tel fut mon devoir;
De ce monde opprimé Zamore était l'espoir :
Sa foi me fut promise, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima : son trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,
Jugez de ma constance, et connaissez mon cœur;
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il se peut, un cœur aussi fidèle [b].

SCÈNE VI.

GUSMAN.

Son orgueil, je l'avoue, et sa sincérité,
Étonne mon courage, et plaît à ma fierté.
Allons, ne souffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.
La grossière nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage et fait pour ces climats.
Le devoir fléchira son courage rebelle;
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle:
Que l'hymen en triomphe, et qu'on ne dise plus
Qu'un vainqueur et qu'un maître essuya des refus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Amis, de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers et croît dans l'infortune;
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire et la patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans trouver, sans punir cet insolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissants! dieux vains de nos vastes contrées!
A des dieux ennemis vous les avez livrées:
Et six cents Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon pays et mon trône, et vos temples et vous.
Vous n'avez plus d'autels, et je n'ai plus d'empire;
Nous avons tout perdu : je suis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte, et mes regrets,
Dans les sables mouvants, dans le fond des forêts.
De la zone brûlante, et du milieu du monde,
L'astre du jour [1] a vu ma course vagabonde,
Jusqu'au lieux où, cessant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année et revient sur ses pas.
Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance,

[1] L'astronomie, la géographie, la géométrie étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes sur des colonnes pour marquer les équinoxes et les solstices.

A mes vastes desseins ont rendu l'espérance;
Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance et l'amour.
Nous avons rassemblé des mortels intrépides,
Éternels ennemis de nos maîtres avides;
Nous les avons laissés dans ces forêts errants,
Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans.
J'arrive, on nous saisit : une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge et nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laisse sortir,
Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
Amis, où sommes-nous? ne pourra-t-on m'instruire.
Qui commande en ces lieux, quel est le sort d'Alzire?
Si Montèze est esclave, et voit encor le jour?
S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour?
Chers et tristes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore?

UN AMÉRICAIN.

En des lieux différents, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce palais par des chemins divers,
Étrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins si nos tyrans ont résolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer, et dignes de te suivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux;
Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie;
Mais laisser en mourant des fers à sa patrie;
Périr sans se venger, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, et de ces assassins

Qui, de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourments honteux
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux;
Entraîner aux tombeaux des citoyens qu'on aime;
Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même;
Abandonner Alzire à leur lâche fureur:
Cette mort est affreuse, et fait frémir d'horreur.

SCÈNE II.

ALVAREZ, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ALVAREZ.
Soyez libres, vivez.

ZAMORE.
Ciel! que viens-je d'entendre?
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre?
Quel vieillard ou quel dieu vient ici m'étonner?
Tu parais Espagnol, et tu sais pardonner!
Es-tu roi? Cette ville est-elle en ta puissance?

ALVAREZ.
Non; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.
Quel est donc ton destin, vieillard trop généreux?

ALVAREZ.
Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE.
Eh! qui peut t'inspirer cette auguste clémence?

ALVAREZ.
Dieu, ma religion, et la reconnaissance.

ZAMORE.
Dieu? ta religion? Quoi! ces tyrans cruels,

Monstres désaltérés dans le sang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, et dont la barbarie
En vaste solitude a changé ma patrie,
Dont l'infame avarice est la suprême loi!
Mon père, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi?

ALVAREZ.

Ils ont le même Dieu, mon fils, mais ils l'outragent:
Nés sous la loi des saints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir;
Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.
Le soleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre,
Eclairé dans sa marche et ce monde et le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours.
Mon cœur, dès ce moment, partagea vos misères;
Tous vos concitoyens sont devenus mes frères;
Et je mourrais heureux si je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE.

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui, n'en doutons point, c'est Alvarez lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVAREZ.

Que me dit-il? Approche. O ciel! ô Providence!
C'est lui, voilà l'objet de ma reconnaissance.
Mes yeux, mes tristes yeux affaiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pu le chercher si long-temps?

(Il l'embrasse).

Mon bienfaiteur! mon fils! parle, que dois-je faire?
Daigne habiter ces lieux, et je t'y sers de père.
La mort a respecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le temps de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon père, ah! si jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers, aujourd'hui désolé,
Au-devant de leur joug sans peine aurait volé.
Mais, autant que ton ame est bienfesante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature;
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre et tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Montèze a fini la misère;
Si le père d'Alzire....... Hélas! tu vois les pleurs.
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVAREZ.

Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre;
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, et nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais!
Apprends que ton ami, plein de gloire et d'années,
Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

ALVAREZ.

Oui; crois-moi, puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à penser, à vivre comme lui!

ZAMORE.

Quoi! Montèze, dis-tu.....

ALVAREZ.

Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
Du sort qui nous unit, de ces heureux liens,
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,

Ce bonheur inouï que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment; mais c'est pour te servir,
Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCÈNE III.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Des cieux enfin sur moi la bonté se déclare;
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarez est un Dieu qui, parmi ces pervers,
Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils; ce fils sera mon frère :
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père!
O jour? ô doux espoir à mon cœur éperdu!
Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu!
Alzire, chère Alzire, ô toi, que j'ai servie!
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serais-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance?

SCÈNE IV.

MONTÈZE, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Cher Montèze, est-ce toi que je tiens dans mes bras?
Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre;
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.

Alzire est-elle ici? parle, quel est son sort?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTÈZE.

Cacique malheureux! sur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte;
Nous te redemandions à nos cruels destins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.
Tu vis; puisse le ciel te rendre un sort tranquille!
Puissent tous nos malheurs finir dans cet asile!
Zamore, ah! quel dessein t'a conduit en ces lieux?

ZAMORE.

La soif de me venger, toi, ta fille, et mes dieux.

MONTÈZE.

Que dis-tu?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable
Où ce fier Espagnol, terrible, invulnérable,
Renversa, détruisit, jusqu'en leurs fondements,
Ces murs que du Soleil ont bâtis les enfants [1];
Gusman était son nom. Le destin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que son nom et son crime.
Ce nom, mon cher Montèze, à mon cœur si fatal,
Du pillage et du meurtre était l'affreux signal.
A ce nom, de mes bras on arracha ta fille;
Dans un vil esclavage on traîna ta famille;
On démolit ce temple, et ces autels chéris
Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils;
On me traîna vers lui : dirai-je à quel supplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,

[1] Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyaient que leur premier Inca, qui bâtit Cusco, était fils du Soleil.

Idoles de son peuple, et que je foule aux pieds?
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le temps ne peut jamais affaiblir les injures :
Je viens après trois ans d'assembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis;
Ils sont dans nos forêts, et leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTÈZE.

Je te plains; mais hélas! où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis, et leurs armes fragiles,
Des habitants des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuissants en sabres façonnés,
Ces soldats presque nus et mal disciplinés,
Contre ces fiers géans, ces tyrans de la terre,
De fer étincelants, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent sur nous, aussi prompts que les vents,
Sur des monstres guerriers pour eux obéissants?
L'univers a cédé; cédons mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore!
Ah! Montèze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer dont nos tyrans sont armés et couverts,
Ces rapides coursiers qui sous eux font la guerre,
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre :
Je les vois d'un œil fixe, et leur ose insulter;
Pour les vaincre il suffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
Subjugue qui la craint, et cède à qui la brave.
L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, et ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains; les cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares :

Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
Le ciel, au lieu de fer nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, et je vaincrai pour elle.

MONTÈZE.

Le ciel est contre toi: calme un frivole zèle.
Les temps sont trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas!
Les temps sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas,
Si ta fille est fidèle à ses vœux, à sa gloire,
Si Zamore est présent encore à sa mémoire?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

MONTÈZE.

Zamore infortuné!

ZAMORE.

Ne suis-je plus ton fils?
Nos tyrans ont flétri ton ame magnanime;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTÈZE.

Je ne suis point coupable, et tous ces conquérants,
Ainsi que tu le crois, ne sont point des tyrans.
Il en est que le ciel guida dans cet empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels, et des arts inconnus,
La science de l'homme, un grand exemple à suivre,
Enfin, l'art d'être heureux de penser et de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu? quelle horreur ta bouche ose avouer!
Alzire est leur esclave, et tu peux les louer!

MONTÈZE.

Elle n'est point esclave.

ZAMORE.

Ah, Montèze! ah, mon père!
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère.
Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels:
Oui, tu me l'as promise aux pieds des immortels;
Ils ont reçu sa foi, son cœur n'est point parjure.

MONTÈZE.

N'atteste point ces dieux, enfants de l'imposture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus;
Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi! ta religion? quoi! la loi de nos pères?

MONTÈZE.

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimères.
Puisse le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré,
Manifester son être à ton cœur éclairé!
Puisse-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe, et le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE.

Quelles vertus! cruel! les tyrans de ces lieux
T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes dieux.
Tu les a donc trahis pour trahir ta promesse?
Alzire a-t-elle encore imité ta faiblesse?
Garde-toi....

MONTÈZE.

Va, mon cœur ne se reproche rien:
Je dois bénir mon sort, et pleurer sur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
Prends pitié des tourments que ton crime me coûte;
Prends pitié de ce cœur, enivré tour à tour
De zèle pour mes dieux, de vengeance, et d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire;

Viens conduis-moi vers elle, et qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir;
Crains de porter Zamore au dernier désespoir;
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie....

SCÈNE V.

MONTÈZE, ZAMORE, AMÉRICAINS, GARDES.

UN GARDE à Montèze.

Seigneur, on vous attend pour la cérémonie.

MONTÈZE.

Je vous suis

ZAMORE.

Ah! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas?
Montèze....

MONTÈZE.

Adieu : crois-moi, fuis de ce lieu funeste.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colère céleste,
Je te suivrai.

MONTÈZE.

Pardonne à mes soins paternels.
(aux gardes.)
Gardes, empêchez-les de me suivre aux autels.
Des païens, élevés dans des lois étrangères,
Pourraient de nos chrétiens profaner les mystères :
Il ne m'appartient pas de vous donner des lois;
Mais Gusman vous l'ordonne, et parle par ma voix.

SCÈNE VI.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Qu'ai-je entendu? Gusman! ô trahison! ô rage!
O comble des forfaits! lâche et dernier outrage!
Il servirait Gusman! l'ai-je bien entendu?
Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu?
Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable?
Aura-t-elle sucé ce poison détestable,
Apporté parmi nous par ces persécuteurs
Qui poursuivent nos jours, et corrompent nos mœurs?
Gusman est donc ici? que résoudre et que faire?

UN AMÉRICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduise :
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise;
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et surtout n'épargnons qu'Alvarez et son fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangère structure,
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature,
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airain, grondants sur les remparts;
Ces piéges de la guerre où la mort se présente,
Tout étonnants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
Helas! nos citoyens enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet asile odieux;
Ils dressent, d'une main dans les fers avilie,
Ce siége de l'orgueil et de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,

Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs;
Eux-mêmes ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte et de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglants,
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.
Partons, et revenons sur ses coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer et ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré lancé des mains des dieux.
Connaissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop long-temps fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, et sentir mes fureurs?
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie!
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie!
Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains; qu'il meure, et c'est assez;
Qu'il meure.... Mais hélas! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, et nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit;
Alvarez disparaît, Montèze nous trahit.
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accents remplissent ce séjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare;
Quelle fête, ou quel crime est-ce donc qu'il prépare?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir,
Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ALZIRE.

Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi !
C'en est fait, et Gusman règne à jamais sur moi !
L'océan, qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières ;
Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux !
Et déjà nos serments sont écrits dans les cieux !
O toi qui me poursuis, ombre chère et sanglante,
A mes sens désolés ombre à jamais présente,
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe, et passer chez les morts ;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle et tendre,
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir !
Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus [1].
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée ;
Souffre un joug imposé par la nécessité ;
Permets ces nœuds cruels, il m'ont assez coûté.

SCÈNE II.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Eh bien! veut-on toujours ravir à ma présence
Les habitants des lieux si chers à mon enfance?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux;
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

ÉMIRE.

Ah! plutôt de Gusman redoutez la furie;
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour sera le jour de la destruction.
On déploie aujourd'hui l'étendard de la guerre;
On allume ces feux enfermés sous la terre;
On assemblait déjà le sanglant tribunal;
Montèze est appelé dans ce conseil fatal;
C'est tout ce que j'ai su.

ALZIRE.

Ciel, qui m'avez trompée,
De quel étonnement je demeure frappée!
Quoi! presque entre mes bras, et du pied de l'autel,
Gusman contre les miens lève son bras cruel!
Quoi! j'ai fait le serment du malheur de ma vie!
Serment, qui pour jamais m'avez assujettie!
Hymen, cruel hymen, sous quel astre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds?

SCÈNE III.

ALZIRE, ÉMIRE, CÉPHANE.

CÉPHANE.

Madame, un des captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en secret demande à se jeter.

ALZIRE.

Ah! qu'avec assurance il peut se présenter!
Sur lui, sur ses amis, mon ame est attendrie :
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi! faut-il qu'un seul demande à me parler?

CÉPHANE.

Il a quelques secrets qu'il veut vous révéler.
C'est ce même guerrier dont la main tutélaire,
De Gusman, votre époux, sauva, dit-on, le père.

ÉMIRE.

Il vous cherchait, madame, et Montèze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachait à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame enveloppée,
Semblait d'un grand dessein profondément frappée.

CÉPHANE.

On lisait sur son front le trouble et les douleurs.
Il vous nommait, madame, et répandait des pleurs;
Et l'on connaît assez, par ses plaintes secrètes,
Qu'il ignore et le rang et l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chère Émire! et quel indigne rang!
Ce héros malheureux peut-être est de mon sang;
De ma famille au moins il a vu la puissance;
Peut-être de Zamore il avait connaissance.
Qui sait si de sa perte il ne fut pas témoin?

Il vient pour m'en parler : ah! quel funeste soin!
Sa voix redoublera les tourments que j'endure;
Il va percer mon cœur et rouvrir ma blessure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas! dans ce palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai point encore eu de moment sans alarmes.

SCÈNE IV.

ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE.

ZAMORE.

M'est-elle enfin rendue? est-ce elle que je vois?

ALZIRE.

Ciel! tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix :
(Elle tombe entre les bras de sa confidente.)
Zamore..... Je succombe; à peine je respire.

ZAMORE.

Reconnais ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire!
Est-ce une illusion?

ZAMORE.

Non : je revis pour toi;
Je réclame à tes pieds tes serments et ta foi.
O moitié de moi-même! idole de mon ame!
Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme,
Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE.

O jours! ô doux moments d'horreur empoisonnés!
Cher et fatal objet de douleur et de joie!
Ah! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis et me vois !

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône et tes appas.
Sais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourments sans nombre éprouva mon courage ?
Sais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
Chère Alzire, aux bourreaux se vit abandonné ?
Tu frémis : tu ressens le courroux qui m'enflamme ;
L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
Un dieu, sans doute, un dieu qui préside à l'amour,
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide ;
Tu n'es point devenue Espagnole et perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux ;
Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes : vengeons-nous ; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime ;
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu ? Quoi, tes vœux ! quoi, ta foi !

ALZIRE.

Frappe, je suis indigne et du jour et de toi.

ZAMORE.

Ah, Montèze ! ah, cruel ! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il osé t'apprendre une action si noire ?

Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE.

Non, mais parle: aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien! vois donc l'abîme où le sort nous engage:
Vois le comble du crime ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire!

ALZIRE.

Ce Gusman.....

ZAMORE.

Grand dieu!

ALZIRE.

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui?

ALZIRE.

Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens,
Vient, presque sous tes yeux, de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie:
Au nom de tous les trois arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas;
Que, des chrétiens vainqueurs esclave infortunée,

La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée;
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux, qui t'ont mal défendu:
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse;
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable:
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Montèze, Alvarez, peut-être un Dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma faiblesse, au temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cette hymen réduite,
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.
Nos peuples, nos tyrans, tous ont su que je t'aime;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encore pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue!
Tu me serais ravie aussitôt que rendue!
Ah! si l'amour encore te parlait aujourd'hui!...

ALZIRE.

O ciel! c'est Gusman même, et son père avec lui!

SCÈNE V.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE,
SUITE.

ALVAREZ, à son fils.

Tu vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.
(à Zamore.)
O toi! jeune héros! toi, par qui je respire,
Viens, ajoute à ma joie, en cet auguste jour;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entends-je! lui, Gusman! lui, ton fils, ce barbare.

ALZIRE.

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVAREZ.

Dans quel étonnement....

ZAMORE.

Quoi! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils?

GUSMAN.

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie?
Sais-tu bien qui je suis?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie.
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, et vois-tu tes forfaits?

GUSMAN.

Toi!

ALVAREZ.

Zamore!

ZAMORE.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie

Voulut ôter l'honneur, et crut ôter la vie;
Lui que tu fis languir dans des tourments honteux,
Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.
Achève, et de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, et préviens ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre [1];
Et j'aurais les mortels et les dieux pour amis
En révérant le père, et punissant le fils.

ALVAREZ à Gusman.

De ce discours, ô ciel! que je me sens confondre!
Vous sentez-vous coupable, et pouvez-vous répondre?

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, et daigner m'avilir
Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir!
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous, eût été ma réponse.
(à Alzire.)
Madame, votre cœur doit vous instruire assez
A quel point en secret ici vous m'offensez;
Vous qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux;
Vous, que j'aimais assez pour en être jaloux,

[1] *Père* doit rimer avec *terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles et non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'orthographe soit la même : et le mot *encore* rime très-bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un *r* à l'un, et qu'il y en ait deux à l'autre. La rime est faite pour l'oreille; un usage contraire ne serait qu'une pédanterie ridicule et déraisonnable.

ALZIRE.

(à Gusman.) (à Alvarez.)
Cruel! Et vous, seigneur, mon protecteur, son père :
(à Zamore.)
Toi! jadis mon espoir en un temps plus prospère,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur et de pitié.
(En montrant Zamore.)
Voici l'amant, l'époux que me choisit mon père,
Avant que je connusse un nouvel hémisphère,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de son trépas perdit cet univers :
Je vis tomber l'empire où régnaient mes ancêtres;
Tout changea sur la terre, et je connus des maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis et de jours,
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours :
C'est ce Dieu des chrétiens que devant vous j'atteste;
Ses autels sont témoins de mon hymen funeste;
C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi si nouvelle;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi;
Mais après mes serments je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse et la victime,
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée, et toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidèle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux?
Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie

Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits;
Punis une coupable, et sois juste une fois.

GUSMAN.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence,
Que ma bonté trahie oppose à votre offense :
Mais vous le demandez, et je vais vous punir;
Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
Holà! soldats.

ALZIRE.

Cruel!

ALVAREZ.

Mon fils, qu'allez-vous faire?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah! mes fils, de ce nom ressentez la tendresse;
D'un père infortuné regardez la vieillesse;
Et du moins....

SCÈNE VI.

ALVAREZ, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE, D. ALONZE, OFFICIER ESPAGNOL.

ALONZE.

Paraissez, seigneur, et commandez :
D'armes et d'ennemis ces champs sont inondés :
Ils marchent vers ces murs, et le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent;
De leurs cris redoublés les échos retentissent;

En bataillons serrés ils mesurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissaient pas;
Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer:
Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
Héros de la Castille, enfants de la victoire,
Ce monde est fait pour vous; vous l'êtes pour la gloire:
Eux pour porter vos fers, vous craindre et vous servir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous, faits pour obéir?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oses-tu, tyran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense?
(aux Espagnols qui l'entourent.)
Êtes-vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer?
Et teints de notre sang, faut-il vous invoquer?

GUSMAN.

Obéissez.

ALZIRE.

Seigneur!

ALVAREZ.

Dans ton courroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.

GUSMAN.

Seigneur, je songe à vaincre, et je l'appris de vous;
J'y vole, adieu.

SCÈNE VII.

ALVAREZ, ALZIRE.

ALZIRE, se jetant à genoux.

Seigneur, j'embrasse vos genoux.
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vengez, seigneur, vengez, sur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie;
Hélas! peut-on deux fois se donner dans sa vie?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour :
Zamore est vertueux; vous lui devez le jour.
Pardonnez.... je succombe à ma douleur mortelle.

ALVAREZ.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore et toi; je serai ton appui;
Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille :
Non, tu n'es plus à toi; sois mon sang, sois ma fille :
Gusman fut inhumain, je le sais, j'en frémis;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils :
Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas! que n'êtes-vous le père de Zamore!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

Méritez donc, mon fils, un si grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre et du courage;
Et de tous les vengeurs de ce triste univers
Une moitié n'est plus, et l'autre est dans vos fers.
Ah! n'ensanglantez point le prix de la victoire;
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais, sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misère, et veiller sur leurs jours.
Vous, songez cependant qu'un père vous implore;
Soyez homme et chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN.

Ah! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie;
Mais laissez un champ libre à ma juste furie;
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner? le barbare est aimé.

ALVAREZ.

Il en est plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre? lui, mon père!
Ah! qu'on me plaigne ainsi, la mort me sera chère.

ALVAREZ.

Quoi! vous joignez encore à cet ardent courroux

La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux?

GUSMAN.

Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie?
Quoi! ce juste transport dont mon ame est saisie,
Ce triste sentiment plein de honte et d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un censeur!
Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée!

ALVAREZ.

Mêlez moins d'amertume à votre destinée;
Alzire a des vertus, et loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conserve la rudesse,
Il résiste à la force, il cède à la souplesse;
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

GUSMAN.

Moi, que je flatte encor l'orgueil de sa beauté?
Que sous un front serein déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux?
J'ai déjà trop rougi d'épouser une esclave,
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVAREZ.

Ne vous repentez point d'un amour légitime;
Mais sachez le régler : tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien
Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN.

Eh! que pourrait un fils refuser à son père?
Je veux bien pour un temps suspendre ma colère;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVAREZ.

Je ne veux que du temps.

(Il sort.)

GUSMAN seul.

Quoi! n'être point vengé!
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés....
Que vois-je? Alzire! ô ciel!...

SCÈNE II.

GUSMAN, ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

C'est moi, c'est ton épouse,
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, et qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit faiblesse,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse;
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner : ton épouse a l'audace
De s'adresser à toi pour demander sa grace.
J'ai cru que don Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense :
Une telle vertu séduirait plus nos cœurs
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau tu vas changer la mienne;

Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour).
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage;
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs;
Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple, et formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir, redouble ton injure :
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les lois, connaissez-les, madame.
Étudiez nos mœurs, avant de les blâmer;
Ces mœurs sont vos devoirs; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre ame à mes yeux est encore possédée;
De vous respecter plus, et de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais;
D'en rougir la première, et d'attendre en silence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assez généreux.
Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCÈNE III.

ALZIRE, ÉMIRE.

ÉMIRE.

Vous voyez qu'il vous aime! on pourrait l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il est jaloux; Zamore va périr :

J'assassinais Zamore en demandant sa vie.
Ah! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux servie?
Pourras-tu le sauver? Vivra-t-il loin de moi?
Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi?

ÉMIRE.

L'or, qui les séduit tous, vient d'éblouir sa vue;
Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.

ALZIRE.

Ainsi, graces aux cieux, ces métaux détestés
Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah! ne perds point de temps : tu balances encore!

ÉMIRE.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore?
Alvarez aurait-il assez peu de crédit?
Et le conseil enfin....

ALZIRE.

Je crains tout, il suffit.
Tu vois de ces tyrans la fureur despotique;
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en sont nés les rois; et Zamore à leurs yeux,
Tout souverain qu'il fut, n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers! Gusman! peuple barbare!
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce soldat ne vient point : qu'il tarde à m'obéir!

ÉMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir;
Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage et de sang enivrés,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte :
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

ÉMIRE.

Il vous prévient déjà ; Céphane le conduit :
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
Votre gloire est perdue, et cette honte extrême....

ALZIRE.

Va, la honte serait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu :
C'est l'amour de la gloire, et non de la justice,
La crainte du reproche, et non celle du vice.
Je fus instruite, Émire, en ce grossier climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur, et c'est lui qui m'ordonne
De sauver un héros que le ciel abandonne.

SCÈNE IV.

ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE, UN SOLDAT.

ALZIRE.

Tout est perdu pour toi ; tes tyrans sont vainqueurs :
Ton supplice est tout prêt, si tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de temps; prends ce soldat pour guide.
Trompons des meurtriers l'espérance homicide ;
Tu vois mon désespoir, et mon saisissement ;
C'est à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, et des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, et la nuit te seconde ;
Prends pitié de ton sort, et laisse-moi le mien.

ZAMORE.

Esclave d'un barbare, épouse d'un chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre !
Eh bien ! j'obéirai : mais oses-tu me suivre ?

Sans trône, sans secours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert et mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadême.

ALZIRE.

Ah! qu'était-il sans toi? qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers?
Mon ame va te suivre au fond de tes déserts.
Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume,
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, et de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur et ma vie;
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant ensemble et ma gloire à sauver.
Tous deux me sont sacrés; je les veux conserver.

ZAMORE.

Ta gloire! Quelle est donc cette gloire inconnue?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue?
Quoi! ces affreux serments, qu'on vient de te dicter,
Quoi! ce temple chrétien que tu dois détester,
Ce Dieu, ce destructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore et te donnent des maîtres?

ALZIRE.

J'ai promis; il suffit : il n'importe à quel dieu.

ZAMORE.

Ta promesse est un crime; elle est ma perte; adieu.
Périssent tes serments et ton dieu que j'abhorre!

ALZIRE.

Arrête : quels adieux! arrête, cher Zamore.

ZAMORE.

Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Plains-moi, sans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais; et c'est un nouveau crime.
Laisse-moi mourir seule : ôte-toi de ces lieux.
Quel désespoir horrible étincelle en tes yeux?
Zamore...

ZAMORE.

C'en est fait.

ALZIRE.

Où vas-tu?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne usage.

ALZIRE.

Tu n'en saurais douter, je péris si tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces moments d'horreurs.
Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le temps presse :
Soldat, guide mes pas.

SCÈNE V.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Je succombe, il me laisse :
Il part, que va-t-il faire? O moment plein d'effroi!
Gusman! Quoi! c'est donc lui que j'ai quitté pour toi!
Émire, suis ses pas, vole, et reviens m'instruire

S'il est en sûreté, s'il faut que je respire.
Va voir si ce soldat nous sert ou nous trahit.

(Émire sort.)

Un noir pressentiment m'afflige et me saisit :
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi, Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur et terrible !
Je connais peu tes lois; ta main, du haut des cieux,
Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux :
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu, conduis Zamore au milieu des déserts;
Ne serais-tu le Dieu que d'un autre univers?
Les seuls Européans sont-il nés pour te plaire?
Es-tu tyran d'un monde, et de l'autre le père?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée !
J'entends nommer Zamore : ô ciel ! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient; ah! Zamore est perdu.

SCÈNE VI.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Chère Emire, est-ce toi? qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?
Tire-moi, par pitié, de mon doute terrible.

ÉMIRE.

Ah! n'espérez plus rien, sa perte est infaillible.
Des armes du soldat qui conduisait ses pas,
Il a couvert son front, il a chargé son bras.
Il s'éloigne : à l'instant le soldat prend la fuite;
Votre amant au palais court et se précipite;

Je le suis en tremblant, parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts et du silence.
Au palais de Gusman je le vois qui s'avance;
Je l'appelais en vain de la voix et des yeux;
Il m'échappe, et soudain j'entends des cris affreux :
J'entends dire : « Qu'il meure : » on court, on vole aux armes.
Retirez-vous, madame, et fuyez tant d'alarmes;
Rentrez.

ALZIRE.

Ah! chère Émire, allons le secourir.

ÉMIRE.

Que pouvez-vous, madame, ô ciel!

ALZIRE.

Je puis mourir.

SCÈNE VII.

ALZIRE, ÉMIRE, D. ALONZE, GARDES.

ALONZE.

A mes ordres secrets, madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, et que viens-tu m'apprendre?
Qu'est devenu Zamore?

ALONZE.

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me suivre.

ALZIRE.

O sort! ô vengeance trop forte!
Cruels! quoi! ce n'est point la mort que l'on m'apporte?

Quoi! Zamore n'est plus, et je n'ai que des fers!
Tu gémis, et tes yeux de larmes sont couverts!
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine?
Viens, si la mort m'attend, viens, j'obéis sans peine.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE.

Préparez-vous pour moi vos supplices cruels,
Tyrans qui vous nommez les juges des mortels?
Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes destins affreux flotter l'incertitude?
On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas
Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, et mes gardes pâlissent;
Tout s'émeut à ce nom : ces monstres en frémissent.

SCÈNE II.

MONTÈZE, ALZIRE.

ALZIRE.

Ah! mon père!

MONTÈZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas! nous demandions la grace de Zamore;
Alvarez avec moi daignait parler encore :
Un soldat à l'instant se présente à nos yeux;
C'était Zamore même, égaré, furieux;
Par ce déguisement la vue était trompée;
A peine entre ses mains j'aperçois une épée :

Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment.
Le sang de ton époux rejaillit sur ton père :
Zamore, au même instant dépouillant sa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarez, et tranquille et soumis,
Lui présentant ce fer teint du sang de son fils :
« J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure;
« Fais ton devoir, dit-il, et venge la nature. »
Alors il se prosterne, attendant le trépas.
Le père tout sanglant se jette entre mes bras;
Tout se réveille; on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle sa vie;
On arrête son sang, on presse le secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton supplice;
Du meurtre de son maître il te croit la complice.

ALZIRE.

Vous pourriez!....

MONTÈZE.

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas;
Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats;
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime;
Tes yeux s'étaient fermés sur le bord de l'abîme.
Je le souhaite ainsi, je le crois; cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner; tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du supplice, et dans l'ignominie;
Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conseil et ta grace et ma mort.

ALZIRE.

Ma grace! à mes tyrans? les prier! vous, mon père?
Osez vivre et m'aimer, c'est ma seule prière.
Je plains Gusman; son sort a trop de cruauté;

Et je le plains surtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore, il n'a fait que venger son outrage;
Je ne puis excuser ni blâmer son courage :
J'ai voulu le sauver, je ne m'en défends pas.
Il mourra.... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTÈZE.

O ciel! inspire-moi, j'implore ta clémence!

(Il sort).

SCÈNE III.

ALZIRE.

O ciel! anéantis ma fatale existence.
Quoi! ce Dieu que je sers me laisse sans secours!
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours!
Ah! j'ai quitté des dieux, dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort mon seul asile.
Eh! quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Quoi! du calice amer d'un malheur si durable
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable?
Ce corps vil et mortel est-il donc si sacré,
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré?
Ce peuple de vainqueurs, armé de son tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre,
D'exterminer les miens, de déchirer mon flanc?
Et moi je ne pourrai disposer de mon sang?
Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'univers il permet à sa rage?
Zamore va mourir dans des tourments affreux.
Barbares!

SCÈNE IV.

ZAMORE enchaîné, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE.

C'est ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice,
Un tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor; mon bras désespéré
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré :
Il vit pour achever le malheur de Zamore;
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirants;
Il va goûter encor le plaisir des tyrans.
Alvarez doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue, et tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus; je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'est assez; bénis ma destinée,
Bénis le coup affreux qui rompt mon hyménée;
Songe que ce moment, où je vais chez les morts,
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
Libre par mon supplice, à moi-même rendue,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.
L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers feux.
C'est là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume, en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvarez prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici; les pleurs inondent son visage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô ciel! a reçu plus d'outrage?
Et que d'infortunés le sort assemble ici!

SCÈNE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVAREZ, GARDES.

ZAMORE.

J'attends la mort de toi, le ciel le veut ainsi;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre:
Parle sans te troubler, comme je vais t'entendre,
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts
L'assassin de ton fils, et l'ami d'Alvarez.
Mais que t'a fait Alzire? et quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur:
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur?
Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste!
Dans le sang innocent ta main va se baigner!

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner.
Épouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre
Que loin de le trahir, je l'aurais su défendre.
J'ai respecté ton fils; et ce cœur gémissant
Lui conserva sa foi, même en le haïssant.
Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta seule opinion fera ma renommée:
Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reste, et ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
C'est tout ce que j'attends, et c'est toi que je pleure.

ALVAREZ.

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse et d'horreur!
L'assassin de mon fils est mon libérateur.
Zamore!... oui, je te dois des jours que je déteste;
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...
Je suis père, mais homme; et malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdüe,
La voix de tes bienfaits est encore entendue.
Et toi qui fus ma fille, et que dans nos malheurs
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père est bien loin de joindre à ses souffrances
Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouïs,
Et mon libérateur, et ma fille, et mon fils.
Le conseil vous condamne: il a, dans sa colère,
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
Je n'ai point refusé ce ministère affreux....
Et je viens le remplir, pour vous sauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux sauver Alzire
Ah! parle, que faut-il?

ALVAREZ.

Croire un Dieu qui m'inspire.
Tu peux changer d'un mot et son sort et le tien;
Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.
Cette loi, que naguère un saint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y semble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,
De son ombre à nos yeux saura t'environner.
Tu vas des Espagnols arrêter la colère;
Ton sang, sacré pour eux, est le sang de leur frère:

Les traits de la vengeance, en leurs mains suspendus,
Sur Alzire et sur toi ne se tourneront plus.
Je réponds de sa vie, ainsi que de la tienne;
Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne :
Ne sois point inflexible à cette faible voix;
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel, pour me payer du sang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi chrétien comme elle; accorde-moi ce prix
De ses jours et des tiens, et du sang de mon fils.

ZAMORE à Alzire.

Alzire, jusque-là chéririons-nous la vie?
La rachèterions-nous par mon ignominie?
Quitterai-je mes dieux pour le Dieu de Gusman?
(à Alvarez.)
Et toi, plus que ton fils seras-tu mon tyran?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître!
Ah! lorsque de tes jours je me suis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté le Dieu de ton pays?

ALVAREZ.

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, seul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il est, digne d'être chrétien.

ZAMORE.

Dieux! quel genre inouï de trouble et de supplice!
Entre quels attentats faut-il que je choisisse?
(à Alzire.)
Il s'agit de tes jours: il s'agit de mes dieux.
Toi qui m'oses aimer, ose juger entre eux.
Je m'en remets à toi; mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Écoute. Tu sais trop qu'un père infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avais donné;
Je reconnus son Dieu: tu peux de ma jeunesse
Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse;
Mais des lois des chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins crut voir la vérité;
Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie,
Par mon ame en secret ne fut point démentie.
Mais renoncer aux dieux que l'ont croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur:
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le Dieu qu'on préfère, et le Dieu que l'on quitte:
C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi.
Mourons, mais en mourant sois digne encor de moi;
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponse; il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi, que se déshonorer.

ALVAREZ.

Cruels! ainsi tous deux vous voulez votre perte,
Vous bravez ma bonté qui vous était offerte.
Écoutez, le temps presse, et ces lugubres cris....

SCÈNE VI.

ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE,

AMÉRICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE.

On amène à vos yeux votre malheureux fils;
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait une troupe en furie,

S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son épouse et de son meurtrier.

SCÈNE VII.

ALVAREZ, GUSMAN, MONTÈZE, ZAMORE, ALZIRE, AMÉRICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

Cruels, sauvez Alzire, et pressez mon supplice!

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE à Gusman.

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN à Zamore.

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.
(à Alvarez.)
Le ciel, qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous.... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière;
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre : il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.

J'étais maître en ces lieux ; seul j'y commande encore :
Seul je puis faire grace, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre, et te souvien
Quel fut et le devoir, et la mort d'un chrétien.

(à Montèze, qui se jette à ses pieds.)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique; apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(à Zamore.)

Des dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner [2].

ALVAREZ.

Ah! mon fils, tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu! quel étonnant langage!

ZAMORE.

Quoi! tu veux me forcer moi-même au repentir!

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, et par mon hyménée ;
Que ma mourante main la remette en tes bras :
Vivez sans me haïr, gouvernez vos états,
Et, de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.

(à Alvarez.)

Daignez servir de père à ces époux heureux :
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux!
Aux clartés des chrétiens si son ame est ouverte,
Zamore est votre fils, et répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu ;
Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu !
Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi ;
Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi :
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.

(Il se jette à ses pieds.)

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux :
Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore et vous mon ame déchirée
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, et mes tristes erreurs....

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, approchez-vous, mon père ;
Vivez long-temps heureux ; qu'Alzire vous soit chère.
Zamore, sois chrétien ; je suis content ; je meurs.

ALVAREZ à Montèze.

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne.

FIN D'ALZIRE.

VARIANTES D'ALZIRE.

[a] Édition de 1738.

En chrétiens vertueux changer tous ces héros.

[b] *Ibid.*

Méritez, s'il se peut, *un amour* si fidèle.

[c] *Ibid.*

J'ai promis, il suffit; que t'importe à quel dieu?

NOTES.

[1] Ce mouvement est une imitation heureuse de ce vers du quatrième livre des Géorgiques de Virgile :

« Invalidasque tibi tendens, heu! non tua, palmas. »

[2] C'est le mot du duc de Guise, non à Poltrot qui l'assassina, mais à un protestant qui avait formé ce projet pendant le siége de Rouen. Ce mot n'était qu'un trait d'hypocrisie dans un homme qui, sous le prétexte de défendre la religion, avait immolé à son ambition tant de victimes innocentes.

FIN DES VARIANTES ET DES NOTES D'ALZIRE.

ZULIME,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1740.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Cette tragédie fut représentée pour la première fois en 1740, reprise en 1762, et imprimée alors telle qu'on la trouve dans ce recueil. Il en a paru une édition furtive que M. de Voltaire a désavouée. Les variantes ont été recueillies d'après cette édition.

Zulime est le même sujet que *Bajazet* et qu'*Ariane*. Dans *Ariane*, tout est sacrifié à ce rôle : Thésée, Phèdre, Œnarus, Pirithoüs ne sont pas supportables; l'ingratitude de Thésée, la trahison de Phèdre, n'ont aucun motif : ils sont odieux et avilis ; mais le rôle d'Ariane fait tout pardonner. Dans *Bajazet*, Roxane n'est point intéressante; elle trahit Amurat, son amant et son bienfaiteur. Sa passion est celle d'une esclave violente et intéressée; mais cette passion est peinte par un grand maître. Le rôle de Bajazet, quoique faible, est noble. C'est malgré lui qu'Acomat et Atalide l'ont engagé dans une intrigue dont il rougit. Celui d'Atalide est touchant, d'une sensibilité douce et vraie.

Racine est le premier qui ait mis sur le théâtre des femmes tendres sans être passionnées, telles qu'Atalide, Monime, Junie, Iphigénie, Bérénice. Il n'en avait trouvé de modèles, ni chez les Grecs, ni chez aucun peuple moderne, excepté dans les pastorales italiennes. L'art de rendre ces caractères dignes de la tragédie lui appartient tout entier. A la vérité, ces rôles ne sont point d'un grand effet au théâtre, à moins qu'ils ne soient joués par une actrice dont la figure et la voix soient dignes des vers de Racine; mais ils feront toujours les délices des ames tendres, et des hommes sensibles aux charmes de la belle poésie.

M. de Voltaire admirait le rôle d'Acomat. Ce rôle et celui de Burrhus sont encore de ces beautés dont Racine n'avait point eu de modèles. En travaillant le même sujet que Racine et Corneille, M. de Voltaire voulut que ni l'amante abandonnée, ni le héros, ni l'amante préférée, ne fussent avilis. C'est d'après cette idée que toute sa pièce a été combinée.

La fuite de Zulime, sa révolte contre son père, sont des crimes; mais il n'y a dans ces crimes ni trahison ni cruauté. Hermione, Roxane, Phèdre intéressent par leurs malheurs, et surtout par l'excès de leur passion; mais les crimes qu'elles commettent ne sont pas de ces actions où la passion peut conduire des ames vertueuses. Les emportements de Zulime, au contraire, sont ceux d'une ame entraînée par son amour, mais née pour la vertu, que les passions ont pu égarer, mais qu'elles n'ont pu corrompre. Ce rôle est encore le seul rôle de femme de ce genre qu'il y ait dans nos tragédies; et M. de Voltaire est le premier qui ait marqué sur le théâtre la différence des fureurs de la passion aux véritables crimes.

On peut reprocher aux trois pièces un même défaut; celui de ne laisser au spectateur l'idée d'aucun dénoûment heureux. M. de Voltaire a cherché à éviter ce défaut autant que le sujet le permettait. Du moins sa pièce, comme celle de *Bajazet*, est-elle susceptible de plusieurs dénoûments. Le cinquième acte, et la catastrophe de *Zulime*, telle qu'elle est dans cette édition, est d'une grande beauté; et ce vers de Zulime, en arrachant le poignard de sa rivale :

> C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime,

vaut mieux lui seul que beaucoup de tragédies.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE VOLTAIRE

SUR LA TRAGÉDIE DE ZULIME. (1761.)

« Dans le nombre immense des tragédies, comédies, opéra « comiques, discours moraux, et facéties, au nombre d'en- « viron cinq cent mille, qui font l'honneur éternel de la France, « on vient d'imprimer, sous mon nom, une tragédie intitulée « *Zulime.* La scène est en Afrique. Il est bien vrai qu'ayant été « autrefois avec Alzire en Amérique, je fis un petit tour en « Afrique avec Zulime, avant que d'aller voir Idamé à la « Chine; mais mon voyage d'Afrique ne me réussit point : « presque personne dans le parterre ne connaissait la ville « d'Arsénie, qui était le lieu de la scène. C'est pourtant une « colonie romaine nommée *Arsenaria;* et c'est encore par « cette raison-là qu'on ne la connaissait pas.

« Trémizène est un nom bien sonore : c'est un joli petit « royaume; mais on n'en avait aucune idée. La pièce ne donna « nulle envie de s'informer du gisement de ces côtes. Je retirai « prudemment ma flotte : *Et quæ desperat tractata nitescere « posse, relinquit.* Des corsaires se sont enfin saisis de la pièce, « et l'on fait imprimer; mais, par droit de conquête, ils ont « supprimé deux ou trois cents vers de ma façon, et en ont mis « autant de la leur. Je crois qu'ils ont très-bien fait : je ne veux « point leur voler leur gloire, comme ils m'ont volé mon ou- « vrage. J'avoue que le dénoûment leur appartient, et qu'il est « aussi mauvais que l'était le mien. Les rieurs auront beau jeu; « car au lieu d'avoir une pièce à siffler, ils en auront deux. Il « est vrai que les rieurs seront en petit nombre, car peu de « gens pourraient lire les deux pièces. Je suis de ce nombre; « et de tous ceux qui prisent ces bagatelles ce qu'elles valent, « je suis peut-être celui qui y met le plus bas prix. Enchanté

« des chefs-d'œuvre du siècle passé, autant que dégoûté du « fatras prodigieux de nos médiocrités, je vais expier les « miennes en me fesant le commentateur de Pierre Corneille.

« L'Académie agrée ce travail : je me flatte que le public le « secondera en faveur des héritiers de ce grand nom. Il vaut « mieux commenter *Héraclius* que de faire *Tancrède;* on « risque bien moins.

« Le premier jour que l'on joua ce *Tancrède*, beaucoup de « spectateurs étaient venus armés d'un manuscrit qui courait « le monde, et qu'on assurait être mon ouvrage : il ressemblait « à cette *Zulime* imprimée. »

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Cette tragédie vous appartient, Mademoiselle, vous l'avez fait supporter au théâtre. Les talents comme les vôtres ont un avantage assez unique, c'est celui de ressusciter les morts : c'est ce qui vous est arrivé quelquefois. Il faut avouer que sans les grands acteurs une pièce de théâtre est sans vie; c'est vous qui lui donnez l'ame. La tragédie est encore plus faite pour être représentée que pour être lue; et c'est sur quoi je prendrai la liberté de dire qu'il est bien singulier qu'un ouvrage qui est innocent à la lecture, puisse devenir coupable aux yeux de certaines gens, en acquérant le mérite qui lui est propre, celui de paraître sur le théâtre. On ne comprendra pas un jour qu'on ait pu faire des reproches à mademoiselle de Champmêlé de jouer Chimène, lorsque Augustin Courbé et Mabre Cramoisi, qui l'imprimaient, étaient marguilliers de leur paroisse; et l'on jouera peut-être un jour sur le théâtre ces contradictions de nos mœurs.

Je n'ai jamais conçu qu'un jeune homme qui réciterait en public une Philippique de Cicéron, dût déplaire mortelle-

ment à certaines personnes, qui prétendent lire avec un plaisir extrême les injures grossières que ce Cicéron dit éloquemment à Marc-Antoine. Je ne vois pas non plus qu'il y ait un grand mal à prononcer tout haut des vers français que tous les honnêtes gens lisent, ou même des vers qu'on ne lit guère : c'est un ridicule qui m'a souvent frappé parmi bien d'autres; et ce ridicule tenant à des choses sérieuses, pourrait quelquefois mettre de fort mauvaise humeur.

Quoi qu'il en soit, l'art de la déclamation demande à la fois tous les talents extérieurs d'un grand orateur, et tous ceux d'un grand peintre. Il en est de cet art comme de tous ceux que les hommes ont inventés pour charmer l'esprit, les oreilles et les yeux: ils sont tous enfants du génie, tous devenus nécessaires à la société perfectionnée; et ce qui est commun à tous, c'est qu'il ne leur est pas permis d'être médiocres. Il n'y a de véritable gloire que pour les artistes qui atteignent la perfection; le reste n'est que toléré.

Un mot de trop, un mot hors de sa place, gâte le plus beau vers; une belle pensée perd tout son prix, si elle est mal exprimée; elle vous ennuie, si elle est répétée : de même des inflexions de voix, ou déplacées, ou peu justes, ou trop peu variées, dérobent au récit toute sa grace. Le secret de toucher les cœurs est dans l'assemblage d'une infinité de nuances délicates, en poésie, en éloquence, en déclamation, en peinture; la plus légère dissonance en tout genre est sentie aujourd'hui par les connaisseurs; et voilà peut-être pourquoi l'on trouve si peu de grands artistes, c'est que les défauts sont mieux sentis qu'autrefois. C'est faire votre éloge, que de vous dire ici combien les arts sont difficiles. Si je vous parle de mon ouvrage, ce n'est que pour admirer vos talents.

Cette pièce est assez faible. Je la fis autrefois pour essayer de fléchir un père rigoureux qui ne voulait pardonner ni à son gendre, ni à sa fille, quoiqu'ils fussent très-estimables, et qu'il n'eût à leur reprocher que d'avoir fait sans son consentement un mariage que lui-même aurait dû leur proposer.

L'aventure de Zulime, tirée de l'histoire des Maures, présentait au spectateur une princesse bien plus coupable, et Bénassar, son père, en lui pardonnant, ne devait qu'inviter

davantage à la clémence ceux qui pourraient avoir à punir une faute plus graciable que celle de Zulime.

Malheureusement la pièce paraît avoir quelque ressemblance avec *Bajazet;* et pour comble de malheur, elle n'a point d'Acomat; mais aussi cet Acomat me paraît l'effort de l'esprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité ni chez les modernes qui soit dans ce caractère, et la beauté de la diction le relève encore; pas un seul vers ou dur ou faible, pas un mot qui ne soit le mot propre; jamais de sublime hors d'œuvre, qui cesse alors d'être sublime; jamais de dissertation étrangère au sujet; toutes les convenances parfaitement observées; enfin, ce rôle me paraît d'autant plus admirable, qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvait l'introduire, et qu'il aurait été déplacé partout ailleurs.

Le père de Zulime a pu ne pas déplaire, parce qu'il est le premier de cette espèce qu'on ait osé mettre sur le théâtre. Un père qui a une fille unique à punir d'un amour criminel est une nouveauté qui n'est pas sans intérêt : mais le rôle de Ramire m'a toujours paru très-faible, et c'est pourquoi je ne voulais plus hazarder cette pièce sur la scène française. Tout n'est qu'amour dans cet ouvrage; ce n'est pas un défaut de l'art, mais ce n'est pas aussi un grand mérite. Cet amour ne pèche pas contre la vraisemblance, il y a cent exemples de pareilles aventures et de semblables passions; mais je voudrais que sur le théâtre, l'amour fût toujours tragique.

Il est vrai que celui de Zulime est toujours annoncé par elle-même comme une passion très-condamnable, mais ce n'est pas assez :

> Et que l'amour souvent, de remords combattu,
> Paraisse une faiblesse, et non une vertu.

Les autres personnages doivent concourir aux effets terribles que toute tragédie doit produire. La médiocrité du personnage de Ramire se répand sur tout l'ouvrage. Un héros qui ne joue d'autre rôle que celui d'être aimé ou amoureux ne peut jamais émouvoir; il cesse dès-lors d'être un personnage de tragédie : c'est ce qu'on peut quelquefois reprocher à Racine,

si l'on peut reprocher quelque chose à ce grand homme, qui, de tous nos écrivains, est celui qui a le plus approché de la perfection dans l'élégance et la beauté continue de ses ouvrages. C'est surtout le grand vice de la tragédie d'*Ariane*, tragédie d'ailleurs intéressante, remplie des sentiments les plus touchants et les plus naturels, et qui devient excellente quand vous la jouez.

Le malheur de presque toutes les pièces dans lesquelles une amante est trahie, c'est qu'elles retombent toutes dans la situation d'Ariane; et ce n'est presque que la même tragédie sous des noms différents.

J'ose croire en général que les tragédies qui peuvent subsister sans cette passion sont sans contredit les meilleures; non-seulement parce qu'elles sont beaucoup plus difficiles à faire, mais parce que, le sujet étant une fois trouvé, l'amour qu'on introduirait y paraîtrait une puérilité, au lieu d'y être un ornement.

Figurez-vous le ridicule qu'une intrigue amoureuse ferait dans Athalie, qu'un grand-prêtre fait égorger à la porte du temple; dans cet Oreste, qui venge son père et qui tue sa mère; dans Mérope qui, pour venger la mort de son fils, lève le bras sur son fils même; enfin dans la plupart des sujets vraiment tragiques de l'antiquité. L'amour doit régner seul, on l'a déjà dit; il n'est pas fait pour la seconde place. Une intrigue politique dans *Ariane* serait aussi déplacée qu'une intrigue amoureuse dans le parricide d'Oreste. Ne confondons point ici avec l'amour tragique les amours de comédie et d'églogue, les déclarations, les maximes d'élégie, les galanteries de madrigal; elles peuvent faire dans la jeunesse l'amusement de la société, mais les vraies passions sont faites pour la scène; et personne n'a été ni plus digne que vous de les inspirer, ni plus capables de les bien peindre.

PERSONNAGES.

BÉNASSAR, shérif de Trémizène.
ZULIME, sa fille.
MOHADIR, ministre de Bénassar.
RAMIRE, esclave espagnol.
ATIDE, esclave espagnole.
IDAMORE, esclave espagnol.
SÉRAME, attachée à Zulime.
SUITE.

La scène est dans un château de la province de Trémizène, sur le bord de la mer d'Afrique.

ZULIME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ZULIME, ATIDE, MOHADIR.

ZULIME, d'une voix basse et entrecoupée, les yeux baissés, et regardant à peine Mohadir.

Allez, laissez Zulime aux remparts d'Arsénie :
Partez; loin de vos yeux je vais cacher ma vie;
Je vais mettre à jamais, dans un autre univers,
Entre mon père et moi la barrière des mers.
Je n'ai plus de patrie, et mon destin m'entraîne.
Retournez, Mohadir, aux murs de Trémizène;
Consolez les vieux ans de mon père affligé :
Je l'outrage, et je l'aime; il est assez vengé.
Puissent les justes cieux changer sa destinée!
Puisse-t-il oublier sa fille infortunée!

MOHADIR.

Qui? lui! vous oublier! grand Dieu, qu'il en est loin!
Que vous prenez, Zulime, un déplorable soin!
Outragez-vous ainsi le père le plus tendre,
Qui pour vous de son trône était prêt à descendre?
Qui, vous laissant le choix de tant de souverains,
De son sceptre avec joie aurait orné vos mains?
Quoi! dans vous, dans sa fille il trouve une ennemie!
Dans cet affreux dessein seriez-vous affermie?

Ah! ne l'irritez point, revenez dans ses bras.
Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas;
Cette voix d'un vieillard, qui nourrit votre enfance,
Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence;
Bénassar votre père espérait aujourd'hui
Que mes soins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
A son cœur ulcéré que faut-il que j'annonce?

ZULIME.

Porte-lui mes soupirs et mes pleurs pour réponse;
C'est tout ce que je puis; et c'est t'en dire assez.

MOHADIR.

Vous pleurez, vous, Zulime! et vous le trahissez!

ZULIME.

Je ne le trahis point. Le destin qui l'outrage
Aux cruels Turcomans livrait son héritage;
Par ces brigands nouveaux pressé de toutes parts,
De Trémizène en cendre il quitta les remparts;
Et, quel que soit l'objet du soin qui me dévore,
J'ai suivi son exemple.

MOHADIR.

Hélas! suivez-le encore.
Il revient; revenez, dissipez tant d'ennuis :
Remplissez vos devoirs, croyez-moi.

ZULIME.

Je ne puis.

MOHADIR.

Vous le pouvez. Sachez que nos tristes rivages
Ont vu fuir à la fin nos destructeurs sauvages;
Dispersés, affaiblis, et lassés désormais
Des maux qu'ils ont soufferts et des maux qu'ils ont faits.
Trémizène renaît, et va revoir son maître :
Sans sa fille, sans vous, le verrons-nous paraître?
Vous avez dans ce fort entraîné ses soldats;

Des esclaves d'Europe accompagnent vos pas :
Ces chrétiens, ces captifs, le prix de son courage,
Dont jadis la victoire avait fait son partage,
Ont arraché Zulime à ses bras paternels.
Avec qui fuyez-vous?

ZULIME.

Ah! reproches cruels!
Arrêtez, Mohadir.

MOHADIR

Non, je ne puis me taire;
Le reproche est trop juste, et vous m'êtes trop chère;
Non, je ne puis penser, sans honte et sans horreur,
Que l'esclave Ramire a fait votre malheur.

ZULIME.

Ramire esclave!

MOHADIR.

Il l'est, il était fait pour l'être :
Il naquit dans nos fers; Bénassar est son maître.
N'est-il pas descendu de ces Goths odieux,
Dans leurs propres foyers vaincus par nos aïeux?
Son père à Trémizène est mort dans l'esclavage,
Et la bonté d'un maître est son seul héritage.

ZULIME.

Ramire esclave! lui?

MOHADIR.

C'est un titre qui rend
Notre affront plus sensible, et son crime plus grand.
Quoi donc! un Espagnol ici commande en maître!
A peine devant vous m'a-t-on laissé paraître;
A peine ai-je percé la foule des soldats
Qui veillent à sa garde et qui suivent vos pas.
Vous pleurez malgré vous; la nature outragée

Déchire, en s'indignant, votre ame partagée.
A vos justes remords n'osez-vous vous livrer?
Quand on pleure sa faute, on va la réparer.

ATIDE.

Respectez plus ses pleurs, et calmez votre zèle:
Il ne m'appartient pas de répondre pour elle;
Mais je suis dans le rang de ces infortunés
Qu'un maître redemande, et que vous condamnez.
Je fus comme eux esclave, et de leur innocence
Peut-être il m'appartient de prendre la défense.
Oui, Ramire a d'un maître éprouvé les bienfaits;
Mais vous lui devez plus qu'il ne vous dut jamais.
C'est Ramire, c'est lui, dont l'étonnant courage,
Dans vos murs pris d'assaut et fumants de carnage,
Délivra votre émir, et lui donna le temps
De dérober sa tête au fer des Turcomans;
C'est lui qui, comme un dieu, veillant sur sa famille,
Ayant sauvé le père, a défendu la fille :
C'est par ses seuls exploits enfin que vous vivez.
Quel prix a-t-il reçu? seigneur, vous le savez.
Loin des murs tout sanglants de sa ville alarmée,
Bénassar avec peine assemblait une armée;
Et quand vos citoyens, par nos soins respirants,
A quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
Ces Turcs impérieux, qu'aucun devoir n'arrête,
De Ramire et des siens ont demandé la tête;
Et de votre divan la basse cruauté
Souscrivait en tremblant à cet affreux traité.
De Zulime pour nous la bonté généreuse
Vous épargna du moins une paix si honteuse.
Elle acquite envers nous ce que vous nous devez.
N'insultez point ici ceux qui vous ont sauvés;
Respectez plus Ramire et ces guerriers si braves;

Ils sont vos défenseurs, et non plus vos esclaves.

MOHADIR à Zulime.

Votre secret, Zulime, est enfin révélé :
Ainsi donc par sa voix votre cœur a parlé?

ZULIME.

Oui, je l'avoue.

MOHADIR.

Ah Dieu!

ZULIME.

Coupable, mais sincère,
Je ne puis vous tromper.... Tel est mon caractère.

MOHADIR.

Vous voulez donc charger d'un affront si nouveau
Un père infortuné qui touche à son tombeau?

ZULIME.

Vous me faites frémir.

MOHADIR.

Repentez-vous, Zulime;
Croyez-moi, votre cœur n'est point né pour le crime.

ZULIME.

Je me repens en vain; tout va se déclarer:
Il est des attentats qu'on ne peut réparer.
Il ne m'appartient pas de soutenir sa vue;
J'emporte en le quittant le remords qui me tue.
Allez : votre présence en ces funestes lieux
Augmente ma douleur, et blesse trop mes yeux.
Mohadir.... Ah! partez.

MOHADIR.

Hélas! je vais peut-être
Porter les derniers coups au sein qui vous fit naître.

SCÈNE II.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

Ah! je succombe, Atide; et ce cœur désolé
Ne soutient plus le poids dont il est accablé.
Vous voyez ce que j'aime, et ce que je redoute,
Une patrie, un père; Atide! ah, qu'il en coûte!
Que de retours sur moi! que de tristes efforts!
Je n'ai dans mon amour senti que des remords [1].
D'un père infortuné vous concevez l'injure;
Il est affreux pour moi d'offenser la nature :
Mais Ramire expirait, vous étiez en danger.
Est-ce un crime, après tout, que de vous protéger?
Je dois tout à Ramire; il a sauvé ma vie.
A ce départ enfin vous m'avez enhardie :
Vos perils, vos vertus, vos amis malheureux,
Tant de motifs puissants, et l'amour avec eux,
L'amour qui me conduit; hélas! si l'on m'accuse,
Voilà tous mes forfaits; mais voilà mon excuse.
Je tremble cependant; de pleurs toujours noyés,
De l'abîme où je suis mes yeux sont effrayés.

ATIDE.

Hélas! Ramire et moi nous vous devons la vie;
Vous rendez un héros, un prince à sa patrie;
Le ciel peut-il haïr un soin si généreux?
Arrachez votre amant à ces bords dangereux.
Ma vie est peu de chose; et je ne suis encore
Qu'une esclave tremblante en des lieux que j'abhorre.
Quoique d'assez grands rois mes aïeux soient issus,
Tout ce que vous quittez est encore au-dessus.
J'étais votre captive, et vous ma protectrice;

Je ne pouvais prétendre à ce grand sacrifice :
Mais Ramire! un héros du ciel abandonné,
Lui qui, de Bénassar esclave infortuné,
A prodigué son sang pour Bénassar lui-même;
Enfin, que vous aimez....

ZULIME.

Atide, si je l'aime!
C'est toi qui découvris, dans mes esprits troublés,
De mon secret penchant les traits mal démêlés;
C'est toi qui les nourris, chère Atide; et peut-être
En me parlant de lui c'est toi qui les fis naître :
C'est toi qui commenças mon téméraire amour;
Ramire a fait le reste en me sauvant le jour.
J'ai cru fuir nos tyrans, et j'ai suivi Ramire.
J'abandonne pour lui parents, peuples, empire;
Et, frémissant encor de ses périls passés,
J'ai craint dans mon amour de n'en point faire assez.
Cependant loin de moi se peut-il qu'il s'arrête?
Quoi! Ramire aujourd'hui, trop sûr de sa conquête,
Ne prévient point mes pas, ne vient point consoler
Ce cœur trop asservi, que lui seul peut troubler!

ATIDE.

Eh! ne voyez-vous pas avec quelle prudence
De l'envoyé d'un père il fuyait la présence?

ZULIME.

J'ai tort, je te l'avoue : il a dû s'écarter;
Mais pourquoi si long-temps?

ATIDE.

A ne vous point flatter,
Tant d'amour, tant de crainte et de délicatesse,
Conviennent mal peut-être au péril qui nous presse;
Un moment peut nous perdre, et nous ravir le prix,
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris;

Entre cet océan, ces rochers et l'armée,
Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée.
Trop d'amour vous égare; et les cœurs si troublés
Sur leurs vrais intérêts sont toujours aveuglés.

ZULIME.

Non, sur mes intérêts c'est l'amour qui m'éclaire;
Ramire va presser ce départ nécessaire :
L'ordre dépend de lui; tout est entre ses mains;
Souverain de mon ame, il l'est de mes destins.
Que fait-il? est-ce vous, est-ce moi qu'il évite?

ATIDE.

Le voici.... Ciel, témoin du trouble qui m'agite,
Ciel, renferme à jamais dans ce sein malheureux
Le funeste secret qui nous perdrait tous deux.

SCÈNE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

Madame, enfin des cieux la clémence suprême
Semble en notre défense agir comme vous-même;
Et les mers et les vents, secondant vos bontés,
Vont nous conduire aux bords si long-temps souhaités.
Valence, de ma race autrefois l'héritage,
A vos pieds plus qu'aux miens portera son hommage.
Madame, Atide et moi, libres par vos secours,
Nous sommes vos sujets, nous le serons toujours.
Quoi! vos yeux à ma voix répondent par des larmes!

ZULIME.

Et pouvez-vous penser que je sois sans alarmes?
L'amour veut que je parte, il lui faut obéir :
Vous savez qui je quitte, et qui j'ai pu trahir.
J'ai mis entre vos mains ma fortune, ma vie;

Ma gloire encor plus chère, et que je sacrifie.
Je dépends de vous seul.... Ah! prince, avant ce jour,
Plus d'un cœur a gémi d'écouter trop d'amour;
Plus d'une amante, hélas! cruellement séduite,
A pleuré vainement sa faiblesse et sa fuite.

RAMIRE.

Je ne condamne point de si justes terreurs.
Vous faites tout pour nous; oui, madame, et nos cœurs
N'ont, pour vous rassurer dans votre défiance,
Qu'un hommage inutile, et beaucoup d'espérance.
Esclave auprès de vous, mes yeux à peine ouverts
Ont connu vos grandeurs, ma misère, et des fers;
Mais j'atteste le Dieu qui soutient mon courage,
Et qui donne à son gré l'empire et l'esclavage,
Que ma reconnaissance et mes engagements....

ZULIME.

Pour me prouver vos feux vous faut-il des serments?
En ai-je demandé quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards présente?
Si mon ame aux frayeurs se peut abandonner,
Je ne crains que mon sort; puis-je vous soupçonner?
Ah! les serments sont faits pour un cœur qui peut feindre.
Si j'en avais besoin, nous serions trop à plaindre [2].

RAMIRE.

Que mes jours immolés à votre sûreté.....

ZULIME.

Conservez-les, cher prince; ils m'ont assez coûté.
Peut-être que je suis trop faible et trop sensible;
Mais enfin tout m'alarme en ce séjour horrible:
Vous-même, devant moi, triste, sombre, égaré,
Vous ressentez le trouble où mon cœur est livré.

ATIDE.

Vous vous faites tous deux une pénible étude

De nourrir vos chagrins et votre inquiétude.
Dérobez-vous, madame, aux peuples irrités
Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.
Ce palais est peut-être un rempart inutile;
Le vaisseau vous attend, Valence est votre asile.
Calmez de vos chagrins l'importune douleur:
Vous avez tant de droits sur nous.... et sur son cœur!
Vous condamnez sans doute une crainte odieuse.
Votre amant vous doit tout; vous êtes trop heureuse!

ZULIME.

Je dois l'être, et l'hymen qui va nous engager....

SCÈNE IV.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

Dans ce moment, madame, on vient vous assiéger.

ATIDE.

Ciel!

IDAMORE.

On entend de loin la trompette guerrière;
On voit des tourbillons de flamme, de poussière;
D'étendards manaçants les champs sont inondés.
Le peu de nos amis dont nos murs sont gardés,
Sur ces bords escarpés qu'a formés la nature,
Et qui de ce palais entourent la structure,
En défendront l'approche, et seront glorieux
De chercher un trépas honoré par vos yeux.

RAMIRE.

Dans ce malheur pressant je goûte quelque joie.
Eh bien! pour vous servir le ciel m'ouvre une voie:
De vos peuples unis je brave le courroux;

J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous.
Pour mériter vos soins je puis tout entreprendre;
Et mon sort en tout temps sera de vous défendre.

ZULIME.

Que dis-tu? contre un père! arrête, épargne-moi.
L'amour n'entraîne-t-il que le crime après soi?
Tombe sur moi des cieux l'éternelle colère
Plutôt que mon amant ose attaquer mon père!
Avant que ses soldats environnent nos tours,
Les flots nous ouvriront un plus juste secours.
Mon séjour en ces lieux me rendrait trop coupable;
D'un père courroucé fuyons l'œil respectable:
Je vais hâter ma fuite, et j'y cours de ce pas.

RAMIRE à Atide.

Moi, je vais fuir la honte et hâter mon trépas.

SCÈNE V.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Vous n'irez point sans moi: non, cruel que vous êtes,
Je ne souffrirai point vos fureurs indiscrètes.
Cher objet de ma crainte, arbitre de mon sort,
Cher époux, commencez par me donner la mort.
Au nom des nœuds secrets qu'à son heure dernière
De ses mourantes mains vient de former mon père,
De ces nœuds dangereux dont nous avons promis
De dérober l'étreinte à des yeux ennemis,
Songez aux droits sacrés que j'ai sur votre vie;
Songez qu'elle est à moi, qu'elle est à la patrie;
Que Valence dans vous redemande un vengeur.
Allez la délivrer de l'Arabe oppresseur;

Quittez, sans plus tarder, cette rive fatale;
Partez, vivez, régnez, fût-ce avec ma rivale.

RAMIRE.

Non, désormais ma vie est un tissu d'horreurs;
Je rougis de moi-même, et surtout de vos pleurs.
Je suis né vertueux, j'ai voulu toujours l'être!
Voulez-vous me changer? chéririez-vous un traître?
J'ai subi l'esclavage et son poids rigoureux;
Le fardeau de la feinte est cent fois plus affreux.
J'ai connu tous les maux, la vertu les surmonte;
Mais quel cœur généreux peut supporter la honte?
Quel supplice effroyable, alors qu'il faut tromper,
Et que tout mon secret est prêt à m'échapper!

ATIDE.

Eh bien! allez, parlez, armez sa jalousie,
J'y consens; mais, cruel, n'exposez que ma vie;
N'immolez que l'objet pour qui vous rougissez,
Qui vous forçait à feindre, et que vous haïssez.

RAMIRE.

Je vous adore, Atide; et l'amour qui m'enflamme
Ferme à tout autre objet tout accès dans mon ame:
Mais plus je vous adore, et plus je dois rougir
De fuir avec Zulime afin de la trahir.
Je suis bien malheureux, si votre jalousie
Joint ses poisons nouveaux aux horreurs de ma vie.
Entouré de forfaits et d'infidélités,
Je les commets pour vous, et vous seule en doutez.
Ah! mon crime est trop vrai, trop affreux envers elle;
Ce cœur est un perfide, et c'est pour vous, cruelle!

ATIDE.

Non, il est généreux; le mien n'est point jaloux:
La fraude et les soupçons ne sont point faits pour vous.
Zulime, en écoutant son amour malheureuse,

N'a point reçu de vous de promesse trompeuse.
Idamore a parlé : sûre de ses appas,
Elle a cru des discours que vous ne dictiez pas.
Eh! peut-on s'étonner que vous ayez su plaire?
Peut-on vous reprocher ce charme involontaire
Qui vous soumit un cœur prompt à se désarmer?
Ah! le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.

RAMIRE.

Eh! pourquoi, profanant de si saintes tendresses,
De Zulime abusée enhardir les faiblesses?
Pourquoi, déshonorant votre amant, votre époux,
Promettre à d'autres yeux un cœur qui n'est qu'à vous?
Dans quel piége Idamore a conduit l'innocence!
Des bienfaits de Zulime affreuse récompense!
Ah, cruelle! à quel prix le jour m'est conservé!

ATIDE.

Eh bien! punissez-moi de vous avoir sauvé.
Idamore, il est vrai, n'est pas le seul coupable;
J'ai parlé comme lui; comme lui condamnable,
J'engageai trop Ramire, et sans le consulter.
Je n'y survivrai pas, vous n'en pouvez douter.
Je sens qu'à vos vertus je fesais trop d'injure ;
Je vous épargnerai la honte d'un parjure :
Vivez, il me suffit.... Ciel! quel tumulte affreux!

RAMIRE.

Il m'annonce un combat moins grand, moins douloureux ;
Le ciel m'y peut au moins accorder quelque gloire ;
J'y vole.....

ATIDE.

Je vous suis; la chute ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je sais tout partager.
Puis-je être loin de vous? vous êtes en danger.

RAMIRE.

Ah! ne laissez qu'à moi le destin qui m'opprime.
Chère épouse, craignez....

ATIDE.

Je ne crains que Zulime.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

Oui, Dieu même est pour nous; oui, ce Dieu de la guerre
Nous appelle sur l'onde et désarme la terre.
Vous voyez les sujets du triste Bénassar
Suspendre leurs fureurs au pied de ce rempart:
Ils ont quitté ces traits, ces funestes machines
Qui des murs d'Arsénie apportaient les ruines,
Tout ce grand appareil qui, dans quelques moments,
Pouvait de ce palais briser les fondements.
Cependant l'heure approche où la mer favorable
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Atide, au nom de nos malheurs,
Et de tant de périls, et de tant de douleurs,
Par le salut public devant qui tout s'efface,
Par ce premier devoir des rois de notre race,
Ne songez qu'à partir, et ne rougissez pas
Des bontés de Zulime et de ses attentats :
Ne fuyez point les dons de sa main bienfesante,
Envers les siens coupable, envers nous innocente;
Entouré d'ennemis dans ce séjour d'horreur,
Craignez....

RAMIRE.

Mes ennemis sont au fond de mon cœur.
Atide l'a voulu; c'est assez, Idamore.

IDAMORE.

Comment! quel repentir peut vous troubler encore?
Qui vous retient?

RAMIRE.

L'honneur. Crois-tu qu'il soit permis
D'être injuste, infidèle, et traître à ses amis?

IDAMORE.

Non, sans doute, seigneur, et ce crime est infame.

RAMIRE.

Est-il donc plus permis de trahir une femme,
De la conduire au piége, et de l'abandonner?

IDAMORE.

Un plus grand intérêt doit vous déterminer.
Voudriez-vous livrer à l'horreur des supplices
Ceux qui vous ont voué leur vie et leurs services?
Entre Zulime et nous il est temps de choisir.

RAMIRE.

Eh bien! qui de vous tous me faut-il donc trahir?
Faut-il que, malgré nous, il soit des conjonctures
Où le cœur égaré flotte entre les parjures?
Où la vertu, sans force, et prête à succomber,
Ne voit que des écueils et tremble d'y tomber?
Tu sais ce que pour nous Zulime a daigné faire;
Elle renonce à tout, à son trône, à son père,
A sa gloire, en un mot; il faut en convenir.
Armé de ses bienfaits, moi, j'irais l'en punir!
C'est trop rougir de moi : plains ma douleur mortelle.

IDAMORE.

Rougissez de tarder, Valence vous appelle;
Les moments sont bien chers; et si vous hésitez....

RAMIRE.

Non, je vais m'expliquer et lui dire....

IDAMORE.

Arrêtez;
Gardez-vous d'arracher un voile nécessaire :
Laissez-lui son erreur, cette erreur est trop chère.
Pour entraîner Zulime à ses égarements
Vous n'employâtes point l'art trompeur des amants.
Sensible, généreuse, et sans expérience,
Elle a cru n'écouter que la reconnaissance;
Elle ne savait pas qu'elle écoutait l'amour.
Tous vos soins empressés la perdaient sans retour;
Dans son illusion nous l'avons confirmée :
Enfin elle vous aime; elle se croit aimée,
De quel jour odieux ses yeux seraient frappés!
Il n'est de malheureux que les cœurs détrompés.
Réservez pour un temps plus sûr et plus tranquille
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorsque vous serez roi, jugez et décidez :
Ici Zulime règne, et vous en dépendez.

RAMIRE.

Je dépends de l'honneur; votre discours m'offense.
Je crains l'ingratitude, et non pas sa vengeance.
Quoi qu'il puisse arriver, un cœur tel que le mien
Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien.

IDAMORE.

Tremblez donc : son amour peut se tourner en rage.
Atide de son sang peut payer cet outrage.

RAMIRE.

Cher Idamore, au bruit de son moindre danger,
De ces lieux ennemis va, cours la dégager.
Sois sûr que de Zulime arrêtant la poursuite,
Avant que d'expirer j'assurerai sa fuite.

IDAMORE.

Vous vous connaissez mal en ces extrémités;

Atide et vos amis mourront à vos côtés.
Mais non, votre prudence et la faveur céleste
Ne nous annoncent point une fin si funeste.
Zulime est encor loin de vouloir se venger;
Peut-elle craindre, hélas! qu'on la veuille outrager?
Son ame tout entière à son espoir livrée,
Aveugle en ses bontés, et d'amour enivrée,
Goûte d'un calme heureux le dangereux sommeil....

RAMIRE.

Que je crains le moment de son affreux réveil!

IDAMORE.

Cachez donc à ses yeux la vérité cruelle,
Au nom de la patrie.... On approche, c'est elle.

RAMIRE.

Va, cours après Atide, et reviens m'avertir
Si les mers et les vents m'ordonnent de partir.

SCÈNE II.

ZULIME, RAMIRE, SÉRAME.

ZULIME.

Oui, nous touchons, Ramire, à ce moment prospère
Qui met en sûreté cette tête si chère.
En vain nos ennemis (car j'ose ainsi nommer
Qui voudrait désunir deux cœurs nés pour s'aimer),
En vain tous ces guerriers, ces peuples que j'offense
De mon malheureux père ont armé la vengeance.
Profitons des instants qui nous sont accordés:
L'amour nous conduira, puisqu'il nous a gardés;
Et je puis dès demain rendre à votre patrie
Ce dépôt précieux qu'à moi seule il confie.
Il ne me reste plus qu'à m'attacher à vous
Par les nœuds éternels et de femme et d'époux

Grace à ces noms si saints, ma tendresse épurée
En est plus respectable, et non plus assurée.
Le père, les amis que j'ose abandonner,
Le ciel, tout l'univers, doivent me pardonner,
Si de tant de héros la déplorable fille
Pour un époux si cher oublia sa famille.
Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers,
Que nous servons tous deux par des cultes divers;
Attestons cet auteur de l'amour qui nous lie,
Non que votre grande ame à la mienne est unie,
(Nos cœurs n'ont pas besoin de ces vœux solennels);
Mais que bientôt, seigneur, au pied de vos autels
Vos peuples béniront, dans la même journée,
Et votre heureux retour, et ce grand hyménée.
Mettons près des humains ma gloire en sûreté;
Du Dieu qui nous entend méritons la bonté :
Et cessons de mêler, par trop de prévoyance,
Le poison de la crainte à la douce espérance.

RAMIRE.

Ah! vous percez un cœur destiné désormais
A d'éternels tourments, plus grands que vos bienfaits.

ZULIME.

Eh! qui peut vous troubler, quand vous m'avez su plaire?
Les chagrins sont pour moi; la douleur de mon père,
Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché,
Voilà les déplaisirs dont mon cœur est touché ;
Mais vous qui retrouvez un sceptre, une couronne,
Vos parents, vos amistout ce que j'abandonne,
Qui de votre bonheur n'avez point à rougir;
Vous qui m'aimez enfin....

RAMIRE.

Pourrais-je vous trahir?
Non, je ne puis.

ZULIME.

Hélas! je vous en crois sans peine.
Vous sauvâtes mes jours, je brisai votre chaîne;
Je vois en vous, Ramire, un vengeur, un époux :
Vos bienfaits et les miens, tout me répond de vous.

RAMIRE.

Sous un ciel inconnu le destin vous envoie.

ZULIME.

Je le sais, je le veux, je le cherche avec joie;
C'est vous qui m'y guidez.

RAMIRE.

C'est à vous de juger
Qu'on a tout à souffrir chez un peuple étranger;
Coutumes, préjugés, mœurs, contraintes nouvelles,
Abus devenus droits, et lois souvent cruelles.

ZULIME.

Qu'importe à notre amour ou leurs mœurs ou leurs droits?
Votre peuple est le mien, vos lois seront mes lois.
J'en ai quitté pour vous, hélas! de plus sacrées;
Et qu'ai-je à redouter des mœurs de vos contrées?
Quels sont donc les humains qui peuplent vos états?
Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats?

RAMIRE.

Je suis loin d'être ingrat; non, mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute....

RAMIRE.

Mais en moi vous ne verriez qu'un traître,
Si, tout prêt à partir, je cachais à vos yeux
Un obstacle fatal opposé par les cieux.

ZULIME.

Un obstacle!

RAMIRE.

Une loi formidable, éternelle.

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur, achevez, quelle est-elle?

RAMIRE.

C'est la religion... Je sais qu'en vos climats,
Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'états,
L'hymen unit souvent ceux que leur loi divise.
En Espagne autrefois cette indulgence admise,
Désormais parmi nous est un crime odieux;
La loi dépend toujours et des temps et des lieux.
Mon sang dans mes états m'appelle au rang suprême;
Mais il est un pouvoir au-dessus de moi-même.

ZULIME.

Je t'entends; cher Ramire, il faut t'ouvrir mon cœur:
Pour ma religion j'ai connu ton horreur,
J'en ai souvent gémi; mais, s'il ne faut rien taire,
A mon ame en secret tu la rendis moins chère.
Soit erreur ou raison, soit ou crime ou devoir,
Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir,
(Puisse le juste ciel excuser mes faiblesses!)
Du sang en ta faveur j'ai bravé les tendresses;
Je pourrai t'immoler, par de plus grands efforts,
Ce culte mal connu de ce sang dont je sors:
Puisqu'il t'est odieux, il doit un jour me l'être.
Fidèle à mon époux, et soumise à mon maître,
J'attendrai tout du temps et d'un si cher lien.
Mon cœur servirait-il d'autre Dieu que le tien?
Je vois couler tes pleurs; tant de soin, tant de flamme,
Tant d'abandonnement ont pénétré ton ame.
Adressons l'un et l'autre au Dieu des tes autels
Ces pleurs que l'amour verse, et ces vœux solennels.
Qu'Atide y soit présente; elle approche; elle m'aime:

Que son amitié tendre ajoute à l'amour même.
Atide!

RAMIRE.

C'en est trop; et mon cœur déchiré....

SCÈNE III.

ZULIME, RAMIRE, ATIDE, SÉRAME.

ATIDE.

Madame, dans ces murs votre père est entré.

ZULIME.

Mon père!

RAMIRE.

Lui!

ZULIME.

Grand Dieu!

ATIDE.

Sans soldats, sans escorte,
Sa voix de ce palais s'est fait ouvrir la porte.
A l'aspect de ses pleurs et de ses cheveux blancs,
De ce front couronné, respecté si long-temps,
Vos gardes interdits, baissant pour lui les armes,
N'ont pas cru vous trahir en partageant ses larmes.
Il approche, il vous cherche.

ZULIME.

O mon père; ô mon roi!
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi?

ATIDE.

Il va, n'en doutez point, demander notre vie.

RAMIRE.

Donnez-lui tout mon sang, je vous le sacrifie;
Mais conservez du moins....

ZULIME.

Dans l'état où je suis,
Pouvez-vous bien, cruel, irriter mes ennuis?
Tombent, tombent sur moi les traits de sa vengeance!
Allez, Atide; et vous, évitez sa présence.
C'est le premier moment où je puis souhaiter
De me voir sans Ramire et de vous éviter.
Allez, trop digne époux de la triste Zulime;
Ce titre si sacré me laisse au moins sans crime.

ATIDE.

Qu'entends-je? son époux?

RAMIRE.

On vient, suivez mes pas;
Plaignez mon sort, Atide, et ne m'accusez pas.

SCÈNE IV.

ZULIME, BÉNASSAR, SÉRAME.

ZULIME.

Le voici, je frissonne, et mes yeux s'obscurcissent.
Terre, que devant lui tes gouffres m'engloutissent!
Sérame, soutiens-moi.

BÉNASSAR.

C'est elle.

ZULIME.

O désespoir!

BÉNASSAR.

Tu détournes les yeux, et tu crains de me voir.

ZULIME.

Je me meurs! Ah, mon père!

BÉNASSAR.

O toi, qui fus ma fille,
Cher espoir autrefois de ma triste famille,

Toi qui dans mes chagrins étais mon seul recours,
Tu ne me connais plus?

ZULIME à genoux.

Je vous connais toujours;
Je tombe en frémissant à ces pieds que j'embrasse,
Je les baigne de pleurs, et je n'ai point l'audace
De lever jusqu'à vous un regard criminel,
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

BÉNASSAR.

Sais-tu quelle est l'horreur dont ton crime m'accable?

ZULIME.

Je sais trop qu'à vos yeux il est inexcusable.

BÉNASSAR.

J'aurais pu te punir; j'aurais pu dans ces tours
Ensevelir ma honte et tes coupables jours.

ZULIME.

Votre colère est juste, et je l'ai méritée.

BÉNASSAR.

Tu vois trop que mon cœur ne l'a point écoutée.
Lève-toi; ta douleur commence à m'attendrir,
(Elle se relève.)
Et le cœur de ton père attend ton repentir.
Tu sais si dans ce cœur trop indulgent, trop tendre,
Les cris de la nature ont su se faire entendre.
Je vivais dans toi seule; et jusques à ce jour
Jamais père à son sang n'a marqué plus d'amour.
Tu sais si j'attendais qu'au bout de ma carrière
Ma bouche en expirant nommât mon héritière,
Et cédât malgré moi, par des soins superflus,
Ce qui dans ces moments ne nous appartient plus.
Je n'ai que trop vécu; ma prodigue tendresse
Prévenait par ses dons ma caduque vieillesse.
Je te donnais pour dot, en engageant ta foi,

Ces trésors, ces états, que je quittais pour toi,
Et tu pouvais choisir entre les plus grands princes
Qui des bords syriens gouvernent les provinces;
Et c'est dans ces moments que fuyant de mes bras,
Toi seule à la révolte excites mes soldats,
M'arraches mes sujets, m'enlèves mes esclaves,
Outrages mes vieux ans, m'abandonnes, me braves!
Quel démon t'a conduite à cet excès d'horreur?
Quel monstre a corrompu les vertus de ton cœur?
Veux-tu ravir un rang que je te sacrifie?
Veux-tu me dépouiller de ce reste de vie?
Ah, Zulime! ah, mon sang! par tant de cruauté
Veux-tu punir ainsi l'excès de ma bonté?

ZULIME.

Seigneur, mon souverain, j'ose dire, mon père,
Je vous aime encor plus que je ne vous fus chère.
Régnez, vivez heureux, ne vous consumez plus
Pour cette criminelle en regrets superflus.
De mon aveuglement moi-même épouvantée,
Expirant des regrets dont je suis tourmentée,
Et de votre tendresse, et de votre courroux,
Je pleure ici mon crime à vos sacrés genoux;
Mais ce crime si cher a sur moi trop d'empire;
Vous n'avez plus de fille, et je suis à Ramire.

BÉNASSAR.

Que dis-tu? malheureuse! opprobre de mon sort!
Quoi, tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort!
Qui? Ramire! un captif! Ramire t'a séduite!
Un barbare t'enlève, et te force à la fuite!
Non, dans ton cœur séduit, d'un fol amour atteint,
Tout l'honneur de mon sang n'est pas encore éteint.
Tu ne souilleras point d'une tache si noire
La race des héros, ma vieillesse et ma gloire.

Quelle honte, grand Dieu, suivrait un sort si beau!
Veux-tu déshonorer ma vie et mon tombeau?
De mes folles bontés quel horrible salaire!
Ma fille, un suborneur est-il donc plus qu'un père?
Repens-toi, suis mes pas, viens sans plus m'outrager.

ZULIME.

Je voudrais obéir; mon sort ne peut changer.
Approuvée en Europe, en vos climats flétrie,
Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.
Mais si le nom d'esclave aigrit votre courroux,
Songez que cet esclave a combattu pour vous;
Qu'il vous a délivré d'une main ennemie;
Que vos persécuteurs ont demandé sa vie;
Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez;
Qu'à d'assez grands honneurs ses jours sont réservés;
Qu'il est du sang des rois; et qu'un héros pour gendre,
Un prince vertueux....

BÉNASSAR.

Je ne veux plus t'entendre,
Barbare! que les cieux partagent ma douleur!
Que ton indigne amant soit un jour mon vengeur!
Il le sera sans doute, et j'en reçois l'augure.
Tous les enlèvements sont suivis du parjure.
Puisse la perfidie et la division
Être le digne fruit d'une telle union!
J'espère que le ciel, sensible à mon outrage,
Accourcira bientôt dans les pleurs, dans la rage,
Les jours infortunés que ma bouche a maudits,
Et qu'on te trahira, comme tu me trahis.
Coupable de la mort qu'ici tu me prépares,
Lâche, tu périras par des mains plus barbares :
Je le demande aux cieux; perfide, tu mourras
Aux pieds de ton amant qui ne te plaindra pas.

Mais avant de combler son opprobre et sa rage,
Avant que le cruel t'arrache à ce rivage,
J'y cours; et nous verrons si tes lâches soldats
Seront assez hardis pour t'ôter de mes bras,
Et si, pour se ranger sous les drapeaux d'un traître,
Ils fouleront aux pieds et ton père et leur maître.

SCÈNE V.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Seigneur... Ah! cher auteur de mes coupables jours!
Voilà quel est le fruit de mes tristes amours!
Dieu qui l'as entendu, dieu puissant que j'irrite,
Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite?
La mort et les enfers paraissent devant moi :
Ramire, avec plaisir j'y descendrais pour toi.
Tu me plaindras sans doute... Ah! passion funeste!
Quoi! les larmes d'un père et le courroux céleste,
Les malédictions prêtes à m'accabler,
Tout irrite les feux dont je me sens brûler!
Dieu! je me livre à toi; si tu veux que j'expire,
Frappe; mais réponds-moi des larmes de Ramire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

Hélas! vous n'aimez point : vous ne concevez pas
Tous ces soulèvements, ces craintes, ces combats,
Ce reflux orageux du remords et du crime.
Que je me hais! j'outrage un père magnanime,
Un père qui m'est cher, et qui me tend les bras.
Que dis-je? l'outrager! j'avance son trépas :
Malheureuse!

ATIDE.

Après tout, si votre ame attendrie
Craint d'accabler un père, et tremble pour sa vie,
Pardonnez; mais je sens qu'en de tels déplaisirs,
Un grand cœur quelquefois commande à ses soupirs,
Qu'on peut sacrifier....

ZULIME.

Que prétends-tu me dire?
Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire!
A quels conseils, grand dieu! faut-il s'abandonner?
Ai-je pu les entendre? ose-t-on les donner?
Toute prête à partir, vous proposez, barbare,
Que moi qui l'ai conduit, de lui je me sépare!
Non, mon père en courroux, mes remords, ma douleur,
De ce conseil affreux n'égalent point l'horreur.

ATIDE.

Mais vous-même à l'instant, à vos devoirs fidèle,

Vous disiez que l'amour vous rend trop criminelle.

ZULIME.

Non, je ne l'ai point dit, mon trouble m'emportait;
Si je parlais ainsi, mon cœur me démentait.

ATIDE.

Qui ne connaît l'état d'une ame combattue?
J'éprouve, croyez-moi, le chagrin qui vous tue;
Et ma triste amitié....

ZULIME.

Vous m'en devez, du moins.
Mais que cette amitié prend de funestes soins!
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire;
Redoublez dans mon cœur tout l'amour qu'il m'inspire.
Hélas! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux
Comme il le doit, Atide, et comme je le veux?

ATIDE.

Ce n'est point à des cœurs nourris dans l'amertume,
Que la crainte a glacés, que la douleur consume;
Ce n'est point à des yeux aux larmes condamnés,
De lire dans les cœurs des amants fortunés.
Est-ce à moi d'observer leur joie et leur caprice?
Ne vous suffit-il pas qu'on vous rende justice,
Qu'on soit à vos bontés asservi pour jamais?

ZULIME.

Non; il semble accablé du poids de mes bienfaits;
Son ame est inquiète, et n'est point attendrie.
Atide, il me parlait des lois de sa patrie.
Il est tranquille assez, maître assez de ses vœux
Pour voir en ma présence un obstacle à nos feux.
Ma tendresse un moment s'est sentie alarmée.
Chère Atide, est-ce ainsi que je dois être aimée?
Après ce que j'ai fait, après ma fuite, hélas!...
Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas;

Si de quelque intérêt son ame est occupée,
Si je n'y suis pas seule, Atide, il m'a trompée.

SCÈNE II.

ZULIME, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

Madame, votre père appelle ses soldats,
Résolvez votre fuite, et ne différez pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre
Aux pleurs de Bénassar étaient prêts à se rendre.
Honteux de vous prêter un sacrilége appui,
Leurs fronts en rougissant se baissaient devant lui.
De ces murs odieux je garde le passage;
Ce sentier détourné nous conduit au rivage.
Ramire, impatient, de vous seule occupé,
De vos bontés rempli, de vos charmes frappé,
Et prêt pour son épouse à prodiguer sa vie,
Dispose en ce moment votre heureuse sortie.

ZULIME.

Ramire, dites-vous?

IDAMORE.

Ardent, rempli d'espoir,
Il revient vous servir, surtout il veut vous voir.

ZULIME.

Ah! je renais, Atide, et mon ame est en proie
A tout l'emportement de l'excès de ma joie.
Pardonne à des soupçons indignement conçus;
Ils sont évanouis, ils ne renaîtront plus :
J'ai douté, j'en rougis! je craignais, et l'on m'aime;
Ah! prince!

SCÈNE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE à Ramire.

J'ai parlé, seigneur, comme vous-même;
J'ai peint de votre cœur les justes sentiments;
Zulime en est bien digne : achevez, il est temps.
Pressons l'heureux instant de notre délivrance;
Rien ne nous retient plus : je cours, je vous devance.

Il sort.

RAMIRE.

Nous voici parvenus à ce moment fatal
Où d'un départ trop lent on donne le signal.
Bénassar de ces lieux n'est point encor le maître;
Pour peu que nous tardions, madame, il pourrait l'être.
Vous voulez de l'Afrique abandonner les bords;
Venez, ne craignez point ses impuissants efforts.

ZULIME.

Moi craindre! ah! c'est pour vous que j'ai connu la crainte,
Croyez-moi; je commande encor dans cette enceinte;
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Sauvez ma gloire, au moins, pour la dernière fois!
Apprenons à l'Espagne, à l'Afrique jalouse,
Que je suis mon devoir en partant votre épouse.

RAMIRE.

C'est braver votre père, et le désespérer;
Pour le salut des miens, je ne puis différer.....

ZULIME.

Ramire!

RAMIRE.

Si le ciel me rend mon héritage,
Valence est à vos pieds.

ZULIME.

Tu promis davantage.
Que m'importait un trône?

ATIDE.

Eh! madame, est-il temps
De s'oublier ici dans ces périls pressants?
Songez....

ZULIME.

De ce péril soyez moins occupée :
Il en est un plus grand. Ciel! serais-je trompée?
Ah, Ramire!

RAMIRE.

Attendez qu'au sein de ses états
L'infortuné Ramire ait pu guider vos pas.

ZULIME.

Qu'entends-je? quel discours à tous les trois funeste!
Ramire! attendais-tu qu'immolant tout le reste,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi?
Sur ces rochers déserts, ingrat, m'as-tu conduite
Pour traîner en Europe une esclave à ta suite?

RAMIRE.

Je vous y mène en reine; et mon peuple à genoux
Avec son souverain fléchira devant vous.

ATIDE.

Croyez que vos bienfaits....

ZULIME.

Ah! c'en est trop, Atide;
C'est trop vous efforcer d'excuser un perfide;
Le voile est déchiré : je vois mon sort affreux.
Quel père j'offensais! et pour qui? malheureux!
Des plus sacrés devoirs la barrière est franchie :
Mais il reste un retour à ma vertu trahie;

Je revole à mon père; il a plaint mes erreurs;
Il est sensible, il m'aime; il vengera mes pleurs;
Et de sa main du moins il faudra que j'obtienne,
Dirai-je, hélas! ta mort? non, ingrat, mais la mienne.
Tu l'as voulu, j'y cours.

ATIDE.

Madame!

RAMIRE.

Atide! ô ciel!

ATIDE.

Madame, écoutez-vous ce désespoir mortel?
C'est votre ouvrage, hélas! que vous allez détruire.
Vous vous perdez! Eh quoi! vous balancez, Ramire!

ZULIME.

Madame, épargnez-vous ces transports empressés :
Son silence et vos pleurs m'en ont appris assez.
Je vois sur mon malheur ce qu'il faut que je pense,
Et je n'ai pas besoin de tant de confidence,
Ni des secours honteux d'une telle pitié.
J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié;
Vous m'en payez le prix; je vais le reconnaître.
Sortez, rentrez aux fers où vous avez dû naître;
Esclaves, redoutez mes ordres absolus;
A mes yeux indignés ne vous présentez plus :
Laissez-moi.

RAMIRE.

Non, madame; et je perdrai la vie,
Avant d'être témoin de tant d'ignominie.
Vous ne flétrirez point cet objet malheureux,
Ce cœur digne de vous, comme vous généreux.
Si vous le connaissiez, si vous saviez...

ZULIME.

Parjure,

Ta fureur à ce point insulte à mon injure!
Tu m'outrages pour elle! Ah! vil couple d'ingrats!
Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas;
Vous expierez tous deux mes feux illégitimes :
Tremblez, ce jour affreux sera le jour des crimes.
Je n'en ai commis qu'un, ce fut de vous servir,
Ce fut de vous sauver; je cours vous en punir....
Tu me braves encore, et tu présumes, traître,
Que des lieux où je suis tu t'es rendu le maître,
Ainsi que tu l'étais de mes vœux égarés:
Tu te trompes, barbare.... A moi, gardes! courez,
Suivez-moi tous, ouvrez aux soldats de mon père;
Que mon sang satisfasse à sa juste colère;
Qu'il efface ma honte, et que mes yeux mourants
Contemplent deux ingrats à mes pieds expirants.

SCÈNE IV.

ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

Ah! fuyez sa vengeance, Atide, et que je meure.

ATIDE.

Non, je veux qu'à ses pieds vous vous jetiez sur l'heure;
Ramire, il faut me perdre et vous justifier,
Laisser périr Atide, et même l'oublier.

RAMIRE.

Vous!

ATIDE.

Vos jours, vos devoirs, votre reconnaissance,
Avec ce triste hymen n'entrent point en balance.
Nos liens sont sacrés, et je les brise tous :
Mon cœur vous idolâtre.... et je renonce à vous.

RAMIRE.

Vous, Atide!

ATIDE.

Il le faut; partez sous ces auspices :
Ma rivale aura fait de moindres sacrifices :
Mes mains auront brisé de plus puissants liens;
Et mes derniers bienfaits sont au-dessus des siens.

RAMIRE.

Vos bienfaits sont affreux! l'idée en est un crime.
O chère et tendre épouse! ô cœur trop magnanime!
Il faut périr ensemble, il faut qu'un noble effort
Assure la retraite, ou nous mène à la mort.

ATIDE.

Je mourrai, j'y consens; mais espérez encore;
Tout est entre vos mains, Zulime vous adore :
Ce n'est pas votre sang qu'elle prétend verser.
Pensez-vous qu'à son père elle osât s'adresser?
Vous voyez ces remparts qui ceignent notre asile,
Sont-ils pleins d'ennemis? tout n'est-il pas tranquille?
A-t-elle seulement marché de ce côté?
Sa colère trompait son esprit agité.
Confiez-vous à moi; mon amour le mérite.
Je vous réponds de tout, souffrez que je vous quitte,
Souffrez....

(Elle sort).

RAMIRE.

Non... je vous suis.

SCÈNE V.

RAMIRE, BÉNASSAR.

BÉNASSAR.

Demeure, malheureux
Demeure.

RAMIRE.

Que veux-tu?

BÉNASSAR.

Cruel, ce que je veux?
Après tes attentats, après ta fuite infame,
L'humanité, l'honneur, entrent-ils dans ton ame?

RAMIRE.

Crois-moi, l'humanité règne au fond de ce cœur
Qui pardonne à ton doute, et qui plaint ton malheur:
L'honneur est dans ce cœur qui brava la misère.

BÉNASSAR.

Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père :
Tu laisses le poignard dans ce cœur déchiré;
Tu pars, et cet assaut est encor différé.
La mer t'ouvre ses flots pour enlever ta proie :
Eh bien! prends donc pitié des pleurs où je me noie;
Prends pitié d'un vieillard, trahi, déshonoré,
D'un père, qui chérit un cœur dénaturé.
Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave;
Je corrigeai le sort qui te fit mon esclave :
Je te devais beaucoup, je t'en donnais le prix;
J'allais avec les tiens te rendre à ton pays.
Le ciel sait si mon cœur abhorrait l'injustice
Qui voulait de ton sang le fatal sacrifice.
Ma fille a cru, sans doute, une indigne terreur;
Et son aveuglement a causé son erreur.
Je t'adresse, cruel, une plainte impuissante :
Ton fol amour insulte à ma voix expirante.
Contre les passions que peut mon désespoir?
Que veux-tu? je me mets moi-même en ton pouvoir :
Accepte tous mes biens, je te les sacrifie;
Rends-moi mon sang, rends-moi mon honneur et ma vie.
Tu ne me réponds rien, barbare!

RAMIRE.

Écoute-moi.
Tes trésors, tes bienfaits, ta fille, sont à toi.
Soit vertu, soit pitié, soit intérêt plus tendre,
Au péril de sa gloire elle osa nous défendre;
Pour toi de mille morts elle eût bravé les coups.
Elle adore son père et le trahit pour nous;
Et je crois la payer du plus noble salaire,
En la rendant aux mains d'un si vertueux père.

BÉNASSAR.

Toi, Ramire?

RAMIRE.

Zulime est un objet sacré
Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
Tu coûtas plus de pleurs à son ame séduite,
Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite.
Le temps fera le reste; et tu verras un jour
Qu'il soutient la nature, et qu'il détruit l'amour :
Et si dans ton courroux je te croyais capable
D'oublier pour jamais que ta fille est coupable,
Si ton cœur généreux pouvait se désarmer,
Chérir encor Zulime....

BÉNASSAR.

Ah! si je puis l'aimer!
Que me demandes-tu? conçois-tu bien la joie
Du plus sensible père au désespoir en proie,
Qui, noyé si long-temps dans des pleurs superflus,
Reprend sa fille enfin, quand il ne l'attend plus?
Moi, ne la plus chérir! va, ma chère Zulime
Peut avec un remords effacer tout son crime;
Va, tout est oublié, j'en jure mon amour :
Mais puis-je à tes serments me fier à mon tour?

Zulime m'a trompé! Quel cœur n'est point parjure?
Quel cœur n'est point ingrat?

RAMIRE.

Que le tien se rassure.
Atide est dans ces lieux; Atide est, comme moi,
Du sang infortuné de notre premier roi:
Nos captifs malheureux, brûlants du même zèle,
N'ont tout fait avec moi, tout tenté que pour elle.
Je la livre en otage, et la mets dans tes mains.
Toi, si je fais un pas contraire à tes desseins,
Sur mon corps tout sanglant verse le sang d'Atide:
Mais si je suis fidèle, et si l'honneur me guide,
Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis.
Appelle tous les tiens, délivre nos amis.
Le temps presse: peux-tu me donner ta parole?
Peux-tu me seconder?

BÉNASSAR.

Je le puis, et j'y vole.
Déjà quelques guerriers, honteux de me trahir,
Reconnaissent leur maître, et sont prêts d'obéir.
Mais aurais-tu, Ramire, une ame assez cruelle,
Pour abuser encor mon amour paternelle?
Pardonne à mes soupçons.

RAMIRE.

Va, ne soupçonne rien;
Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.
Je te vois comme un père.

BÉNASSAR.

A toi je m'abandonne.
Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu; reçois la mienne.

SCÈNE VI.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Ah! prince, on vous attend.
Il n'est plus de danger, l'amour seul vous défend.
Zulime est apaisée, et tant de violence,
Tant de transports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
Tout cède à la douceur d'un repentir profond;
L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage;
Et l'amour à son cœur en disait davantage.
Ses yeux auparavant si fiers, si courroucés,
Mêlaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai versés.
J'ai saisi cet instant favorable à la fuite ;
Jusqu'au pied du vaisseau soudain je l'ai conduite;
J'ai hâté vos amis; la moitié suit mes pas,
L'autre moitié s'embarque, ainsi que vos soldats
On n'attend plus que vous , la voile se déploie.

RAMIRE.

Ah ciel! qu'avez-vous fait?

ATIDE.

Les pleurs où je me noie
Seront les derniers pleurs que vous verrez couler.
C'en est fait, cher amant; je ne veux plus troubler
Le bonheur de Zulime, et le vôtre peut-être.
Vous êtes trop aimé, vous méritez de l'être.
Allez, de ma rivale heureux et cher époux,
Remplir tous les serments qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Quoi! vous l'avez conduite à ce vaisseau funeste?

ATIDE.

Elle vous y demande.

RAMIRE.

O puissance céleste!

Elle part, dites-vous?

ATIDE.

Oui, sauvez-la, seigneur,

Des lieux que pour vous seul elle avait en horreur.

RAMIRE.

Atide! en ce moment c'est fait de votre vie.

ATIDE.

Eh! ne savez-vous pas que je la sacrifie?

RAMIRE.

Vous êtes en otage auprès de Bénassar.
Il n'est plus d'espérance, il n'est plus de départ;
Tout est perdu.

ATIDE.

Comment?

RAMIRE.

Où courir? et que faire?

Et comment réparer mon crime involontaire?

ATIDE.

Que dites-vous? quel crime, et quel engagement?

RAMIRE.

Ah ciel!

ATIDE.

Qu'ai-je donc fait?

SCÈNE VII.

RAMIRE, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

En ce même moment,

Bénassar vous poursuit, vous, Atide, et Zulime.
Le péril le plus grand est celui qui m'anime.
Seigneur, je viens combattre et mourir avec vous.
J'ai vu ce Bénassar, enflammé de courroux,
Aux siens qui l'attendaient lui-même ouvrir la porte,
Rentrer accompagné de leur fatale escorte,
Courir à ses vaisseaux, la flamme dans les mains;
Il attestait le ciel vengeur des souverains :
Sa fureur échauffait les glaces de son âge.
Déjà de tous côtés commençait le carnage;
Je me fraie un chemin, je revole en ces lieux.
Sortons..... Entendez-vous tous ces cris furieux?
D'où vient que Bénassar, au fort de la mêlée,
Accuse votre foi lâchement violée?
Des soldats de Zulime ont quitté ses drapeaux;
Ils ont suivi son père, ils marchent aux vaisseaux.
D'où peu naître un revers si prompt et si funeste?

RAMIRE.

Allons le réparer, le désespoir nous reste;
Sauvons du moins Atide; et le fer à la main,
Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
Suivez-moi. Dieu puissant! daignez enfin défendre
La vertu la plus pure, et l'amour le plus tendre.
Suivez-moi, dis-je.

ATIDE.

O ciel! Ramire! Ah, jour affreux!

RAMIRE.

Si vous vivez, ce jour est encore trop heureux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ZULIME, SÉRAME.

SÉRAME.

Remerciez le ciel, au comble des tourments,
D'avoir long-temps perdu l'usage de vos sens;
Il vous a dérobé, propice en sa colère,
Ce combat effrayant d'un amant et d'un père.

ZULIME, jetée dans un fauteuil, et revenant de son évanouissement.

O jour, tu luis encore à mes yeux alarmés
Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés!
O sommeil des douleurs! mort douce et passagère!
Seul moment de repos goûté dans ma misère!
Que n'es-tu plus durable? et pourquoi laisses-tu
Rentrer encor la vie en ce cœur abattu?

(Se relevant.)

Où suis-je? qu'a-t-on fait? ô crime! ô perfidie!
Ramire va périr! quel monstre m'a trahie?
J'ai tout fait, malheureuse! et moi seule, en un jour,
J'ai bravé la nature, et j'ai trahi l'amour.
Quoi! mon père, dis-tu, défend que je l'approche?

SÉRAME.

Plus le combat, madame, et le péril est proche,
Plus il veut vous sauver de ces objets d'horreur,
Qui, présentés de près à votre faible cœur,
Et redoublant les maux dont l'excès vous dévore,
Peut-être vous rendraient plus criminelle encore.

ZULIME.

Qu'est devenu Ramire?

SÉRAME.

Ai-je donc pu songer,
Dans ces malheurs communs, qu'à votre seul danger?
Ai-je pu m'occuper que du mal qui vous tue?

ZULIME.

Qu'est-ce qui s'est passé? quelle erreur m'a perdue?
Ah! n'ai-je pas tantôt, dans mes transports jaloux,
Des miens contre Ramire allumé le courroux?
J'accusais mon amant; j'eus trop de violence;
On m'a trop obéi : je meurs de ma vengeance.
Va, cours, informe-toi des funestes effets
Et des crimes nouveaux qu'ont produits mes forfaits.
Juste ciel! je partais, et sur la foi d'Atide!
M'aurait-elle trahie? On m'arrête. Ah, perfide!....
N'importe, apprends-moi tout, ne me déguise rien.
Rapporte-moi ma mort: va, cours, vole et revien.

SÉRAME.

Je vous laisse à regret dans ces horreurs mortelles.

ZULIME.

Va, dis-je. Ah! j'en mérite encor de plus cruelles!

SCÈNE II.

ZULIME.

M'as-tu trompée, Atide, avec tant de noirceur?
Quoi! les pleurs quelquefois ne partent point du cœur!
Mais non, en me perdant tu te perdrais toi-même,
Toi, tes amis, ton peuple, et ce cruel que j'aime.
Non, trop de vérité parlait dans tes douleurs;
L'imposture, après tout, ne verse point de pleurs.

Ton ame m'est connue; elle est sans artifice;
Et qui m'eût fait jamais un pareil sacrifice!
Loin de moi, loin de lui tu voulais demeurer.
Ah! de Ramire ainsi se peut-on séparer?
Atide n'aime point : j'étais peut-être aimée.
Ma jalouse fureur s'est trop tôt allumée.
J'assassine Ramire.

SCÈNE III.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Eh bien! que t'a-t-on dit?
Parle.

SÉRAME.

Un désordre horrible accable mon esprit :
On ne voit, on n'entend que des troupes plaintives
Au-dehors, au-dedans, aux portes, sur les rives,
Au palais, sur le port, autour de ce rempart;
On se rassemble, on court, on combat au hasard;
La mort vole en tous lieux. Votre esclave perfide
Partout oppose au nombre une audace intrépide.
Pressé de tous côtés, Ramire allait périr;
Croiriez-vous quelle main vient de le secourir?
Atide....

ZULIME.

Atide! ô ciel!

SÉRAME.

Au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançant dans la foule, étonnant les soldats,
Sa beauté, son audace, ont arrêté leurs bras.
Vos guerriers, qui pensaient venger votre querelle,

Unis avec les siens, se rangent autour d'elle :
Voilà ce qu'on m'a dit, et j'en frémis d'effroi.

ZULIME.

Ramire vit encore, et ne vit point pour moi!
Ramire doit la vie à d'autres qu'à moi-même!
Une autre le défend; c'est une autre qu'il aime!
Et c'est Atide!... Allons, le charme est dissipé :
Je déchire un bandeau de mes larmes trempé;
Je revois la lumière, et je sors de l'abîme
Où me précipitaient ma faiblesse et leur crime.
Ciel, quel tissu d'horreurs! ah! j'en avais besoin;
De guérir ma blessure ils ont pris l'heureux soin.
Va, je renonce à tout, et même à la vengeance :
Je verrai leur supplice avec l'indifférence
Qu'inspirent des forfaits qui ne nous touchent pas.
Que m'importe en effet leur vie ou leur trépas?
C'en est fait.

SCÈNE IV.

ZULIME, MOHADIR, SÉRAME.

ZULIME.

Mohadir, parlez, que fait mon père?
Puisse sur moi le ciel épuisant sa colère
Sur ses jours vertueux prodiguer sa faveur!
Qu'il soit vengé surtout.

MOHADIR.

Madame, il est vainqueur.

ZULIME.

Ah! Ramire est donc mort?

MOHADIR.

Sa valeur malheureuse
A cherché vainement une mort glorieuse :

Lassé, couvert de sang, l'esclave révolté
Est tombé dans les mains de son maître irrité.
Je ne vous nierai point que son cœur magnanime
Semblait justifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu, maître de son courroux,
Respecter votre père, en détourner ses coups :
Je l'ai vu, des siens même arrêtant la vengeance,
Abandonner le soin de sa propre défense.

ZULIME.

Lui!

MOHADIR.

Cependant on dit qu'il nous a trahis tous;
Qu'il trompait à la fois et Bénassar et vous.
Mais sans approfondir tant de sujets d'alarmes,
Sans plus empoisonner la source de vos larmes,
Il faut de votre père obtenir un pardon;
Il le faut mériter. Je vais en votre nom
Des rebelles armés poursuivre ce qui reste:
Terminons sans retour un trouble si funeste.
Zulime, avec un père il n'est point de traité;
Votre repentir seul est votre sûreté :
La nature dans lui reprendra son empire,
Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire.

ZULIME.

Il me suffit : je sais tout ce que j'ai commis,
Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.
Aux pieds de Bénassar il faut que je me jette :
Hâtons-nous.

MOHADIR.

Retenez cet ardeur indiscrète;
Gardez en ce moment de vous y présenter.

ZULIME.

Mohadir, et c'est vous qui m'osez arrêter?

MOHADIR.

Respectez la défense, heureuse et nécessaire,
D'un père au désespoir, et d'un maître en colère :
Vous devez obéir, et surtout épargner
Sa blessure trop vive et trop prompte à saigner.
Il vous aime, il est vrai; mais, après tant d'injures,
Si vos ressentiments s'échappaient en murmures,
Frémissez pour vous-même; un affront si cruel
Serait le dernier coup à ce cœur paternel;
Dans Ramire et dans vous il confondrait peut-être....

ZULIME.

Osez-vous bien penser que je protége un traître?

MOHADIR.

Madame, pardonnez un injuste soupçon.
Votre ame détrompée a repris sa raison :
Je le vois, et je cours, en serviteur fidèle,
Apprendre à Bénassar le succès de mon zèle :
Daignez de sa justice attendre ici l'effet.

SCÈNE V.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Ah! j'attends le trépas. Juste ciel, qu'ai-je fait?

SÉRAME.

Vous laissez un perfide au destin qui l'accable :
Vos jours sont à ce prix.

ZULIME

Dieu! qu'Atide est coupable!

SÉRAME.

Tous deux seront punis: ne songez plus qu'à vous;

D'un père infortuné désarmez le courroux;
Détournez....

ZULIME.

Il ne voit en moi qu'une ennemie;
Il ne sait point, hélas! combien je suis punie :
Mon châtiment, Sérame, est dans mes attentats :
J'étais dénaturée, et j'ai fait des ingrats.

SÉRAME.

Eh bien! de leurs forfaits séparez votre cause :
Quelque punition qu'un père se propose,
Aux traits de son courroux son sang doit échapper,
Et sa main s'amollit sur le point de frapper.
Obtenez qu'il vous voie, et votre grace est sûre;
Unissez-vous à lui pour venger son injure;
Abandonnez les jours, justement menacés,
De ce parjure amant qu'enfin vous haïssez.

ZULIME.

De Ramire!

SÉRAME.

De lui. Son indigne artifice
Vous fesait sa victime, ainsi que sa complice.

ZULIME.

Je ne le sais que trop. Hélas! que de forfaits!

SÉRAME.

Que j'aime à voir vos yeux dessillés pour jamais!
Des pleurs que vous versiez sa vanité s'honore :
Il vous trompe, il vous hait.

ZULIME.

Sérame, je l'adore [3].

SÉRAME.

Qui? vous!

ZULIME.

Un dieu barbare assemble dans mon cœur

L'excès de la faiblesse et celui de l'horreur :
C'est en vain que j'ai cru triompher de moi-même ;
Je déteste mon crime, et je sens que je l'aime.
Je n'y résiste plus : ce poison détesté,
Par mes tremblantes mains aujourd'hui rejeté,
De toutes les fureurs m'embrase et me déchire ;
Au bord de mon tombeau j'idolâtre Ramire.
Tel est dans les replis de ce cœur dévoré
Ce pouvoir malheureux de moi-même abhorré,
Que si, pour couronner sa lâche perfidie,
Ramire en me quittant eût demandé ma vie,
S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant,
S'il eût insulté même à mon dernier moment,
Je l'eusse aimé toujours, et mes mains défaillantes
Auraient cherché ses mains de mon sang dégouttantes.
Quoi ! c'est ainsi que j'aime, et c'est moi qu'il trahit !
Et c'est moi qui le perds ! c'est par moi qu'il périt !
Non.... je le sauverai, le parjure que j'aime,
Dût-il me détester, et m'en punir lui-même.
Mais Atide est aimée !

SCÈNE VI.

ZULIME, ATIDE, amenée par des gardes.

ZULIME.

Ah ! qu'est-ce que je voi ?
Ma rivale à mes yeux ! Atide devant moi !

ATIDE.

Oui, madame, il est vrai, je suis votre rivale ;
Le malheur nous rejoint ; le destin nous égale :
Je sens les mêmes feux, je meurs des mêmes coups ;
Et Ramire est perdu pour moi comme pour vous.

ZULIME.

Avez-vous vu Ramire?

ATIDE.

Oui, je l'ai vu combattre,
Et braver son destin, qui ne pouvait l'abattre;
Mais je ne l'ai point vu depuis qu'il est chargé
De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
On prépare pour lui la mort la plus sanglante;
Vous le voulez, madame, et vous serez contente;
Il ne vous reste ici qu'à terminer mon sort,
Avant d'avoir appris s'il vit où s'il est mort.

ZULIME.

S'il est mort, je sais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

Ah! si vous le vouliez, vous pourriez le défendre,
Madame : vous l'aimez, et je connais l'amour;
Vous périrez des coups dont il perdra le jour;
Et quelque sentiment qu'un père vous inspire,
Le plus grand des forfaits est de trahir Ramire.
Il n'eut jamais que vous et le ciel pour appui;
Et n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui?
Quelques amis encore échappés au carnage
Vendent bien cher leur vie et marchent au rivage :
Vous êtes mal gardée : on peut les réunir.

ZULIME.

Et vous me commandez encore de vous servir?

ATIDE.

Quand je vous l'ai cédé; quand, vous donnant ma vie,
Je me suis immolée à votre jalousie;
Quand j'osais en ces lieux vous presser à genoux
De m'abandonner seule et de suivre un époux,
Puis-je encor mériter vos fureurs inquiètes?
Que vous faut-il? parlez, cruelle que vous êtes!

Quel fruit recueillez-vous de toutes vos erreurs?
Et qui peut contre moi vous irriter?

ZULIME.

Vos pleurs,
Votre attendrissement, votre excès de courage,
Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
Vos charmes, mon malheur, et mes transports jaloux;
Tout m'irrite, cruelle, et m'arme contre vous.
Vous avez mérité que Ramire vous aime;
Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même,
Et l'amour paternel et l'honneur de mes jours.
Je vous sers, vous, madame; il le faut, et j'y cours.
Mais vous me répondrez....

ATIDE.

Ah! c'en est trop, barbare!
Eh bien! j'aime Ramire : oui, je vous le déclare;
Je l'aime, je le cède et vous vous indignez!
J'ai sauvé votre amant, et vous vous en plaignez!
Quel temps pour les fureurs de votre jalousie!
Quel temps pour le reproche! il sagit de sa vie.
Je jure ici par lui, par ce commun effroi,
J'en atteste le jour, ce jour que je vous doi,
Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
Ne vous figurez pas que ma douleur timide
S'exhale en vains serments qu'arrache le danger;
Je jure encore ce ciel, lent à nous protéger,
Que s'il me permettait de délivrer Ramire,
S'il osait me donner son cœur et son empire,
Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
Je vous sacrifîrais son empire et son cœur.
Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même.
Que voulez-vous de plus, s'il vit et s'il vous aime?
Je ne dispute rien, madame, à votre amour,

Non pas même l'honneur de lui sauver le jour.
Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

Non, je ne vous crois point; je vois tout mon outrage;
Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux;
La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.
Mais cessez de prétendre au superbe partage,
A l'honneur insultant d'exciter mon courage;
Ce courage intrépide, autant qu'il est jaloux,
Pour braver cent trépas n'a pas besoin de vous.
Suivez-moi seulement; je vous ferai connaître
Que je sais tout tenter, et même pour un traître.
Je devrais l'oublier; je devrais le punir;
Et je cours le sauver, le venger, ou périr.
Sérame, quelle horreur a glacé ton visage?

SCÈNE VII.

ZULIME, ATIDE, SÉRAME.

SÉRAME.

Madame, il faut du sort dévorer tout l'outrage,
Il faut d'un cœur soumis souffrir ce coup affreux.
Vainement Mohadir, sensible et généreux,
Du coupable Ramire a demandé la grace;
Tous les chefs, irrités de sa perfide audace,
L'ont condamné, madame, à ces tourments cruels
Réservés en ces lieux pour les grands criminels.
Il vous faut oublier jusqu'au nom de Ramire.

ZULIME.

Il ne mourra pas seul, et devant qu'il expire....

SÉRAME.

Madame, ah! gardez-vous d'un téméraire effort!

ATIDE.

Vous l'abandonneriez à cette indigne mort?
Oublîriez-vous ainsi la grandeur de votre ame?

ZULIME.

Je préviens vos conseils; n'en doutez point, madame;
Ne les prodiguez plus. Et toi, nature, et toi,
Droits éternels du sang, toujours sacrés pour moi;
Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, et gardez-moi d'un crime.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

BÉNASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

Ce dernier trait, sans doute, est le plus criminel.
Je sens le désespoir de ce cœur paternel :
Je partage en pleurant son trouble et sa colère.
Mais vous avez toujours des entrailles de père;
Et tous les attentats de ce funeste jour
Ne sont qu'un même crime, et ce crime est l'amour.
Dans son aveuglement Zulime ensevelie
Mérite d'être plainte, encor plus que punie;
Et si votre bonté parlait à votre cœur.....

BÉNASSAR.

Ma bonté fit son crime et fit tout mon malheur.
Je me reproche assez mon excès d'indulgence;
Ciel! tu m'en as donné l'horrible récompense.
Ma fille était l'idole à qui mon amitié,
Cette amitié fatale, a tout sacrifié.
Je lui tendais les bras quand sa main ennemie
Me plongeait au tombeau chargé d'ignominie.
Ah! l'homme inexorable est le seul respecté :
Si j'eusse été cruel, on eût moins attenté.
La dureté de cœur est le frein légitime
Qui peut épouvanter l'insolence et le crime.
Ma facile tendresse enhardit aux forfaits :
Le temps de la clémence est passé pour jamais.

Je vais, en punissant leurs fureurs insensées,
Égaler ma justice à mes bontés passées.

MOHADIR.

Je frémis comme vous de tous ces attentats
Que l'amour fait commettre en nos brûlants climats.
En tout lieu dangereux, il est ici terrible;
Il rend plus furieux, plus on est né sensible.
Ramire cependant, à ses erreurs livré,
De leurs cruels poisons semble moins enivré :
Vous-même l'avez dit, et j'ose le redire,
Que ce même ennemi, ce malheureux Ramire,
Est celui dont le bras vous avait défendu;
Qu'il n'a point aujourd'hui démenti sa vertu;
Que vous l'avez vu même, en ce combat horrible,
Dans ces moments cruels où l'homme est inflexible,
Où les yeux, les esprits, les sens sont égarés,
Détourner loin de vous ses coups désespérés,
Respecter votre sang, vous sauver, vous défendre,
Et d'un bras assuré, d'un cri terrible et tendre,
Arrêter, désarmer ses amis emportés,
Qui levaient contre vous leurs bras ensanglantés.
Oui, j'ai vu le moment, où malgré sa colère,
Il semblait en effet combattre pour son père.

BÉNASSAR.

Ah! que n'a-t-il plutôt dans ce malheureux flanc
Recherché, de ses mains, le reste de mon sang!
Que ne l'a-t-il versé, puisqu'il le déshonore!
Mais ma cruelle fille est plus coupable encore.
Ce cœur, en un seul jour à jamais égaré,
Est hardi dans sa honte, est faux, dénaturé;
Et, se précipitant d'abîmes en abîmes,
Elle a contre son père accumulé les crimes.
Que dis-je? au moment même où tu viens, en son nom,

De tant d'iniquités implorer le pardon,
Son amour furieux la fait courir aux armes.
Les suborneurs appas de ses trompeuses larmes
Ont séduit les soldats à sa garde commis;
Sa voix a rassemblé ses perfides amis.
Elle vient m'arracher son indigne conquête;
Les armes dans les mains, elle marche à leur tête.
Cet amour insensé ne connaît plus de frein;
Zulime contre un père ose lever sa main!
Au comble de l'outrage on joint le parricide!
Ah! courons, et nous-même immolons la perfide.

SCÈNE II.

BÉNASSAR, ZULIME, suivie de ses soldats dans l'enfoncement; MOHADIR, SUITE.

ZULIME jetant ses armes.

Non, n'allez pas plus loin, frappez; et vous, soldats,
Laissez périr Zulime, et ne la vengez pas.
Il suffit : votre zèle a servi mon audace.
J'ai mérité la mort, méritez votre grace.
Sortez, dis-je.

BÉNASSAR.

Ah, cruelle! est-ce toi que je voi?

ZULIME.

Pour la dernière fois, seigneur, écoutez-moi.
Oui, cette fille indigne, et de crime enivrée,
Vient d'armer contre vous sa main désespérée :
J'allais vous arracher, au péril de vos jours,
Ce déplorable objet de mes cruels amours.
Oui, toutes les fureurs ont embrasé Zulime;
La nature en tremblait; mais je volais au crime.
Je vous vois; un regard a détruit mes fureurs;

Le fer m'est échappé; je n'ai plus que des pleurs;
Et ce cœur tout brûlant d'amour et de colère,
Tout forcené qu'il est, voit un dieu dans son père.
Que ce dieu tonne enfin, qu'il frappe de ses coups
L'objet, le seul objet d'un si juste courroux.
Faut-il pour mes forfaits que Ramire périsse?
Ah! peut-être il est loin d'en être le complice;
Peut-être, pour combler l'horreur où je me voi,
Si Ramire est un traître, il ne l'est qu'envers moi.
Étouffez dans mon sang ce doute que j'abhorre,
Qui déchire mes sens, qui vous outrage encore.
J'idolâtre Ramire, et je ne puis, seigneur,
Vivre un moment sans lui, ni vivre sans honneur.
J'ai perdu mon amant, et mon père, et ma gloire:
Perdez de tant d'erreurs la honteuse mémoire;
Arrachez-moi ce cœur que vous m'avez donné,
De tous les cœurs, hélas! le plus infortuné.
Je baise cette main dont il faut que j'expire;
Mais pour prix de mon sang, pardonnez à Ramire;
Ayez cette pitié pour mon dernier moment,
Et qu'au moins votre fille expire en vous aimant.

BÉNASSAR.

O ciel, qui l'entendez! ô faiblesse d'un père!
Quoi! ses pleurs à ce point fléchiraient ma colère!
Me faudra-t-il les perdre, ou les sauver tous deux?
Faut-il dans mon courroux faire trois malheureux?
Ciel, prête tes clartés à mon ame attendrie!
L'une est ma fille, hélas! l'autre a sauvé ma vie;
La mort, la seule mort peut briser leurs liens.
Gardes, que l'on m'amène et Ramire et les siens.

MOHADIR.

Seigneur, vous la voyez à vos pieds éperdue,
Soumise, désarmée, à vos ordres rendue;

Vous l'avez trop aimée, hélas! pour la punir.
Mais on conduit Ramire, et je le vois venir.

SCÈNE III.

BÉNASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE, MOHADIR, SUITE.

RAMIRE enchaîné.

Achève de m'ôter cette vie importune.
Depuis que je suis né, trahi par la fortune,
Sorti du sang des rois, j'ai vécu dans les fers;
Et je meurs en coupable au fond de ces déserts:
Mais de mon triste état l'outrage et la bassesse
N'ont point de mon courage avili la noblesse;
Ce cœur, impénétrable aux coups qui l'ont frappé,
Ne t'ayant jamais craint, ne t'a jamais trompé.
Pour otage en tes mains je remettais Atide.
Ni son cœur, ni le mien, ne peut être perfide.
Va, Ramire était loin de te manquer de foi;
Bénassar, nos serments m'étaient plus chers qu'à toi;
Je sentais tes chagrins, j'effaçais ton injure;
De ce cœur paternel je fermais la blessure.
Tout était réparé. Mes funestes destins
Ont tourné contre moi mes innocents desseins.
Tu m'as trop mal connu; c'est ta seule injustice:
Que ce soit la dernière; et que dans mon supplice
Des cœurs pleins de vertus ne soient point entraînés.

BÉNASSAR.

Le ciel à d'autres soins nous a tous destinés.
Je devrais te haïr: tu me forces, Ramire,
A reconnaître en toi des vertus que j'admire.
Je n'ai point oublié tes services passés;
Et quoique par ton crime ils fussent effacés,

J'ai trop vu, malgré moi, dans ce combat funeste,
Que de ce sang glacé tu respectais le reste.
Un amour emporté, source de nos malheurs,
Plus fort que mes bontés, plus puissant que mes pleurs,
M'arracha par tes mains et ma gloire et ma fille;
C'est par toi que mon nom, mon état, ma famille,
Sont accablés de honte; et, pour comble d'horreur,
Il faut verser mon sang pour venger mon honneur.
Après l'horrible éclat d'une amour effrénée,
Il ne reste qu'un choix : la mort ou l'hyménée.
Je dois tous deux vous perdre, ou la mettre en tes bras.
Sois son époux, Ramire, et règne en mes états.

RAMIRE.

Moi!

ZULIME.

Mon père!

ATIDE.

Ah! grand Dieu!

BÉNASSAR.

Souvent dans nos provinces
On a vu nos émirs unis avec nos princes;
L'intérêt de l'état l'emporta sur la loi,
Et tous les intérêts parlent ici pour toi.
J'ai besoin d'un appui, combats pour nous défendre :
Vis pour elle et pour moi; sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

Ah, seigneur! ah, Ramire! ah, jour de mon bonheur!

ATIDE.

O jour affreux pour tous!

RAMIRE.

Vous me voyez, seigneur,
Accablé de surprise, et confus d'une grace
Qui ne semblait pas due à ma coupable audace.

Votre fille sans doute est d'un prix à mes yeux
Au-dessus des états conquis par mes aïeux :
Mais, pour combler nos maux, apprenez l'un et l'autre
Le secret de ma vie, et mon sort, et le vôtre.
Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
Sauver Atide et moi des fers et de la mort,
Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
Séduisait sa pitié qui la rend criminelle.
Il promettait mon cœur, il promettait ma foi,
Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi;
Le ciel mit entre nous d'éternelles barrières.
En vain j'adore en vous le plus tendre des pères,
En vain vous m'accablez de gloire et de bienfaits,
Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
Madame, ainsi le veut la fortune jalouse.
Vengez-vous sur moi seul, Atide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse? perfide!

RAMIRE.

Élevés dans vos fers,
Nos yeux sur nos malheurs à peine étaient ouverts,
Quand son père, unissant notre espoir et nos larmes,
Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
Lui-même a resserré, dans ses derniers moments,
Ces nœuds chers et sacrés, préparés dès long-temps;
Et la loi du secret nous était imposée.

ZULIME.

Ton épouse! à ce point ils m'auraient abusée!
Ils auront triomphé de ma crédulité!
Seigneur, à vos bienfaits ils auront insulté!
Vous souffrirez qu'Atide, à ma honte, jouisse
Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice?
Vengez-moi, vengez-vous de ses traîtres appas,

De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats,
Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.
Mon heureuse rivale a commis tous mes crimes.
Vous ne punissez pas cet objet odieux?

ATIDE.

Vous devez me punir; mais connaissez-moi mieux :
Avant de me haïr, entendez ma réponse.
Votre père est présent; qu'il juge, et qu'il prononce.

ZULIME.

O ciel!

ATIDE.

Ramire et moi, seigneur, si nous vivons,
C'est votre auguste fille à qui nous le devons.
(à Zulime.)
Je l'avoue à vos pieds : et moi, pour récompense,
Je vous coûte à la fois la gloire et l'innocence.
Trahissant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits;
J'arrachais de vos bras, j'enlevais à vos charmes
L'objet de tant de soins, le prix de tant de larmes :
Et lorsque vous sortez de ce gouffre d'horreur,
Ma main vous y replonge, et vous perce le cœur.
Tout semble s'élever contre ma perfidie ;
Mais j'aimais comme vous : ce mot me justifie;
Et d'un lien sacré l'invincible pouvoir
Accrut cet amour même, et m'en fit un devoir.
Il faut dire encore plus; vous le savez, on m'aime.
Mais malgré mon hymen, et malgré l'amour même,
Je vous immolai tout; je vous ai fait serment,
Ce jour même, en ces lieux, de céder mon amant ;
J'ai promis de servir votre fatale flamme :
Le serment est affreux, vous le sentez, madame!
Renoncer à Ramire, et le voir en vos bras,

C'est un effort trop grand, vous ne l'espérez pas :
Mais je vous ai juré d'immoler ma tendresse;
Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse,
Il n'est qu'un seul mo en de céder mon époux,
Le voici.

(Elle tire un poignard pour se tuer.)

RAMIRE la désarmant avec Zulime.

Chère Atide!

ZULIME se saisissant du poignard.

O ciel! que faites-vous?

BÉNASSAR.

Hélas! vivez pour lui.

ZULIME.

Suis-je assez confondue?
Tu l'emportes, cruelle, et Zulime est vaincue.
Oui, je le suis en tout. J'avoue avec horreur
Que ma rivale enfin mérite son bonheur.

(A Atide.)

J'admire en périssant jusqu'à ton amour même :
C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime.

(A Ramire et à Atide.)

Eh bien! soyez unis; eh bien! soyez heureux
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux.
Éloignez-vous, fuyez, dérobez à ma vue
Ce spectacle effrayant d'un bonheur qui me tue.
Votre joie est horrible, et je ne puis la voir :
Fuyez, craignez encor Zulime au désespoir.
Mon père, ayez pitié du moment qui me reste;
Sauvez mes yeux mourants d'un spectacle funeste.

(Elle tombe sur sa confidente.)

ATIDE.

Nos deux cœurs sont à vous.

RAMIRE.

Vivez sans nous haïr.

ZULIME.

Moi, te haïr; cruel! Ah! laisse-moi mourir!
Va, laisse-moi.

BÉNASSAR.

Ma fille, objet funeste et tendre,
Mérite enfin les pleurs que tu nous fais répandre.

ZULIME.

Mon père, par pitié, n'approchez point de moi.
J'abjure un lâche amour; il triompha de moi:
Hélas! vous n'aurez plus de reproche à me faire.

BÉNASSAR.

Mon amitié t'attend, mon cœur s'ouvre.

ZULIME.

O mon père!
J'en suis indigne.

(Elle se frappe.)

BÉNASSAR.

O ciel!

RAMIRE et ATIDE.

Zulime! ô désespoir!

BÉNASSAR.

Ah! ma fille!

ZULIME.

A la fin j'ai rempli mon devoir.
Je l'aurais dû plus tôt.... Pardonnez à Zulime....
Souvenez-vous de moi; mais oubliez mon crime.

FIN DE ZULIME.

VARIANTES DE ZULIME.

ÉDITION DE 1761.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ZULIME.

. . . .
* Je l'outrage et je l'aime, il est assez vengé.
Je ne demande point le pardon de mon crime :
Puisse-t-il oublier jusqu'au nom de Zulime !

MOHADIR.

Noble et cher rejeton des héros et des rois,
Quel ordre imposez-vous à ma tremblante voix ?
Faudra-t-il rapporter des réponses si dures ?
D'un cœur désespéré déchirer les blessures ?
Irai-je empoisonner ses chagrins paternels ?

ZULIME.

Épargne, épargne-moi ces reproches cruels :
Je ne m'en fais que trop. Coupable, mais sincère,
Ma douleur est égale aux douleurs de mon père.

MOHADIR.

Et vous l'abandonnez !

ZULIME.

Que dis-tu ?

MOHADIR.

Ses soldats,
Par vous-même séduits, ont donc guidé vos pas ?
Nos captifs espagnols, ce prix de son courage,
Dont jadis la victoire avait fait son partage,
Ces trésors des héros, vous les lui ravissez !

Vous l'aimez? vous, madame! et vous le trahissez!
Pressé de tous côtés dans ces troubles funestes
Qui de son faible état ont déchiré les restes;
Redoutant à la fois, et les Européans,
Et les divisions des tristes Musulmans,
Opprimé de l'Égypte et craignant la Castille,
Faut-il qu'il ait encore à combattre sa fille?

ZULIME.

Me préserve le ciel de m'armer contre lui!

MOHADIR.

De sa triste vieillesse unique et cher appui,
Pourquoi donc fuyez-vous le père le plus tendre,
Qui pour vous de son trône était prêt à descendre;
Qui, vous laissant le choix de tant de souverains,
De son sceptre avec joie allait orner vos mains?
Hélas! si la vertu, si la gloire vous guide....
Mais il n'appartient point à ma bouche timide
D'oser d'un tel reproche affliger vos appas:
* Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas;
Cette voix d'un vieillard, qui sauva votre enfance,
Flattait de votre cœur la docile indulgence;
Et Bénassar encore espérait aujourd'hui
* Que mes soins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
Ah! princesse, ordonnez, que faut-il que j'annonce?

ZULIME.

* Porte-lui mes soupirs et mes pleurs pour réponse.
Mon destin que je hais me force à l'outrager;
Mes remords sont affreux, mais je ne puis changer.
Pars; adieu, c'en est fait.

MOHADIR.

Hélas! je vais peut-être
* Porter les derniers coups au sein qui vous fit naître.

SCÈNE II.

ZULIME.

* Ah! je succombe, Atide; et ce cœur désolé
Cède aux tourments honteux dont il est accablé.
Tu sais ce que j'ai fait et ce que je redoute;
Tu vois ce que Ramire et mon penchant me coûte.

L'amour, qui me conduit sur ces funestes bords,
Ne m'a fait jusqu'ici sentir que des remords.
Je ne me cache point ma honte et mon parjure;
J'outrage mes aïeux, j'offense la nature:
Mais Ramire expirait, et vous alliez périr;
Quoi qu'il en ait coûté, j'ai dû vous secourir.
Le fier Égyptien, dont l'orgueil téméraire
Domine insolemment dans l'état de mon père,
Sur Ramire et sur vous était prêt à venger
Nos soldats, qu'à Valence on venait d'égorger.
Des nations, dit-on, tel est le droit horrible.
La vengeance parlait; mon père, en vain sensible,
Laissait ployer bientôt sa faible autorité
Sous le poids malheureux de ce droit détesté.
Les autels et les lois demandaient votre vie :
Vous savez si la mienne à la vôtre est unie!
L'amitié dont mon cœur au vôtre était lié,
L'amour plus fort que tout, plus grand que l'amitié,
Votre danger, ma crainte, hélas! si l'on m'accuse,
* Voilà tous mes forfaits, mais voilà mon excuse.
Si j'ai trahi mon père et quitté ses états,
Ciel, qui me connaissez, ne m'en punissez pas!

ATIDE.

. . . .

. . . .

Mais Ramire en est digne, il pourra désormais
Payer d'un digne prix vos augustes bienfaits.
Son destin chez les siens l'appelle au rang suprême;
Et puisque vous l'aimez....

ZULIME.

Atide, si je l'aime!
Tu ne l'ignorais pas : t'ai-je jamais caché
Les secrets de ce cœur que lui seul a touché?
Je corrigeai le sort qui te fit ma captive;
Tu sais si j'enhardis ton amitié craintive;
Si, fuyant de mon rang la dure austérité,
Ma tendresse entre nous remit l'égalité.
Nos cœurs se confondaient; tu vis naître en mon ame
Les traits mal démêlés de ma secrète flamme.
Ton œil vit avant moi de tant d'égarements

La première étincelle et les embrasements.
Que n'eussé-je point fait pour conserver Ramire?
J'abandonne pour lui, etc.

. . . .

. . . .

* J'ai tort, je te l'avoue : il a dû s'écarter.
Mais pourquoi si long-temps se plaire à m'éviter?
Je ne l'accuse point, mais mon cœur en murmure.

ATIDE.

Je sais trop qu'un conseil est souvent une injure;
Mais n'est-il point permis de vous représenter
Que sur ces bords affreux, qu'il est temps de quitter,
* Tant d'amour, tant de crainte et de délicatesse
* Conviennent mal peut-être au péril qui nous presse?
Qu'un moment peut nous perdre, et ravir tout le prix
* De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris;
Qu'entre cet océan, ces rochers et l'armée,
* Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée;
Et que de tant d'amour un cœur toujours troublé
Sur ses vrais intérêts est souvent aveuglé?

SCÈNE III.

RAMIRE.

. . . .

* Vont nous conduire aux bords si long-temps souhaités.
J'ai vu de ces rochers, dont la cime élevée
Commande à ces deux mers dont l'Europe est lavée,
Un vaisseau que les vents font voler vers ces lieux.
Les pavillons d'Espagne éclataient à mes yeux.
Bientôt l'heureux reflux des mers obéissantes
Apportera vers lui nos dépouilles flottantes.
Une barque légère est auprès de ces bords;
Mes mains la chargeront de nos plus chers trésors.

(à Zulime.)

Vous y serez, Atide.... Et vous, princesse auguste,
Vous dont la seule main changea le sort injuste,
Vous par qui nos captifs ne portent désormais
Que les heureux liens formés par vos bienfaits....
Quoi! vos yeux, à ma voix, semblent mouillés de larmes!

ZULIME.

Dans de pareils moments on n'est point sans alarmes.

. . . .

RAMIRE.

* Que mes jours immolés à votre sûreté....

ZULIME.

* Conservez-les, cher prince ; ils m'ont assez coûté !
Mais quels discours, grands dieux ! que je ne puis comprendre !
Pourquoi me parlez-vous de sang prêt à répandre ?
Est-ce ainsi que mon cœur doit être rassuré ?

ATIDE.

Eh ! madame, à quels soins votre amour est livré ?
Prête à voir avec nous les rives de Valence,
Contre le sort jaloux faut-il d'autre assurance ?
Partons, dérobons-nous aux peuples irrités
* Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.

SCÈNE V.

ATIDE.

. . . .

* Ah ! le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.
Peut-être cet amour nous sera bien funeste ;
Mais vivez, mais régnez, le ciel fera le reste :
Fermez les yeux, cher prince, aux pleurs que je répands.

RAMIRE.

Je ne vois que ces pleurs, ils font tous mes tourments.
Tous trois pleins de remords, et punis l'un par l'autre,
J'ai causé malgré moi son malheur et le vôtre.
Je vais....

ATIDE.

Ah ! demeurez. Quel est ce bruit affreux ?

RAMIRE.

Il m'annonce du moins des combats moins honteux.
C'est l'ennemi sans doute, et je vole à la gloire.
Adieu.

ATIDE.

Je vous suivrai ; la chute ou la victoire,
* Les fers ou le trépas, je sais tout partager ;
Et je vous aime trop pour craindre le danger.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

IDAMORE.

. . . .
* Envers les siens coupable, envers vous innocente,
Je sais combien de lois et combien de raisons
Ont banni l'alliance entre vos deux maisons.
Plus puissant que les lois, le préjugé sépare
Les peuples de l'Espagne et ce peuple barbare.
Mais d'une loi plus juste entendez mieux la voix;
Que tout préjugé cède à l'intérêt des rois;
Que vous, l'état, Atide....

RAMIRE.

Arrêtez, Idamore.
Faut-il pour vivre heureux que je me déshonore?
Eh! le trône et la vie ont-ils donc tant d'appas?

IDAMORE.

Vous vous trompez, seigneur, et ne m'entendez pas.
Quel est donc cet opprobre, et quel est donc le crime
De payer dignement les bontés de Zulime?
Vos jours à la servir doivent se consacrer,
Et l'oubli des bienfaits peut seul déshonorer.

RAMIRE.

Je le sais comme toi, juge de mes supplices.
Le premier des liens est celui des services;
C'est celui d'un cœur juste; et, malgré tous mes feux,
Celui de l'amour même est moins fort à mes yeux.
Mais tu sais quels saints nœuds ont enchaîné ma vie,
Quels serments j'ai formés, quel tendre hymen me lie.
Que je rentre à jamais aux fers où je suis né,
Tombe en cendres le trône où je suis destiné,
Si je trahis jamais la malheureuse Atide!

Mais aussi que la foudre écrase le perfide;
Que je sois en horreur aux siècles à venir,
S'il faut tromper Zulime et s'il faut la trahir!

IDAMORE.

Ah! seigneur, croyez-moi, son erreur est trop chère;
N'arrachez-point un voile à tous trois nécessaire:
Il n'est de malheureux que des cœurs détrompés.
D'un jour trop odieux ses yeux seraient frappés:
Cessez....

RAMIRE.

Ah! fallait-il que ta funeste adresse
De Zulime à ce point égarât la faiblesse?
Fallait-il lui promettre et ma main et mon cœur?
Ils n'étaient point à moi, tu m'as perdu d'honneur.

IDAMORE.

C'est moi qui vous sauvai, vous, Atide et Valence.
Un trône vous appelle, et votre esprit balance!
Et d'un vain repentir vous écoutez la voix!

RAMIRE.

J'écoute mon devoir.

IDAMORE.

Il est celui des rois.

RAMIRE.

Je suis bien loin de l'être; et c'est un triste augure
D'être esclave en Afrique, et d'en fuir en parjure.

IDAMORE.

Feignez un jour du moins.

RAMIRE.

C'en est trop pour mon cœur.
Avec ses ennemis on feint sans déshonneur;
Mais tromper une femme et tendre et magnanime,
L'entraîner dans le piége, et la conduire au crime;
De ce crime si cher la punir de ma main;
M'armer de ses bienfaits pour lui percer le sein;
Prendre-à-la fois les noms de monarque et de traître!...

IDAMORE.

Dans vos états rendu, seigneur, vous serez maître:
Vous pourrez accorder l'intérêt, la grandeur,
Et la reconnaissance, et l'amour et l'honneur.
Remettez à ce temps, plus sûr et plus tranquille,

* De ces droits délicats l'examen difficile.
* Lorsque vous serez roi, jugez et décidez :
* Ici Zulime règne, et vous en dépendez.

RAMIRE.

Elle est ma bienfaitrice; il me faudra la craindre!
M'avilir par frayeur à la honte de feindre!
Je la respecte trop; un cœur tel que le mien
* Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien, etc.

SCÈNE II.

ZULIME.

. . . .
* Mettons près des humains ma gloire en sûreté;
Et du dieu qui m'entend méritons la bonté.
Eh quoi! vous soupirez! quel trouble vous agite?

RAMIRE.

Pleine de vos bontés, mon ame est interdite.
Je suis un malheureux, destiné désormais
A d'éternels chagrins plus grands que vos bienfaits.
. . . .
. . . .
. . . Tout nous unit, mais le ciel nous divise.
Ignorez-vous les lois où l'Espagne est soumise?

ZULIME.

Je ne crains point ces lois : leur triste dureté
Cède aux rois, à l'amour, à la nécessité.
Des plus austères lois que puis-je avoir à craindre?
Si nos droits sont sacrés, qui pourrait les enfreindre?
* Quels sont donc les humains qui peuplent vos états?
* Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats?

RAMIRE.

Je suis loin d'être ingrat, et mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute.

RAMIRE.

Mais le sang dont le ciel nous fit naître
Mit entre nos aïeux, entre nos nations,
Tant de mépris, de haine et de divisions!
Mon peuple avec dépit verrait parmi ses reines

La fille des tyrans dont il reçut des chaînes.

ZULIME.

Votre peuple verra sans haine et sans effroi
Cette main qui brisa les chaînes de son roi.

RAMIRE.

Oui, vous adoucirez leur courage inflexible.
Quel cœur à vos vertus pourrait être insensible?
Mais malgré ces vertus, malgré tant de liens,
Malgré les vœux du peuple unis avec les miens,
Il est une barrière invincible, éternelle....

ZULIME.

* Vous m'arrachez le cœur: achevez, quelle est-elle?

RAMIRE.

C'est la religion, la première des lois,
Souveraine immortelle et du peuple et des rois.
Ce puissant Mahomet, auteur de votre race,
De la moitié du monde a pu changer la face;
De l'Inde au mont Atlas il est presque adoré;
Mais chez nos nations son culte est abhorré.
De nos autels jaloux l'inflexible puissance
Entre Zulime et moi proscrit toute alliance.

ZULIME.

Je t'entends, cher Ramire, etc.

SCÈNE IV.

ZULIME.

. . . .

* Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.
Je n'ose vous prier de pardonner mon choix,
D'excuser un hymen condamné par nos lois,
D'accepter un héros, un souverain pour gendre,
Dont l'alliance un jour....

BÉNASSAR.

Je ne veux plus t'entendre, etc.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ZULIME.

Hélas ! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux
Comme il le doit, Atide, et comme je le veux ?

ATIDE.

De notre prompt départ tout entière occupée,
Lorsque de nos frayeurs mon ame possédée
Soupire après l'Espagne et des climats plus doux ;
Quand je me vois, peut-être, à plaindre autant que vous ;
Que puis-je vous répondre, et comment puis-je lire
Dans les secrets du cœur du malheureux Ramire ?
Il est à vos bontés enchaîné pour jamais.

ZULIME.

Son cœur semble accablé du poids de mes bienfaits.
Je lui parlais d'hymen....

ATIDE.

Mais, madame....

ZULIME.

Et Ramire
Osait bien me parler des lois de son empire !
Il était maître assez de ses vœux amoureux,
Pour voir en ma présence un obstacle à mes feux !
* Ma tendresse un moment s'est sentie alarmée :
* Chère Atide ! est-ce ainsi que je dois être aimée ?
* Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas ;
S'il pense à la grandeur autant qu'à mes appas ;
* Si de quelque intérêt son ame est occupée,
* Si je n'y suis pas seule, Atide, il m'a trompée.

ATIDE.

Il ne vous trompe point : tant d'amour, tant d'appas,
Tant d'amitié surtout, ne feront point d'ingrats.

SCÈNE II.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

ATIDE.

Venez, prince ; il est temps qu'un aveu légitime
Efface devant moi les soupçons de Zulime.
Seigneur, immolez tout, quoi qu'il puisse en coûter.
Ses bienfaits sont trop grands, il les faut mériter.
Votre devoir....

RAMIRE.

Madame, en ce moment funeste,
Mon devoir est de vaincre et d'oublier le reste.
Votre père à grands cris appelle ses soldats ;
Je viens pour vous sauver ; volez, suivez mes pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Bénassar étaient prêts à se rendre ;
Honteux de vous prêter un sacrilége appui,
Leurs fronts, en rougissant, s'abaissaient devant lui.
Ne perdons point de temps, courez vers le rivage ;
Je puis avec les miens défendre le passage.
Déjà des matelots entendez les clameurs ;
Venez, ne craignez rien de vos persécuteurs.

ZULIME.

* Moi, craindre ? Ah ! c'est pour vous que j'ai connu la crainte !
* Croyez-moi ; je commande encor dans cette enceinte,
* La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Voyons mon père au moins pour la dernière fois.
Apprenez à mon père, à l'Afrique jalouse,
Que je fais mon devoir en partant votre épouse.

RAMIRE.

Eh ! pouvez-vous, madame, en ces moments d'horreur,
D'un amour qu'il déteste écouter la douceur ?
Si le ciel qui m'entend me rend mon héritage,
Valence est à vos pieds : je ne puis davantage ;
Et je ne réponds point....

ZULIME.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?
De quelle bouche, hélas ! en quels lieux ! dans quel temps !

Pour m'éclaircir un doute à tous deux si funeste,
* Ramire, attendais-tu qu'immolant tout le reste,
* Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
* Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi?
Sur ces rochers déserts, hélas! m'as-tu conduite
* Pour traîner en Europe une esclave à ta suite?

RAMIRE.

* Je vous y mène en reine; et mon peuple à genoux,
En imitant son roi, fléchira devant vous.

ZULIME.

Ton peuple, tes respects! quel prix de ma tendresse!
Va, périssent les noms de reine, de princesse!
Le nom de ton épouse est le seul qui m'est dû;
Le seul qui me rendrait l'honneur que j'ai perdu;
Le seul que je voulais. Ah! barbare que j'aime,
Peux-tu me proposer d'autre prix que toi-même?
. . . .
. . . .
. . . .
Triste et soudain effet, où j'aurais dû penser,
Des malédictions qu'on vient de prononcer.
Loin de me rassurer, tu gardes le silence?
Est-ce confusion, repentir, innocence?
Ramire, Atide, eh quoi! vous détournez les yeux!
Vous, pour qui j'ai tout fait, me trompez-vous tous deux?
Je te rends grace, ô ciel, dont la main salutaire
Au-devant de mon crime a fait courir mon père.
Un père que pour eux j'avais déshonoré,
Et qui n'a pu haïr ce cœur dénaturé.
Du devoir, il est vrai, la barrière est franchie, etc.

SCÈNE III.

ET LA QUATRIÈME DE L'ÉDITION DE 1775.

ATIDE.

. . . .
* Mon cœur vous idolâtre.... et je renonce à vous....

RAMIRE.

Vous, Atide!

ATIDE.

Acceptez ce fatal sacrifice ;
Zulime en est trop digne, et je me rends justice.
Vous devez à ses soins la liberté, le jour;
Zulime a tous les droits, je n'ai que mon amour.
Cet amour est pour vous le don le plus funeste;
Autant il me fut cher, autant je le déteste.
Si je vous vois partir, je bénirai mon sort :
Qu'on me rende à mes fers, qu'on me rende à la mort.
N'importe, au gré des vents fuyez sous ses auspices.
* Ma rivale aura fait de moindres sacrifices :
* Mes mains auront brisé de plus puissants liens,
* Et mes derniers bienfaits sont au-dessus des siens.

RAMIRE.

Gardez-vous de m'offrir un bienfait si barbare.
Périssent des bontés dont l'excès vous égare !
Venez, votre péril est tout ce que je vois.

ATIDE.

Non, je cours lui parler; je le veux, je le dois.

RAMIRE.

Je ne vous quitte point.

ATIDE.

Vous vous perdez, Ramire.
Arrêtez, je l'ordonne.

RAMIRE.

Ah! plutôt que j'expire !
Je vous suis, chère Atide.

SCÈNE IV.

RAMIRE, BÉNASSAR.

BÉNASSAR.

Arrête, malheureux!

RAMIRE.

Que vois-je ! Que veux-tu ?

BÉNASSAR.

Cruel, ce que je veux!
Après les attentats de cette fuite infame,
Quelque reste d'honneur entre-t-il dans ton ame ?

RAMIRE.

C'est à toi d'en juger quand tu vois que mon bras
Pardonne à cet outrage, et ne t'en punit pas.
L'honneur est dans un cœur qui brava la misère.

BÉNASSAR.

* Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père;
Ta barbarie insulte à ce cœur déchiré.
* Tu pars, et cet assaut est encor différé.
J'ai craint, tu le vois trop, qu'en vengeant ma famille,
Quelque trait malheureux ne tombât sur ma fille.
Je t'avoue encor plus : sur ce triste rempart,
Mes soldats, tu le vois, arriveraient trop tard.
* La mer t'ouvre ses flots pour enlever ta proie.
* Eh bien! prends donc pitié des pleurs où je me noie;
Connais le cœur d'un père, et conçois sa douleur:
Je m'abaisse à prier jusqu'à son ravisseur.
Tu m'enlèves mon sang: ta détestable adresse
Déshonore à la fois ma fille et ma vieillesse.
Suborneur malheureux, ma funeste bonté
Adoucissait le poids de ta captivité :
Je t'aimais, et tu sais qu'aux murs de Trémizène
De mes voisins pour toi j'avais cherché la haine.
Je t'ai traité quinze ans comme mon propre fils,
J'ai protégé ton sang contre tes ennemis.
Ah! si, malgré la loi qui toujours nous sépare,
La loi des nations parle à ton cœur barbare;
Si la mourante voix d'un père au désespoir,
Si l'horreur de ton crime a de quoi t'émouvoir,
Sois sensible à mes pleurs plutôt qu'à ma colère:
Mes trésors sont à toi, je suis ton tributaire.
Rends-moi mon sang, rends-moi ce trésor précieux,
Sans qui pour moi la vie est un poids odieux;
Et ne déchire point ces blessures mortelles
Qu'au plus tendre des cœurs ont fait tes mains cruelles.
* Tu ne me réponds rien, barbare!

RAMIRE.

Écoute-moi.

. . . .

. . . .

* En la rendant aux mains d'un si vertueux père....

BÉNASSAR.

* Toi, Ramire?

RAMIRE.

Zulime est un objet sacré,
* Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
* Et si dans ton courroux je te croyais capable
* D'oublier pour jamais que ta fille est coupable;
* Si ton cœur généreux pouvait se désarmer,
* Chérir encor Zulime....

BÉNASSAR.

Ah! si je puis l'aimer!
* Que me demandes-tu? conçois-tu bien la joie
D'un malheureux vieillard, à sa douleur en proie,
A qui l'on a ravi le plus pur de son sang,
Un bien plus précieux que l'éclat de son rang,
L'unique et cher objet qui, dans cette contrée,
Soutenait de mes ans la faiblesse honorée;
Et qui, poussant au ciel tant de cris superflus,
* Reprend sa fille enfin quand il ne l'attend plus?
Moi, ne la plus chérir! jeune et noble infidèle,
Crois les emportements d'une ame paternelle:
Crois mes serments, Ramire, et ces pleurs que tu vois.
Parmi les Africains, je tiens le rang des rois;
Je le dois à sa mère; et ma chère Zulime
N'a point perdu ses droits, quel qu'ait été son crime.
Et toi, de tous mes maux, cruel, mais cher auteur,
Va, Bénassar en toi ne voit qu'un bienfaiteur.
Je te crois, je me livre au transport qui m'anime.

RAMIRE.

Goûte un plaisir plus pur, et vois quelle est Zulime.
Autant que ta bonté te presse en sa faveur,
Autant la voix du sang sollicitait son cœur.
* Tu coûtas plus de pleurs à son ame séduite
* Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite.
* Le temps fera le reste; et tu verras un jour
* Qu'il soutient la nature, et qu'il détruit l'amour.
Entre son père et moi son ame déchirée
Dans ses sacrés devoirs sera bientôt rentrée.
Mais, dis, peux-tu toi-même à ces bords ennemis
Arracher à l'instant Atide et mes amis?

Ta fille les guidait; peux-tu devancer l'heure?
Nous n'avons qu'un instant.

BÉNASSAR.

J'y vole, et que je meure
Si je n'assure ici leur départ et leurs jours.
Je vais tout disposer en ces secrets détours;
Vers la porte du nord qui conduit au rivage
Les soldats de ma fille ont respecté mon âge;
Et déjà quelques-uns, honteux de me trahir,
Se sentant mes sujets, et nés pour m'obéir,
A mes pieds en secret ont demandé leur grace.
Aux miens en un moment on peut ouvrir la place.
Mais j'attends encore plus de ton cœur et du mien;
* Mon plus cher intérêt s'unit avec le tien;
Et je ne puis te croire une ame assez cruelle
* Pour abuser encor mon amour paternelle.

RAMIRE

Je vais chercher Atide et la mettre en tes mains.
Et toi, si je trahis tes généreux desseins,
Égorge devant moi la malheureuse Atide.
Est-ce assez, Bénassar, et me crois-tu perfide?
Quel prix plus précieux te donner de ma foi?
Parle, es-tu satisfait?

BÉNASSAR.

Oui, puisque je te crois:
Oui, sûr de ta parole, à toi je m'abandonne;
* Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

* Adieu, reçois la mienne.

SCÈNE V.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Ah! prince, on vous attend:
Il n'est plus de dangers, l'amour seul nous défend.
Zulime est apaisée; et tant de défiance,
De transports, de courroux, de desseins de vengeance,
* Tout cède à la douceur d'un repentir profond;
* L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.

J'ai juré d'épargner à sa douleur mortelle
Un objet malheureux qui s'immole pour elle :
J'ai promis votre amour, j'ai promis cette foi
Que vous m'aviez donnée, et qui n'est plus pour moi :
* J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage,
Et son cœur éperdu s'en disait davantage.
L'amour attendrissait ses esprits offensés;
Elle a mêlé ses pleurs aux pleurs que j'ai versés.
Partez, votre devoir loin de moi vous appelle :
Ce n'est qu'en me fuyant que je vous crois fidèle.
* Allez, de ma rivale auguste et cher époux,
Dégager les serments qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Venez, il faut me suivre.

ATIDE.

Ah ! courez vers Zulime :
Portez à ses genoux tout l'amour qui m'anime;
Mais ne balancez pas, achevez à ses pieds
De terminer mes jours, déjà sacrifiés.
Le temps presse.

RAMIRE.

Oui, sans doute, et le ciel me délivre
Du malheur d'être ingrat, de celui de la suivre.
Tout est changé.

ATIDE.

Seigneur!

RAMIRE.

Vous ne la craindrez plus.

ATIDE.

Que dites-vous? gardez de trahir vos vertus.

RAMIRE.

Si je trahis jamais l'honneur et la justice,
Dieu, qui savez punir, qu'Atide me haïsse!
Venez; à Bénassar mes mains vous vont livrer :
En otage un moment il vous faut demeurer.
J'irai trouver Zulime : oui, j'y cours, et j'espère
Assurer son repos et celui de son père,
Mon bonheur et le vôtre, et partir votre époux.

ATIDE.

Hélas! s'il était vrai! je m'abandonne à vous.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

RAMIRE.

Atide ne vient point; quel dieu trompeur me guide?
C'est ici qu'en mes mains on doit remettre Atide :
Elle ne paraît point à mes yeux égarés!
Où courir? où porter mes pas désespérés?

SCÈNE II.

RAMIRE, IDAMORE.

RAMIRE.

Qu'as-tu vu? Qu'a-t-on fait?

IDAMORE.

Une aveugle puissance
Détruit tous vos desseins, et confond l'innocence.
La fureur en ces lieux conduisit à la fois
Zulime, Atide et vous, pour vous perdre tous trois.
Le destin de Zulime était d'être trompée.
Des promesses d'Atide aveuglément frappée,
Et surtout de vos pleurs répandus à ses pieds,
De ces pleurs qu'arrachaient les maux que vous causiez;
Elle se croit aimée : elle a droit d'y prétendre.
Seigneur, jamais un cœur plus séduit et plus tendre
D'un mouvement si prompt ne parut emporté
De l'excès des terreurs à la sécurité.
Libre de ses soupçons, sans crainte de rivale,
Elle vole avec joie à la rive fatale,
Fait déployer la voile, et n'attend plus que vous,
Vous qu'elle ose appeler du nom sacré d'époux.
Son père en sait bientôt la funeste nouvelle;

Il vous croit son complice, il veut se venger d'elle;
Il veut vous perdre, il court, et sa prompte fureur
De ses sens éperdus ranime la vigueur.
De ceux qu'il a gagnés il rassemble l'escorte;
Il ordonne, on le suit; il fait ouvrir la porte:
Les siens entrent en foule à pas précipités;
On se mêle, on s'égare, on fuit de tous côtés,
On combat, on n'entend que des clameurs plaintives
* Au-dehors, au-dedans, aux portes, sur les rives.
Atide suit en pleurs le triste Bénassar;
Vingt fois sa main sur elle a levé le poignard;
Il ne l'écoute pas, il la nomme perfide;
Il la menace....

RAMIRE.

O ciel! allons sauver Atide.

SCÈNE III.

RAMIRE, ZULIME, IDAMORE, SÉRAME.

ZULIME.

Quel nom prononcez-vous? Où portez-vous vos pas?
Je vous appelle en vain, vous ne me voyez pas.
N'ai-je pas expié mon injuste colère?
Vous m'aviez pardonné: puis-je encor vous déplaire?
Au nom du tendre amour qui nous unit tous deux....
Tout est prêt....

RAMIRE.

Oubliez cet amour malheureux.
C'en est fait....

SCÈNE IV.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Il me fuit, et le jour m'abandonne!

SÉRAME.

Dans ce péril qui presse et qui vous environne,
Suivez l'heureux conseil que Ramire a donné;
Chassez de votre cœur ce trait empoisonné.

Croyez-moi, jetez-vous entre les bras d'un père;
A son cœur éperdu sa fille est toujours chère.
Cet amour malheureux, dont il aura pitié,
N'égale point l'ardeur de sa tendre amitié.
Votre faiblesse enfin, de vos remords suivie,
Lui rendrait à la fois et la gloire et la vie.

ZULIME.

Je le sais, je l'avoue, il avait mérité,
Et plus d'obéissance, et moins de cruauté.
Je vois toute ma faute et mon ignominie.
Il ne sait point, hélas! combien je suis punie.
* Mon châtiment, Sérame, est dans mes attentats.
* Je fus dénaturée, et j'ai fait des ingrats!
Ramire ingrat! Ramire! au moment où mon ame
Eût pensé que mes feux n'égalaient point sa flamme;
Quand ses yeux, d'un regard, apaisant mes douleurs,
Ont arrosé mes mains des trésors de ses pleurs,
Il méditait, le lâche, un complot si perfide!
Il préparait ma mort, il adorait Atide!
Oubliez-moi, dit-il. Cœur farouche et sans foi,
Mon cœur, malgré ton ordre, est encor plein de toi!
Je ne t'oublîrai point; ma rivale adorée,
Par mes mourantes mains devant toi déchirée,
Fera voir que du moins je n'oublîrai jamais,
Infidèle Ramire, à quel point je t'aimais.

SÉRAME.

Mais Atide en effet est-elle sa complice?
Ne la traitez-vous pas avec trop d'injustice?
Son cœur tranquille et simple, à vous plaire occupé,
Vous fut toujours ouvert, et n'a jamais trompé.
Elle a de vos soupçons souffert en paix l'outrage;
Elle est prête à rester sur ce fatal rivage;
Loin de Ramire même elle veut demeurer.

ZULIME.

Ah! de Ramire ainsi se peut-on séparer?
Cependant il m'échappe, et ma crainte redouble.

SÉRAME.

Ah! que je crains, madame, un plus funeste trouble!
Vous nourrissez ici d'impuissantes douleurs:

Sans doute on vous attaque; entendez ces clameurs,
Ce bruit confus, affreux....

ZULIME.

Je n'entends point Ramire.
Peut-être on le poursuit; peut-être qu'il expire!
Il faut mourir pour lui, puisqu'il veut mon trépas.
Allons.... Quoi ! l'on m'arrête! Ah! barbares soldats,
Laissez-moi dans vos rangs me frayer un passage :
Respectez ma douleur, respectez mon courage,
Ou terminez des jours que je dois détester!

SCÈNE V.

ZULIME, MOHADIR, SÉRAME, SOLDATS.

ZULIME.

* Mohadir!.... Est-ce vous qui m'osez arrêter!
Vous!....

MOHADIR.

Recevez, madame, un ordre salutaire
D'un père encor sensible à travers sa colère :
Il prend soin de vos jours, il épargne à vos yeux
D'un combat effrayant le spectacle odieux.

ZULIME.

On combat! mon amant s'arme contre mon père!

MOHADIR.

C'est le funeste fruit d'un amour téméraire.

ZULIME.

Laissez-moi l'expier, s'il en est encore temps;
Laissez-moi me jeter entre les combattants :
Après tous mes forfaits que je prévienne un crime!
Je vais les séparer, ou tomber leur victime.
Tu dédaignes mes pleurs, et je vois tout mon sort;
Je suis ta prisonnière, et mon amant est mort!

MOHADIR.

Il vit; et j'avoûrai que son cœur magnanime
* Semblait justifier les fautes de Zulime.
* Madame, je l'ai vu, maître de son courroux,
* Respecter votre père, en détourner ses coups.
* Je l'ai vû des siens même arrêter la vengeance,

Et dédaigner le soin de sa propre défense.
Enfin, pressé par nous, Ramire allait périr :
* Croiriez-vous quelle main vient de le secourir !
Atide, Atide même, au milieu du carnage,
* D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançait dans la foule, étonnait les soldats :
Sa voix et son audace ont arrêté leurs bras.
Elle seule, en un mot, vient de sauver Ramire :
Il la suit vers la rive : il marche, il se retire.
Sauvé par elle seule, il combat à ses yeux,
Et peut-être à nos mains ils échappent tous deux.

ZULIME.

Il vit : il doit le jour à d'autres qu'à moi-même !
Sérame, une autre main conserve ce que j'aime !
Et c'est Atide ! Ah dieux ! N'importe, il voit le jour;
Et du moins ma rivale a servi mon amour.
Qu'elle est heureuse, ô ciel ! elle marche à sa suite :
Elle va partager son trépas ou sa fuite.

(à Mohadir.)

Je ne le puis souffrir : va, cours les arrêter
Aux pieds de ce vaisseau qui devait nous porter.
Mohadir, prends encor pitié de ma faiblesse;
Si jamais tu m'aimas, et si le péril presse,
Cours aux pieds de mon père, et ne perds point de temps;
Mesure tous tes soins à mes égarements :
Réveille sa tendresse, autrefois prodiguée,
Que dans son cœur blessé mon crime a fatiguée :
Je ne veux que le voir, je ne veux que mourir.

MOHADIR.

Je doute que son cœur puisse encor s'attendrir;
Je vous obéirai.

ZULIME.

Si ma douleur te touche,
Fais retirer de moi cette troupe farouche.
Épargne à mes douleurs leur aspect odieux;
Qu'ils me gardent du moins sans offenser mes yeux.

MOHADIR.

Gardes, éloignez-vous.

SCÈNE VI.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

Enfin à la lumière
L'indigne trahison se montre tout entière.

SÉRAME.

Remerciez le ciel qui vous ouvre les yeux;
Il veut vous délivrer d'un amant odieux,
Qui trouble votre vie et qui la déshonore;
Qui vous perd, qui vous fuit, qui vous hait....

ZULIME.

Je l'adore.
Telle est dans les replis de mon cœur déchiré
La force du poison dont il est pénétré,
* Que si, pour couronner sa lâche perfidie,
* Ramire en me quittant eût demandé ma vie;
* S'il m'eût, aux pieds d'Atide immolée en fuyant,
* S'il eût insulté même à mon dernier moment,
* Je l'eusse aimé toujours; et mes mains défaillantes
* Auraient cherché ses mains de mon sang dégouttantes.
* Quoi! c'est ainsi que j'aime, et c'est moi qu'on trahit!
Ma voix n'a plus d'accents, tout mon cœur se flétrit.
Je veux marcher en vain, mes genoux s'affaiblissent;
Sur moi d'un dieu vengeur les coups s'appesantissent;
Je meurs.

SÉRAME.

On vient à nous.

SCÈNE VII.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

Ciel! qu'est-ce que je voi?
Ramire est-il vivant? dissipez mon effroi.

ATIDE.

J'y viens mettre le comble, ainsi qu'à nos misères;

Toutes deux en ces lieux nous sommes prisonnières.
Ramire est dans les fers.

ZULIME.

Lui !

ATIDE.

Tout couvert de coups,
Et baigné dans son sang, qu'il prodiguait pour vous;
Pressé de tous côtés, et las de se défendre,
A ses cruels vainqueurs il a fallu se rendre.
Plus mourante que lui, j'ignore encor son sort;
Hélas! et je ne sais s'il vit ou s'il est mort.

ZULIME.

* S'il est mort, je sais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

S'il est encor vivant, vous pourriez le défendre.
* Il n'eut jamais que vous et le ciel pour appui.
* Eh! n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui?
* Quelques amis encore, échappés au carnage,
Sont avec vos soldats sur ce sanglant rivage.
* Vous êtes mal gardée, on peut les réunir.

ZULIME.

Pouvez-vous bien douter que j'ose le servir?

ATIDE.

Madame, en me parlant quel front triste et sévère
Avec tant de pitié marque tant de colère?
Vous aviez condamné vos jalouses erreurs.
Eh! qui peut contre moi vous irriter?

ZULIME.

Vos pleurs.
* Votre attendrissement, votre excès de courage,
* Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
* Vos charmes, mes malheurs, et mes transports jaloux;
* Tout m'irrite, cruelle, et m'arme contre vous.
* Vous avez mérité que Ramire vous aime;
* Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même
* Et l'amour paternel et l'honneur de mes jours.
* Je vous sers, vous, perfide; il le faut, et j'y cours.
* Mais vous me répondrez....

ATIDE.

Ah! c'en est trop, Zulime!

Connaissez, respectez la vertu qui m'anime.
Quoi ! j'ai sauvé Ramire, et vous me condamnez !
Percez cent fois ce cœur, si vous le soupçonnez.
Quelle indigne fureur votre tendresse épouse !
Il s'agit de sa vie, et vous êtes jalouse !
Je jure ici par vous, par ce commun effroi,
* J'en atteste le jour, ce jour que je vous doi,
* Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
* Ne vous figurez pas que ma douleur timide
* S'exhale en vains serments qu'arrache le danger;
Sachez que, si le ciel, prompt à nous protéger,
Permettait à mes mains de délivrer Ramire,
* S'il osait me donner son cœur et son empire,
Si du plus tendre amour il payait mon ardeur,
* Je vous sacrifîrais son empire et son cœur.
* Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même.
* Que voulez-vous de plus, s'il vit et s'il vous aime?
* Je ne dispute rien, madame, à votre amour,
* Non pas même l'honneur de lui sauver le jour.
* Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

* Non, je ne vous crois point; je vois tout mon outrage;
* Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux :
* La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.
* Suivez-moi seulement; je vous ferai connaître
* Que je sais tout tenter, et même pour un traître.
Au milieu du danger vous me verrez courir.
Obéissez; venez le venger ou mourir.
* Sérame, quelle horreur a glacé ton visage?

SCÈNE VIII.

ZULIME, ATIDE, SÉRAME.

SÉRAME.

* Madame, il faut du sort dévorer tout l'outrage;
Il faut boire à longs traits dans ce calice affreux
Que vous a préparé cet amour malheureux.
Au plus cruel supplice on condamne Ramire.

ZULIME.

* Il ne mourra pas seul, et devant qu'il expire....

SÉRAME.

Ah! fuyez, croyez-moi, faites-vous cet effort;
Vous le pouvez.

ATIDE.

Nous, fuir! Allons chercher la mort;
Soutenez bien surtout la grandeur de votre ame.

ZULIME.

Je suivrai vos conseils, n'en doutez point, madame;
Vous pourrez en juger. Et toi, nature, et toi,
* Droits éternels du sang, toujours sacrés pour moi,
* Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, et sauvez-moi d'un crime!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

BÉNASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

Oui, seigneur, il est vrai, ce nouvel attentat
Outrage la nature, et le trône, et l'état.
Courir à la prison, braver votre colère!
C'est un excès de plus; mais vous êtes son père.
. . . .
. . . .

BÉNASSAR.

* Ma bonté fit son crime, et fit tout mon malheur.
Ils ont trop méprisé mes pleurs et ma vieillesse;
Ma clémence à leurs yeux a passé pour faiblesse.
. . . .
. . . .

MOHADIR.

Me préserve le ciel d'excuser devant vous
Cet amas de forfaits, que je déteste tous !
Permettez seulement que j'ose encor vous dire
Qu'avec trop de rigueur on a traité Ramire.
Fidèle à ses serments, fidèle à vos desseins,
Il a remis Atide en vos augustes mains.
Il n'a point au rivage accompagné Zulime.
Peut-être a-t-il un cœur et juste et magnanime ;
Du moins il me jurait, entre mes mains remis,
Qu'il vous avait tenu tout ce qu'il a promis.
Enfin mes yeux l'ont vu dans ce combat horrible,
. . . .
. . . .

SCÈNE II.

BÉNASSAR, ZULIME, MOHADIR, SUITE.

ZULIME.

Non, n'allez pas plus loin, frappez et vengez-vous :
Ce cœur, plein de respect, se présente à vos coups.
Je ramène à vos pieds tous ceux qui m'ont suivie ;
Maître absolu de tout, arrachez-moi la vie.

BÉNASSAR.

Fille indigne du jour, est-ce toi que je voi ?

ZULIME.

* Pour la dernière fois, seigneur, écoutez-moi.
Le triste emportement d'une amour criminelle
N'arma point contre vous votre fille rebelle ;
Pour vous contre Ramire elle aurait combattu ;
Et jusqu'en sa faiblesse elle a de la vertu.
Ramire autant que moi vous révère et vous aime.
Ce héros, il est vrai, né pour le rang suprême,
Dans des fers odieux voyait flétrir ses jours :
On les menaçait même, et j'offris mon secours.
De lui, de ses amis, je réglai la conduite ;
Je dirigeai leurs pas, je préparai leur fuite :
J'ai tout fait, tout tenté : n'imputez rien à lui.
Hélas ! ce n'est qu'à moi de m'en plaindre aujourd'hui.

Je sais qu'à vos douleurs il faut une victime :
Frappez, mais choisissez. Son malheur fit son crime;
L'adorer est le mien. C'est à vous de venger
Ce crime que peut-être il n'a pu partager.
Mon père, car ce nom, ce saint nom qui me touche,
Est toujours dans mon cœur, ainsi que dans ma bouche;
Par ce lien du sang, si cher et si sacré,
Par tous les sentiments que je vous inspirai,
Par nos malheurs communs dont le fardeau m'accable,
Percez ce cœur trop faible; il est le seul coupable.
Répandez tout ce sang que vous m'avez donné,
Des fureurs de l'amour ce sang empoisonné,
Ce sang dégénéré dans votre fille impie :
Trop d'horreur en ces lieux assiégerait ma vie ;
Après un tel éclat, s'il n'est point mon époux,
L'opprobre seul me reste, et retombe sur vous.
Pour sauver votre gloire à ce point profanée,
Il me faut de vos mains la mort ou l'hyménée.
Mais l'une est le seul bien que je doive espérer,
Le seul que je mérite et que j'ose implorer;
Le seul qui puisse éteindre un feu qui vous outrage.
Ah! ne détournez point votre auguste visage ;
Voyez-moi, laissez-moi, pour comble de faveurs,
Baiser encor vos mains, les baigner de mes pleurs,
Vous bénir, vous aimer, au moment que j'expire ;
Mais pardonnez, mon père, au malheureux Ramire :
Et si ce cœur sanglant vous touche de pitié,
Laissez vivre de moi la plus chère moitié.
. . . .
. . . .

SCÈNE III.

BÉNASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE, MOHADIR, SUITE.

RAMIRE.

J'ai mérité la mort, et je sais qu'elle est prête :
C'est trop laisser le fer suspendu sur ma tête.

Frappe; mais que ton cœur, de vengeance occupé,
Apprenne que le mien ne t'a jamais trompé.
Pour otage en tes mains j'avais remis Atide;
Avec un tel garant pouvais-je être perfide?
* Va, Ramire était loin de te manquer de foi:
* Bénassar, mes serments m'étaient plus chers qu'à toi:
* Tu m'as trop mal connu; c'est ta seule injustice;
* Que ce soit la dernière, et que dans mon supplice
* Des cœurs pleins de vertus ne soient point entraînés!

BÉNASSAR.

* Le ciel à d'autres soins nous a tous destinés.
Je ne suis point barbare; et jamais ma furie
Ne perdra le héros qui conserva ma vie.
* Un amour emporté, source de nos malheurs,
Plus fort que mes bontés, plus fort que mes rigueurs,
T'asservit pour jamais ma fille infortunée.
Je dois, ou détester sa tendresse effrénée,
Vous en punir tous deux, ou la mettre en tes bras.
* Sois son époux, Ramire, et règne en mes états;
Vis pour elle et pour moi, combats pour nous défendre.
Soyons tous trois heureux, sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

Ah, mon père! ah, Ramire! ah, jour de mon bonheur

ATIDE.

* O jour affreux pour tous!

RAMIRE.

Vous me voyez, seigneur,
Accablé, confondu de cette grace insigne
Que vous daignez me faire, et dont je suis indigne.
* Votre fille, sans doute, est d'un prix à mes yeux
Au-dessus des états fondés par ses aïeux:
Mais le ciel nous sépare. Apprenez l'un et l'autre
* Le secret de ma vie, et mon sort et le vôtre.
* Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
* Sauver Atide et moi des fers et de la mort,
* Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
* Séduisait sa pitié, qui la rend criminelle:
* Il promettait mon cœur, il promettait ma foi;
* Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi;

Les nœuds les plus sacrés, les lois les plus sévères,
Ont mis entre nous deux d'éternelles barrières.
Je ne puis accepter vos augustes bienfaits;
* Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
* Madame, ainsi le veut la fortune jalouse;
* Vengez-vous sur moi seul: Atide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse? perfide!

RAMIRE.

Élevés dans vos fers,
* Nos yeux sur nos malheurs étaient à peine ouverts,
* Quand son père, unissant notre espoir et nos larmes,
* Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
* Lui-même a resserré, dans ses derniers moments,
Ces nœuds infortunés, préparés dès long-temps:
Nous gardions l'un et l'autre un secret nécessaire.

ZULIME.

Ton épouse! à ce point ils bravent ma colère!
Ah! c'est trop essuyer de mépris et d'horreur.
Seigneur, souffrirez-vous ce nouveau déshonneur?
Souffrirez-vous qu'Atide, à ma honte, jouisse
* Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice?
* Vengez-moi, vengez-vous de ses traîtres appas,
* De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats:
Atide tiendra lieu de toutes les victimes.
Mon indigne rivale a commis tous mes crimes;
Punissez cet objet exécrable à mes yeux.

ATIDE.

Vous pouvez me punir, mais connaissez-moi mieux.
* Avant de me haïr, entendez ma réponse.
* Votre père est présent, qu'il juge, et qu'il prononce.

BÉNASSAR.

* O ciel!

ATIDE.

Ramire et moi, seigneur, si nous vivons,
C'est vous, c'est votre fille à qui nous le devons.
Zulime, en nous sauvant, voulait pour tout salaire
Un cœur digne de vous, et digne de lui plaire.
C'était de tous ses soins le noble et le seul prix,
Sa gloire en dépendait, et je la lui ravis.

Sans mon amour, sans moi, n'en doutez point, madame,
Autant l'heureux Ramire a pu toucher votre ame,
Autant vous régneriez sur son cœur généreux.
J'étais le seul obstacle au succès de vos vœux;
J'ai causé de tous trois les malheurs et les larmes;
J'ai bravé vos bienfaits, j'ai combattu vos charmes;
Et lorsque vous touchez au comble du bonheur,
Ma main, ma triste main vous perce encor le cœur.
Je vous ai fait serment de vous céder Ramire;
Vous connaissez trop bien tout l'amour qu'il inspire,
Pour croire que ma vie ait sans lui quelque appas;
L'effort serait trop grand, vous ne l'espérez pas.
Je dois, je l'ai juré, servir votre tendresse;
* Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse;
Le voici.

(elle se frappe.)

RAMIRE courant vers Atide.

Ciel! Atide!

ATIDE aux gardes.

Arrêtez son transport.

(à Zulime.)

Je n'ai pu le céder qu'en me donnant la mort.

(à Ramire.

Adieu; puisse du ciel la fureur adoucie
Pardonner mon trépas, et veiller sur ta vie!

RAMIRE entre les bras des gardes.

Je me meurs!

BÉNASSAR.

Ah! courez, qu'on vole à leur secours.

RAMIRE.

Achevez mon trépas, ayez soin de ses jours.

ATIDE à Zulime.

Eh bien! ai-je apaisé votre injuste colère?
Vos bienfaits sont payés, le prix doit vous en plaire.
Nos cœurs des mêmes feux avaient dû s'enflammer:
Mais jugez qui des deux a su le mieux aimer.
C'en est fait.

ZULIME.

Malheureuse et trop chère victime!
Mon père! que je sens tout le poids de mon crime!

De Ramire et de vous j'ai tissu tous les maux;
Mes mains de toutes parts ont creusé des tombeaux:
Mon amant me déteste, et mon amie expire.

BÉNASSAR.

Que cet exemple horrible au moins serve à t'instruire:
Le ciel nous punit tous de tes funestes feux;
Et l'amour criminel fut toujours malheureux.

FIN DES VARIANTES DE ZULIME.

NOTES DE ZULIME.

[1] Phèdre dit dans Racine :

Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

[2] Imitation de ces vers de *Bérénice :*

Eh quoi! vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur!
Pourquoi même du ciel attester la puissance?
Faut-il par des serments vaincre ma défiance?
Mon cœur ne prétend point, seigneur, vous démentir;
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

[3] On trouve le même mouvement dans *Zaïre :*

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

N. B. Dans l'édition de 1761, on a changé les noms d'Atide en celui d'Alide, et d'Idamore en celui de Ménodore. Un seul éditeur en fait la remarque, mais aucun n'a cru la différence assez importante pour être adoptée.

FIN DES NOTES DE ZULIME.

LE FANATISME,

OU

MAHOMET LE PROPHÈTE.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1742.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

On trouvera des détails historiques sur Mahomet dans l'*Avis de l'Éditeur*. On y reconnaît la main de M. de Voltaire. Nous ajouterons ici qu'en 1741 Crébillon refusa d'approuver la tragédie de *Mahomet*, non qu'il aimât les hommes qui avaient intérêt à faire supprimer la pièce, ni même qu'il les craignît, mais uniquement parce qu'on lui avait persuadé que Mahomet était le rival d'Atrée. M. d'Alembert fut chargé d'examiner la pièce, et il jugea qu'elle devait être jouée : c'est un de ses premiers droits à la reconnaissance des hommes, et à la haine des fanatiques, qui n'ont cessé depuis de le faire déchirer dans des libelles périodiques. La pièce fut jouée alors telle qu'elle est ici. Quelque temps après, les comédiens supprimèrent le délire de Séide[1], parce qu'il leur paraissait difficile à bien rendre ; et la police trouva mauvais que Mahomet dit à Zopire :

> Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers.

En conséquence on a dit pendant long-temps :

> Non, mais il faut m'aider à dompter l'univers.

ce qui fesait un sens ridicule.

Le quatrième acte de *Mahomet* est imité du *Marchand de Londres* de Lillo ; ou plutôt le moment où Zopire prie pour ses enfants, celui où Zopire mourant les embrasse et leur pardonne, sont imités de la pièce anglaise. Mais qu'un homme

qui assassine sans défense un vieillard vertueux et son bienfaiteur soit toujours intéressant et noble, c'est ce qu'on voit dans *Mahomet*, et qu'on ne voit que dans cette pièce. Le fanatisme est le seul sentiment qui puisse ôter l'horreur d'un tel crime, et la faire tomber tout entière sur les instigateurs.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

J'ai cru rendre service aux amateurs des belles-lettres, de publier une tragédie du *Fanatisme*, si défigurée en France par deux éditions subreptices. Je sais très-certainement qu'elle fut composée par l'auteur en 1736, et que dès-lors il en envoya une copie au prince royal, depuis roi de Prusse, qui cultivait les lettres avec des succès surprenants, et qui en fait encore son délassement principal.

J'étais à Lille en 1741, quand M. de Voltaire y vint passer quelques jours; il y avait la meilleure troupe d'acteurs qui ait jamais été en province. Elle représenta cet ouvrage d'une manière qui satisfit beaucoup une très-nombreuse assemblée: le gouverneur de la province et l'intendant y assistèrent plusieurs fois. On trouva que cette pièce était d'un goût si nouveau, et ce sujet si délicat parut traité avec tant de sagesse, que plusieurs prélats voulurent en voir une représentation par les mêmes acteurs dans une maison particulière. Ils en jugèrent comme le public.

L'auteur fut encore assez heureux pour faire parvenir son manuscrit entre les mains d'un des premiers hommes de l'Europe et de l'Église [1], qui soutenait le poids des affaires avec fermeté, et qui jugeait des ouvrages d'esprit avec un goût très-sûr, dans un âge où les hommes parviennent rarement, et où l'on conserve encore plus rarement son esprit et sa délicatesse. Il dit que la pièce était écrite avec toute la circonspection convenable, et qu'on ne pouvait éviter plus sagement les écueils du sujet; mais que pour ce qui regardait la poésie, il y avait encore des choses à corriger. Je sais en effet que l'auteur les a retouchées avec beaucoup de soin. Ce fut aussi le sentiment d'un homme qui tient le même rang, et qui n'a pas moins de lumières.

[1] Le cardinal de Fleuri.

Enfin l'ouvrage, approuvé d'ailleurs selon toutes les formes ordinaires, fut représenté à Paris le 9 d'auguste 1742. Il y avait une loge entière remplie des premiers magistrats de cette ville; des ministres même y furent présents. Ils pensèrent tous comme les hommes éclairés que j'ai déjà cités.

Il se trouva [1] à cette première représentation quelques personnes qui ne furent pas de ce sentiment unanime. Soit que dans la rapidité de la représentation ils n'eussent pas suivi assez le fil de l'ouvrage, soit qu'ils fussent peu accoutumés au théâtre, ils furent blessés que Mahomet ordonnât un meurtre, et se servît de sa religion pour encourager à l'assassinat un jeune homme qu'il fait l'instrument de son crime. Ces personnes, frappées de cette atrocité, ne firent pas assez réflexion qu'elle est donnée dans la pièce comme le plus horrible de tous les crimes, et que même il est moralement impossible qu'elle puisse être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté, ce qui est la manière la plus ordinaire de se tromper. Ils avaient raison assurément d'être scandalisés, en ne considérant que ce côté qui les révoltait. Un peu plus d'attention les aurait aisément ramenés; mais, dans la première chaleur de leur zèle, ils dirent que la pièce était un ouvrage très-dangereux, fait pour former des Ravaillac et des Jacques Clément.

On est bien surpris d'un tel jugement, et ces Messieurs l'ont désavoué sans doute. Ce serait dire qu'Hermione enseigne à assassiner un roi, qu'Électre apprend à tuer sa mère, que Cléopâtre et Médée montrent à tuer leurs enfants; ce serait dire qu'Harpagon forme des avares, le Joueur des joueurs, Tartufe des hypocrites. L'injustice même contre Mahomet serait bien plus grande que contre toutes ces pièces; car le crime du faux prophète y est mis dans un jour beaucoup plus odieux que ne l'est aucun des vices et des déréglements que toutes ces pièces représentent. C'est précisément contre les Ravaillac

[1] Le fait est que l'abbé Desfontaines et quelques hommes aussi méchants que lui dénoncèrent cet ouvrage comme scandaleux et impie; et cela fit tant de bruit, que le cardinal de Fleuri, premier ministre, qui avait lu et approuvé la pièce, fut obligé de conseiller à l'auteur de la retirer.

et les Jacques Clément que la pièce est composée, ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit, que si *Mahomet* avait été écrit du temps de Henri III et de Henri IV, cet ouvrage leur aurait sauvé la vie. Est-il possible qu'on ait pu faire un tel reproche à l'auteur de *la Henriade?* lui qui a élevé sa voix si souvent dans ce poème et ailleurs, je ne dis pas seulement contre de tels attentats, mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire.

J'avoue que plus j'ai lu les ouvrages de cet écrivain, plus je les ai trouvés caractérisés par l'amour du bien public. Il inspire partout l'horreur contre les emportements de la rebellion, de la persécution et du fanatisme. Y a-t-il un bon citoyen qui n'adopte toutes les maximes de *la Henriade ?* Ce poème ne fait-il pas aimer la véritable vertu? *Mahomet* me paraît écrit entièrement dans le même esprit; et je suis persuadé que ses plus grands ennemis en conviendront.

Il vit bientôt qu'il se formait contre lui une cabale dangereuse: les plus ardents avaient parlé à des hommes en place, qui, ne pouvant voir la représentation de la pièce, devaient les en croire. L'illustre Molière, la gloire de la France, s'était trouvé autrefois à peu près dans le même cas, lorsqu'on joua *le Tartufe;* il eut recours directement à Louis-le-Grand, dont il était connu et aimé. L'autorité de ce monarque dissipa bientôt les interprétations sinistres qu'on donnait au *Tartufe.* Mais les temps sont différents; la protection qu'on accorde à des arts tout nouveaux ne peut pas être toujours la même après que ces arts ont été cultivés. D'ailleurs, tel artiste n'est pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aisément. Il eût fallu des mouvements, des discussions, un nouvel examen. L'auteur jugea plus à propos de retirer sa pièce lui-même, après la troisième représentation, attendant que le temps adoucît quelques esprits prévenus, ce qui ne peut manquer d'arriver dans une nation aussi spirituelle et aussi éclairée que la française [1]. On

[1] Ce que l'éditeur semblait espérer en 1742 est arrivé en 1751. La pièce fut représentée alors avec un prodigieux concours. Les cabales et les persécutions cédèrent au cri public, d'autant plus qu'on commençait à sentir quelque honte d'avoir forcé à quitter sa patrie un homme qui travaillait pour elle.

mit dans les nouvelles publiques que la tragédie de *Mahomet* avait été défendue par le gouvernement : je puis assurer qu'il n'y a rien de plus faux. Non-seulement il n'y a pas eu le moindre ordre donné à ce sujet, mais il s'en faut beaucoup que les premières têtes de l'état, qui virent la représentation, aient varié un moment sur la sagesse qui règne dans cet ouvrage.

Quelques personnes, ayant transcrit à la hâte plusieurs scènes aux représentations, et ayant eu un ou deux rôles des acteurs, en ont fabriqué les éditions qu'on a faites clandestinement. Il est aisé de voir à quel point elles diffèrent du véritable ouvrage que je donne ici. Cette tragédie est précédée de plusieurs pièces intéressantes, dont une des plus curieuses, à mon gré, est la lettre que l'auteur écrivit à sa majesté le roi de Prusse, lorsqu'il repassa par la Hollande, après être allé rendre ses respects à ce monarque*. C'est dans de telles lettres, qui ne sont pas d'abord destinées à être publiques, qu'on voit les véritables sentiments des hommes. J'espère qu'elles feront aux vrais philosophes le même plaisir qu'elles m'ont fait.

* Dans une des éditions les plus estimées on a rejeté cette lettre à son ordre dans la *Correspondance de Voltaire et du roi de Prusse.* On s'est fondé sur ce qu'elle n'est point une épître dédicatoire, et l'on n'a pas songé qu'elle est une excellente préface. Une observation plus juste, peut-être, se rapporte à sa date : on a remarqué que c'est à la fin de 1740 ou au commencement de 1741, et non en 1742, que Voltaire a passé par la Hollande à son retour de Postdam. Que prouverait cette erreur ? qu'il faut corriger la date de la lettre, mais non pas séparer de la tragédie de Mahomet un écrit où le sujet, le plan et le but de ce bel ouvrage sont exposés avec tant de goût. C'est aussi le parti auquel nous nous sommes arrêtés.

LETTRE
A S. M. LE ROI DE PRUSSE.

SIRE,

Je ressemble à présent aux pélerins de la Mecque, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée : je tourne les miens vers votre cour. Mon cœur, pénétré des bontés de Votre Majesté, ne connaît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. Je prends la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette tragédie de *Mahomet*, dont elle a bien voulu, il y a déjà long-temps, voir les premières esquisses. C'est un tribut que je paie à l'amateur des arts, au juge éclairé, surtout au philosophe, beaucoup plus qu'au souverain.

Votre Majesté sait quel esprit m'animait en composant cet ouvrage. L'amour du genre humain et l'horreur du fanatisme, deux vertus qui sont faites pour être toujours auprès de votre trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours pensé que la tragédie ne doit pas être un simple spectacle qui touche le cœur sans le corriger. Qu'importent au genre humain les passions et les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne servent pas à nous instruire ? On avoue que la comédie du *Tartufe*, ce chef-d'œuvre qu'aucune nation n'a égalé, a fait beaucoup de bien aux hommes en montrant l'hypocrisie dans toute sa laideur. Ne peut-on pas essayer d'attaquer dans une tragédie cette espèce d'imposture qui met en œuvre à la fois l'hypocrisie des uns et la fureur des autres ? Ne peut-on pas remonter jusqu'à ces anciens scélérats, fondateurs illustres de la superstition et du fanatisme, qui les premiers ont pris le couteau sur l'autel pour faire des victimes de ceux qui refusaient d'être leurs disciples ?

Ceux qui diront que les temps de ces crimes sont passés, qu'on ne verra plus de Barcochebas, de Mahomet, de Jean de Leyde, etc., que les flammes des guerres de religion sont éteintes, font, ce me semble, trop d'honneur à la nature hu-

maine. Le même poison subsiste encore, quoique moins développé : cette peste, qui semble étouffée, reproduit de temps en temps des germes capables d'infecter la terre. N'a-t-on pas vu de nos jours les prophètes des Cévennes tuer au nom de Dieu ceux de leur secte qui n'étaient pas assez soumis ?

L'action que j'ai peinte est atroce ; et je ne sais si l'horreur a été plus loin sur aucun théâtre. C'est un jeune homme né avec de la vertu, qui, séduit par son fanatisme, assassine un vieillard qui l'aime ; et qui, dans l'idée de servir Dieu, se rend coupable, sans le savoir, d'un parricide ; c'est un imposteur qui ordonne ce meurtre, et qui promet à l'assassin un inceste pour récompense. J'avoue que c'est mettre l'horreur sur le théâtre ; et Votre Majesté est bien persuadée qu'il ne faut pas que la tragédie consiste uniquement dans une déclaration d'amour, une jalousie et un mariage.

Nos historiens même nous apprennent des actions plus atroces que celle que j'ai inventée. Séide ne sait pas du moins que celui qu'il assassine est son père ; et, quand il a porté le coup, il éprouve un repentir aussi grand que son crime. Mais Mézerai rapporte qu'à Melun un père tua son fils de sa main pour sa religion, et n'en eut aucun repentir. On connaît l'aventure des deux frères Diaz, dont l'un était à Rome, et l'autre en Allemagne, dans les commencements des troubles excités par Luther. Barthélemi Diaz, apprenant à Rome que son frère donnait dans les opinions de Luther à Francfort, part de Rome dans le dessein de l'assassiner, arrive et l'assassine. J'ai lu dans Herrera, auteur espagnol, que ce « Barthélemi Diaz « risquait beaucoup par cette action ; mais que rien n'ébranle un « homme d'honneur quand la probité le conduit. » Herrera, dans une religion toute sainte et tout ennemie de la cruauté, dans une religion qui enseigne à souffrir et non à se venger, était donc persuadé que la probité peut conduire à l'assassinat et au parricide : et on ne s'élevera pas de tous côtés contre ces maximes infernales !

Ce sont ces maximes qui mirent le poignard à la main du monstre qui priva la France de Henri-le-Grand : voilà ce qui plaça le portrait de Jacques Clément sur l'autel, et son nom parmi les bienheureux : c'est ce qui coûta la vie à Guillaume

prince d'Orange, fondateur de la liberté et de la grandeur des Hollandais. D'abord Salcède le blessa au front d'un coup de pistolet; et Strada raconte que « Salcède (ce sont ses propres « mots) n'osa entreprendre cette action qu'après avoir purifié « son ame par la confession aux pieds d'un dominicain, et l'avoir « fortifiée par le pain céleste. » Herrera dit quelque chose de plus insensé et de plus atroce : *Estando firme con el exemplo de nuestro salvador Jesu-Christo y de sus Santos.* Balthazar Gérard, qui ôta enfin la vie à ce grand homme, en usa de même que Salcède.

Je remarque que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes étaient des jeunes gens comme Séide. Balthazar Gérard avait environ vingt ans. Quatre Espagnols, qui avaient fait avec lui serment de tuer le prince, étaient du même âge. Le monstre qui tua Henri III n'avait que vingt-quatre ans. Poltrot, qui assassina le grand-duc de Guise, en avait vingt cinq; c'est le temps de la séduction et de la fureur. J'ai été presque témoin en Angleterre de ce que peut sur une imagination jeune et faible la force du fanatisme. Un enfant de seize ans, nommé Shepherd, se chargea d'assassiner le roi George Ier, votre aïeul maternel. Quelle était la cause qui le portait à cette frénésie? c'était uniquement que Shepherd n'était pas de la même religion que le roi. On eut pitié de sa jeunesse, on lui offrit sa grace, on le sollicita long-temps au repentir ; il persista toujours à dire qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et que s'il était libre, le premier usage qu'il ferait de sa liberté serait de tuer son prince. Ainsi on fut obligé de l'envoyer au supplice comme un monstre qu'on désespérait d'apprivoiser.

J'ose dire que quiconque a un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aisément on est prêt à sacrifier la nature à la superstition. Que de pères ont détesté et déshérité leurs enfants! Que de frères ont poursuivi leurs frères par ce funeste principe! J'en ai vu des exemples dans plus d'une famille.

Si la superstition ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'histoire des crimes, elle fait dans la société tous les petits maux innombrables et journaliers qu'elle peut faire. Elle désunit les amis, elle divise les parents; elle persécute le sage qui n'est qu'homme de bien, par la main du fou

qui est enthousiaste ; elle ne donne pas toujours de la ciguë à Socrate, mais elle bannit Descartes d'une ville qui devait être l'asile de la liberté ; elle donne à Jurieu, qui fesait le prophète, assez de crédit pour réduire à la pauvreté le savant et philosophe Bayle. Elle bannit, elle arrache à une florissante jeunesse, qui court à ses leçons, le successeur du grand Leibnitz ; et il faut pour le rétablir que le ciel fasse naître un roi philosophe, vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raison humaine se perfectionne par la philosophie, qui fait tant de progrès en Europe ; en vain, vous surtout, grand prince, vous efforcez-vous de pratiquer et d'inspirer cette philosophie si humaine ; on voit dans ce même siècle, où la raison élève son trône d'un côté, le plus absurde fanatisme dresser encore ses autels de l'autre.

On pourra me reprocher que, donnant trop à mon zèle, je fais commettre dans cette pièce un crime à Mahomet, dont en effet il ne fut point coupable.

M. le comte de Boulainvilliers écrivit, il y a quelques années, la vie de ce prophète. Il essaya de le faire passer pour un grand homme que la Providence avait choisi pour punir les chrétiens, et pour changer la face d'une partie du monde. M. Sale, qui nous a donné une excellente version de l'Alcoran en anglais, veut faire regarder Mahomet comme un Numa et comme un Thésée. J'avoue qu'il faudrait le respecter, si, né prince légitime, ou appelé au gouvernement par le suffrage des siens, il avait donné des lois paisibles, comme Numa, ou défendu ses compatriotes, comme on le dit de Thésée. Mais qu'un marchand de chameaux excite une sédition dans sa bourgade ; qu'associé à quelques malheureux coracites, il leur persuade qu'il s'entretient avec l'ange Gabriel ; qu'il se vante d'avoir été ravi au ciel, et d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible qui fait frémir le sens commun à chaque page ; que pour faire respecter ce livre il porte dans sa patrie le fer et la flamme ; qu'il égorge les pères, qu'il ravisse les filles, qu'il donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort : c'est assurément ce que nul homme ne peut excuser, à moins qu'il ne soit né Turc, et que la superstition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

Je sais que Mahomet n'a pas tramé précisément l'espèce de trahison qui fait le sujet de cette tragédie. L'histoire dit seulement qu'il enleva la femme de Séide, l'un de ses disciples, et qu'il persécuta Abusofian, que je nomme Zopire; mais quiconque fait la guerre à son pays, et ose la faire au nom de Dieu, n'est-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre seulement une action vraie sur la scène, mais des mœurs vraies; faire penser les hommes comme ils pensent dans les circonstances où ils se trouvent, et représenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, et ce que le fanatisme peut exécuter de plus horrible. Mahomet n'est ici autre chose que Tartufe les armes à la main.

Je me croirai bien récompensé de mon travail, si quelqu'une de ces ames faibles, toujours prêtes à recevoir les impressions d'une fureur étrangère, qui n'est pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funestes séductions par la lecture de cet ouvrage; si, après avoir eu en horreur la malheureuse obéissance de Séide, elle se dit à elle-même: Pourquoi obéirais-je en aveugle à des aveugles qui me crient: Haïssez, persécutez, perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses même indifférentes que nous n'entendons pas? Que ne puis-je servir à déraciner de tels sentiments chez les hommes! L'esprit d'indulgence ferait des frères, celui d'intolérance peut former des monstres.

C'est ainsi que pense Votre Majesté. Ce serait pour moi la plus grande des consolations de vivre auprès de ce roi philosophe. Mon attachement est égal à mes regrets; et si d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les sentiments que je dois à ce prince, qui pense et qui parle en homme, qui fuit cette fausse gravité sous laquelle se cachent toujours la petitesse et l'ignorance, qui se communique avec liberté parce qu'il ne craint point d'être pénétré, qui veut toujours s'instruire, et qui peut instruire les plus éclairés.

Je serai toute ma vie, avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance, etc.

Rotterdam, janvier 1741.

LETTRE

AU PAPE BENOIT XIV.

B^MO^ PADRE,

La Santità Vostra perdonerà l'ardire che prende uno de' più infimi fedeli, ma uno de' maggiori ammiratori della virtù, di sottomettere al capo della vera religione questa opera contro il fondatore d'una falsa e barbara setta.

A chi potrei più convenevolmente dedicare la satira della crudeltà e degli errori d'un falso profeta, che al vicario ed imitatore d'un Dio di verità e di mansuetudine?

Vostra Santità mi conceda dunque di poter mettere ai suoi piedi il libretto e l'autore, e di domandare umilmente la sua protezione per l'uno, e le sue benedizioni per l'altro. In tanto profondissimamente m'inchino, e le bacio i sacri piedi.

Parigi, 17 agosto 1745.

TRADUCTION.

TRÈS-SAINT PÈRE,

Votre Sainteté voudra bien pardonner la liberté que prend un des plus humbles, mais l'un des plus grands admirateurs de la vertu, de consacrer au chef de la véritable religion un écrit contre le fondateur d'une religion fausse et barbare.

A qui pourrais-je plus convenablement adresser la satire de la cruauté et des erreurs d'un faux prophète, qu'au vicaire et à l'imitateur d'un Dieu de paix et de vérité?

Que Votre Sainteté daigne permettre que je mette à ses pieds et le livre et l'auteur. J'ose lui demander sa protection

pour l'un, et sa bénédiction pour l'autre. C'est avec ces sentiments d'une profonde vénération que je me prosterne, et que je baise vos pieds sacrés.

Paris, 17 auguste 1745.

RÉPONSE DE BENOIT XIV.

BENEDICTUS P. P. XIV, DILECTO FILIO,

SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM.

Settimane sono ci fu presentato da sua parte la sua bellissima tragedia di *Mahomet*, la quale leggemmo con sommo piacere. Poi ci presentò il cardinale Passionei in di lei nome il suo eccellente poema di Fontenoi..... Monsignor Leprotti ci diede poscia il distico fatto da lei sotto il nostro ritratto; ieri mattina il cardinale Valenti ci presentò la di lei lettera del 17 agosto. In questa serie d'azioni si contengono molti capi, per ciascheduno de' quali ci riconosciamo in obbligo di ringraziarla. Noi gli uniamo tutti assieme, e rendiamo a lei le dovute grazie per così singolare bontà verso di noi, assicurandola che abbiamo tutta la dovuta stima del suo tanto applaudito merito.

Pubblicato in Roma il di lei distico sopradetto, ci fu riferito esservi stato un suo paesano letterato che in una pubblica conversazione aveva detto peccare in una sillaba, avendo fatta la parola *hic* breve, quando sempre deve esser longa.

Rispondemmo che sbagliava, potendo essere la parola e breve e longa, conforme vuole il poeta, avendola Virgilio fatta breve in quel verso :

Solus hic inflexit sensus, animumque labantem....

Avendola fatta longa in un altro :

Hic finis Priami fatorum, hic exitus illum....

Ci sembra d'aver risposo ben espresso, ancorchè siano più di cinquanta anni che non abbiamo letto Virgilio. Benchè la causa sia propria della sua persona, abbiamo tanta buona idea della sua sincerità e probità, che facciamo la stessa giudice sopra il punto della ragione a chi assista, se a noi o al suo oppositore, ed intanto restiamo col dare a lei l'apostolica benedizione.

Datum Romæ, apud Sanctam Mariam-Majorem, die 19 septembris 1745, pontificatûs nostri anno sexto.

TRADUCTION.

BENOIT XIV, PAPE, A SON CHER FILS,

SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Il y a quelques semaines qu'on me présenta de votre part votre admirable tragédie de *Mahomet*, que j'ai lue avec un très-grand plaisir. Le cardinal Passionei me donna ensuite en votre nom le beau poème de *Fontenoy*. M. Leprotti m'a communiqué votre distique pour mon portrait ; et le cardinal Valenti me remit hier votre lettre du 17 d'auguste. Chacune de ces marques de bonté mériterait un remerciement particulier ; mais vous voudrez bien que j'unisse ces différentes attentions, pour vous en rendre des actions de graces générales. Vous ne devez pas douter de l'estime singulière que m'inspire un mérite aussi reconnu que le vôtre.

Dès que votre distique [1] fut publié à Rome, on nous dit qu'un homme de lettres français, se trouvant dans une société où l'on en parlait, avait repris dans le premier vers une faute

[1] Voici le distique :

« Lambertinus hic est, Romæ decus, et pater orbis,
« Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat. »

de quantité. Il prétendait que le mot *hic*, que vous employez comme bref, doit être toujours long.

Nous répondîmes qu'il était dans l'erreur, que cette syllabe était indifféremment brève ou longue dans les poètes, Virgile ayant fait ce mot bref dans ce vers :

Solus hic inflexit sensus, animumque labantem...

Et long dans cet autre :

Hic finis Priami fatorum, hic exitus illum...

C'était peut-être assez bien répondre pour un homme qui n'a pas lu Virgile depuis cinquante ans. Quoique vous soyez partie intéressée dans ce différent, nous avons une si haute idée de votre franchise et de votre droiture, que nous n'hésitons pas de vous faire juge entre votre critique et nous. Il ne nous reste plus qu'à vous donner notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, le 19 septembre 1745, la sixième année de notre pontificat.

LETTRE DE REMERCIEMENT

AU PAPE.

Non vengono tanto meglio figurate le fattezze di Vostra Beatudine su i medaglioni che ho ricevuti dalla sua singolare benignità, di quello che si vedono espressi l'ingegno e l'animo nella lettera della quale s'è degnata d'onorarmi ; ne pongo a i suoi piedi le più vive ed umilissime grazie.

Veramente sono in obbligo di riconoscere la sua infallibilità nelle decisioni di letteratura, siccome nelle altre cose più reverende : Vostra Santità è più pratica del latino che quel Francese il di cui sbaglio s'è degnata di correggere : mi maraviglio come si ricordi così appuntino del suo Virgilio. Tra i più lette-

rati monarchi furono sempre segnalati i sommi pontefici; ma tra loro, credo che non se ne trovasse mai uno che adornasse tanta dottrina di tanti fregi di bella letteratura.

Agnosco rerum dominos, gentemque togatam.

Se il Francese che sbagliò nel riprendere questo *hic*, avesse tenuto a mente Virgilio come fa Vostra Beatitudine, avrebbe potuto citare un bene adatto verso dove *hic* è breve e longo insieme. Questo bel verso mi pareva un presagio dei favori a me conferiti dalla sua beneficenza. Eccolo :

Hic vir, hic est, tibi quem promitti sæpius audis.

Così Roma doveva gridare quando Benedetto XIV fù esaltato. In tanto bacio con somma riverenza e gratitudine i suoi sacri piedi, etc.

TRADUCTION.

Les traits de Votre Sainteté ne sont pas mieux exprimés dans les médailles dont elle m'a gratifié par une bonté toute particulière, que ceux de son esprit et de son caractère dans la lettre dont elle a daigné m'honorer : je mets à ses pieds mes très-humbles et très-vives actions de graces.

Je suis forcé de reconnaître son infaillibilité dans les décisions littéraires, comme dans les autres choses plus respectables. Votre Sainteté a plus d'usage de la langue latine que le censeur français dont elle a daigné relever la méprise. J'admire comment elle s'est rappelé si à propos son Virgile. Parmi les monarques amateurs des lettres, les souverains pontifes se sont toujours signalés; mais aucun n'a paré comme Votre Sainteté la plus profonde érudition des plus riches ornements de la belle littérature.

Agnosco rerum dominos, gentemque togatam.

Si le Français qui a repris avec si peu de justesse la syllabe *hic*, avait eu son Virgile aussi présent à la mémoire, il aurait

pu citer fort à propos un vers où ce mot est à la fois bref et long. Ce beau vers me semblait contenir le présage des faveurs dont votre bonté généreuse m'a comblé. Le voici :

Hic vir, hic est, tibi quem promitti sæpius audis.

Rome a dû retentir de ce vers à l'exaltation de Benoît XIV. C'est avec les sentiments de la plus profonde vénération et de la plus vive gratitude que je baise vos pieds sacrés.

PERSONNAGES.

MAHOMET.

ZOPIRE, sheik ou shérif de la Mecque.

OMAR, lieutenant de Mahomet.

SÉIDE, PALMIRE, } esclaves de Mahomet.

PHANOR, sénateur de la Mecque.

TROUPE DE MECQUOIS.

TROUPE DE MUSULMANS.

La scène est à la Mecque.

LE FANATISME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Qui? moi, baisser les yeux devant ces faux prodiges!
Moi, de ce fanatique encenser les prestiges!
L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni!
Non. Que des justes dieux Zopire soit puni,
Si tu vois cette main, jusqu'ici libre et pure,
Caresser la révolte et flatter l'imposture!

PHANOR.

Nous chérissons en vous ce zèle paternel
Du chef auguste et saint du sénat d'Ismaël;
Mais ce zèle est funeste; et tant de résistance,
Sans lasser Mahomet, irrite sa vengeance.
Contre ses attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer sacré des lois,
Et des embrasements d'une guerre immortelle
Étouffer sous vos pieds la première étincelle.
Mahomet, citoyen, ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obscur, un vil séditieux :
Aujourd'hui c'est un prince; il triomphe, il domine;
Imposteur à la Mecque, et prophète à Médine,
Il sait faire adorer à trente nations

Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons.
Que dis-je? en ces murs même une troupe égarée,
Des poisons de l'erreur avec zèle enivrée,
De ses miracles faux soutient l'illusion,
Répand le fanatisme et la sédition,
Appelle son armée, et croit qu'un dieu terrible
L'inspire, le conduit, et le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous sont unis;
Mais les meilleurs conseils sont-ils toujours suivis?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Mecque alarmée ont désolé l'enceinte;
Et ce peuple, en tout temps chargé de vos bienfaits
Crie encore à son père, et demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce traître! Ah! peuple sans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage:
Allez, portez en pompe et servez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraser tous.
Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle;
De mon cœur ulcéré la plaie est trop cruelle:
Lui-même a contre moi trop de ressentiments.
Le cruel fit périr ma femme et mes enfants:
Et moi, jusqu'en son camp j'ai porté le carnage;
La mort de son fils même honora mon courage.
Les flambeaux de la haine entre nous allumés
Jamais des mains du temps ne seront consumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point, mais cachez-en la flamme;
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ses mains ravagés,
Vos malheureux enfants seront-ils mieux vengés?
Vous avez tout perdu, fils, frère, épouse, fille;
Ne perdez point l'état; c'est là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les états que par timidité.

PHANOR.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

Périssons, s'il le faut [a].

PHANOR.

Ah! quel triste courage,
Quand vous touchez au port, vous expose au naufrage [b]?
Le ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses camps élevée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,
Semble un ange de paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet apaiser le courroux.
Déjà par ses hérauts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux qu'à ce barbare elle soit accordée?
Tu veux que d'un si cher et si noble trésor
Ses criminelles mains s'enrichissent encor?
Quoi! lorsqu'il nous apporte et la fraude et la guerre,
Lorsque son bras enchaîne et ravage la terre,
Les plus tendres appas brigueront sa faveur,
Et la beauté sera le prix de la fureur?
Ce n'est pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuse envie;
Ce cœur triste et flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut sentir les feux d'un désir insensé;
Mais soit qu'en tous les temps un objet né pour plaire
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire;
Soit que privé d'enfants je cherche à dissiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper;
Je ne sais quel penchant pour cette infortunée

Remplit le vide affreux de mon ame étonnée.
Soit foiblesse ou raison, je ne puis sans horreur
La voir aux mains d'un monstre artisan de l'erreur.
Je voudrais qu'à mes vœux heureusement docile,
Elle-même en secret pût chérir cet asile;
Je voudrais que son cœur, sensible à mes bienfaits
Détestât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler sous ces sacrés portiques,
Non loin de cet autel de nos dieux domestiques;
Elle vient, et son front, siége de la candeur,
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.

SCÈNE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE.

Jeune et charmant objet dont le sort de la guerre,
Propice à ma vieillesse, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains;
Tout respecte avec moi vos malheureux destins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez; et s'il me reste encor quelque puissance,
De vos justes désirs si je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours seront des jours heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois sous vos lois prisonnière,
Je dus à mes destins pardonner ma misère:
Vos généreuses mains s'empressent d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne à verser.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'ose ajouter les miens;
Il vous a demandé de briser mes liens;

Puissiez-vous l'écouter! et puissé-je lui dire
Qu'après le ciel et lui, je dois tout à Zopire!

ZOPIRE.

Ainsi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déserts,
Cette patrie errante, au trouble abandonnée?

PALMIRE.

La patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée.
Mahomet a formé mes premiers sentiments,
Et ses femmes en paix guidaient mes faibles ans;
Leur demeure est un temple où ces femmes sacrées
Lèvent au ciel des mains de leur maître adorées.
Le jour de mon malheur, hélas! fut le seul jour
Où le sort des combats a troublé leur séjour:
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée,
Toujours présente aux lieux dont je suis séparée.

ZOPIRE.

J'entends: vous espérez partager quelque jour
De ce maître orgueilleux et la main et l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le révère, et mon ame tremblante
Croit voir dans Mahomet un dieu qui m'épouvante.
Non, d'un si grand hymen mon cœur n'est point flatté;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité.

ZOPIRE.

Ah! qui que vous soyez, il n'est point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre maître;
Et vous semblez d'un sang fait pour donner des lois
A l'Arabe insolent qui marche égal aux rois.

PALMIRE.

Nous ne connaissons point l'orgueil de la naissance;
Sans parents, sans patrie, esclaves dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chérissons nos fers;

Tout nous est étranger, hors le dieu que je sers.

ZOPIRE.

Tout vous est étranger! cet état peut-il plaire?
Quoi! vous servez un maître, et n'avez point de père?
Dans mon triste palais, seul et privé d'enfants,
J'aurais pu voir en vous l'appui de mes vieux ans;
Le soin de vous former des destins plus propices
Eût adouci des miens les longues injustices.
Mais non, vous abhorrez ma patrie et ma loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous? je ne suis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'est chère;
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

ZOPIRE.

Quel père! justes dieux! lui? ce monstre imposteur!

PALMIRE.

Ah! quels noms inouïs lui donnez-vous, seigneur!
Lui, dans qui tant d'états adorent leur prophète;
Lui, l'envoyé du ciel, et son seul interprète!

ZOPIRE.

Étrange aveuglement des malheureux mortels!
Tout m'abandonne ici, pour dresser des autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma justice,
Et qui courut au trône, échappé du supplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, seigneur, et de mes jours
Je n'avais entendu ces horribles discours.
Mon penchant, je l'avoue, et ma reconnaissance,
Vous donnaient sur mon cœur une juste puissance;
Vos blasphèmes affreux contre mon protecteur
A ce penchant si doux font succéder l'horreur.

ZOPIRE.

O superstition! tes rigueurs inflexibles

Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles.
Que je vous plains, Palmire, et que sur vos erreurs
Ma pitié, malgré moi, me fait verser de pleurs!

PALMIRE.

Et vous me refusez!

ZOPIRE.

Oui, je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur flexible et tendre :
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCÈNE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Que voulez-vous, Phanor?

PHANOR.

Aux portes de la ville,
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile,
Omar est arrivé.

ZOPIRE.

Qui? ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après son char,
Qui combattit long-temps le tyran qu'il adore,
Qui vengea son pays?

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet insolent guerrier,
Portant entre ses mains le glaive et l'olivier,
De la paix à nos chefs a présenté le gage.
On lui parle, il demande, il reçoit un otage.
Séide est avec lui.

PALMIRE.

Grand dieu! destin plus doux!
Quoi! Séide?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

(Palmire sort.)

Omar devant mes yeux! qu'osera-t-il me dire?
O dieux de mon pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Ismaël les généreux enfants!
Soleil, sacrés flambeaux, qui dans votre carrière,
Images de ces dieux, nous prêtez leur lumière,
Voyez et soutenez la juste fermeté
Que j'opposai toujours contre l'iniquité.

SCÈNE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, SUITE.

ZOPIRE.

Eh bien! après six ans, tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
Déserteur de nos dieux, déserteur de nos lois,
Persécuteur nouveau de cette cité sainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte?
Ministre d'un brigand qu'on dût exterminer,
Parle, que me veux-tu?

OMAR.

Je veux te pardonner.
Le prophète d'un dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs passés, surtout pour ton courage,
Te présente une main qui pourrait t'écraser;

Et j'apporte la paix qu'il daigne proposer.

ZOPIRE.

Un vil séditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, et non demander grace!
Souffrirez-vous, grands dieux! qu'au gré de ses forfaits
Mahomet nous ravisse ou nous rende la paix?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
Ne rougissez-vous point de servir un tel maître?
Ne l'avez-vous pas vu, sans honneur et sans biens,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens?
Qu'alors il était loin de tant de renommée!

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
Juge ainsi du mérite, et pèse les humains
Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
Ne sais-tu pas encore, homme faible et superbe,
Que l'insecte insensible enseveli sous l'herbe,
Et l'aigle impérieux qui plane au haut du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Éternel?
Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.
Il est de ces esprits favorisés des cieux,
Qui sont tout par eux-même, et rien par leurs aïeux.
Tel est l'homme, en un mot, que j'ai choisi pour maître;
Lui seul dans l'univers a mérité de l'être;
Tout mortel à sa loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux siècles à venir.

ZOPIRE.

Je te connais, Omar : en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique;
En vain tu peux ailleurs éblouir les esprits;
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Bannis toute imposture, et d'un coup d'œil plus sage,

Regarde ce prophète à qui tu rends hommage;
Vois l'homme en Mahomet; conçois par quel degré
Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré.
Enthousiaste ou fourbe, il faut cesser de l'être;
Sers-toi de ta raison, juge avec moi ton maître:
Tu verras de chameaux un grossier conducteur,
Chez sa première épouse insolent imposteur,
Qui, sous le vain appât d'un songe ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule,
Comme un séditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condamné :
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime.
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
Ses disciples errants de cités en déserts,
Proscrits, persécutés, bannis, chargés de fers,
Promènent leur fureur, qu'ils appellent divine;
De leurs venins bientôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raison,
Tu voulus dans sa source, arrêter le poison.
Je te vis plus heureux, et plus juste, et plus brave,
Attaquer le tyran dont je te vois l'esclave.
S'il est un vrai prophète, osas-tu le punir?
S'il est un imposteur, oses-tu le servir?

OMAR.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumière
Méconnut ce grand homme entré dans la carrière;
Mais enfin, quand j'ai vu que Mahomet est né
Pour changer l'univers à ses pieds consterné;
Quand mes yeux, éclairés du feu de son génie,
Le virent s'élever dans sa course infinie;
Éloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir ou pardonner en dieu;
J'associai ma vie à ses travaux immenses :

Des trônes, des autels en sont les récompenses.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi;
Ouvre les yeux, Zopire, et change ainsi que moi;
Et sans plus me vanter les fureurs de ton zèle,
Ta persécution si vaine et si cruelle,
Nos frères gémissants, notre dieu blasphémé,
Tombe aux pieds d'un héros par toi-même opprimé :
Viens baiser cette main qui porte le tonnerre.
Tu me vois après lui le premier de la terre :
Le poste qui te reste est encore assez beau,
Pour fléchir noblement sous ce maître nouveau.
Vois ce que nous étions, et vois ce que nous sommes.
Le peuple, aveugle et faible, est né pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire, et pour nous obéir.
Viens régner avec nous, si tu crains de servir :
Partage nos grandeurs, au lieu de t'y soustraire,
Et las de l'imiter, fais trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'est qu'à Mahomet, à ses pareils, à toi,
Que je prétends, Omar, inspirer quelque effroi.
Tu veux que du sénat le shérif infidèle
Encense un imposteur, et couronne un rebelle!
Je ne te nîrai point que ce fier séducteur
N'ait beaucoup de prudence et beaucoup de valeur :
Je connais comme toi les talents de ton maître;
S'il était vertueux, c'est un héros peut-être :
Mais ce héros, Omar, est un traître, un cruel,
Et de tous les tyrans c'est le plus criminel.
Cesse de m'annoncer sa trompeuse clémence;
Le grand art qu'il possède est l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guerre un funeste destin
Le priva de son fils que fit périr ma main.
Mon bras perça le fils; ma voix bannit le père;

Ma haine est inflexible, ainsi que sa colère;
Pour rentrer dans la Mecque il doit m'exterminer,
Et le juste aux méchants ne doit point pardonner.

OMAR.

Eh bien! pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, et donne à tes tribus
Les dépouilles des rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire;
Nos trésors sont à toi.

ZOPIRE.

Tu penses me séduire,
Me vendre ici ma honte, et marchander la paix
Par ses trésors honteux, le prix de ses forfaits?
Tu veux que sous ses lois Palmire se remette?
Elle a trop de vertu pour être sa sujette;
Et je veux l'arracher aux tyrans imposteurs,
Qui renversent les lois, et corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parles toujours comme un juge implacable,
Qui sur son tribunal intimide un coupable.
Pense et parle en ministre, agis, traite avec moi,
Comme avec l'envoyé d'un grand homme et d'un roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait roi? qui l'a couronné?

OMAR.

La victoire.
Ménage sa puissance, et respecte sa gloire.
Aux noms de conquérant et de triomphateur,
Il veut joindre le nom de pacificateur.
Son armée est encore aux bords du Saïbare;
Des murs où je suis né le siége se prépare;
Sauvons, si tu m'en crois, le sang qui va couler :

Mahomet veut ici te voir et te parler.

ZOPIRE.

Lui? Mahomet?

OMAR.

Lui-même; il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître!

Si de ces lieux sacrés j'étais l'unique maître,
C'est en te punissant que j'aurais répondu.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fausse vertu;
Mais puisqu'un vil sénat insolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage;
Puisqu'il règne avec toi, je cours m'y présenter.

ZOPIRE.

Je t'y suis; nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes lois, mes dieux, et ma patrie.
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au dieu persécuteur, effroi du genre humain,
Qu'un fourbe ose annoncer, les armes à la main.

(A Phanor.)

Toi, viens m'aider, Phanor, à repousser un traître;
Le souffrir parmi nous, et l'épargner, c'est l'être.
Renversons ses desseins, confondons son orgueil,
Préparons son supplice, ou creusons mon cercueil.
Je vais, si le sénat m'écoute et me seconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie et le monde.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SÉIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

Dans ma prison cruelle est-ce un dieu qui te guide?
Mes maux sont-ils finis? te revois-je, Séide?

SÉIDE.

O charme de ma vie et de tous mes malheurs!
Palmire, unique objet qui m'as coûté des pleurs,
Depuis ce jour de sang qu'un ennemi barbare,
Près des camps du prophète, aux bords du Saïbare,
Vint arracher sa proie à mes bras tout sanglants,
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirants,
Mes cris, mal entendus sur cette infame rive,
Invoquèrent la mort sourde à ma voix plaintive!
O ma chère Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls et ma perte ont abîmé mon cœur!
Que mes feux, que ma crainte et mon impatience
Accusaient la lenteur des jours de la vengeance!
Que je hâtais l'assaut si long-temps différé,
Cette heure de carnage, où, de sang enivré,
Je devais de mes mains brûler la ville impie
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie!
Enfin de Mahomet les sublimes desseins,
Que n'ose approfondir l'humble esprit des humains,
Ont fait entrer Omar dans ce lieu d'esclavage;

Je l'apprends, et j'y vole. On demande un otage;
J'entre, je me présente, on accepte ma foi,
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Séide, au moment même, avant que ta présence
Vînt de mon désespoir calmer la violence,
Je me jetais aux pieds de mon fier ravisseur.
Vous voyez, ai-je dit, les secrets de mon cœur :
Ma vie est dans les camps dont vous m'avez tirée;
Rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arrosé ses pieds;
Ses refus ont saisi mes esprits effrayés.
J'ai senti dans mes yeux la lumière obscurcie;
Mon cœur, sans mouvement, sans chaleur et sans vie,
D'aucune ombre d'espoir n'était plus secouru;
Tout finissait pour moi quand Séide a paru.

SÉIDE.

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes?

PALMIRE.

C'est Zopire : il semblait touché de mes alarmes;
Mais le cruel enfin vient de me déclarer
Que des lieux où je suis rien ne peut me tirer.

SÉIDE.

Le barbare se trompe; et Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, et ton amant peut-être
(Car j'ose me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton amant cet espoir orgueilleux),
Nous briserons ta chaîne, et tarirons tes larmes.
Le dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Le dieu dont j'ai porté les sacrés étendards,
Le dieu qui de Médine a détruit les remparts,
Renversera la Mecque à nos pieds abattue.
Omar est dans la ville, et le peuple à sa vue

N'a point fait éclater ce trouble et cette horreur
Qu'inspire aux ennemis un ennemi vainqueur.
Au nom de Mahomet un grand dessein l'amène.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit; il briserait ma chaîne;
Il unirait nos cœurs; nos cœurs lui sont offerts :
Mais il est loin de nous, et nous sommes aux fers.

SCÈNE II.

PALMIRE, SÉIDE, OMAR.

OMAR.

Vos fers seront brisés, soyez pleins d'espérance;
Le ciel vous favorise, et Mahomet s'avance.

SÉIDE.

Lui?

PALMIRE.

Notre auguste père!

OMAR.

Au conseil assemblé
L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
« Ce favori du dieu qui préside aux batailles,
« Ce grand homme, ai-je dit, est né dans vos murailles.
« Il s'est rendu des rois le maître et le soutien,
« Et vous lui refusez le rang de citoyen!
« Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire?
« Il vient vous protéger, mais surtout vous instruire :
« Il vient dans vos cœurs même établir son pouvoir. »
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir;
Les esprits s'ébranlaient; l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raison l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple et s'en faire un appui.
On l'assemble, j'y cours, et j'arrive avec lui :

Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil il revoit ses foyers;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Ammon, d'Hercide, et de sa noble élite;
Il entre, et sur ses pas chacun se précipite.
Chacun porte un regard, comme un cœur différent;
L'un croit voir un héros, l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blasphème et le menace encore;
Cet autre est à ses pieds, les embrasse, et l'adore.
Nous fesons retentir à ce peuple agité
Les noms sacrés de dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuissante
Vomit en vain les feux de sa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme et serein,
Mahomet marche en maître et l'olive à la main :
La trève est publiée, et le voici lui-même.

SCÈNE III.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE, SÉIDE, PALMIRE, SUITE.

MAHOMET.

Invincibles soutiens de mon pouvoir suprême,
Noble et sublime Ali, Morad, Hercide, Ammon,
Retournez vers ce peuple, instruisez-le en mon nom;
Promettez, menacez, que la vérité règne;
Qu'on adore mon dieu, mais surtout qu'on le craigne.
Vous, Séide, en ces lieux!

SÉIDE.

O mon père! ô mon roi!
Le dieu qui vous inspire a marché devant moi.

Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eût fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit ne sait point me servir.
J'obéis à mon dieu; vous, sachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah! seigneur, pardonnez à son impatience.
Élevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes sentiments nous animent tous deux :
Hélas! mes tristes jours sont assez malheureux!
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui prisonnière;
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumière :
Empoisonneriez-vous l'instant de mon bonheur?

MAHOMET.

Palmire, c'est assez; je lis dans votre cœur :
Que rien ne vous alarme et rien ne vous étonne.
Allez, malgré les soins de l'autel et du trône,
Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts;
Je veillerai sur vous comme sur l'univers.

(A Séide.)

Vous, suivez mes guerriers; et vous, jeune Palmire,
En servant votre dieu ne craignez que Zopire.

SCÈNE IV.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

Toi, reste, brave Omar : il est temps que mon cœur
De ses derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un siége encore douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma course et borner ma carrière :

Ne donnons point le temps aux mortels détrompés
De rassurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
Les préjugés, ami, sont les rois du vulgaire.
Tu connais quel oracle et quel bruit populaire
Ont promis l'univers à l'envoyé d'un dieu,
Qui, reçu dans la Mecque, et vainqueur en tout lieu,
Entrerait dans ces murs en écartant la guerre;
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre.
Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconstant font mouvoir les ressorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Séide?

OMAR.

Parmi tous ces enfants enlevés par Hercide,
Qui, formés sous ton joug et nourris dans ta loi,
N'ont de dieu que le tien, n'ont de père que toi,
Aucun ne te servit avec moins de scrupule,
N'eut un cœur plus docile, un esprit plus crédule;
De tous tes musulmans ce sont les plus soumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment; c'est assez.

OMAR.

Blâmes-tu leurs tendresses?

MAHOMET.

Ah! connais mes fureurs et toutes mes faiblesses.

OMAR.

Comment?

MAHOMET.

Tu sais assez quel sentiment vainqueur
Parmi mes passions règne au fond de mon cœur.
Chargé du soin du monde, environné d'alarmes,
Je porte l'encensoir, et le sceptre, et les armes :
Ma vie est un combat, et ma frugalité

Asservit la nature à mon austérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtresse
Qui nourrit des humains la brutale mollesse :
Dans des sables brûlants, sur des rochers déserts,
Je supporte avec toi l'inclémence des airs :
L'amour seul me console; il est ma récompense,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encense,
Le dieu de Mahomet; et cette passion
Est égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfère en secret Palmire à mes épouses.
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouses,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Insulte à Mahomet et lui donne un rival?

OMAR.

Et tu n'es pas vengé?

MAHOMET.

Juge si je dois l'être.
Pour le mieux détester, apprends à le connaître.
De mes deux ennemis apprends tous les forfaits :
Tous deux sont nés ici du tyran que je hais.

OMAR.

Quoi! Zopire....

MAHOMET.

Est leur père : Hercide en ma puissance
Remit depuis quinze ans leur malheureuse enfance.
J'ai nourri dans mon sein ces serpents dangereux;
Déjà sans se connaître ils m'outragent tous deux.
J'attisai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le ciel voulut ici rassembler tous les crimes.
Je veux.... Leur père vient; ses yeux lancent vers nous
Les regards de la haine et les traits du courroux.
Observe tout, Omar, et qu'avec son escorte
Le vigilant Hercide assiége cette porte.

Reviens me rendre compte, et voir s'il faut hâter
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCÈNE V.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

Ah! quel fardeau cruel à ma douleur profonde!
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde!

MAHOMET.

Approche, et puisque enfin le ciel veut nous unir,
Vois Mahomet sans crainte, et parle sans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice :
Pour toi de qui la main sème ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parents, les mères et les filles;
Et la trève pour toi n'est qu'un moyen nouveau
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est partout sur ta trace;
Assemblage inouï de mensonge et d'audace,
Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix et m'annoncer un dieu?

MAHOMET.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le dieu qui m'inspire;
Le glaive et l'Alcoran, dans mes sanglantes mains,
Imposeraient silence au reste des humains;
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre :
Mais je te parle en homme, et sans rien déguiser;

Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet : nous sommes seuls, écoute :
Je suis ambitieux; tout homme l'est, sans doute;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre :
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du nord au midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide, et l'Égypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur et sans vie :
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers;
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.
En Égypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, et sans culte, et sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
Je viens après mille ans changer ces lois grossières;
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux dieux; et mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie;
Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie :
Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir;
Et, pour la rendre illustre, il la faut asservir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes desseins! c'est donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face!
Tu veux, en apportant le carnage et l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi :
Tu ravages le monde, et tu prétends l'instruire.
Ah! si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du mensonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'encensoir, et d'affecter l'empire?

MAHOMET.

Le droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains [1].

ZOPIRE.

Eh quoi! tout factieux, qui pense avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur?

MAHOMET.

Oui; je connais ton peuple, il a besoin d'erreur;
Ou véritable ou faux, mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes dieux? quel bien t'ont-ils pu faire?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels?
Ta secte obscure et basse avilit les mortels,
Énerve le courage, et rend l'homme stupide;
La mienne élève l'ame et la rend intrépide.
Ma loi fait des héros.

ZOPIRE.

Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans;
Va vanter l'imposture à Médine où tu règnes,
Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux! dès long-temps Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, et je règne à Médine;
Crois-moi, reçois la paix, si tu crains ta ruine.

ZOPIRE.

La paix est dans ta bouche, et ton cœur en est loin:
Penses-tu me tromper?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le faible qui trompe, et le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande;
Demain je puis te voir à mon joug asservi:
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis! nous, cruel! ah! quel nouveau prestige!
Connais-tu quelque dieu qui fasse un tel prodige?

MAHOMET.

J'en connais un puissant, et toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui?

MAHOMET.

La nécessité,
Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous rassemble,
Les enfers et les cieux seront unis ensemble.
L'intérêt est ton dieu, le mien est l'équité,
Entre ces ennemis il n'est point de traité.
Quel serait le ciment, réponds-moi si tu l'oses,
De l'horrible amitié qu'ici tu me proposes?
Réponds; est-ce ton fils que mon bras te ravit?
Est-ce le sang des miens que ta main répandit?

MAHOMET.

Oui, ce sont tes fils même. Oui, connais un mystère
Dont seul dans l'univers je suis dépositaire :
Tu pleures tes enfants, ils respirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivraient! qu'as-tu dit? ô ciel! ô jour heureux!
Ils vivraient! c'est de toi qu'il faut que je l'apprenne!

MAHOMET.

Élevés dans mon camp, tous deux sont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfants dans tes fers! ils pourraient te servir!

MAHOMET.

Mes bienfaisantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi! tu n'as point sur eux étendu ta colère?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

ZOPIRE.

Achève, éclaircis-moi, parle, quel est leur sort?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains et leur vie et leur mort;
Tu n'as qu'à dire un mot, et je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les sauver! à quel prix? à quel titre?
Faut-il donner mon sang? faut-il porter leurs fers?

MAHOMET.

Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers.
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'Alcoran aux peuples effrayés,
Me servir en prophète, et tomber à mes pieds :
Je te rendrai ton fils, et je serai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je suis père, et je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfants,
Les revoir et mourir dans leurs embrassements,
C'est le premier des biens pour mon ame attendrie;
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connais-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.
Adieu.

MAHOMET.

Fier citoyen, vieillard inexorable,
Je serai plus que toi cruel, impitoyable.

SCÈNE VI.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Mahomet, il faut l'être, ou nous sommes perdus :
Les secrets des tyrans me sont déjà vendus.
Demain la trève expire; et demain l'on t'arrête:
Demain Zopire est maître, et fait tomber ta tête.
La moitié du sénat vient de te condamner;
N'osant pas te combattre, on t'ose assassiner.
Ce meurtre d'un héros, ils le nomment supplice,
Et ce complot obscur, ils l'appellent justice.

MAHOMET.

Ils sentiront la mienne; ils verront ma fureur.
La persécution fit toujours ma grandeur:
Zopire périra.

OMAR.

Cette tête funeste,
En tombant à tes pieds, fera fléchir le reste.
Mais ne perds point de temps.

MAHOMET.

Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

OMAR.

Il est trop méprisable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire ;
Et j'ai besoin d'un bras qui, par ma voix conduit,
Soit seul chargé du meurtre, et m'en laisse le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat je réponds de Séide.

MAHOMET.

De lui ?

OMAR.

C'est l'instrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut seul aujourd'hui
L'aborder en secret, et te venger de lui.
Tes autres favoris, zélés avec prudence,
Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience;
Ils sont tous dans cet âge où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité ;
Il faut un cœur plus simple, aveugle avec courage,
Un esprit amoureux de son propre esclavage :
La jeunesse est le temps de ces illusions.
Séide est tout en proie aux superstitions;
C'est un lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frère de Palmire ?

OMAR.

Oui, lui-même, oui, Séide,
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De son maître offensé rival incestueux.

MAHOMET.

Je déteste Séide, et son nom seul m'offense;
La cendre de mon fils me crie encor vengeance.
Mais tu connais l'objet de mon fatal amour;
Tu connais dans quel sang elle a puisé le jour.
Tu vois que dans ces lieux environnés d'abîmes
Je viens chercher un trône, un autel, des victimes;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les esprits;
Qu'il faut perdre Zopire, et perdre encor son fils.
Allons, consultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne,
Et la religion, à qui tout est soumis,
Et la nécessité, par qui tout est permis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SÉIDE, PALMIRE.

PALMIRE[c].

Demeure. Quel est donc ce secret sacrifice?
Quel sang a demandé l'éternelle justice?
Ne m'abandonne pas.

SÉIDE.

Dieu daigne m'appeler :
Mon bras doit le servir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'instant, par un serment terrible,
M'attacher de plus près à ce maître invincible.
Je vais jurer à dieu de mourir pour sa loi,
Et mes seconds serments ne seront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce serment je ne suis point présente?
Si je t'accompagnais j'aurais moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me consoler,
Parle de trahison, de sang prêt à couler,
Des fureurs du sénat, des complots de Zopire.
Les feux sont allumés, bientôt la trève expire.
Le fer cruel est prêt, on s'arme, on va frapper :
Le prophète l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, et je crains pour Séide.

SÉIDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur si perfide!
Ce matin, comme otage à ses yeux présenté,
J'admirais sa noblesse et son humanité;

Je sentais qu'en secret une force inconnue
Enlevait jusqu'à lui mon ame prévenue.
Soit respect pour son nom, soit qu'un dehors heureux
Me cachât de son cœur les replis dangereux;
Soit que dans ces moments où je t'ai rencontrée,
Mon ame tout entière à son bonheur livrée,
Oubliant ses douleurs, et chassant tout effroi,
Ne connût, n'entendît, ne vît plus rien que toi;
Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus qu'il m'avait su séduire;
Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il est dur de haïr ceux qu'on voulait aimer!

PALMIRE.

Ah! que le ciel en tout a joint nos destinées!
Qu'il a pris soin d'unir nos ames enchaînées!
Hélas! sans mon amour, sans ce tendre lien,
Sans cet instinct charmant qui joint mon cœur au tien,
Sans la religion que Mahomet m'inspire,
J'aurais eu des remords en accusant Zopire.

SÉIDE.

Laissons ces vains remords, et nous abandonnons
A la voix de ce dieu qu'à l'envi nous servons.
Je sors. Il faut prêter ce serment redoutable;
Le dieu qui m'entendra nous sera favorable,
Et le pontife roi, qui veille sur nos jours,
Bénira de ses mains de si chastes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCÈNE II.

PALMIRE.

D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,

Ce jour tant souhaité n'est qu'un jour de terreur [d].
Quel est donc ce serment qu'on attend de Séide?
Tout m'est suspect ici, Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet; et cependant mon cœur
Éprouve à son nom même une secrète horreur.
Dans les profonds respects que ce héros m'inspire,
Je sens que je le crains presque autant que Zopire.
Délivre-moi, grand dieu! de ce trouble où je suis;
Craintive je te sers, aveugle je te suis;
Hélas! daigne essuyer les pleurs où je me noie!

SCÈNE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'est vous qu'à mon secours un dieu propice envoie,
Seigneur: Séide....

MAHOMET.

Eh bien! d'où vous vient cet effroi?
Et que craint-on pour lui, quand on est près de moi?

PALMIRE.

O ciel! vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inouï! votre ame est interdite;
Mahomet est troublé pour la première fois.

MAHOMET.

Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.
Est-ce ainsi qu'à mes yeux votre simple innocence
Ose avouer un feu qui peut-être m'offense?
Votre cœur a-t-il pu, sans être épouvanté,
Avoir un sentiment que je n'ai pas dicté?
Ce cœur que j'ai formé n'est-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes lois infidèle?

PALMIRE.

Que dites-vous? surprise et tremblante à vos pieds,
Je baisse en frémissant mes regards effrayés.
Eh quoi! n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,
Vous rendre à nos souhaits, et consentir qu'il m'aime?
Ces nœuds, ces chastes nœuds, que dieu formait en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois suit de près l'innocence.
Le cœur peut se tromper; l'amour et ses douceurs
Pourront coûter, Palmire, et du sang et des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon sang coulerait pour Séide.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point?

PALMIRE.

Depuis le jour qu'Hercide
Nous soumit l'un et l'autre à votre joug sacré,
Cet instinct tout-puissant, de nous même ignoré,
Devançant la raison, croissant avec notre âge,
Du ciel, qui conduit tout, fut le secret ouvrage.
Nos penchants, dites-vous, ne viennent que de lui.
Dieu ne saurait changer; pourrait-il aujourd'hui
Réprouver un amour que lui-même il fit naître?
Ce qui fut innocent peut-il cesser de l'être?
Pourrais-je être coupable?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler:
Attendez les secrets que je dois révéler;
Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
Ce qu'on peut approuver, ce qu'on doit se défendre.
Ne croyez que moi seul.

PALMIRE.

Et qui croire que vous?
Esclave de vos lois, soumise, à vos genoux,
Mon cœur d'un saint respect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de respect souvent mène à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non, si de vos bienfaits je perds le souvenir,
Que Séide à vos yeux s'empresse à m'en punir!

MAHOMET.

Séide!

PALMIRE.

Ah! quel courroux arme votre œil sévère?

MAHOMET.

Allez, rassurez-vous, je n'ai point de colère.
C'est éprouver assez vos sentiments secrets;
Reposez-vous sur moi de vos vrais intérêts :
Je suis digne du moins de votre confiance.
Vos destins dépendront de votre obéissance.
Si j'eus soin de vos jours, si vous m'appartenez,
Méritez des bienfaits qui vous sont destinés.
Quoi que la voix du ciel ordonne de Séide,
Affermissez ses pas où son devoir le guide :
Qu'il garde ses serments; qu'il soit digne de vous.

PALMIRE.

N'en doutez point, mon père, il les remplira tous :
Je réponds de son cœur, ainsi que de moi-même.
Séide vous adore encor plus qu'il ne m'aime;
Il voit en vous son roi, son père, son appui :
J'en atteste à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous servir encourager son ame.

SCÈNE IV.

MAHOMET.

Quoi! je suis malgré moi confident de sa flamme!
Quoi! sa naïveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur!
Père, enfants, destinés au malheur de ma vie,
Race toujours funeste, et toujours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine et mon amour.

SCÈNE V.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Enfin voici le temps et de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, et de punir Zopire :
Sa mort seule à tes pieds mettra nos citoyens;
Tout est désespéré, si tu ne le préviens.
Le seul Séide ici te peut servir, sans doute;
Il voit souvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, et cet obscur détour,
Qui peut de ton palais conduire à son séjour :
Là, cette nuit, Zopire à ses dieux fantastiques
Offre un encens frivole, et des vœux chimériques ;
Là, Séide, enivré du zèle de ta loi,
Va l'immoler au dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut; il est né pour le crime :
Qu'il en soit l'instrument, qu'il en soit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma sûreté,

L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut; mais crois-tu que son jeune courage,
Nourri du fanatisme, en ait toute la rage?

OMAR.

Lui seul était formé pour remplir ton dessein.
Palmire à te servir excite encor sa main.
L'amour, le fanatisme, aveuglent sa jeunesse;
Il sera furieux par excès de faiblesse.

MAHOMET.

Par les nœuds des serments as-tu lié son cœur?

OMAR.

Du plus saint appareil la ténébreuse horreur,
Les autels, les serments, tout enchaîne Séide.
J'ai mis un fer sacré dans sa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCÈNE VI.

MAHOMET, OMAR, SÉIDE.

MAHOMET.

Enfant d'un dieu qui parle à votre cœur,
Écoutez par ma voix sa volonté suprême;
Il faut venger son culte, il faut venger dieu même.

SÉIDE.

Roi, pontife et prophète, à qui je suis voué,
Maître des nations par le ciel avoué,
Vous avez sur mon être une entière puissance;
Éclairez seulement ma docile ignorance.
Un mortel venger dieu!

MAHOMET.

C'est par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SÉIDE.

Ah! sans doute ce dieu, dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illustre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne, il n'est point d'autre honneur.
De ses décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez et frappez; vos mains seront armées
Par l'ange de la mort, et le dieu des armées.

SÉIDE.

Parlez : quels ennemis vous faut-il immoler?
Quel tyran faut-il perdre, et quel sang doit couler?

MAHOMET.

Le sang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous persécuta, qui nous poursuit encore,
Qui combattit mon dieu, qui massacra mon fils;
Le sang du plus cruel de tous nos ennemis :
De Zopire.

SÉIDE.

De lui! quoi! mon bras...

MAHOMET.

Téméraire,
On devient sacrilége alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels assez audacieux
Pour juger par eux-même, et pour voir par leurs yeux.
Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire.
Obéir en silence est votre seule gloire.
Savez-vous qui je suis? savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des cieux?
Si malgré ses erreurs et son idolâtrie,
Des peuples d'Orient la Mecque est la patrie;
Si ce temple du monde est promis à ma loi;
Si dieu m'en a créé le pontife et le roi;
Si la Mecque est sacrée, en savez-vous la cause?

Ibrahim y naquit, et sa cendre y repose [2] :
Ibrahim dont le bras, docile à l'Éternel,
Traîna son fils unique aux marches de l'autel,
Étouffant pour son dieu les cris de la nature.
Et quand ce dieu par vous veut venger son injure,
Quand je demande un sang à lui seul adressé,
Quand dieu vous a choisi, vous avez balancé !
Allez, vil idolâtre, et né pour toujours l'être,
Indigne musulman, cherchez un autre maître.
Le prix était tout prêt, Palmire était à vous;
Mais vous bravez Palmire et le ciel en courroux.
Lâche et faible instrument des vengeances suprêmes,
Les traits que vous portez vont tomber sur vous-mêmes;
Fuyez, servez, rampez sous mes fiers ennemis.

SÉIDE.

Je crois entendre dieu; tu parles, j'obéis.

MAHOMET.

Obéissez, frappez : teint du sang d'un impie,
Méritez par sa mort une éternelle vie.

(A Omar).

Ne l'abandonne pas; et non loin de ces lieux,
Sur tous ses mouvements ouvre toujours les yeux.

SCÈNE VII.

SÉIDE.

Immoler un vieillard, de qui je suis l'otage,
Sans armes, sans défense, appesanti par l'âge!
N'importe; une victime amenée à l'autel,
Y tombe sans défense, et son sang plaît au ciel.
Enfin, dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice;
J'en ai fait le serment, il faut qu'il s'accomplisse.
Venez à mon secours, ô vous de qui le bras

Aux tyrans de la terre a donné le trépas;
Ajoutez vos fureurs à mon zèle intrépide;
Affermissez ma main saintement homicide [3].
Ange de Mahomet, ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah! que vois-je?

SCÈNE VIII.

ZOPIRE, SÉIDE.

ZOPIRE.

A mes yeux tu te troubles, Séide!
Vois d'un œil plus content le dessein qui me guide;
Otage infortuné, que le sort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trève a suspendu le moment du carnage;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un passage :
Je ne t'en dis pas plus; mais mon cœur, malgré moi.
A frémi des dangers assemblés près de toi.
Cher Séide, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maison soit ton asile unique.
Je réponds de tes jours; ils me sont précieux;
Ne me refuse pas.

SÉIDE.

O mon devoir! ô cieux!
Ah, Zopire! est-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller sur ma vie?
Prêt à verser son sang, qu'ai-je ouï? qu'ai-je vu?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'est ému.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être :
Mais enfin je suis homme, et c'est assez de l'être

Pour aimer à donner des soins compatissants
A des cœurs malheureux que l'on croit innocents.
Exterminez, grands dieux, de la terre où nous sommes,
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes!

SÉIDE.

Que ce langage est cher à mon cœur combattu!
L'ennemi de mon dieu connaît donc la vertu!

ZOPIRE.

Tu la connais bien peu, puisque tu t'en étonnes [4].
Mon fils, à quelle erreur, hélas! tu t'abandonnes!
Ton esprit, fasciné par les lois d'un tyran,
Pense que tout est crime hors d'être musulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maître,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître;
Avec un joug de fer, un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne;
Mais peux-tu croire un dieu qui commande la haine?

SÉIDE.

Ah! je sens qu'à ce dieu je vais désobéir;
Non, seigneur, non, mon cœur ne saurait vous haïr.

ZOPIRE.

Hélas! plus je lui parle, et plus il m'intéresse;
Son âge, sa candeur, ont surpris ma tendresse.
Se peut-il qu'un soldat de ce monstre imposteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur?
Quel es-tu? de quel sang les dieux t'ont-ils fait naître?

SÉIDE.

Je n'ai point de parents, seigneur, je n'ai qu'un maître,
Que jusqu'à ce moment j'avais toujours servi,
Mais qu'en vous écoutant ma faiblesse a trahi.

ZOPIRE.

Quoi! tu ne connais point de qui tu tiens la vie?

SÉIDE.

Son camp fut mon berceau; son temple est ma patrie :
Je n'en connais point d'autre; et parmi ces enfants
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Séide éprouvé sa clémence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de sa reconnaissance.
Oui, les bienfaits, Séide, ont des droits sur un cœur;
Ciel! pourquoi Mahomet fut-il son bienfaiteur?
Il t'a servi de père, aussi-bien qu'à Palmire :
D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire?
Tu détournes de moi ton regard égaré;
De quelque grand remords tu sembles déchiré.

SÉIDE.

Eh! qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable!

ZOPIRE.

Si tes remords sont vrais, ton cœur n'est plus coupable.
Viens; le sang va couler; je veux sauver le tien.

SÉIDE.

Juste ciel! et c'est moi qui répandrais le sien?
O serments! ô Palmire! ô vous, dieu des vengeances!

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains; tremble, si tu balances;
Pour la dernière fois, viens, ton sort en dépend.

SCÈNE IX.

ZOPIRE, SÉIDE, OMAR, SUITE.

OMAR entrant avec précipitation.

Traître, que faites-vous? Mahomet vous attend.

SÉIDE.

Où suis-je? ô ciel! où suis-je? et que dois-je résoudre?

D'un et d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir? où porter un trouble si cruel?
Où fuir?

OMAR.

Aux pieds du roi qu'a choisi l'Éternel.

SÉIDE.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.

SCÈNE X.

ZOPIRE.

Ah, Séide! où vas-tu? Mais il me fuit encore.
Il sort désespéré, frappé d'un sombre effroi,
Et mon cœur qui le suit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence,
A mes sens déchirés font trop de violence.
Suivons ses pas.

SCÈNE XI.

ZOPIRE, PHANOR.

PHANOR.

Lisez ce billet important,
Qu'un Arabe en secret m'a donné dans l'instant.

ZOPIRE.

Hercide? qu'ai-je lu? Grands dieux, votre clémence
Répare-t-elle enfin soixante ans de souffrance?
Hercide veut me voir! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfants à ce sein paternel!
Ils vivent! Mahomet les tient sous sa puissance,
Et Séide et Palmire ignorent leur naissance!
Mes enfants! tendre espoir, que je n'ose écouter!

Je suis trop malheureux, je crains de me flatter.
Pressentiment confus, faut-il que je vous croie?
O mon sang! où porter mes larmes et ma joie?
Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvements;
Je cours, et je suis prêt d'embrasser mes enfants.
Je m'arrête, j'hésite, et ma douleur craintive
Prête à la voix du sang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit;
Qu'il soit sous cette voûte en secret introduit,
Au pied de cet autel, où les pleurs de ton maître
Ont fatigué les dieux, qui s'apaisent peut-être.
Dieux! rendez-moi mes fils; dieux! rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne sont point à moi, si telle est ma misère,
Je les veux adopter, je veux être leur père.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Oui, de ce grand secret la trame est découverte;
Ta gloire est en danger, ta tombe est entr'ouverte.
Séide obéira : mais avant que son cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris sa fureur,
Séide a révélé cet horrible mystère.

MAHOMET.

O ciel!

OMAR.

Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

MAHOMET.

Eh bien! que pense Hercide?

OMAR.

Il paraît effrayé;
Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide est faible; ami, le faible est bientôt traître.
Qu'il tremble, il est chargé du secret de son maître.
Je sais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure
On nous traîne au supplice, ou que Zopire meure.

S'il meurt, c'en est assez; tout ce peuple éperdu
Adorera mon dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas; mais sitôt que Séide
Aura rougi ses mains de ce grand homicide,
Réponds-tu qu'au trépas Séide soit livré?
Réponds-tu du poison qui lui fut préparé?

OMAR.

N'en doute point.

MAHOMET

Il faut que nos mystères sombres
Soient cachés dans la mort, et couverts de ses ombres.
Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc
Dont Palmire a tiré la source de son sang,
Prends soin de redoubler son heureuse ignorance;
Épaississons la nuit qui voile sa naissance,
Pour son propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout temps est fondé sur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce sang que j'abhorre.
On n'a point de parents, alors qu'on les ignore.
Les cris du sang, sa force et ses impressions,
Des cœurs toujours trompés sont les illusions.
La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude;
Celle de m'obéir fit son unique étude :
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle passe en mes bras
Sur la cendre des siens, qu'elle ne connaît pas.
Son cœur même en secret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver son maître.
Mais déjà l'heure approche ou Séide en ces lieux
Doit m'immoler son père à l'aspect de ses dieux.
Retirons-nous.

OMAR.

Tu vois sa démarche égarée;
De l'ardeur d'obéir son ame est dévorée.

SCÈNE II.

MAHOMET, OMAR, sur le devant, mais retirés de côté;
SÉIDE, dans le fond.

SÉIDE.

Il le faut donc remplir ce terrible devoir!

MAHOMET.

Viens, et par d'autres coups assurons mon pouvoir.

(Il sort avec Omar.)

SÉIDE, seul.

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette sainte horreur,
La persuasion n'a point rempli mon cœur.
Si le ciel a parlé, j'obéirai sans doute;
Mais quelle obéissance! ô ciel! et qu'il en coûte!

SCÈNE III.

SEIDE, PALMIRE.

SÉIDE.

Palmire, que veux-tu? Quel funeste transport!
Qui t'amène en ces lieux cosaonrés à la mort?

PALMIRE.

Séide, la frayeur et l'amour sont mes guides;
Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.
Quel sacrifice horrible, hélas! faut-il offrir?
A Mahomet, à dieu, tu vas donc obéir?

SÉIDE.

O de mes sentiments souveraine adorée!
Parlez, déterminez ma fureur égarée;

Éclairez mon esprit et conduisez mon bras;
Tenez-moi lieu d'un dieu que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t-il choisi? Ce terrible prophète
D'un ordre irrévocable est-il donc l'interprète?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend mes soupirs, il observe nos pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même;
C'est tout ce que je sais; le doute est un blasphème :
Et le dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Séide, est le vrai dieu, puisqu'il le rend vainqueur.

SÉIDE.

Il l'est, puisque Palmire et le croit et l'adore.
Mais mon esprit confus ne conçoit point encore
Comment ce dieu si bon, ce père des humains,
Pour un meurtre effroyable a réservé mes mains.
Je ne le sais que trop que mon doute est un crime,
Qu'un prêtre sans remords égorge sa victime,
Que par la voix du ciel Zopire est condamné,
Qu'à soutenir ma loi j'étais prédestiné.
Mahomet s'expliquait, il a fallu me taire;
Et, tout fier de servir la céleste colère,
Sur l'ennemi de dieu je portais le trépas :
Un autre dieu, peut-être, a retenu mon bras.
Du moins, lorsque j'ai vu ce malheureux Zopire,
De ma religion j'ai senti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appelait;
A mon cœur éperdu l'humanité parlait.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendresse,
Mahomet de mes sens accuse la faiblesse!
Avec quelle grandeur, et quelle autorité,
Sa voix vient d'endurcir ma sensibilité!
Que la religion est terrible et puissante!

J'ai senti la fureur en mon cœur renaissante;
Palmire, je suis faible, et du meurtre effrayé.
De ces saintes fureurs je passe à la pitié;
De sentiments confus une foule m'assiége:
Je crains d'être barbare ou d'être sacrilége.
Je ne me sens point fait pour être un assassin.
Mais quoi! Dieu me l'ordonne, et j'ai promis ma main;
J'en verse encor des pleurs de douleur et de rage.
Vous me voyez, Palmire, en proie à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrariétés,
Qui pousse et qui retient mes faibles volontés.
C'est à vous de fixer mes fureurs incertaines;
Nos cœurs sont réunis par les plus fortes chaînes :
Mais sans ce sacrifice à mes mains imposé,
Le nœud qui nous unit est à jamais brisé;
Ce n'est qu'à ce seul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je suis le prix du sang du malheureux Zopire!

SÉIDE.

Le ciel et Mahomet ainsi l'ont arrêté.

PALMIRE.

L'amour est-il donc fait pour tant de cruauté?

SÉIDE.

Ce n'est qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot!

SÉIDE.

Mais si le ciel l'ordonne
Si je sers et l'amour et la religion?

PALMIRE.

Hélas!

SÉIDE.

Vous connaissez la malédiction

Qui punit à jamais la désobéissance.

PALMIRE.

Si dieu même en tes mains a remis sa vengeance,
S'il exige le sang que ta bouche a promis....

SÉIDE.

Eh bien! pour être à toi que faut-il?

PALMIRE.

Je frémis.

SÉIDE.

Je t'entends; son arrêt est parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui, moi?

SÉIDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieu, quel arrêt farouche!
Que t'ai-je dit?

SÉIDE.

Le ciel vient d'emprunter ta voix;
C'est son dernier oracle, et j'accomplis ses lois.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeste
Doit prier en secret des dieux que je déteste.
Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SÉIDE.

Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter :
Ces moments sont affreux. Va, fuis; cette retraite
Est voisine des lieux qu'habite le prophète.
Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé!

SÉIDE

De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé.

Il le faut de ma main traîner sur la poussière,
De trois coups dans le sein lui ravir la lumière,
Renverser dans son sang cet autel dispersé.

PALMIRE.

Lui, mourir par tes mains! tout mon sang s'est glacé.
Le voici, juste ciel!...

(Le fond du théâtre s'ouvre. On voit un autel.)

SCÈNE IV.

ZOPIRE, SÉIDE, PALMIRE, sur le devant.

ZOPIRE, près de l'autel.

O dieux de ma patrie!
Dieux prêts à succomber sous une secte impie,
C'est pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître, et ses mains meurtrières
De cette faible paix vont briser les barrières.
Dieux! si d'un scélérat vous respectez le sort....

SÉIDE, à Palmire.

Tu l'entends qui blasphème?

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort;
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière:
Que j'expire en leurs bras; qu'ils ferment ma paupière.
Hélas! si j'en croyais mes secrets sentiments,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfants....

PALMIRE, à Séide.

Que dit-il? ses enfants!

ZOPIRE.

O mes dieux que j'adore!
Je mourrais du plaisir de les revoir encore.
Arbitres des destins, daignez veiller sur eux;

Qu'ils pensent comme moi, mais qu'ils soient plus heureux!

SÉIDE.

Il court à ses faux dieux! frappons.

(Il tire son poignard.)

PALMIRE.

Que vas-tu faire?

Hélas!

SÉIDE.

Servir le ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre dieu vient d'être consacré.
Que l'ennemi de dieu soit par lui massacré!
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures sombres
Ces traits de sang, ce spectre, et ces errantes ombres?

PALMIRE.

Que dis-tu?

SÉIDE.

Je vous suis, ministre du trépas:
Vous me montrez l'autel; vous conduisez mon bras.
Allons.

PALMIRE.

Non; trop d'horreur entre nous deux s'assemble.
Demeure.

SÉIDE.

Il n'est plus temps; avançons : l'autel tremble.

PALMIRE.

Le ciel se manifeste, il n'en faut pas douter.

SÉIDE.

Me pousse-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter?
Du prophète de dieu la voix se fait entendre;
Il me reproche un cœur trop flexible et trop tendre;
Palmire!

PALMIRE.

Eh bien?

SÉIDE.

Au ciel adressez tous vos vœux.
Je vais frapper.

(Il sort, et va derrière l'autel où est Zopire.)

PALMIRE.

Je meurs! O moment douloureux!
Quelle effroyable voix dans mon ame s'élève!
D'où vient que tout mon sang malgré moi se soulève?
Si le ciel veut un meurtre, est-ce à moi d'en juger?
Est-ce à moi de m'en plaindre, et de l'interroger?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable?
Ah! quel cœur sait jamais s'il est juste ou coupable?
Je me trompe, ou les coups sont portés cette fois;
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.
Séide.... hélas!...

SÉIDE revient d'un air égaré.

Où suis-je? et quelle voix m'appelle?
Je ne vois point Palmire; un dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh quoi! méconnais-tu celle qui vit pour toi?

SÉIDE.

Où sommes-nous?

PALMIRE.

Eh bien! cette effroyable loi,
Cette triste promesse est-elle enfin remplie?

SÉIDE.

Que me dis-tu?

PALMIRE.

Zopire a-t-il perdu la vie?

SÉIDE.

Qui? Zopire?

PALMIRE.

Ah! grand dieu! dieu de sang altéré,

Ne persécutez point son esprit égaré.
Fuyons d'ici.

SÉIDE.

Je sens que mes genoux s'affaissent.

(Il s'assied.)

Ah! je revois le jour, et mes forces renaissent.
Quoi! c'est vous?

PALMIRE.

Qu'as-tu fait?

SÉIDE.

(Il se relève.)

Moi! je viens d'obéir....
D'un bras désespéré je viens de le saisir.
Par ses cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O ciel! tu l'as voulu! peux-tu vouloir un crime?
Tremblant, saisi d'effroi, j'ai plongé dans son flanc
Ce glaive consacré qui dut verser son sang.
J'ai voulu redoubler; ce vieillard vénérable
A jeté dans mes bras un cri si lamentable!
La nature a tracé dans ses regards mourants
Un si grand caractère et des traits si touchants!...
De tendresse et d'effroi mon ame s'est remplie,
Et plus mourant que lui, je déteste ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet, qui doit nous protéger :
Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

SÉIDE.

Je ne puis. Je me meurs. Ah! Palmire!...

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire!

SÉIDE, en pleurant.

Ah! si tu l'avais vu, le poignard dans le sein,

S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin!
Je fuyais. Croirais-tu que sa voix affaiblie,
Pour m'appeler encore a ranimé sa vie?
Il retirait ce fer de ses flancs malheureux.
Hélas! il m'observait d'un regard douloureux.
Cher Séide, a-t-il dit, infortuné Séide!
Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout sanglant à mes pieds,
Poursuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons-nous fait?

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour et du nœud qui nous lie.

SÉIDE.

Va, laisse-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pu commander ce sacrifice affreux?
Non, cruelle! sans toi, sans ton ordre suprême,
Je n'aurais pu jamais obéir au ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche horrible oses-tu m'accabler!
Hélas! plus que le tien mon cœur se sent troubler.
Cher amant, prends pitié de Palmire éperdue!

SÉIDE.

Palmire! quel objet vient effrayer ma vue?

(Zopire paraît, appuyé sur l'autel, après s'être relevé derrière cet autel où il a reçu le coup.)

PALMIRE.

C'est cet infortuné, luttant contre la mort,
Qui vers nous tout sanglant se traîne avec effort.

SÉIDE.

Eh quoi! tu vas à lui?

PALMIRE.

De remords dévorée,

Je cède à la pitié dont je suis déchirée.
Je n'y puis résister; elle entraîne mes sens.

ZOPIRE, avançant et soutenu par elle.

Hélas! servez de guide à mes pas languissants!
(Il s'assied.)
Séide, ingrat! c'est toi qui m'arraches la vie!
Tu pleures! ta pitié succède à ta furie!

SCÈNE V.

ZOPIRE, SÉIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

Ciel! quels affreux objets se présentent à moi!

ZOPIRE.

Si je voyais Hercide!.... Ah! Phanor, est-ce toi?
Voilà mon assassin.

PHANOR.

O crime! affreux mystère.
Assassin malheureux, connaissez votre père!

SÉIDE.

Qui?

PALMIRE.

Lui?

SÉIDE.

Mon père?

ZOPIRE.

O Ciel!

PHANOR.

Hercide est expirant:
Il me voit, il m'appelle; il s'écrie en mourant:
S'il en est encor temps, préviens un parricide;
Cours arracher ce fer à la main de Séide.
Malheureux confident d'un horrible secret,

Je suis puni, je meurs des mains de Mahomet :
Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire,
Que Séide est son fils, et frère de Palmire.

SÉIDE.

Vous!

PALMIRE.

Mon frère?

ZOPIRE.

O mes fils! ô nature! ô mes dieux!
Vous ne me trompiez pas quand vous parliez pour eux.
Vous m'éclairiez, sans doute. Ah! malheureux Séide!
Qui t'a pu commander cet affreux homicide?

SÉIDE, se jetant à ses genoux.

L'amour de mon devoir et de ma nation,
Et ma reconnaissance, et ma religion,
Tout ce que les humains ont de plus respectable
M'inspira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE, à genoux, arrêtant le bras de Séide.

Ah, mon père! ah, seigneur! plongez-le dans mon sein.
J'ai seule à ce grand crime encouragé Séide;
L'inceste était pour nous le prix du parricide.

SÉIDE.

Le ciel n'a point pour nous d'assez grands châtiments.
Frappez vos assassins.

ZOPIRE, en les embrassant.

J'embrasse mes enfants.
Le ciel voulut mêler, dans les maux qu'il m'envoie,
Le comble des horreurs au comble de la joie.
Je bénis mon destin; je meurs, mais vous vivez.
O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Séide, et vous, Palmire, au nom de la nature,
Par ce reste de sang qui sort de ma blessure,

Par ce sang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi, mais ne vous perdez pas.
L'heure approche, mon fils, où la trève rompue
Laissait à mes desseins une libre étendue :
Les dieux de tant de maux ont pris quelque pitié ;
Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître;
Mon sang va les conduire; il vont punir un traître.
Attendons ces moments.

SÉIDE.

Ah! je cours de ce pas
Vous immoler ce monstre, et hâter mon trépas;
Me punir, vous venger.

SCÈNE VI.

ZOPIRE, SÉIDE, PALMIRE, PHANOR, OMAR, SUITE.

OMAR.

Qu'on arrête Séide.
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.
Mahomet n'est venu que pour venger les lois.

ZOPIRE.

Ciel, quel comble du crime! et qu'est-ce que je vois?

SÉIDE.

Mahomet, me punir?

PALMIRE.

Et quoi! tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche!

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SÉIDE.

Va, j'ai bien mérité

Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Soldats, obéissez.

PALMIRE.

Non; arrêtez. Perfide!

OMAR.

Madame, obéissez, si vous aimez Séide.
Mahomet vous protège, et son juste courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter par vous.
Auprès de votre roi, madame, il faut me suivre.

PALMIRE.

Grand dieu! de tant d'horreurs que la mort me délivre!

(On emmène Palmire et Séide.)

ZOPIRE, à Phanor.

On les enlève? O ciel! ô père malheureux!
Le coup qui m'assassine est cent fois moins affreux.

PHANOR.

Déjà le jour renaît; tout le peuple s'avance;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense.

ZOPIRE.

Quoi! Séide est mon fils!

PHANOR.

N'en doutez point.

ZOPIRE.

Hélas!

O forfaits! ô nature!.... Allons, soutiens mes pas,
Je meurs. Sauvez, grands dieux, de tant de barbarie
Mes deux enfants que j'aime, et qui m'ôtent la vie [e].

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MAHOMET, OMAR, SUITE dans le fond.

OMAR.

Zopire est expirant, et ce peuple éperdu
Levait déjà son front dans la poudre abattu.
Tes prophètes et moi, que ton esprit inspire,
Nous désavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur
Comme un coup du Très-Haut qui s'arme en ta faveur.
Là, nous en gémissons; nous promettons vengeance;
Nous vantons ta justice, ainsi que ta clémence.
Partout on nous écoute, on fléchit à ton nom;
Et ce reste importun de la sédition
N'est qu'un bruit passager de flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage,
Quand la sérénité règne aux plaines du ciel.

MAHOMET.

Imposons à ces flots un silence éternel.
As-tu fait des remparts approcher mon armée?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville alarmée;
Osman la conduisait par de secrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains!
Séide ne sait point qu'aveugle en sa furie

Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie.

OMAR.

Qui pourrait l'en instruire? Un éternel oubli
Tient avec ce secret Hercide enseveli:
Séide va le suivre, et son trépas commence.
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance.
Tu sais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avait su mêler.
Le châtiment sur lui tombait avant le crime;
Et tandis qu'à l'autel il traînait sa victime,
Tandis qu'au sein d'un père il enfonçait son bras,
Dans ses veines, lui-même, il portait son trépas.
Il est dans la prison, et bientôt il expire.
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes desseins va même encor servir;
Croyant sauver Séide, elle va t'obéir.
Je lui fais espérer la grace de Séide.
Le silence est encor sur sa bouche timide:
Son cœur toujours docile, et fait pour t'adorer,
En secret seulement n'osera murmurer.
Législateur, prophète, et roi dans ta patrie,
Palmire achèvera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amène à tes yeux.

MAHOMET.

Va rassembler mes chefs, et revole en ces lieux.

SCÈNE II.

MAHOMET, PALMIRE, SUITE DE PALMIRE ET DE MAHOMET.

PALMIRE.

Ciel! où suis-je? ah, grand dieu!

MAHOMET.

Soyez moins consternée;
J'ai du peuple et de vous pesé la destinée.
Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, est un mystère entre le ciel et moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux, libre, heureuse et vengée.
Ne pleurez point Séide, et laissez à mes mains
Le soin de balancer le destin des humains.
Ne songez plus qu'au vôtre ; et si vous m'êtes chère,
Si Mahomet sur vous jeta des yeux de père,
Sachez qu'un sort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire,
De Séide et du reste étouffez la mémoire:
Vos premiers sentiments doivent tous s'effacer
A l'aspect des grandeurs où vous n'osiez penser.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et suive en tout mes lois, lorsque j'en donne au monde.

PALMIRE.

Qu'entends-je? quelles lois, ô ciel! et quels bienfaits!
Imposteur teint de sang, que j'abjure à jamais,
Bourreau de tous les miens, va, ce dernier outrage
Manquait à ma misère, et manquait à ta rage.
Le voilà donc, grand dieu! ce prophète sacré,
Ce roi que je servis, ce dieu que j'adorai!
Monstre, dont les fureurs et les complots perfides
De deux cœurs innocents ont fait deux parricides;
De ma faible jeunesse infame séducteur,
Tout souillé de mon sang, tu prétends à mon cœur!
Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête;
Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête.
Entends-tu ces clameurs? entends-tu ces éclats?

Mon père te poursuit des ombres du trépas.
Le peuple se soulève; on s'arme en ma défense;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissé-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, et nager dans leur sang!
Puissent la Mecque ensemble, et Médine, et l'Asie,
Punir tant de fureur et tant d'hypocrisie!
Que le monde, par toi séduit et ravagé,
Rougisse de ses fers, les brise, et soit vengé!
Que ta religion, que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future!
Que l'enfer, dont tes cris menaçaient tant de fois
Quiconque osait douter de tes indignes lois;
Que l'enfer, que ces lieux de douleur et de rage,
Pour toi seul préparés, soient ton juste partage!
Voilà les sentiments qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les serments, et les vœux que je fais!

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi; mais quoi qu'il en puisse être,
Et qui que vous soyez, fléchissez sous un maître.
Apprenez que mon cœur....

SCÈNE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, SUITE.

OMAR.

On sait tout, Mahomet:
Hercide en expirant révéla ton secret.
Le peuple en est instruit; la prison est forcée;
Tout s'arme, tout s'émeut: une foule insensée,
Élevant contre toi ses hurlements affreux,
Porte le corps sanglant de son chef malheureux.

Séide est à leur tête, et d'une voix funeste,
Les excite à venger ce déplorable reste.
Ce corps, souillé de sang, est l'horrible signal
Qui fait courir le peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant : Je suis un parricide.
La douleur le ranime, et la rage le guide.
Il semble respirer pour se venger de toi.
On déteste ton dieu, tes prophètes, ta loi.
Ceux même qui devaient, dans la Mecque alarmée,
Faire ouvrir, cette nuit, la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zèle enivrés,
Viennent lever sur toi leurs bras désespérés.
On n'entend que les cris de mort et de vengeance!

PALMIRE.

Achève, juste ciel! et soutiens l'innocence.
Frappe.

MAHOMET, à Omar.

Eh bien! que crains-tu?

OMAR.

Tu vois quelques amis,
Qui contre les dangers comme moi raffermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connaissez enfin qui vous avez pour roi.

SCÈNE IV.

MAHOMET, OMAR, sa suite, d'un côté; SÉIDE et le peuple, de l'autre ;PALMIRE, au milieu.

SÉIDE, un poignard à la main, mais déja affaibli par le poison.

Peuple, vengez mon père, et courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuple, né pour me suivre, écoutez vôtre maître.

SÉIDE.

N'écoutez point ce monstre, et suivez-moi... Grands dieux!
Quel nuage épaissi se répand sur mes yeux!

(Il avance, il chancelle.)

Frappons... Ciel! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE, courant à lui.

Ah! mon frère,
N'auras-tu pu verser que le sang de ton père?

SÉIDE.

Avançons. Je ne puis.... Quel dieu vient m'accabler!

(Il tombe entre les bras des siens.)

MAHOMET.

Ainsi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules esprits qu'un zèle aveugle inspire,
Qui m'osez blasphémer, et qui vengez Zopire,
Ce seul bras que la terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter.
Dieu qui m'a confié sa parole et sa foudre,
Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux! connaissez son prophète et sa loi,

Et que ce dieu soit juge entre Séide et moi.
De nous deux, à l'instant, que le coupable expire!

PALMIRE.

Mon frère! eh quoi! sur eux ce monstre a tant d'empire!
Ils demeurent glacés; ils tremblent à sa voix.
Mahomet, comme un dieu, leur dicte encor ses lois.
Et toi, Séide, aussi!

SÉIDE, entre les bras des siens.

Le ciel punit ton frère.
Mon crime était horrible, autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
Toi, tremble, scélérat; si dieu punit l'erreur.
Vois quel foudre il prépare aux artisans des crimes :
Tremble; son bras s'essaie à frapper ses victimes.
Détournez d'elle, ô dieu, cette mort qui me suit!

PALMIRE.

Non, peuple, ce n'est point un dieu qui le poursuit :
Non; le poison, sans doute....

MAHOMET, en l'interrompant, et s'adressant au peuple.

Apprenez, infidèles,
A former contre moi des trames criminelles :
Aux vengeances des cieux reconnaissez mes droits.
La nature et la mort ont entendu ma voix.
La mort qui m'obéit, qui, prenant ma défense,
Sur ce front pâlissant a tracé ma vengeance;
La mort est, à vos yeux, prête à fondre sur vous.
Ainsi mes ennemis sentiront mon courroux;
Ainsi je punirai les erreurs insensées,
Les révoltes du cœur, et les moindres pensées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, si vous vivez,
Rendez grace au pontife à qui vous le devez.
Fuyez, courez au temple apaiser ma colère.

(Le peuple se retire.)

PALMIRE, revenant à elle.

Arrêtez. Le barbare empoisonna mon frère.
Monstre, ainsi son trépas t'aura justifié!
A force de forfaits tu t'es déifié.
Malheureux assassin de ma famille entière,
Ote-moi de tes mains ce reste de lumière.
O frère! ô triste objet d'un amour plein d'horreur!
Que je te suive au moins.

(Elle se jette sur le poignard de son frère.)

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Je meurs.
Je cesse de te voir, imposteur exécrable.
Je me flatte, en mourant, qu'un dieu plus équitable
Réserve un avenir pour les cœurs innocents.
Tu dois régner; le monde est fait pour les tyrans.

MAHOMET.

Elle m'est enlevée.... Ah! trop chère victime!
Je me vois arracher le seul prix de mon crime.
De ses jours pleins d'appas détestable ennemi,
Vainqueur et tout-puissant, c'est moi qui suis puni.
Il est donc des remords! ô fureur! ô justice!
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon supplice!
Dieu, que j'ai fait servir au malheur des humains,
Adorable instrument de mes affreux desseins,
Toi que j'ai blasphémé, mais que je crains encore,
Je me sens condamné, quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me sens frapper.
J'ai trompé les mortels, et ne puis me tromper.
Père, enfants malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la terre et vous, et le ciel que j'outrage.
Arrachez-moi ce jour, et ce perfide cœur,

Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire;
Cache au moins ma faiblesse, et sauve encor ma gloire.
Je dois régir en dieu l'univers prévenu;
Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu.

FIN DU FANATISME.

VARIANTES
DU FANATISME*.

[a] Édition de 1742 :

On périt avec gloire....

[b] Éditions de 1742 et de 1752 :

Vous fait si près du port exposer au naufrage.

[c] Édition de 1742 :

SÉIDE.

Quoi ! Zopire en secret demande à vous parler ?
Dans quel temps, dans quel lieu, qu'a-t-il à révéler ?
Le temps presse, dit-il.

PALMIRE.

Ah ! demeure Séide :
Crains les complots sanglants d'un sénat homicide.
Zopire nous trahit, on s'arme, on va frapper ;
Le pontife l'a dit ; il ne peut nous tromper.
Garde-toi de Zopire, évite sa présence.

SÉIDE.

Je verrais ce vieillard avec pleine assurance ;
Mais mon devoir m'appelle, il lui faut obéir.
Je m'arrache à moi-même, et c'est pour t'obtenir.
Omar offre pour nous un secret sacrifice :
J'y vais parler à Dieu, réclamer sa justice,
Lui jurer de mourir pour défendre sa loi,
Et mes seconds srements ne seront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ces serments je ne suis point présente ?
Si je t'accompagnais j'aurais moins d'épouvante.

* Les corrections de Voltaire pour cette pièce sont innombrables. La plupart ont été faites pour l'édition de 1752 ; quelques-unes sont plus récentes.

Omar, ce même Omar, loin de nous consoler,
Ne parle que de sang déjà prêt à couler,
Il m'avertit surtout de craindre pour Séide.

SÉIDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur si perfide!
Ce matin, comme otage, etc.

[d] Édition de 1752:

Ce jour tant souhaité me semble un jour d'horreur.

[e] Éditions de 1742 et de 1752 :

PHANOR.

. . . .
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense.

ZOPIRE.

Soutiens mes pas, allons; j'espère encor punir
L'hypocrite assassin qui m'ose secourir;
Ou du moins, en mourant, sauver de sa furie
Ces deux enfants que j'aime, et qui m'ôtent la vie.

FIN DES VARIANTES DU FANATISME.

NOTES
DU FANATISME.

[1] C'est le mot de la maréchale d'Ancre à un de ses juges, qui lui demandait de quel charme elle s'était servie pour captiver l'esprit de la reine : « de l'ascendant que les ames fortes ont sur les esprits faibles. »

[2] Les musulmans croyaient avoir à la Mecque le tombeau d'Abraham. Le sacrifice d'Isaac est le premier assassinat ordonné par Dieu, dans nos livres.

On se contenta de la bonne volonté pour cette seule fois; mais c'était le premier pas, et cette tradition, une fois établie, donna aux fanatiques un prétexte pour obtenir davantage. Ils savaient bien que lorsqu'ils auraient déterminé un furieux à lever le poignard, un ange ne viendrait pas lui arrêter le bras.

[3] On trouve dans le quatrième acte :

Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.

Cette expression est de Racine : « de leurs plus chers parents saintement homicides, » dit-il, en parlant de vingt mille Juifs égorgés pour un veau, par la main des lévites. Mais Racine, dans *Athalie*, employait son génie à consacrer ces saintes horreurs.

[4] C'est la seule bonne réponse à tous ceux qui croient ou font semblant de croire qu'il n'y a de vertu que parmi les hommes qui pensent comme eux. Ce vers renferme un sens profond. Un homme en effet, qui pense que pour avoir de la justice, de l'humanité, de la générosité, il faut croire une telle opinion spéculative, imaginer que dans un autre monde on sera payé de cette action, savoir même précisément comment on sera payé; un tel homme regarde nécessairement la

vertu comme une chose peu naturelle à l'espèce humaine ; ne connaît pas les véritables motifs qui inspirent les actions vertueuses aux ames nées pour la vertu. Enfin les bonnes actions qu'il a pu faire n'ont été inspirées que par des motifs étrangers ; ou bien, il n'a pas su démêler les principes de ses propres actions. Tel est le sens de ce vers le plus philosophique peut-être et le plus vrai de la pièce.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

DU THÉATRE.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

